N° 598 34e Année. Tome CLXIV 15 Mai 1923

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France** .... **3 fr. 50** | **Étranger** .... **4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT SOIXANTE-QUATRIÈME

15 Mai - 15 Juin 1923

15 Mai — 15 Juin 1923 Tome CLXIV

MERCVRE DE FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXIII

SUR UN NATIONALISME INDIEN

—

Parmi les problèmes qui se posent au ministère de Mr Bonar Law, il n'en est pas sans doute de plus complexe, de plus troublant ni de plus périlleux que la stabilisation politique de l'Empire indien. Au cours de la campagne électorale qui, il y a quelques mois, a préparé son avènement, le leader unioniste, n'a pas dissimulé que les intérêts « impériaux », ce qui chez nous signifie coloniaux, retiendraient gravement l'attention du cabinet conservateur, et que, notamment, une sollicitude prééminente serait accordée aux revendications du nationalisme péninsulaire. Nul doute d'ailleurs que Mr Bonar Law, qui a appelé parmi ses collaborateurs quelques coloniaux illustres, n'apporte à cette question vitale, avec la rigoureuse droiture de son caractère, une sympathie expérimentale au premier chef : de naissance il est en effet un *overseas man*, et il fut secrétaire des Colonies, dans le ministère de coalition de 1915.

En ces temps de conversations mondiales, on parle beaucoup de nationalisme, et, de tous les termes de la politique actuelle, c'est sans doute celui qui séduit le plus l'imagination et qui, sous son apparence définie, a le sens le plus plastique et le plus bigarré. Depuis le publiciste qui dans une formule célèbre proclama « le droit sacré des peuples à disposer d'eux-mêmes »

jusqu'au grand Mancini qui prétendit déduire du principe des nationalités le statut-panacée du Droit international privé, personne n'a pu, au juste, fixer à ce terme-étendard des contours satisfaisants et précis. Comme tous les drapeaux, dont c'est le sort de flotter, il varie de nuance et de dessin, et les vents et la lumière de divers climats lui ont créé une physionomie essentiellement ondulante.

Le Traité de Versailles s'est fait le parrain constitutionnel des jeunes nationalismes. Et, lorsqu'il les tenait sur les fonts baptismaux, il ne présumait pas encore les fantaisies de conduite, les exigences ni les écarts d'humeur que devaient manifester quelques-uns de ces remuants pupilles.

Au fond, toutes les difficultés actuelles de l'Angleterre sont rapportées à ce mot. Le Lion britannique est en proie à des nationalismes qui, de toutes parts, montent à l'assaut de son vaste corps, comme des insectes d'appétits nettement carnivores : ainsi l'Empire est rongé par les prétentions schismatiques des peuples qu'il avait groupés sous son sceptre. C'est à elles que se heurtent les campagnes de ses soldats et les entreprises de ses diplomates. Et déjà, à plus d'une reprise, ses armes sont sorties brisées de cette escrime, ou à tout le moins singulièrement émoussées.

On sait la fortune des nationalismes irlandais et égyptien. Celle plus singulière encore du nationalisme sioniste. Le seul rapprochement de ces deux mots paraît par soi-même cacophonique. Et cependant l'expérience a été tentée de bonne foi: la cité d'Utopie, conçue par les rêves judéo-puritains, a été construite, avec une candeur toute fouriériste, pour abriter sous sa maçonnerie les ghettos du monde, et fixer en terre de Chanaan un Ahasvérus las de ses millénaires divagations.

Le mot nationalisme a connu encore de plus récents avatars. Au début de la Conférence de Lausanne, le jeu

de la diplomatie anglaise ne fut-il pas de fomenter, en face du bloc d'Angora, un «nationalisme balkanique »? On saisit ici sur le vif les dévelopements hyperboliques du vocable, les ambitions de plus en plus extensives qu'il assume dans le jargon des publicistes contemporains. En l'espèce, il n'exprimait même plus le parentage d'une famille humaine, fondée sur une consanguinité, ou tout au moins une sympathie gentilice. Il représentait seulement un groupe d'Etats, sans lien ethnique, précairement unis en face d'un antagoniste commun par des intérêts économiques dont le ciment n'a pas été assez fort pour empêcher le « bloc » de se désagréger. Les prétendus nationaux de cette confédération ont l'un après l'autre désavoué leur fraternité casuelle, la Bulgarie par antipathie foncière pour la Grèce, la Serbie au contraire par amitié pour une Russie même soviétique.

L'Hindoustan, enfin, devait à son tour se réclamer du nationalisme, et, rassemblant sous ce terme les aspirations confuses de cent peuples, proposer une gageure nouvelle aux exégètes attachés à en suivre la fortune.

§

Appeler nationalisme la crise qui secoue l'Inde d'aujourd'hui semble en effet défier le concept même que le langage prétend enfermer dans ce mot. L'Hindoustan présente la carte démographique la plus enchevêtrée du monde. Terre de perpétuelles alluvions humaines, la péninsule, moins heureuse que l'Amérique du Nord, n'a pas su extraire de ces empreintes allogènes successives une race à physionomie bien déterminée. L'arbre sanscrit, pour prendre un seul exemple parmi les languesmères de la famille aryenne, y a donné naissance à des frondaisons vernaculaires inextricables. Et quant aux religions-souches, Brahmanisme, Islam, Bouddhisme, tout en préservant au regard les unes des autres une

intégrité agressive, elles ont engendré une descendance foisonnante de cultes dérivés et de sectes ramifiées elles-mêmes par la hiérarchisation croissante des castes. Ainsi, sur cette terre où tout, depuis la clémence du relief jusqu'à la douceur du climat semblait prêter aux échanges et favoriser la fusion, les Sociétés en présence ont maintenu au contraire leur particularisme farouche, répugnant à tout apprivoisement mutuel. Elles ont évolué avec le souci persistant de marquer les contrastes, d'accuser les incompatibilités. Cette tendance à des différenciations ethniques de plus en plus nuancées est le trait original de la civilisation péninsulaire. Tout en démontrant la prodigieuse vitalité psychique des races indiennes, elle prouve aussi l'inaptitude foncière du sol qu'elles habitent à assimiler ces apports humains, puisque loin d'en fusionner les tempéraments, il n'a fait au contraire que les diviser.

La complexité ethnique est donc le premier obstacle à une politique nationaliste, qui implique convergence de tous vers un idéal d'unité. Mais, même abstraction faite de ces diversités, et ne considérant que la masse de population rattachée au culte brahmanique, les termes de « panindouisme » et d' « indianisation », si à la mode dans les Conférences coloniales britanniques, recouvrent sous leur apparence unie un sophisme spécieux et irrésoluble.

L'Hindou, en effet, répugne à toute entreprise belliqueuse ; aussi peu guerrier que possible, ses vertus cardinales sont la résignation contemplative, et l'indifférence aux événements. Les préceptes de sa religion, la plus pacifique, la moins sanguinaire du monde, viennent fortifier cette inclination ; l'Hindou, lorsqu'un fanatisme exaspéré ne le ravit pas hors de lui-même (comme ce fut le cas pour la *Mutiny*) répugne à toute effusion de sang. De plus, la division du corps social en castes étanches cellules sans communication les unes avec les autres,

réduit pour chaque individu la notion de patrie à des frontières humaines et territoriales infimes, et lui dérobe toute perspective d'action nationale élevée.

Une agitation séditieuse se conçoit beaucoup plus aisément de la part des Indiens rattachés à l'Islam, les Sociétés mahométanes faisant volontiers partout où elles prédominent figure de théocraties militantes, vite fanatisées par l'inspiration guerrière du Koran. En fait, les musulmans ont toujours joué un rôle stimulateur dans les mouvements antieuropéens des colonies britanniques. Comme on les trouvait à l'avant-garde de la mutinerie de 1857 (1), aiguillonnant lorsqu'elle faiblissait la vindicte des légions Cipayes contre l'étranger sacrilège, ainsi voit-on aujourd'hui les frères Ali, chefs du mouvement d'indianisation panislamique, exalter leur effort en le rattachant au Califat de Constantinople. Les sympathies de ce parti, qui, par-dessus le bloc d'Angora, vont rejoindre les tendances extrémistes de Moscou, s'opposent très nettement aux directions de la campagne gandhiste. Les préceptes en ont été rapidement transgressés par ces disciples impatients, venus aujourd'hui à afficher bruyamment dans leurs programmes et leurs congrès le mépris que leur inspire la politique de non-coopération préconisée par le Mahatmadji.

La scission de plus en plus profonde qui s'est établie entre la thèse gandhiste et le programme panislamique met en valeur, en un incident nouveau, les fanatismes inversés qui, comme deux modes relatifs, discords et cependant fraternels, préludent toujours ensemble aux grandes déflagrations sociales : les mystiques de la violence en face des dévots de l'inertie, Bakounine et Georges Sorel ; le chambardement catastrophique opposé à la grève perlée.

(1) On sait que ses capitaines les plus résolus furent deux Brahmines, Pantra Topec et Nana Sahib, et un musulman, Aznicela Khan.

Il est à observer toutefois qu'en s'affiliant au Califat qui déborde largement les frontières et les intérêts péninsulaires, le parti panislamique s'est détourné irrémédiablement de ses directions primitives. Asservi désormais à la fortune des ambitions turques qui du moins lui garantissaient encore la pureté de son éthique sous la tutelle du Croissant, il a vu sa foi se corrompre sous l'influence de plus en plus despotique de Moscou. Ses impulsions originelles en ont été déviées, ses voies faussées, ses buts abandonnés pour d'autres poursuites.

Les courants étrangers qui sont ainsi venus se jeter à la traverse du mouvement indo-islamique, et en troubler l'évolution régulière, lui ont prêté une physionomie désordonnée qui rend bien hasardeuse la prévision de ses péripéties et de son dénouement. On peut cependant imaginer que, tout en représentant une fraction mineure de la population indienne, dont il n'exprime d'ailleurs que des tendances de plus en plus déformées, ce parti extrémiste en arrivera à l'éviction complète de la masse gandhiste, vaste plasma auquel l'énergie de son chef avait réussi à donner une conformation définie, mais qui semble depuis sa disparition avoir oublié ses contours.

Ainsi, pour la crise indienne, comme pour bien d'autres révolutions, si la fièvre actuelle aboutit à son éruption, il est probable que les promoteurs du début n'assisteront pas au Grand Soir, dépassés en chemin par des chefs de file plus réalistes ou moins scrupuleux, qui, déviant la masse, l'entraîneront à leur suite dans une aventure imprévue.

Un ordre politique parviendra-t-il à naître de cette vaste matrice, labourée aujourd'hui par tous ces antagonismes? L'Inde réussira-t-elle à extraire du chaos actuel des articles de foi suffisamment unifiés pour créer une conscience nationale et la pourvoir d'une constitution? Les Indianisants l'affirment avec ardeur, natifs ou anglais, et qu'ils s'appellent Gandhi, Nehrul ou Andrews.

Les impérialistes le nient non moins passionnément et entre ces deux extrêmes, le parti modéré, que représente si noblement le grand poète Tagore, doute, médite et plaide Sagesse et Prudence à travers le cours orageux des événements.

De cette inquiétude, il est à tout le moins intéressant de rechercher les causes. Comment des races si diverses, qui n'ont entre elles d'autres relations que leur trouble, en sont-elles venues, durant ces dernières années, à s'embraser d'une commune ardeur ?... Il serait curieux aussi, si le sujet n'était trop vaste, maintenant que, depuis près d'un an, Gandhi a disparu de la scène, d'analyser la personnalité de cet homme, de quel tempérament particulier il a marqué l'angoisse de son pays. Quels furent les événements de sa vie ; leur action sur sa conscience, puis sur sa doctrine. Ses idéals, ses forces, ses faiblesses, et, finalement, l'éclipse d'une influence, impérieuse certes, d'une extraordinaire force de radiation, mais qui néanmoins n'a pu ordonner à son gré des difficultés et des problèmes excédant les forces de l'individu, quelque doué fût-il. Gandhi se proposait d'orienter la révolution de son pays sur un certain plan doctrinal et systématique. Son œuvre et sa vie,— double drame, — ont la beauté des spiritualités héroïques : il demeurera dans l'histoire comme le défenseur mystique d'une idéologie désespérée.

§

Si l'on compare la fermentation actuelle de la Péninsule avec les précédentes séditions qui y éclatèrent, et notamment avec la Grande Mutinerie de 1857 dont le carnage revit encore, Outre-Manche, dans les récits des vieilles nurses, des poètes et des vétérans, on est frappé, au regard de ces brèves et sanglantes révoltes, de l'extrême complexité du mouvement d'aujourd'hui. Jusqu'à ces dernières années, on peut dire que seule était res-

ponsable de ces luttes la haine de race et de couleur, l'antipathie foncière du brun et du blanc, de l'anglais et du « native » vivant côte à côte, la chair rétractée, l'âme recluse, dans l'hostilité soigneuse des épidermes et des consciences.

Dans l'incident des Enfield Rifles, cause première de la *Mutiny* deux religions coalisées en affrontaient une autre. Les caboteurs puritains de l'East India Company, les *gentlemen of fortune* qui, la Bible à la main, louaient le Dieu des Britons de leurs prises, flibustes et barateries, rencontraient à Meerut et Cawnpore les servants mystiques d'Allah et de Brahma, résolus à s'allier sous le sceptre d'une Restauration mogole, plutôt que de souffrir le suzerain qui imposait aux uns sacrilège, aux autres pollution.

Mais, la guerre sainte ne pouvait durer longtemps devant la tolérance de plus en plus conciliante de la conquête anglo-saxonne. On peut dire en effet qu'avec l'Acte de 1858, qui a substitué à l'administration de la Compagnie des Indes le gouvernement de Sa Majesté, l'agitation religieuse a officiellement disparu de la Péninsule. La Reine prit là une détermination où ses historiographes voient la preuve de son libéralisme et et de sa magnanimité, mais où des esprits plus critiques préfèrent apercevoir une des meilleures réussites de ce grand pragmatisme politique qui caractérisa l'époque victorienne :

> Selon notre plaisir et royale volonté, nul ne devra souffrir pour ses opinions, ni être en aucune sorte inquiété pour sa foi, religion ou observance. Nous étendrons à tous l'impartiale protection de la loi, et nous faisons défense expresse à nos officiers, mandataires et représentants, d'intervenir dans les questions d'ordre confessionnel, sous peine d'encourir notre plus sérieux mécontentement.

Ce document, quelles que soient les causes qui l'ont dicté, révèle en tous cas chez ses auteurs une rare péné-

tration et une très fine intelligence de la psychologie indigène. La Reine et Lord Derby, rédacteur de la Proclamation, comprirent que la conquête missionnaire de l'Hindoustan était une entreprise désespérée, tout essai de colonisation morale risquant de compromettre fâcheusement les espoirs d'ordre plus réaliste et plus rémunérateur que l'Angleterre plaçait dans son opulente colonie.

Cette orientation systématique de la politique victorienne, proscrivant toute intervention dans les questions d'ordre spirituel, est très rigoureusement parvenue à ses fins. L'effervescence religieuse s'est peu à peu calmée, les luttes confessionnelles sont devenues de plus en plus rares, et nul aujourd'hui, parmi les « Indianisants » les plus ombrageux, ne songerait à taxer la colonisation anglaise d'intolérance ou de tyrannie.

Mais, simultanément, le parti adopté, en frustrant le zèle du puritain de toute espérance prosélytique, en lui refusant l'apostolat qui l'eût peut-être rapproché de ces âmes closes, a creusé de plus en plus le fossé qui séparait l'indigène du conquérant. Ce qui devait être libéralisme est devenu indifférence, puis mépris. Cette attitude qui constitue pour l'élite indienne d'aujourd'hui une si cuisante offense provient de l'égotisme incurable du tempérament anglais. Le Britannique est egocentrique, et la posture de son esprit, insulaire comme la géographie de son habitat, le pousse à éliminer du champ de ses affinités les catégories humaines qu'il estime au-dessous de son propre standard. Ainsi, se proposant au regard des autres hommes, comme un homme-lige, archétype moral dédaigneux de toute concession, il se maintient dans ce « splendide isolement » qui selon la fluctuation des circonstances est pour lui une si enviable force ou une si périlleuse faiblesse.

Nous ne pouvons analyser longuement ce trait de psychologie ethnique, auquel certains observateurs

attribuent la responsabilité des mésaventures coloniales enregistrées par l'Angleterre au cours de la dernière décade, avec une persistance inquiétante. Sans doute, c'est cette répulsion insurmontable de l'Anglais pour le native, et la rancune dont celui-ci l'assortit à l'encontre de son conquérant qui constitue la « haine de base » comme on l'appelle là-bas : c'est, et cela demeurera toujours, le substratum du problème indien. Mais d'autres apports sont venus s'y superposer, réduisant le premier à n'être que la couche de fond, sur laquelle, accusant leur relief, se détachent les plus jeunes éléments.

Ce sont eux qui prêtent au mouvement d'aujourd'hui sa physionomie originale et qui le situent assez loin de tous ceux qui l'ont précédé. Aussi est-ce avoir de la situation une vue bien courte et bien exclusive que de rapporter tout le mal au seul tempérament anglais, coupable d'avoir « raté » de la façon la plus magistrale l'apprivoisement de l'Asiatique, et de s'être aliéné celui-ci, sans espoir de retour, qu'il fût Hindou ou Mahométan. L'incompatibilité des âmes et des peaux est évidemment la raison déterminante. Mais, en étudiant d'un peu près la condition de l'Inde, au tournant de ces deux siècles, on s'aperçoit que son trouble est aussi un trouble économique. Elle a subi, elle subit encore un bouleversement qui l'affole : vertige d'une Société qui, d'instinct, est la plus conservatrice, la plus immobile du monde, et qui se voir entraînée, par la loi fatale du progrès moderne, à la remorque d'une civilisation étrangère. Toutes ses coutumes, ses traditions millénaires, ses modes de vivre et de penser, sont jetés en holocauste, dans la cuve où lèvent d'étranges ferments, des cultures effervescentes, dont l'odeur, violemment antipathique aux uns, a plongé les autres dans cette ébriété belliqueuse et mystique, qu'ils appellent la Cause, le *Swadeshi*.

On est tellement impressionné par la responsabilité

sentimentale de l'Angleterre dans les affaires d'Hindoustan, qu'on n'a pas encore à notre connaissance, — ni du côté anglais, ni du côté hindou, — tenté d'étudier le mouvement, abstraction faite de cette influence, ni recherché si une « Inde sans les Anglais » ne subirait pas sa crise, son « mal social » tout comme la Chine ou le Japon, du seul fait qu'elle participe à l'univers moderne, qu'elle palpite de sa vie, qu'elle suit sa course, en étant un membre dont le seul tort de l'empreinte étrangère a été d'accélérer artificiellement la pulsation et la marche.

« L'histoire est, a dit quelqu'un, l'étude des recommencements. » Elle se plaît en effet à inscrire, à travers le temps et l'espace, une séquence assez limitée de constantes, vieilles expériences ou monotones ambitions, dont les hommes tentent d'extraire des lois et de déduire une philosophie. L'histoire des faits économiques, notamment, selon que la page du livre est ouverte à diverses époques ou sous divers méridiens, présente des événements qui, tel départ donné, ont suivi des courbes jumelles, accusant leur ressemblance évolutive, du début jusqu'à l'épilogue. C'est ce que les historiens appellent les « fatalités » ou les « courants », traduisant par ces mots l'analogie de ces mouvements sociaux ou économiques avec les forces naturelles, dont ils ont l'énergie et l'aveugle détermination.

A l'étudier de près, la crise indienne est un épisode attardé d'un drame fort ancien, qui depuis longtemps poursuit d'autres étapes dans les pays à évolution plus brutale. Nous le répétons, le rôle de l'Angleterre a été ici de pure stimulation. Elle n'a pas provoqué le mal, elle n'a fait que le précipiter et le rendre plus aigu.

Depuis 1858, date de son annexion officielle à la Couronne anglaise, l'Inde a éprouvé les sursauts qui avaient secoué l'Europe, et justement l'Angleterre plus que tout autre pays, au lendemain de l'avènement des machines, c'est-à-dire trente à quarante ans plus tôt. Période es-

clavagiste où chaque jour de nouvelles classes d'hommes furent asservies à ces prodigieux instruments de richesse eux-mêmes gouvernés par une poignée de capitalistes audacieux et prêts à tout. Période conquérante, avide de vie multipliée, d'expériences intensives, où toutes les forces nouvelles furent jetées dans la lice, pêle-mêle, sans que fussent distinguées les méthodes, ni codifiées les lois qui les rendraient productives, en épargnant le matériel humain qu'on leur sacrifiait. Industrialisation désordonnée de pays agraires, émigration des classes rurales se transformant en masses citadines inadaptées, que l'usine engloutissait; naissance de besoins nouveaux que le goût du jour tendait à combler en en multipliant le nombre ; appétits de plus en plus voraces du consommateur ; prospérité fiévreuse du commerce et des industries... Puis les crises tragiques, — surproduction, déséquilibre des marchés, restriction des débouchés devant une concurrence de plus en plus âpre. Panique de l'offre ; stagnation de la demande. Mise en disponibilité d'une masse de produits implaçables et d'un surnombre de matériel humain; paupérisation croissante d'un prolétariat famélique, exténué par une exploitation trop radicale, et dégradé par toutes les tares, — tuberculose, alcool, promiscuité, — d'un capitalisme sans merci.

Nous n'allons pas à prétendre, en posant l'analogie, que la condition du « native » indien d'hier fût aussi désolante que celle d'un mineur de Pontefract en 1820. L'Angleterre est le pays de l'hygiène sociale, et soit à la métropole soit aux colonies, la réglementation du « labour » a, depuis cette triste époque, préoccupé noblement l'attention de son législateur. Il n'en reste pas moins, — et c'est ce qui justifie notre comparaison, — que l'Inde a, durant un intervalle de temps fort court, subi le malaise d'une désintégration économique brusquée. Sa nature instinctive, — terre de culture, âme de méditation, — a été violentée par la loi d'airain d'une

industrialisation intensive. Il y a eu mise en valeur de larges friches humaines, jusqu'alors vouées à la terre, ou à l'artisanat domestique, et que le génie mercantiliste de l'Anglais a jetées sans discernement à l'usine, à la mine, ou pire, à la colonie étrangère, Australie ou Transvaal. Cette forme d'activité à l'occidentale, a été imposée à une population dont le goût lui était aussi opposé que possible, mais dont la passivité grégaire, la non-résistance au malheur pouvaient tromper le conquérant. Au lieu d'évaluer tout ce que pouvait avoir de précaire et d'instable cette apparente soumission, son égotisme inapte à pénétrer l'âme d'autrui n'a pas manqué d'y voir une adaptation consentante au progrès que cet état social représentait à ses propres yeux.

Dans une lettre envoyée au *Times* du 16 novembre 1922, une personnalité anglo-indienne membre de l' « Indian legislative Assembly » écrit :

> La plus grande malédiction qui puisse frapper l'Inde sera sa transformation de pays agraire en pays industriel. Le paysan hindou a peu de besoins. Tout ce qu'il demande, c'est qu'on le laisse en paix sur sa propriété. Faites-en un ouvrier d'usine : il deviendra le membre d'une Communauté surpeuplée ; il apprendra à boire, à fumer ; il se syndiquera à quelque Labour union, demandera la hausse des salaires, et, pour finir, sera fort mécontent de son lot. Bientôt, il perdra, avec le respect de sa caste, la seule force qui préserve aux Indes la moralité parmi les masses. Dépouillant ses convictions religieuses, il se trouvera sans guide pour l'éclairer, et, démoralisé, il en arrivera, de chute en chute, à une incurable dégénérescence. Tel est le sort du prolétaire indien, et on peut le vérifier chaque jour dans les usines, les brasseries et les filatures.

Cette lettre, bien que prétendant n'être qu'un présage, dénonce en réalité des faits accomplis depuis longtemps et qui sont à la base du problème que nous étudions. Pour trouver un remède à ces maux, on assiste, aux Indes, au conflit d'idées et de tendances qui, pour avoir été trop débattu en Europe, et avec des résultats

trop contradictoires, a fini par n'y être plus qu'un tournoi doctrinal, une joute d'école au même titre qu'en littérature la querelle des anciens et des modernes. Mais aux Indes, les champions du protectionisme et du libre échange se disputent ailleurs qu'en des chaires universitaires et ferraillent sur le vaste champ des réalités, au prix d'expériences qui trop souvent dé jàse sont révélées sanglantes.

Le *Swadeshi*, la campagne d'indianisation n'apparaît ainsi que comme un aspect de la recherche hédonistique, à laquelle s'efforce tout un peuple, à un tournant particulièrement malaisé de son histoire.

S'opposant à ce parti, d'autres ont surgi, argumentant du malaise collectif que chacun s'accorde à dénoncer, mais pour en déduire des moralités divergentes, où s'exposent sans fard les incompatibilités des tempéraments et des intérêts en présence.

D'une part, l'Anglais dont le propre génie a toujours incliné vers le Libre Echange, et qui plus que jamais cherche aujourd'hui des débouchés à ses industries métropolitaines, se prévaut de la crise indienne pour plaider la cause du Free Trade. Les usiniers de Manchester, les armateurs de Londres et de Liverpool jouent tous, en face des industries indigènes, une politique d'Adam Smith au petit pied. Ils conseillent un « laisser faire » où il y a plus de cautèle que de véritable libéralisme. La pacification économique de l'Inde ne surviendra disent-ils que si elle prend le parti de se ranger sans arrière-pensée sous la dépendance de la métropole et de renoncer à toute expansion industrielle autonome, surtout en ce qui concerne les industries du vêtement. En laissant à l'Angleterre le soin de la pourvoir de produits importés, sans protection douanière en faveur des manufactures indigènes, l'Inde dispersera peu à peu son prolétariat urbain, et le réinstallera sur la terre, selon son goût instinctif.

On arriverait ainsi au remembrement progressif de petites classes possédantes, soustraites, par leur fixation sur un lopin nourricier, au péril que leur malaise actuel fait courir à la collectivité.

On remarquera, dans cette politique, l'antique instinct de préservation sociale qui, en face d'un prolétariat instable et grondant, tend à former des groupes humains défensifs, en fortifiant en eux l'instinct de propriété. Politique que Rome (sœur aînée d'Albion, et par plus d'une ressemblance) a pratiquée avec succès, des temps les plus reculés de sa Royauté, jusqu'à l'Empire, en concédant largement ses terres publiques à sa population pérégrine, dont le perpétuel brassage constituait dans l'Etat un danger toujours vigilant.

A côté de sa politique douanière de « laisser passer », ce parti, dont l'un des représentants les plus éclairés est Lord Sydenham, gouverneur de Bombay de 1907 à 1913, et l'un des hommes qui connaissent le mieux le tempérament du pays, propose un remaniement profond de la Constitution indienne (1), et tout particulièrement la décentralisation des bureaux du gouvernement.

La seule solution possible de nos difficultés, était, dit-il (2), de constituer des self-governments provinciaux, jusqu'à ce qu'enfin l'Inde fût composée d'un certain nombre de centres administratifs autonomes pour les affaires provinciales, avec, au-dessus, le gouvernement de l'Inde, ayant pouvoir d'intervenir au cas de mauvaise gestion, mais devant, en temps ordinaire, se restreindre à l'administration générale.

Opposant les méthodes administratives de la France coloniale à celles de l'Angleterre, Lord Sydenham explique le succès croissant de l'une et les avatars successifs de l'autre en ces dernières années, par le libéralisme,

(1) Ces réformes ont été préconisées notamment au Durbar de 1911.

(2) Dans son programme réformiste, il expose des idées sensiblement analogues à celles du Régionalisme français, défendues dans ses deux grands manifestes, le « Programme de Nancy » de 1865, et la « Déclaration des félibres fédéralistes », de 1892. Voir, *Revue de Paris*, 15 avril 1922 ; Lord Sydenham : *L'Angleterre en péril dans l'Inde.*

d'une part, de la métropole latine envers l'administration d'outre-mer, qui jouit d'une indépendance à peu près complète, d'autre part, par la répugnance de Londres à concéder à ses possessions asiatiques une charte d'autonomie qui les satisfasse.

Dès 1855, le gouvernement britannique des Indes était centralisé à un degré inconnu dans un pays aussi vaste et, par là même, radicalement inapproprié aux conditions d'existence de la population...Les différences de race, de religion, de langue, sont en effet bien plus grandes en Inde qu'en Europe. Pour établir une comparaison avec notre système, *il faudrait imaginer un gouvernement qui, installé, au sommet du Righi Kulm en été, à Rome en hiver, tenterait de gouverner l'Europe (moins la Russie).*

Ce programme, devant la complexité des besoins de l'Inde moderne, prétend en somme les combler, en lui concédant une large autonomie administrative, mais en lui imposant d'autre part une subordination économique de plus en plus rigoureuse à l'industrie anglaise. Ses défenseurs puisent en effet dans la crise actuelle la preuve que la Péninsule est décidément inapte à une industrialisation pacifique. On comprend dès lors la position délicate de ce parti au regard des divers groupements dits « nationalistes ». Il ne peut que leur être odieux, puisqu'en se proposant de restaurer le bonheur économique de l'Inde, il ne fait que lui offrir un asservissement plus complet à la *Pax britannica*.

Il ne faut pas croire toutefois que ses adhérents se recrutent parmi les seuls Britanniques. Son but est de revigorer l'influence anglaise en assurant à la population indigène la quiétude morale et le bien-être après lesquels elle aspire, malgré son tempérament ascétique, parce que des années d'accoutumance l'ont enlacée doucement aux attraits de cette civilisation ; « protection contre la famine et la peste, justice simple et à bon marché, allègement du fardeau des dettes » tels sont les

desiderata d'un programme qui s'enorgueillit d'être avant tout une hygiène sociale, un eugénisme politique, soucieux de contenter le vieil instinct pacifique du pays, plutôt que d'attiser ses jeunes ambitions.

Rien d'étonnant, si ce parti a gagné de très nombreux adeptes dans la foule anonyme des petites gens. Et d'abord, les natives des districts ruraux ont toujours préservé des relations amicales avec l'administration anglaise. Aussi, parmi les artisans, et même les coolies de basse caste, travaillant aux mills et aux factories, le sentiment s'est précisé que la doctrine nationaliste menaçait de paralyser gravement le progrès hédonistique du pays.

En 1917, lorsque, Montagu étant sous-secrétaire des Indes, le mouvement du Home Rule y est allé se développant, nombreuses furent les protestations des groupements de travailleurs, tant indous que mahométans (1), cherchant à préserver la prospérité des métiers, — culture agraire ou « labour » urbain, — du péril économique que leur eût fait courir l'avènement d'une constitution schismatique. Ainsi s'est exprimée, en conflit avec l'ambition des politiciens, la sagesse prosaïque du pauvre qui défend les droits de la pâture quotidienne contre les prérogatives de l'idée pure. C'est, exaltée au diapason du drame collectif, la fable éternelle du chien et du loup. Chose curieuse que la philosophie domestique du porteur de collier ait intéressé à sa défense le plus grand poète indien, et l'un des plus grands du monde, Rabindranath Tagore. L'illustre écrivain, dans une fiction à laquelle il prête la forme d'un roman, mais qui a tout le mouvement d'une tragédie, fait gronder, derrière ses trois héros, l'émoi d'un peuple, faisant, sur un fond d'orage et de sang, le pèlerinage de sa destinée (2).

(1) Notamment la « South indian liberal federation », la « South India islamic league », les « Mohameddans of Bengal », etc.

(2) Rabindranath Tagore : *La maison et le monde.*

C'est ce personnage choral qui prête à son livre le rythme symphonique d'une double inquiétude : fatalité antique, révolution moderne, pôles entre lesquels Tagore fait osciller, comme un chétif pendule, la conscience de son pays.

En dernière analyse, la sympathie du poète est pour un empirisme modéré. Son œuvre, si l'on y cherche une moralité, est le procès du panindianisme à méthodes violentes de ces dernières années. Ainsi le grand Indien rejoint le parti anglais tempéré dont nous avons tracé brièvement le programme. L'amour des hommes de son pays lui rend odieuses les entreprises qui sous l'étendard du nationalisme conspirent contre la sécurité générale.

Nikhil, le rajah éclairé et sage, constate tristement la faillite des industries indigènes ; il doit racheter, au fur et à mesure de leur fabrication, les marchandises sorties de son école de tisserands. « Et à en juger par ses brillantes expériences, ces étoffes, au moment de quitter le métier vaudront le prix du drap d'Or... Si leur valeur artistique est jamais appréciée, ce ne sera que par des étrangers (1). »

Cette clairvoyance des événements, l'observation objective et sans passion de leur cours et de leurs conséquences virtuelles, a détaché, de la cause nationaliste, en même temps que Tagore, un grand nombre d'Indiens, qu'une éducation européenne a soustraits au fanatisme de race et de couleur. Leur attitude pragmatique devant le problème actuel s'explique assez bien par cette phrase de Tagore, justification de leurs sympathies envers le conquérant tutélaire :

Le pays, ce n'est pas la terre, ce sont les hommes que cette terre nourrit.

(1) Idem.

§

Il y a près d'une année (1) que Gandhi, inculpé par le vice-roi d'excitation à la sédition, a été relégué par les soins des autorités britanniques hors la vie publique de son pays. Nous ne chercherons pas ici à évoquer devant l'esprit du lecteur cette figure messianique, dont la puissante radiation avait réussi à marquer d'un tempérament très particulier la fièvre et l'espérance des foules indiennes. Retracer la vie du Mahatmadji, les réactions, foudroyantes comme des réflexes, que les événements ont exercées sur sa doctrine et, à travers elle, sur tout le mouvement panindien, nous entraînerait beaucoup trop loin. Aussi bien, la politique de non-coopération, de carence générale du travail indigène, de grève perlée en masse, préconisée par Gandhi comme la plus propice à exproprier l'envahisseur, était vouée à un échec irrémédiable. Quelque ascétique en effet que soit le tempérament d'un peuple, on ne peut lui imposer un mysticisme collectif, avec chance de durée, que si l'exaltation de l'âme nourrit une activité, une ambition positive qui en utilisent le dynamisme intérieur et en vivifient l'élan. Or, la doctrine de Gandhi, spiritualité désespérée, contraignait la masse au suicide. Cette recherche édénique d'un bonheur perdu, prétendant le rejoindre en interceptant des siècles d'histoire, c'est la négation du mouvement cruel et secret de la vie. Ce peut être une esthétique exquise, non pas une politique viable. Et, si elle rebrousse d'un pas, c'est pour marquer plus brusque la prochaine enjambée. C'est la Chimère occupée à dévorer les songes de tous les grands sociologues réactionnaires qui sans cesse ont jalonné l'histoire, lorsque les étapes d'un progrès trop épuisant avaient brutalisé et dépassé l'endurance moyenne des hommes.

Gandhi entrevoit, dans une sorte de transe vision-

(1) Gandhi a été incarcéré le 11 mars 1922.

naire, où le calvaire de sa propre vie s'associe à la passion de son pays, le sinistre spectacle d'une Inde industrialisée à l'européenne. Terrifié par ce présage, il prêche la réaction curative, dans ce qu'elle a de plus intransigeant, de plus absolu. La balance de l'Anglais commerçant devient le signe de tous les fléaux : elle a intronisé aux Indes « l'Occident, ses vices, son esclavage et sa pourriture ». L'Inde ne guérira que par l'extraction radicale du parasite qui la corrompt.

Par un semblable animisme, le fuseau est le symbole de la vie simple, du paradis domestique, d'où l'Indien a été chassé par le fustigateur étranger. Selon le *Satyagrada* (1), il ne reconquerra son bonheur qu'en abjurant cette civilisation hostile qui lui fut arbitrairement imposée, et en revevant au mode de vie prescrit par les hymnes védiques, sous les auspices des anciens dieux.

C'est cette même mysticité régressive, effet particulier du conflit d'une conscience généreuse avec une société meurtrissante, qui a inspiré les réactions les plus passionnées de l'histoire sociale d'Europe. Il y a là un état de sensibilité plutôt qu'une construction de l'esprit. Mis au service d'un génie impérieux et persuasif, il magnétise d'autant mieux l'imagination des foules, qu'il ébranle en elle les deux meilleurs prestiges sentimentaux : souvenir idéalisé d'époques révolues, quasi légendaires ; promesse de leur réintégration prochaine en des songes qu'on lui fait aisément prendre pour des réalités.

Telle fut, au début du XVIIIe siècle, la religion des doux Physiocrates, née des excès du bullionisme et des doctrines mercantilistes de Colbert. A un demi-siècle d'industrialisation à outrance et de réglementation tracassière, devait succéder un fanatisme inverse de laisser faire et de liberté. La fiscalité, les monopoles de fabriques, les surtaxes, le trafic des charges et l'agio, toute cette corruption d'un système, dont on ne s'accor-

(1) Programme de non-coopération.

dait plus à reconnaître que les méfaits et les tares, devait logiquement aboutir au Docteur Quesnay et à son fameux « tableau » qui, par l'ardeur du ton, ressortit mieux à la religion qu'à l'économie politique.

Tandis que les mystiques du Sol, les « philosophes ruraux », cherchent dans les relations plus étroites de l'homme avec la terre la régénération de son bonheur économique, Rousseau, parallèlement, le Rousseau du Discours de l'Académie de Dijon, prétend disperser, avec les mêmes armes, les décombres croulants d'une société dégradée, et lui offre en rédemption le civisme arcadien du plus sublime enfantillage de notre littérature : le Contrat Social.

Il y a beaucoup de Rousseau, en Gandhi, — brûlante sensibilité ; haine d'un état social qui nous a trop grièvement blessé ; culte aveugle du passé, et d'un passé fabuleux, imagination survolant à une dangereuse altitude le champ des contingences et des réalités. A comparer les deux grands Indiens, Gandhi et Tagore, il est frappant, après avoir dénoncé chez le politicien toutes les exagérations du romantique, de saluer chez l'autre le poète, la sagesse, la fermeté, la prudence du grand écrivain politique, d'un Marc Aurèle, d'un Bacon, d'un Montesquieu.

En parcourant l'histoire des doctrines économiques, on découvrirait au Mahatmadji bien d'autres fraternités. Certains articles de sa doctrine le rapprochent singulièrement de Fourier. La civilisation campagnarde dont Gandhi se propose de restaurer la pureté rappelle le Phalanstère, de mêmes vertus y étant prêtées à la division des classes, à l'agriculture et à l'artisanat domestique.

La commune faiblesse des doctrines de tous ceux-ci, qu'on peut appeler les « utopistes réactionnaires », c'est que, toujours issues d'une période de fermentation économique et de trouble social, elles expriment le vœu de

sensibilités pacifiques qui, se refusant au chambardement, préfèrent reporter la lutte sur un plan moins orageux et, tout en croyant y participer, finissent, dans leur rêverie éthique, par perdre totalement de vue les réalités positives de la bataille.

C'est très précisément ce qui est survenu, dans l'aventure gandhiste. La réclusion mystique de son promoteur dans les prisons britanniques n'a pas répandu sur les foules indiennes la stimulation spirituelle qu'il en espérait. On a assisté, au cours de 1922, à une double décomposition de l'idéalisme révolutionnaire. L'une des deux s'est effectuée dans le sens que nous avons indiqué, c'est-à-dire qu'une grosse partie de la population, devant les incertitudes du destin auquel on prétendait l'entraîner, a abjuré plus ou moins la politique de non-coopération, ramenée au service de l'étranger, soit pour des raisons matérielles, peur de la répression, ou plus simplement encore, de la faim, soit par impuissance psychique à maintenir en elle un fanatisme même négatif.

L'autre tendance au contraire, tout agressive, a très rapidement transgressé les prescriptions de non-résistance au mal, que Gandhi n'avait cessé de prodiguer au peuple. La direction du mouvement a passé derechef à des bellicistes ambitieux et résolus aux moyens catastrophiques pour parvenir à leurs fins. Nous avons indiqué plus haut que tout un parti de la révolution, recruté surtout parmi les indianisants panislamiques, s'était, par l'entremise du Caliphat, rangé aux idéals extrémistes du bolchévisme européen La menace n'atteint plus désormais le seul suzerain étranger ; elle incrimine plus largement l'ordre social indigène lui-même et ne vise à rien moins qu'à l'installation du régime soviétique au sein de la Péninsule. Telle était d'ailleurs la destinée du mouvement, et la courbe normale que devait suivre son évolution. Le programme de Gandhi était d'une spi-

ritualité trop hautaine pour contenir les éléments fermentescibles de la populace indienne : il y a dans la carrière du Mahatmadji un point mort : ce temps d'arrêt où après tant de misères souffertes à Londres et au Natal, où il saigne de la passion de son peuple, le doctrinaire semble se recueillir, et bander sa haine contre l'Occidental ; puis, coup de théâtre ; au lieu du départ dans le néo-marxisme militant, voie naturelle au démagogue d'aujourd'hui, décalage à rebours dans le sens d'une mystique réactionnaire.

Ceux qu'il avait entraînés se laissaient au contraire aller à l'inclination banale du mouvement : il ne faut pas oublier que la « psychologie » du nationalisme indien est d'inspiration rigoureusement européenne (1). C'est une révolution d'intellectuels, nourrissons infidèles des universités britanniques (2). Kipling, il y a bien des années, avait esquissé le portrait d'un de ces dangereux pupilles de l'Impérialisme victorien :

Wali Dad était un jeune mahométan qui souffrait intensément de l'éducation « type anglais » et qui le savait. Son père l'avait envoyé à l'Ecole missionnaire pour acquérir la sagesse, et Wali Dad en avait absorbé bien plus que ne l'eussent préconisé son père et ses précepteurs. Quand son père mourut, Wali Dad devint indépendant, et dépensa deux ans à expérimenter les systèmes et les doctrines terrestres, et à lire des livres grandement inutiles et dangereux. Ayant fait un stérile effort pour embrasser, simultanément, la foi catholique et le culte presbytérien, il devint un objet de scandale pour les missionnaires qui ne comprirent rien à son trouble (3).

Ce sont les jeunes Wali Dad d'hier qui sont devenus les chefs de file du panindianisme bolchevisant. Gandhi

(1) Le grand rapport, signé en 1918, par Lord Chelmsford et Montagu, vice-roi et secrétaire d'Etat, et qui prépara le « Government of India act », de 1919, ne contient pas un seul témoignage d'Indiens ne parlant pas anglais.

(2) Le « Board of education » soumet la jeunesse indigène à un « bourrage » intellectuel intensif. En Angleterre, la proportion d'étudiants, sur un nombre d'adolescents donné, est *dix* fois moindre qu'en Hindoustan. (Voir Chailley : *Problèmes administratifs de l'Inde anglaise.*) La plupart des actes de fanatisme politique, avant ou pendant la guerre, ont été commis par de jeunes étudiants.

(3) Kipling : *Sur le mur de la ville.*

fait au milieu d'eux figure d'un « cunctator » dépassé en chemin par de plus belliqueux lieutenants. La haine qu'ils ont pour l'Anglais, ils prétendent l'assouvir à l'anglaise, c'est-à-dire avec une froide et pratique détermination :

Nous voulons, dit Sandip le démagogue (1), à la fois la religion et le patriotisme, le Bhagavadgita et le Bande Mataram. Et ainsi, l'un et l'autre en souffrent. C'est comme un concert où une fanfare anglaise s'unirait au galoubet national. Le but de ma vie doit être de mettre fin à cette hideuse confusion. Je veux que le style militaire de l'Occident prévale, et non le style oriental de l'Inde.

§

Il semblerait donc que si le nationalisme indien doit à la fin triompher, il déterminerait, dans son propre édifice, la fissure qui le ferait écrouler. Confondu au sein de l'internationalisme à l'européenne, il perdrait en effet jusqu'à sa raison d'être.

Ainsi, la personnalité de Gandhi éclipsée, la lutte est ouverte entre les deux partis extrêmes. L'un qui tend à résorber la crise, en pactisant avec l'anglais tutélaire et dominateur ; l'autre dont la fièvre montante provoquera peut-être une déflagration auprès de laquelle les schismes égyptien et irlandais apparaîtraient soudain comme des troubles fort chétifs.

Entre ces antagonismes, lequel triomphera ? Les réformes auxquelles on s'active, calmeront-elles le mal, ou faudra-t-il qu'il fasse éruption ?

En littérature, comme en histoire, presque rien n'arrive de ce qu'on pouvait légitimement prévoir ; mais lorsque c'est arrivé, on trouve toujours de bonnes raisons pour que cela soit arrivé : l'esprit faiseur d'ordre triomphe, là où l'esprit faiseur de prédictions avait échoué (2).

Quoi qu'il en soit, l'heure d'alarme a sonné pour

(1) Rabindranath Tagore : *La maison et le monde*.
(2) Albert Thibaudet.

l'hégémonie anglo-asiatique. Lord Sydenham n'hésite pas à intituler une de ses communications à une revue française : L'*Angleterre en péril dans l'Inde.*

Et, pour donner à l'inquiétude insulaire sa véritable tonalité, on ne peut que citer, — en la rapportant à l'Inde bien qu'elle fût écrite à propos du Soudan, — la page d'humilité mélancolique qui clôt les *Lettres de voyage* du plus intrépide des chantres de l'Impérialisme britannique : ...« Alors, on les verra demander : une extension du gouvernement local, l'Inde aux Indiens et ainsi de suite, si bien qu'il faudra parcourir le cycle tout entier. C'est une dure loi, mais une vieille loi. Rome elle-même mourut d'avoir eu à l'apprendre, de même que notre civilisation occidentale pourra en mourir, que si vous donnez à qui que ce soit quelque chose qu'il n'a pas péniblement gagné pour lui-même, infailliblement vous faites de lui ou de ses descendants vos ennemis avérés. »

THÉRÈSE LAVAUDEN.

POÈTES JAPONAIS

—

Au Japon, l' « art » littéraire est dans la poésie. Les romanciers et les conteurs ne sauraient atteindre aux mêmes résultats que les poètes ; il y a dans leur esprit trop de tumulte, trop d'informe substance idéologique et sentimentale, trop de force non disciplinée, pour atteindre l'état d'âme poétique. Le public qui fut toujours « artiste » pouvait se distraire dans la lecture d'un roman, mais il en faisait peu de cas devant un recueil de poèmes, de *outa*. Aujourd'hui encore la poésie règne souverainement.

Le plus bel éloge que l'on ait cru faire là-bas de Lafcadio Hearn, c'est que son cœur répondait aux « pulsations » de la nature. On peut le dire des Japonais. Dans cette sorte d'extase que leur ouvre le recueillement poétique, ils aperçoivent toutes les subtilités, les délicatesses de la vie phénoménale, ce qu'il y a d'éternel dans l'accidentel, dans une rencontre fugitive d'apparences, dans un geste, une image... La notation, accompagnant le déclic rapide de la vision, se fait en raccourci. Un cadre fut inventé, court, étroit, nettement délimité : le poème de *outa*, appelé *waka* ou *tanka*, se compose de 31 syllabes et se divise en 5 vers (5,7,5,7,7,); on peut considérer qu'il se divise grammaticalement en deux parties, deux hémistiches, le premier de 17 syllabes, le second de 14 (5, 7, 5, — 7, 7,).

Fouyou nagara
Sora yori hana no
Chiri-kourou wa —
Koumo no anata wa
Harou ni ya arouran.
Au jour d'hiver,

Du haut du ciel, les fleurs
Tombent dispersées, —
Au delà des nuages
Brille un printemps !

Sous l'influence de la poésie chinoise une forme plus étendue, le *naga-outa*, fut adoptée au XIII[e] siècle, mais bientôt abandonnée, car la tendance était au contraire à la construction, au resserrement : on sacrifia le deuxième hémistiche du *tanka*, soit 14 syllabes. Dans l'étroit compartiment de « 5, 7, 5 » on fit contenir une impression, une pensée, une réflexion, le plus souvent d'un tour comique, burlesque, facétieux, d'autant plus frappant qu'il était plus elliptique : ce fut le *haikai* ou le *hokkou*. Au XVII[e] siècle, Basho, bouddhiste fervent et militant, associait étroitement la poésie à la religion : une impression de nature suscitait toujours en lui une réflexion morale qu'il songea à renfermer, pour donner davantage de piquant et de pénétration, entre les lignes serrées du *haikai*. Basho fit école, et depuis lors on n'a pas cessé de cultiver la poésie naine de 17 syllabes. Avec le *waka*, le *haikai*, plus objectif, a suffi aux Japonais pour rendre l'émoi instantané qui résulte de l'union mystérieuse de l'homme et de la nature.

§

Dès mon arrivée dans ce pays, l'âme naturiste du Japonais m'enchanta. Je disais à un de mes premiers amis, M. Foukoumoto Nitchiran, célèbre écrivain de la vieille école, l'étonnement que j'eus quand je vis un pèlerin dans les montagnes de Nikko, assis sur ses talons, immobile une heure durant, face au même paysage. M. Foukoumoto remarqua :

Ce n'était pas le même paysage ! Cet homme que vous vîtes jouissait de légers changements de coloration, des jeux de l'ombre et de la lumière, et aussi sans doute de l'identité du spectacle avec les modèles de beauté classés dans son esprit. Cet homme appartenait assurément aux derniers amants de la nature.

A quelque temps de là, ce fut le tour d'un jeune poète de parler.

Regardez. Les montagnes, comme des flots soulevés, enveloppent tout; au-dessous, des collines, des champs, des rizières comme joints par une même âme sinueuse. Les arbres étalent sur le ciel leur parasol, non point d'un vert sec et dur, mais frais, mouillé, ruisselant. Voyez les maisons éparpillées de cette petite ville, pareilles à toutes les villes de notre pays. Ces maisons sont de bois et de terre, notre civilisation est comme faite des mêmes matériaux tendres et dociles. Bois et terre s'opposent à la pierre et au fer des civilisations européennes ; ils symbolisent les qualités de notre être, plus sensible, plus instinctif qu'intelligent et volontaire. C'est ainsi que nous, Japonais, en aimant la nature avons enrichi notre vie sentimentale ; à l'aide d'un instrument poétique tout simple, nous nous sommes incorporé l'esprit de beauté qui flotte sur notre terre. Mais on a abusé du *outa*, si bien qu'à l'usage il s'est émoussé, il n'a plus répondu à sa destination, il est devenu une sorte de jouet. Dans les réunions de famille ou autres, on s'amusait à faire des vers enchaînés, une personne composait le premier hémistiche, une autre accrochait les deux autres vers. C'est ce qu'on appelait *renga*. Plaisante chose que ce poème artificiel fait par deux individus, souvent opposés par leurs sentiments et leur caractère. On disait alors : « Si vous avez trouvé une issue, c'est que réellement il y avait un chemin. » Ce fut l'époque de notre décadence poétique. Heureusement Basho vint... Mais ni le *waka*, ni le *haikai* n'auraient pu produire tout le potentiel poétique de notre âme, si nous ne nous étions mis à l'école de la versification chinoise. Par nous-mêmes, nous eussions été vifs, purs, jolis, mais monotones, superficiels, un peu plats. Aujourd'hui encore nous cherchons un principe de renouvellement. Notre inspiration, qui s'abreuve aux sources européennes, ne s'accommode plus des vieilles formes, ne saurait souffrir de restrictions. La veine orientale est épuisée. Je crois cependant que l'on fera toujours des *waka* et des *haikai* en manière de jeu. L'art poétique classique durera tout comme le théâtre classique, non plus reliés, l'un et l'autre, à la vie des sens et de l'esprit, néanmoins aussi intelligibles, sinon aussi émotifs, qu'au temps de leur bel épanouissement avec l'âme des Anciens.

La crise de la métrique japonaise est concomitante du grand trouble psychique né des relations avec l'Occident, de l'éveil de l'individualisme. On aspire à une vie libérée des disciplines, on veut voir au delà des horizons familiers, on veut et l'on ose les premiers gestes d'affranchissement, c'est l'ivresse de se rendre maître de soi-même, de pouvoir tout au gré de ses désirs. Une effusion de sentiments, comme il ne s'en était jamais produite, appelait une facture nouvelle. On pensa trouver les éléments de la refonte prosodique dans la poésie populaire, plus libre que la littéraire. Faite pour le chant, elle employait les mots et les expressions de la langue courante, elle se développait dans des limites étendues.

Un des premiers réformateurs fut M. Yosano, mais s'il adopta des thèmes de la poésie populaire, il ne crut pas devoir innover, il employa la langue, le ton noble des *naga-outa* du *Manyoschu*, influencés par la métrique chinoise. Sa « Nouvelle Ecole de Poésie » fondée en 1899 a paru orientée vers une sorte de romantisme. Elle se manifestait dans la revue *Myojo* (« Etoile claire »). Dans sa gloire naissante de chef d'école, M. Yosano épousa Mlle Otori Akiko, jeune poétesse qui avait montré des audaces dans une plaquette, *Coiffure Négligée* et dont un critique, le professeur Bin Oueda, disait qu'elle surpasserait en force lyrique les femmes illustres de l'ancienne littérature.

La revue *Myojo* devint le foyer de la renaissance poétique et Mme Yosano était le centre de ce mouvement. Elle se refusait pourtant à accepter le titre de rénovatrice. « On me demande si je suis de la nouvelle école. Je juge que la poésie fut toujours une reproduction rythmée de la voix humaine. Je ne fais donc aucune distinction entre l'ancienne et la nouvelle école. »

Mme Yosano est apparue à un moment de réaction quand, après des années d'européanisation, le pays prenait conscience de lui-même, de son génie propre, quand l'esprit national surmontait l'influence étrangère. On étudia le Japon, on exhuma le passé ; la poésie ancienne, avec d'autres tra-

ditions délaissées, fut remise en vogue. M. Yosano était l'élève de Ochiai, un des restaurateurs des vieux chefs-d'œuvre littéraires. Il trouva dans sa femme une collaboratrice enthousiaste, imaginative, passionnée, qui, vite, d'ailleurs, l'éclipsa.

Chaque année, Mme Yosano donne un recueil de poésies : *Herbes Vénéneuses*, — *Petit Eventail*, — *Robes d'Amour*, — *Fleur de Songe*. A la veille de la guerre contre la Russie, son inspiration s'amplifie, elle chante d'un verbe plein et sonore, qui faisait craquer les vieux cadres, la vie libre, joyeuse, amoureuse, elle est électrisée par cet air de bataille, et de victoire déjà, que le pays respirait à pleins poumons. Dans chaque foyer, la muse s'essayait alors aux chants guerriers et aux marches triomphales. Et Mme Yosano apostrophait le troupier équipé pour la guerre :

Va, ne meurs pas, — Songe que je t'attends.

Elle interpellait les moralistes sévères :

Je crois que vous êtes trop solitaires.

Et, aux leçons de modestie, elle répliquait :

Nous, femmes, devons parler à la première personne, — Moi ! Moi !

Enfin aux appels à la décence, elle murmurait, moqueuse :

Recevoir des objets de la main de l'autre sexe — C'est chaleureux et doux, parfumé et brillant. — Un objet transmis d'une main féminine — Est bien triste... — Je n'aime pas un homme trop sage. — Oh ! les femmes aux robes brillantes — Et au cœur triste. — Oh ! les hommes sans tache.

La jeunesse des écoles applaudissait à ces impertinences et à ces farouches cris de libération.

D'un voyage à Paris, où elle était allée rejoindre son mari, elle avait rapporté ce poème sur la Seine :

O Seine, chaque fois que je te vois, — Tu es vert clair, un peu grisâtre — Comme une voile dans l'ombre, — Comme une chevelure à l'aurore d'une nuit où l'on a pleuré.

Elle, la Seine, ne pleure pas. — C'est moi qui pleure, lassée par le voyage, — Et regarde, penchée sur le pont. — Mais quoi, des larmes de rubis jaillissent. — Dans les bateaux et sur les rives, les lumières

s'allument. — Oh ! oui, Seine, tu pleures aussi, tu as un cœur de femme.

D'autres recueils suivirent : *Œillets*, — *Princesse Saho*, — *Terre Printanière*, — *Vagues de la mer bleue*, — *Primerose*, — *Feuilles rouges*, — *Oiseau de feu*.

Dans ces divers recueils, Mme Yosano respectait les formes de la poésie ancienne tout en ayant soin de rejeter les sentiments conventionnels et toutes les fausses élégances. Elle infusa une vie nouvelle au *waka*, en l'allongeant, en l'adaptant au mouvement de la pensée et à l'amplitude des sentiments modernes ; ces poèmes de 31 syllabes, perdant de leur individualité, furent juxtaposés de manière à produire un ensemble.

Jusqu'en 1913, Mme Yosano chanta éperdument, puis sa voix parut faiblir et, à regret, elle renonça à la poésie pour se consacrer à l'affranchissement de la femme et à la réforme du foyer. Cependant en 1920 elle a publié un dernier recueil : *Le Soleil et les Roses*, précédé d'une introduction :

Ma poésie est une création libre. Elle ne ressemble pas aux *outa* d'ancienne facture. Je ne suis pas une femme ancienne. Si l'on me critique d'après les règles classiques, on a tort : mon poème de 31 syllabes est identique à la forme consacrée... Dans mes œuvres le lecteur doit plutôt prêter attention aux choses exprimées. S'il reconnaît que par là j'ai traduit sincèrement la vie profonde de mon être, je suis rassurée, mon effort n'a pas été vain.

Les critiques cependant n'ont pas désarmé. Ils ont dit que si Mme Yosano a calqué matériellement son *waka* sur le modèle ancien, elle a dérogé aux règles en détrônant le *waka*, en le « démocratisant » : il ne règne plus seul, il fait partie d'un tout. Or un *waka* est comme un « vase clos », quand s'achève le deuxième hémistiche, le sens est fini. C'est une hérésie de le compléter par un autre. Mme Yosano n'aurait d'ailleurs obtenu de son système qu'un effet vague, flou, inconsistant. Et on fait observer que dans ses premières

œuvres, quand elle ne songeait point à tirer du *waka* ce qu'il ne peut donner, quand elle était moins obsédée par les questions de théorie, son génie apparaissait plus libre, plus spontané, plus aisément créateur.

La tentative de l'école de M. et Mme Yosano aurait démontré qu'il était vain de travailler sur une forme fixée, arrêtée, mieux, fossilifiée ; qu'il était chimérique de penser à réformer la poétique ancienne. Une forme aussi stricte exige une soumission absolue à ses lois. On est l'esclave de la routine. Et encore n'est-ce même point tant la force qui s'oppose à un renouvellement que l'esprit du *waka* et du *haikai*. Il y a là une facture étroitement moulée sur une représentation du monde extérieur aujourd'hui dépassée. Chaque fois que l'on emprunte ce mode d'expression poétique, c'est, par une sorte d'associationisme, toute la série des images consacrées qui se déroule et s'impose. D'autre part, l'emplo- de la langue ancienne est une nécessité ; si l'on a recours à la moderne, l'effet qui en résulte a, dit-on, quelque chose de comique : on dirait d'une parodie, comme un dialogue en langue parlée d'aujourd'hui inséré entre deux tirades du théâtre classique.

On ne saurait faire au Japon sur des « pensers nouveaux » des « vers antiques ».

C'est anxieusement que les jeunes poètes japonais cherchent la forme qui, en s'accordant avec le génie de la langue, puisse recevoir et ordonner l'épanchement lyrique.

On ambitionne même de posséder un cadre propre au poème narratif. Il est cependant permis de dire du Japonais qu'il n'a pas la « tête épique ». Il l'eut peut-être : dans les œuvres primitives, comme le *Kojiki*, il y a un air d'épopée. Mais cette imagination neuve fut bientôt endiguée par la muraille des règles, contrainte de s'écouler, de se distiller en minces filets. Après des siècles de rétrécissement, elle s'est finalement perdue. Faire un nouveau vers épique ? A quelle source d'inspiration emprunter la force qui gonflerait les vagues pressées du récit héroïque. L'art poétique de ce pays

ne fut pas seulement une discipline technique, formaliste, mais mentale aussi. Ce n'est pas en vain que les sens et l'esprit ont été dirigés et dressés pendant des siècles de certaine façon. On ne connut pas sans étonnement au pays du *haïkaï* la prosodie étrangère. Le vers japonais étant fait de mots possédant chacun une valeur suggestive, il parut impossible qu'un sens plein pût être contenu dans un seul vers. Les sonnets de Heredia furent toujours quelque chose de déconcertant. Encore aujourd'hui on n'est pas parfaitement exercé à entendre le vers trop intellectuel de l'étranger.

Du fait de son éducation, le Japonais a essentiellement la « tête lyrique », si le mot lyrique ici sort de son étroite synonymie avec le caractère d'une poésie subjective pour comprendre toute l'inspiration panthéistique.

§

Dans quelle direction se font actuellement les tentatives de rénovation poétique ? Rien encore n'apparaît clairement. C'est un chaos de mètres, de cadences, d'assonances. Le « shitchigotcho » (« ton de sept, cinq »), qui a la faculté de s'étendre indéfiniment, a été en faveur. Aujourd'hui un vers libéré se dessine, plus euphonique que rythmique ; il ne laisse pas cependant de porter les marques de la formation traditionnelle.

On raffine sur la musique du vers, on joue de l'archet sur certaines voyelles, c'est une poésie dans laquelle l'idée s'embrume, une poésie sensorielle. Verlaine règne sur cette école. Un de ses traducteurs, M. Taketomo, a rendu l'impression musicale de *la Bonne Chanson* et de *Sagesse*.

J'ai entendu ce rapsode réciter ou plutôt chanter de ses traductions de Verlaine dans des fêtes littéraires ; c'étaient des mélopées berceuses où, comme une note tonique, le son *O* s'ouvrait, se prolongeait, montait en arpège et s'évanouissait. Je l'ai entendu aussi « chanter » du Claudel, et l'on eût cru entendre un frémissement, comme l'esprit palpitant du poète. Il y a dans ces mélodies de cantilènes la

luminosité, la fraîcheur, l'insouciance gaie de l'éternel Japon, et son abandon à l'écoulement des choses. Le sourire du « chanteur », le balancement de son corps ajoutaient encore comme un sens à l'interprétation poétique,

Un autre traducteur de Verlaine, M. Kawaji, est d'un groupe différent, plus attentif à l'expression sentimentale et symbolique; là, Walt Whitman et Verhaeren reçoivent un culte. Comme M. Taketomo, qui empruntait à la science du vieux récitatif le moyen de rendre l'âme verlainienne, M. Kawaji demande au clavier suggestif du *waka* et du *haikai* le pouvoir d'exprimer la phrase sentimentale et sensuelle du poète français.

Ainsi l'on voit qu'il y a possibilité d'utiliser les ressources de l'ancienne prosodie sans risquer de tomber dans l'esclavage des règles. Des poèmes originaux sont faits suivant cet enseignement.

Deux poètes, MM. Hinatsou Konosouke et Miki Rofou (qui fut longtemps chez les trappistes du Hokkaido) écrivent dans une forme élargie, avec une pensée nourrie des cultures étrangères; mais par la seule vertu d'une technique qui de tout temps apprit à voir, à sentir et à exprimer, ils parviennent à extérioriser du profond de leur âme cette mysticité complexe où les religions orientales et les églises chrétiennes mêlent leurs symboles, leurs angoisses et leurs espoirs. Avec eux, on croit apercevoir les premières lueurs d'une nouvelle époque.

Dans l'histoire que plus tard l'on pourra faire du renouvellement poétique, un précurseur ne saurait être négligé. C'est M. Kitahara. Je sais bien que les jeunes poètes sont éloignés de lui, ils l'appellent avec mépris « un rhéteur ». Sans doute M. Kitahara s'amuse-t-il aujourd'hui à un faire archaïque, à confectionner des mosaïques de chants anciens. Mais, dans une vie mouvementée, les expériences qu'il a faites doivent nous intéresser. Elles ne sont pas d'un dilettante, il y mit chaque fois son cœur de grand poète.

§

M. Kitahara naquit en 1886 dans l'île méridionale du Japon, dans le Kyoushou. Son pays est situé non loin de Nagasaki où est passée la civilisation hollandaise. Il connut, enfant, des histoires transmises de bouche en bouche sur les marchands étrangers des XVIIe et XVIIIe siècles, elles éveillèrent dans son esprit des rêves exotiques. De bonne heure il alla avec ses parents à Tokyo. La misère l'y attendait. Dans son autobiographie, qui est un des plus beaux ouvrages en prose de la littérature contemporaine, il a noté ses impressions d'enfant malheureux.

Quand nous vivions à Azabou (quartier de Tokyo) la vue d'un kakémono (peinture suspendue) était ma seule consolation. Cette peinture représentait un moineau sur une branche de bambou. Il me semblait que le moineau exprimait de la joie et j'en éprouvais une vive satisfaction. Quelquefois mon père et ma mère, assis devant ce kakémono, regardaient eux aussi en souriant le moineau. C'était un repos au milieu des discussions sur les soucis quotidiens. Quand on enlevait cette peinture, je croyais voir un trou dans le mur. Je regardais mes parents pauvres, si pauvres que mes larmes ne coulaient pas. Notre misère cet hiver fut inexprimable. Nous nous regardions et, par le cœur, nous nous unissions. Aux repas mon père était silencieux avec des mouvements d'humeur, ma mère reposait ses baguettes et soupirait. Jamais je ne pénétrai le cœur de ma mère. Des moineaux tombaient du toit, je les montrais du doigt, et tous nous riions. Je me laissais caresser par ma mère, et je remarquais qu'entre un homme et un moineau la différence n'est pas grande. Il arrivait qu'un de ces oiseaux vînt sur notre caisse à riz. Qu'attendait-il ? Il avait des illusions, la caisse était vide.

Ce livre qui, dit-on, a consolé bien des pauvres, contient une infinité de sensations d'enfant misérable : le bruit du riz remué dans la boîte quand la provision s'épuise ; le bol vide, léché par un chien, et d'une blancheur éblouissante, trop crue, trop vive pour un estomac affamé... Kitahara est envoyé à l'école primaire, il complète lui-même son instruc-

tion et suit des cours d'université libre. A ses vingt ans, l'école des Yosano régnait. Ces poèmes restituteurs d'une voix abolie l'exaspérèrent. Il n'était point un livresque. La vérité était plutôt dans la vie libre, aventureuse; dans la fréquentation de l'étranger: le poète se souvenait de ce qu'on lui avait conté, dans son enfance, de l'accueil que Nagasaki faisait autrefois aux marins et aux trafiquants d'Europe. Il fréquenta les petits cabarets, où le Japonais s'exerce aux allures débraillées de l'Européen, au milieu des rires des servantes qu'émoustille une polissonnerie. Il faisait de longues promenades chaque nuit sur le boulevard Ginza animé par les petits marchands des trottoirs ; il jouissait de visions douteuses dans le léger matin, quand l'eau des canaux et de la rivière est de plomb livide, des couleurs hurlantes sous l'éclat des lampes, des senteurs de l'été torride. Il écrivit, dans une explosion de santé, des poèmes qu'il publia en 1909 en un recueil, dont le titre, *Hérésies*, marquait son opposition aux tentatives de retour vers le passé. En même temps, il lança à cette époque une revue: *Le Jardin sur le toit*, pour réagir, disait-il, contre le « romantisme archaïque » et « pour répandre le goût exotique ». Sa haine du « Japonisme », il l'affirmait insolemment, comme le jour où il reproduisit dans sa revue une curieuse estampe de 1850 représentant un matelot européen caressant une courtisane sur ses genoux.

Deux ans plus tard, ce furent des poèmes plus calmes, plus nuancés, réunis dans un recueil, *Souvenirs d'Enfance*. Il dit les coins sombres de la maison natale, le petit temple familial noir et or où la fumée de l'encens monte droite devant un bouddha rouillé, les fossés du vieux château où les lumières de la ville font chaque soir une fête mystérieuse... Souvent il parle de sa nourrice. Il se souvient d'un moment d'épouvante et de surprise douloureuse quand cette jeune femme, qui le portait sur le dos, à la mode de là-bas, courait une fête de quartier.

Et cet homme que je vis, — Rouge et cruel, il sourit.

Et çà et là — On tambourina. — C'était une fête nocturne.— Je dormais sur le dos de ma nourrice. — Et voyant cet homme, je le haïs.

Son visage était rouge à la lueur des lanternes — Et ma nourrice parlait avec lui ! — J'en eus le cœur serré. — Et des hommes, derrière nous, se moquèrent, hurlèrent et battirent leurs tambours. — Alors je criai !

Et ce grand événement : le suicide de sa bonne qu'il explique à sa façon d'enfant :

C'est que le rivage et la mer étaient trop rougeoyant. — Elle devait plonger dans l'eau forcément.

Après ce recueil riche de réminiscences, de sensations et de sentiments puérils, paraît un ensemble de *outa* sous le titre *Paulownia*; puis deux ouvrages en prose : *Spectacles de Tokyo* et *Autobiographie*. Encore des *outa* de vive fraîcheur : *Toupie de platine*. Un silence. La vie du poète est bouleversée par un drame. Il chantait « le moment divin du croisement sexuel », « l'instant de la communion de tous les êtres avec la Nature »; dans l'ivresse de son paganisme, il osa une démarche vers un amour coupable, il alla en prison. Quand il en sortit, le bouddhisme l'avait conquis. Dans *Paillettes de Mica*, ce sont des chansons légères et fluides inspirées par ses nouveaux amis les paysans et les pêcheurs ; il dit la vie simple des champs, la physionomie des montagnes, des plaines et des rivages. Puis les hommes ne l'intéressent plus, le souverain refuge est dans le monde des oiseaux; il écrit *Vie des Moineaux* et *Œufs de Moineaux*. Pour comprendre la simplicité, la sincérité, la gentillesse des bêtes, il n'y a que les enfants, pense-t-il ; il leur dédie trois recueils : *Jeux de Libellules*, *Dépêches de Lapins*, *Mère Oie*. Toujours anxieux de se rapprocher d'un esprit de pureté et de fraîcheur, il va vers un passé lointain et c'est son dernier livre (avril 1922), *Flûtes du Japon*.

Deux ouvrages ont fait la popularité de M. Kitahara : *Vie* et *Œufs de Moineaux*. Là, le poète s'est fait comprendre par le peuple pour qui le Bouddhisme est un ensemble de conceptions élémentaires, de sentiments naïfs, d'images agrestes.

Le poète se sent triste, abandonné, il éprouve ce sentiment de solitude qui est au Japon un sentiment féminin.

La pluie tombe sur les herbes de l'étang sans bruit. — Tristesse ignorée comme la pluie qui tomba sur mon cœur dans la nuit. — Ma tristesse n'est pas connue des autres...

Pourrai-je supporter ce jour ? — Il y a dans mon cœur un poids lourd, mon passé sombre. — Et pourtant je danserai aujourd'hui dans la danse des moineaux. — Sois simple, alors ton inspiration sera légère et tu t'appartiendras.

La contemplation sympathique de la nature a raison des souffrances humaines. La société des moineaux console le poète.

J'observe le moineau pour mieux me connaître. Mes mains se joignent... Je me retrouve en lui et je suis confus. Voici la vie du moineau, petit bonze couleur de thé.

Je vois et je chante avec les moineaux, sensibles, rustiques, simples et puérils... Pour les hommes les oiseaux ne sont ni plus ni moins que des cailloux. Parce que le cœur des hommes ne peut s'accorder avec celui des oiseaux... Pour connaître le moineau il faut vivre avec lui. Je respecte François d'Assise qui conversait avec les oiseaux. Quand il leur faisait un sermon, il trouvait les mots les plus intelligibles. Il exprimait des sentiments conformes à l'âme de la nature. C'était son génie ! Il parlait et une subtile auréole ornait sa tête. Mes mains se joignent à cette pensée.

Sans être François, quand je suis devant les moineaux je ne puis m'empêcher par excès de tendresse de leur adresser la parole. Je me suis assis souvent à l'aurore dans les herbes couvertes de rosée. Je plaçais une vieille bible à fermeture de cuivre sur une pierre, survenait un petit oiseau, il s'approchait timidement ; remuait la tête, la penchait sur les lettres dorées. Je ne saurais exprimer cette gentillesse d'attitude.

Les moineaux accoururent à la mort sublime de Bouddha et manifestèrent leur désolation en frottant leurs plumes contre la terre. Les moineaux italiens qui vinrent sur les mains chaudes de François d'Assise et qui se mirent dans ses cheveux blonds et sur ses épaules et sur sa robe de bure, pour s'amuser innocemment ou pour écouter pieusement son sermon, étaient pareils à ceux de Bouddha...

Quand je joue avec les moineaux, je reviens aux vérités de la nature. Et j'ai l'illusion d'avoir un bec pointu et des ailes. Ne vous moquez pas en songeant que je serais un trop gros moineau !

Quand je pense à eux, je désire voir leurs nids brillants couverts

d'œufs. Comme l'homme désire entrer au paradis, le moineau aspire au plus loin de la voûte bleue. Aussi a-t-il un fond de tristesse... Sans doute ira-t-il au paradis. Moi aussi, mais pour mon salut il me reste beaucoup à faire. Si le moineau de François est mordoré, celui du Japon est couleur de thé. François est saint et je ne suis qu'un vulgaire pécheur.

Les moineaux me font penser aux enfants: « Ecarte-toi, le cheval passe. » *Ils sont eux aussi le trésor des pauvres, de doux consolateurs...* Ils s'harmonisent avec le Japon un peu triste, n'attirent pas l'œil, ne le fatiguent pas.

Ils parlent avec netteté, sans inflexions sentimentales, sans fioritures. C'est la voix du sens pratique. Bavards certes, mais trop réalistes pour s'oublier à chanter. Quelquefois effroyablement silencieux. Ils négligent les gens luxueux, car ils sont frustes... Paysans rustiques et sobres, un peu rusés et voleurs. Comme ils observent ce qui se fait autour d'eux! La nourriture jetée, ils s'abattent, prennent deux ou trois bouchées et se sauvent, même quand l'endroit est solitaire et que la nourriture est abondante. Ils n'avalent pas ces bouchées, mais s'envolent avec.

Obstiné comme un ignorant, comme un vieillard attaché au sol, ce n'est pas un oiseau qui aspire à une vie meilleure sur cette terre. Ah! quelle sagesse...

M. Kitahara emploie dans ses poèmes ornithologiques la langue la plus familière qui soit, la plus directe. L'idée, l'image se présentent réduites à leur forme élémentaire, essentielle. Une marche régulière anime le poème, les vers allant deux par deux suivant la facture populaire du « schitchigotcho » (7.5) ou du « dodoïtsou », variété de *waka* à deux hémistiches. La coupe est classique : chaque poème a une physionomie nettement délimitée ; quand tombe la dernière syllabe le sens est achevé.

Cette façon traditionnelle d'enfermer l'expression poétique dans un cadre étroit fut toujours celle de M. Kitahara, au temps même où sa vie débordante semblait l'emporter hors des limites familières aux poètes. Dans tous ses recueils précédents, sa sensibilité, après un premier jet, entre dans les moules accoutumés.

Le temps s'en va comme le flanc rouge — D'un grand bateau à vapeur,

Comme le reflet chaud du couchant — Qui se glisse par le soupirail,
Comme le ronronnement tendre — l'oreille près d'un chat.
Le temps s'en va, à l'insu de lui-même — Et promène son ombre douce sur nos âmes.
Le temps s'en va comme le flanc rouge — D'un grand bateau à vapeur.

Dans ses impressions de nature la forme était plus concise, celle même du *waka* :

Las de la longue journée — Et de sa lumière — Un fruit mûr tomba.
Soupir d'allègement. — Puis un autre — L'air retient le silence.

Et cette impression de tranquillité chère aux Japonais :

O ma sœur, entends-tu respirer l'automne ? — J'ai la sensation que Rikkyou du Thé s'assoit (1). — Jour calme, brise calme. — Chaque feuille calme aussi. — Les paysans lèvent les yeux sur l'arbre où les oiseaux s'ébattent.

Après *Vie* et *Œufs de Moineaux*, la pensée et l'expression, dans les chants pour enfants, où il n'est question que d'animaux, se simplifient à l'extrême :

Il alla chasser les oiseaux. — Il est revenu sans oiseaux.
Petit oiseau rouge — pourquoi si rouge ? — Tu as mangé des fruits rouges.

§

Un jour de printemps, après la « saison des fleurs », quand les réjouissances qui accompagnent la floraison des cerisiers prirent fin, je suis allé rendre visite au poète Kitahara. Il habite à quatre heures de Tokyo, à Odawara, sur la baie ensoleillée de Sagami, que borde la route du Tokkaido, de Tokyo à Kyoto, dont les sites occupèrent les yeux de Hokousai et de Hiroshige.

Chez les marchands de la petite ville on ne connaît pas l'adresse du poète. Il faut aller se renseigner au bureau de police. L'indication topographique que l'on nous donne reçoit cette précision : « C'est une villa à la française : son toit est couvert de tuiles rouges. On l'appelle la Maison du

(1) Rikkyou fut l'organisateur au seizième siècle du *chanoyou*, la « cérémonie du thé en poudre » inspirée par une sorte d'idéalisme esthétique et qui est accomplie dans une atmosphère recueillie, sereine et paisible.

Hibou ». Un sentier raide nous égare dans des taillis. L'endroit est sauvage. Voici des tombes avec leurs pierres verticales moussues. Du temple vermoulu penché sur ce cimetière abandonné, nous apercevons à l'autre versant du coteau les tuiles rouges de France. Un chemin de fleurs taillé dans le hallier nous conduit à une paillote ; des chiens, des chats, et des moineaux ! Le poète, qui est là tout de suite, nous explique qu'après avoir élu cette solitude pour y vivre désormais, il habita d'abord le petit temple, puis fit construire cette hutte à la mode des habitations de Ogasawara (îles Bonin), enfin il éleva un de ces asiles rustiques aimés des Japonais méditatifs. « C'est la maison de « Basho », nous dit-il en souriant. Elle est adossée à une forêt de bambous. Deux chambres vides d'objets, dont la chaude harmonie, couleur « thé », est faite de la blondeur des nattes et de la rousseur des bois.

Tout près, une villa « à l'européenne », c'est la dernière construction de M. Kitahara. Au rez-de-chaussée, des chambres coupées par des cloisons à glissières ; au premier étage, la salle de travail du poète pour la correspondance, pour le classement des notes et des dossiers de chansons, pour la calligraphie des poèmes ; au deuxième étage, sous les combles, une seule salle, d'une façade à l'autre, réservée à la composition des chants pour enfants. « Un atelier », dis-je. Le mot ne déplaît pas. Nous nous installons dans la salle supérieure. C'est là que sont classés, par ordre d'éditions, les ouvrages de M. Kitahara, les revues qu'il fit paraître, celles auxquelles il collabora, les dessins qu'il esquissa pour l'illustration de ses poèmes, des gravures qui portent une date, les mille souvenirs rapportés des lieux où il promena sa rêverie. C'est là qu'est toute sa vie, comme en un musée.

Je vois sur des étagères quantité de jouets, naïvement conçus, grossièrement confectionnés.

C'est le coin des enfants, me dit M. Kitahara ; quand ils viennent me voir, je les reçois ici : ils trouvent ces joujoux que

j'ai recueillis en divers villages du Japon ; en voici d'autres que nous avons façonnés ensemble, notre tête rêve et nos mains travaillent.

D'une ouverture l'on voit la longue courbe du golfe d'Odawara et mille maisons grisâtres pointillées dans la verdure ; d'une autre, les masses vaporeuses des taillis de bambous. Nous allons et venons, M. Kitahara me parle de son art.

Pour être poète, il faut se faire un cœur simple, un cœur enfantin. On n'y parvient pas tout de suite. La poésie est une réflexion purificatrice. J'aime le peuple parce qu'il est poète sans le savoir, et les enfants aussi !

Il saisit une liasse de papier sur un meuble.

Voilà des compositions poétiques d'écoliers et d'écolières de moins de dix ans. Ce sont leurs maîtres qui me les envoient pour avoir mon avis.

Dents, petites blancheurs sagement serrées — Parole ! La langue paraît et trouble tout !

M. Kitahara continue sa lecture, puis, d'un geste, pour montrer qu'il y en a long.

Tout est bien ! Jusqu'à dix ans les enfants sont de bons poètes, ensuite l'éducation les gâte, ils ne valent plus rien, le goût est altéré, surtout chez les filles, par l'usage des poncifs du *waka* et du *haikai*. Vers la quinzième année, ils deviennent sentimentaux. Je n'aime pas la poésie tendre. L'art, c'est la notation directe d'une impression de nature, ressentie réellement. Il n'y a pas comme les jeunes enfants pour, en deux ou trois traits imprévus, dessiner un objet, fixer un mouvement.

Les poésies d'école jugées les meilleures par M. Kitahara sont publiées dans une revue spéciale, *l'Oiseau Rouge*.

J'espère que cette revue contribuera à ruiner la pédagogie officielle qui fausse l'intelligence et le goût. Les chants autorisés par le ministère de l'Instruction publique sont des monuments de platitude. Nous voulons une éducation libre, respectueuse de l'originalité, de la spontanéité enfantines. D'ailleurs il est bien assuré que l'avenir appartient aux poésies populaires et puériles.

Notre pays est avide de sentiments simples, d'images saines et naïves. Il revient à la nature gaie, brillante et fraîche.

Dans la poésie contemporaine, l'influence étrangère est trop sensible. C'est pourquoi je veux réagir à l'aide de nos vieilles chansons. Certes, je reste partisan de l'exotisme, mais il importe de choisir nos inspirateurs. Avant de nous préoccuper de la poétique étrangère, ne ferions-nous pas mieux de bien connaître les productions classiques, si richement colorées, du *Manyoshu* et le symbolisme du *haikai* ? Je ne suis pas un pur traditionnaliste. Mon opinion est que nous devrions tous passer par les formations traditionnelles sans nous y arrêter ; il nous en resterait quelque chose, un rien, un halo, ce serait assez. Ce que je reproche à certains de nos poètes, c'est d'ignorer de parti pris nos modèles nationaux. Il ne s'agit pas de reproduire Basho par exemple ; mais de partir de son symbolisme qui va se raccourcissant et s'approfondissant... Je suis d'ailleurs le premier à reconnaître que l'art de Mallarmé a d'étroites affinités avec la poésie orientale. Ceci est une indication qui doit guider notre choix.

Je demande : « Qu'est-ce que le symbolisme japonais? »

Dans la réalisation artistique, me répond M. Kitahara, il y a quatre moments : l'immobilité, c'est la *méditation* profonde, l'*attention*, on se laisse absorber par un aspect de la nature, d'où un état plus ou moins prolongé de *tension*, l'art naît de la *détente*. Un *haikai*, c'est un moment en mouvement. Il laisse deviner l'état de choses antérieur et celui qui suivra. On saisit, on fixe un instant ; on ne l'isole pas. Il s'agit de toucher l'essence des choses. On ne le peut réellement que par un sixième sens, par une sorte d'odorat spirituel. Au fond de la sensation, il y a la perception affinée par l'inertie corporelle, le silence, l'absorption dans la nature. Quand je dis : « Le cri du canard est blanc » j'exprime une concordance de mon état d'âme avec la nature. Quand Basho écrit :

O vieil étang — La grenouille plonge — Bruit de l'eau,

cette grenouille qui trouble la mare, c'est, après les minutes de contemplation, le cœur du poète qui s'émeut. Basho s'élevait au-dessus de sa propre vie par l'observation de la nature. Le sens du vers est toujours supérieur à la signification des mots.

Chez Basho, d'ailleurs, la poésie est comme un accident dans le processus suivi pour atteindre à ce but du bouddhisme, le nirvana. Quand la détente se produit, la contemplation est achevée, l'impression artistique se précise : c'est la grenouille qui saute dans l'eau. Pour être poète, il faut être attaché à la vie. Pour le bouddhiste fervent, il n'y a d'attachement à rien. Le nirvana dépasse la poésie.

C'est par un choc de mots suggestifs que l'on rend la sensation. Un poète avait pris le nom de Yumeiji qui signifie « Chemin du rêve », indiquant par là que le *haikai* trace, en peu de lignes, une perspective sur l'envers des réalités. Le véritable poète ne précise rien, il écarte les premiers obstacles, il indique la direction.

Je demande à M. Kitahara s'il pratique le *haikai*. Il me conduit dans sa « maison de Basho », disposée pour créer un état d'âme favorable.

La vie contemporaine a une agitation qui ne permet plus la contemplation absolue. Il est rare que je trouve ici, où je me réfugie souvent, les conditions nécessaires à la production du *haikai*. L'art de Basho et de ses disciples suppose une sentimentalité naturiste faite de mélancolie. Nous nous attachons aux aspects de la nature qui révèlent un caractère changeant, inachevé et périssable. Les décolorations, la mousse, la rouillure, la vétusté, un lieu abandonné à la végétation et aux insectes plaisent à nos sens. Notre poétique est celle de la tristesse qui fait le charme des *nô*. Mais cette sentimentalité se perd et tend à devenir conventionnelle. On veut vivre, aujourd'hui, agir, jouir, au grand jour, sans fausse honte. C'est ce que j'appelle le retour au classicisme ; le rayonnement de belle humeur du *Manyoshu* éclipse toutes les poésies en demi-teintes, couleur d'automne. Après avoir été touché moi-même par la tristesse bouddhiste, je me suis repris, et je vais vers la fraîcheur des renouvellements, vers le peuple naïf et l'enfance primesautière, vers cet esprit de joie qui a brillé à nos origines. On me reproche d'être trop gai. On croit que tout ce que ce monde exprime de tristesse je ne le ressens pas, on ne comprend pas que sous le rire il puisse y avoir des larmes.

La physionomie de M. Kitahara ne dément pas l'éloge que le poète fait du plaisir goûté d'instinct, à même la nature.

Trapu, tout en chair ; un geste court ; une face ronde, parlante, les lèvres mobiles ; de la sensualité franche, ombrée d'une douceur qui tombe de longs cils... Dans sa « maison du Hibou », il juge ses confrères, les poètes, avec un détachement lointain.

Ils sont nombreux et tous rivaux, animés parfois les uns contre les autres d'une inimitié que je ne m'explique pas. Une infinité de cénacles que l'on réunit en deux grands groupes : « l'Assemblée des poètes japonais » et la « Société des nouveaux poètes » à laquelle j'appartiens, l'une cultivant le poème abstrait, allégorique, un symbolisme idéologique, l'autre portée vers une poésie vivante, concrète, sensorielle. Le premier loue Verhaeren ; le second prône quelques symbolistes français. Quant à moi, mon admiration va à Samain, mais surtout à Paul Fort dont les Ballades sont au-dessus de tout.

§

A quelque temps de là, j'eus entre les mains les revues du mouvement poétique : *Le Poète Japonais*, *le Poète divin*, *le Paon Blanc*. Toutes trois, me dit celui qui m'aide à les feuilleter, ont une signification supérieure aux revues politiques et sociologiques, puisque, dans leurs pages, on voit se former le nouveau sentiment du Japon devant la nature, et il me lit le prologue du dernier recueil paru, *la Fille de la Plaine Déserte* :

Voilà ma fille — Que j'ai dotée du rouge du Soleil — Et du noir de la Terre. — C'est près de la plage déserte, — C'est à la campagne boueuse — Qu'elle doit être aimée — Et non pas au salon, — Ni dans la chambre à coucher des petites maîtresses. — Ma chère fille, tu es une Cendrillon — Et je prévois ta destinée. — Tu seras maltraitée par tes sœurs charmantes. — C'est le sort dû à ta robustesse et à ta manière farouche.

L'œuvre « charmante », résultat d'une contemplation sa-

vante de la nature, mais obtenue le plus souvent à l'aide d'adresse, paraît condamnée. On veut des traits appuyés, une coloration épaisse, une poésie écrite dans le rythme heurté et avec toutes les dissonances de la vie actuelle, « robuste et farouche ».

ALBERT MAYBON.

LE MARIAGE DU LIEUTENANT LAFONTAINE

—

Le lendemain de ses mémorables fiançailles, avec la princesse gabonaise Ogouêra Nenguê-Nenguê (1), le lieutenant Lafontaine et son ami l'administrateur Durand refirent, sur la route de Glass, la traditionnelle promenade des fins d'après-midi à Libreville.

Comme chaque soir, les Européens aux blancs costumes déambulaient lentement, deux ou trois de compagnie, recherchant un peu de fraîcheur au bord de la mer calme, après une pénible journée passée dans l'air chaud et saturé d'humidité des bureaux du gouvernement, ou l'atmosphère pleine d'odeurs fortes des factoreries.

En sens inverse s'acheminaient, vers le chef-lieu, d'autres groupes uniquement composés de négresses et de mulâtresses, « femmes de Blancs » gagnant les « cases » de leurs époux. Moulées dans des pagnes chamarrés ou des robes dites « bébé », elles marchaient roulant les hanches, pieds nus, bras ballants, le parapluie posé en travers du mouchoir bariolé enserrant leur tête.

Chaque rencontre donnait invariablement lieu à la même scène, indéfiniment répétée, qu'autorisaient la liberté des mœurs d'alors et l'absence, pour ainsi dire complète à cette époque, des femmes européennes au Gabon. Après les courtes salutations d'usage : « Bonjour, — comment vas-tu ? » les mains masculines se promenaient avec complaisance sur les formes arrondies des filles qui riaient ou s'indignaient mollement : « *Ah ! riga miè kên-*

(1) Voir *Mercure de France* du 1er janvier 1923.

dè-kêndè » (Laisse-moi tranquille). A la suite de quoi la disjonction s'opérait et chacun reprenait sa route comme après une simple poignée de mains.

Le lieutenant, tel un collégien, jouissait de ces brèves sensations tactiles. Sa jeunesse et sa fougue lui faisaient établir, a priori, entre la vie hypocrite de nos cités européennes et celle, qui lui semblait conforme à la nature, des pays du soleil, une comparaison tout à l'avantage de la seconde. Il exposa naïvement à Durand les conclusions hâtives d'une expérience de quelques instants. Celui-ci, fidèle à ses principes de dénigrement systématique et sentencieux comme il était accoutumé, se contenta de répondre :

— Ami, réserve ton opinion. Ne condamne point sans appel notre vieille civilisation : si elle met un frein à nombre de nos tendances naturelles, combien de désillusions ne nous évite-t-elle pas ! Elle t'eût tout d'abord gardé de te prendre aux apparences trompeuses des charmes féminins que tu viens d'effleurer. Voici le fruit de mes observations en ce qui concerne ceux que je qualifierai « d'antérieurs ». Tous ces pagnes fortement tendus cachent un sous-vêtement admirablement fabriqué, bien que cousu à points larges et inégaux. C'est le refuge des appâts « fuyards » qui y sont tassés, pliés, contournés, jusqu'à l'obtention de deux hémisphères bien modelés. Tel est l'unique secret de ces poitrines rebondies.

En regard de cette constatation, il est curieux de noter l'absolue indifférence que professent les mâles noirs pour les seins fermes : dans maintes peuplades, les jeunes femmes, dès les premiers temps de leur mariage, en compriment généralement la base au moyen d'une ficelle, pour les incliner vers le sol et se donner des allures de mère. C'est donc uniquement en vue de satisfaire les goûts des Européens que les Gabonaises usent d'artifices dignes de nos mondaines.

Le pont de Mpira franchi, Lafontaine ressentit au cœur

un petit pincement : Ogouêra et Anambina, « épouse » de Durand, s'avançaient côte à côte à la rencontre des deux jeunes gens. La fiancée tenait sa promesse ; elle exécutait, en se rendant à Libreville, la première clause de son contrat verbal.

Après une conversation de cinq minutes, l'administrateur entraîna son camarade :

— Allons ! Séparons-nous. Princesses, nous vous rejoindrons dans une petite heure à la « popote ».

— Comment ! Nous continuons dans la direction de Glass ? N'accompagnons-nous pas nos belles ?

— Me prends-tu pour un officier de marine ?

— Un officier de marine ? Je ne comprends pas.

— Sache, très cher, que, seuls. les marins se permettent ici d'escorter les femmes noires, gracieuse attention, certes, mais que les Européens estiment déplacée et les Gabonaises puérile. Je n'apprécie pas les points de vue ; je me borne, personnellement, à me conformer en tout aux usages établis.

A leur retour, les deux amis trouvèrent, sous la veranda de l'habitation, Ogouêra la fiancée et Anambina confortablement installées sur des chaises-longues, devisant joyeusement et fumant dans des pipes en terre dont les tuyaux très courts disparaissaient complètement entre leurs lèvres épaisses. A la vue des « patrons », chaque femme s'empressa, par politesse, de débourrer son rudiment de pipe sur l'un de ses talons, pour l'introduire ensuite dans l'entrebâillement de son parapluie.

Les blancs se mirent à table. Anambina, dès qu'ils furent assis, cria dans la direction de la cuisine située au fond de la cour un retentissant et traditionnel :

— Boy ! la suite. Et le repas commença.

Les négresses qui avaient dîné avant de se rendre à la ville traînèrent leurs sièges dans la salle à manger. A demi étendues, elles observaient les gestes des « maris », causaient en langue indigène, échangeant des réflexions,

sans doute fort piquantes, car elles riaient à gorge déployée.

A l'apparition d'un « flanc », bien caramélisé, tremblotant sur un plat rond, elles donnèrent des signes non équivoques de l'intérêt qu'elles portaient à ce mets. Durand partagea en quatre portions égales le dessert convoité. Les deux femmes mangèrent très proprement leur part que le domestique déposa dans une assiette sur leurs genoux.

Le thé pris, Lafontaine se hâta de conduire Ogouêra à son habitation toute proche. La Gabonaise, sitôt introduite dans la grande chambre où elle pénétrait pour la première fois, l'inspecta d'un coup d'œil rapide, puis s'approcha de la table-bureau et, minutieusement, examina quelques photographies encadrées.

— C'est ton père, ça, lieutenant ? Il te ressemble beaucoup.

— Dis plutôt que je lui ressemble ; ce sera plus logique.

— Je ne connais pas « logique ». Ton père te ressemble, tu lui ressembles, c'est la même chose... — Ça, c'est ta maman, n'est-ce pas ? Elle a de beaux cheveux blancs et bien peignés... Ton père est joli, ta mère est jolie et toi aussi tu es joli... Ah, ça ! c'est sûrement ta sœur ; elle a même figure que toi. Elle est encore plus jolie que tout. Est-elle mariée ?... Non... Tant pis.... Tu vas lui annoncer que toi, tu as fait mariage avec moi... elle sera contente. Je lui écrirai aussi sur cette lettre si tu veux, car elle est jeune comme moi.

La conversation roula pendant de longs instants encore sur la famille de Lafontaine qui, légèrement impatienté et quelque peu déçu de ce préambule, conclut :

— Laisse ces photographies, Ogouêra ; il est tard ; les insectes bourdonnent ; mettons-nous à l'abri sous la moustiquaire.

La Gabonaise, à regret, quitta les portraits qui la transportaient en imagination dans un monde inconnu, se

dévêtit distraitement, alla tâter de la main le matelas du lit de camp, sa couche, juxtaposée à celle du lieutenant, puis, n'ayant gardé qu'un court pagne de dessous, sans enthousiasme, elle s'abandonna, passive, aux caresses de son troisième époux...

Le « photophore » éteint, Ogouêra, allongée nue sur son lit étroit, Lafontaine, les sens calmés, chercha en vain pendant longtemps un sommeil qui le fuyait. De grosses gouttes de sueur, incessamment renouvelées, sourdaient à chaque pore de sa peau. Étendu, nu également, sur le drap, il faisait par instant de brusques évolutions à la recherche d'une place sèche, laissant sur la toile, à l'endroit qu'il venait d'abandonner, l'empreinte humide de son corps. La chaleur était insupportable et bien que les fenêtres fussent largement ouvertes, l'air semblait lui manquer sous la cage de tulle qui le protégeait des moustiques.

A son malaise physique s'ajoutait une sorte de détresse morale. Il se sentait complètement isolé loin de France, en compagnie de cette négresse dormant déjà lourdement et chassant instinctivement du plat des mains vigoureusement appliquées sur sa poitrine, les insectes qu'inattentive elle avait emprisonnés avec elle dans les mailles serrées du léger tissu de gaze.

Déjà la désillusion commençait. Le sentimental et raffiné Lafontaine, qui se savait incapable de vivre sans affection durant deux longues années, envisageait avec effroi les tristesses futures de son association avec une femme primitive, — celle-ci ou toute autre, — insensible aux tendres effusions, ignorante même du baiser.

Énervé par la chaleur et l'insomnie, il déplorait le goût des aventures qui l'avait incité à quitter la douce Patrie et maudissait la banalité de cette chaude nuit équatoriale.

Le cours de ses pensées fut détourné tout à coup par la perception d'un phénomène étrange, un profond silence

tombé, semblait-il, brusquement sur la nature entière. Coordonnant ses idées, Lafontaine ne tarda pas à pénétrer la cause du fait qui, si vivement, venait de solliciter son attention. Elle résidait, il n'en pouvait douter, dans l'impression laissée par le passage instantané d'un état de bruit à celui du calme le plus absolu : des stridences avaient dû subitement cesser, certainement enregistrées par son oreille sans qu'il en eût pris conscience, et non distinctement perçues à cause de leur constance et de leur apparente uniformité.

A demi soulevé sur un coude, intéressé au plus haut point, il demeura immobile.

Après quelques secondes vides un tintement métallique vibra, bref, jailli de la terre, aussitôt multiplié, renforcé, déformé par l'adjonction d'innombrables sons musicaux crépitant au ras du sol, fusant à travers les feuillages enchevêtrés ou éclatant en plein ciel, pour s'irradier ensuite dans toutes les directions et se fondre au sein de l'air calme en un prodigieux concert de suaves harmonies.

Une longue période de temps s'écoula pendant laquelle la chanson de la nuit s'enfla, pour se fixer bientôt à un diapason soutenu et élevé, puis, avec une soudaineté stupéfiante, s'évanouit une seconde fois, comme sous l'effet de la mystérieuse baguette de quelque chef d'orchestre invisible. On eût dit que des milliers d'existences venaient d'être brutalement supprimées, broyées, effondrées dans le néant.

Le lieutenant sentit son cœur battre plus rapidement. Avec une anxiété réelle, la respiration suspendue, il attendit la reprise. Un ékourou, au loin, modula sa triste plainte, poétiquement interprétée par les Gabonais en leur langage imagé: *Foufourou-fourou, hoû...mi aranguè... ékourou, mi oma... hoû* (Foufourou-fourou hoû... Je ne suis pas une hulotte, je suis quelqu'un, hoû). Aussitôt la mélodie éclata de nouveau en un accord parfait.

L'officier, charmé, s'étendit sur sa couche, les yeux grands ouverts, s'appliquant à dissocier, entre elles, toutes les variétés de sons.

Dans son ignorance de la faune coloniale, il confondait les gros grillons aux chants suraigus avec des cigales et les crapauds avec des grenouilles ; il détermina néanmoins approximativement les catégories des nocturnes musiciens dont les précédents, alliés à une infinité de petits grillons et avec quelques oiseaux de nuit, constituaient les éléments principaux.

L'ékourou solitaire renouvela sa longue phrase. Lafontaine en distingua nettement la première partie, puis, un chaos de sensations confuses roula, une fraction de seconde, dans son esprit ; ses yeux se fermèrent et il eut l'impression qu'un essaim de blondes jeunes filles instantanément l'entourait. Vêtues de robes en gaze verte, les unes, assises sur des tapis de mousse, soufflaient dans des coquillages nacrés ; d'autres, une écharpe azurée nouée à la taille, évoluaient gracieusement parmi les fleurs, frappant, rythmiquement, sur des triangles en argent ou faisant tourner rapidement dans leurs mains de bruyantes petites crécelles.

D'imprécises formes de femmes-oiseaux survolaient les groupes ; par l'agitation de leurs larges ailes blanches elles emplissaient l'air d'un soyeux bruissement ininterrompu : fourou-fourou-fourou...

Le lieutenant Lafontaine, comme un enfant, avait glissé dans le sommeil aux rêves d'or.

Vers six heures du matin, les rayons obliques du soleil inondèrent la chambre d'une rose clarté. Ogouêra, sans bruit, se leva ; un pagne négligemment jeté sur les épaules, elle vint s'installer devant la table pour contempler, une fois encore, en toute tranquillité, les trois photographies abandonnées la veille à regret.

La fraîcheur délicieuse d'une brise légère, née de la mer au large, diffusait par bouffées dans la pièce les capi-

teuses odeurs des verdures et des fleurs. Lafontaine s'éveilla, dispos, sous la caresse de cet air vif et embaumé :

Foufourou-fourou, hoû, chantonna-t-il, puis, la voix câline, il pria :

— Viens près de moi, ma petite Ogouêra. Tu vas prendre froid, ainsi peu vêtue. Il est trop tôt pour quitter le lit. Viens, belle statue...

— Ah ; laisse-moi, vilain Blanc. Tu es trop paresseux. Il n'est pas trop tôt du tout ; le soleil, qui déjà dépasse la colline, va faire monter la chaleur très vite. Il faut que je m'arrête au marché ; pour trouver de bon poisson, il est indispensable d'être là de bonne heure, à l'arrivée des premières pirogues... Dis donc, gentil lieutenant, donne-moi dix sous pour acheter des sardines... Anambina va bientôt venir me chercher ; si je me couchais, elle me verrait à côté de toi, car ta porte ne ferme pas à clef, et ce serait honte !... Dors encore si tu veux ; les bureaux du Gouvernement n'ouvrent qu'à huit heures... Moi, je mets ma robe et je m'en vais. Tu me verras ce soir au village, si tu y viens ; sûrement chez le « Commandant », puis ici... C'est assez maintenant.

La femme partie, l'officier, maussade, s'habilla et s'en fut à la popote boire, seul, une tasse de café, cependant que, sur la route ensoleillée de Glass, Ogouêra, pressée de questions par Anambina curieuse, lui décrivait en riant sa troisième nuit de noces et la tentative faite, au petit matin, par son trop amoureux époux. Elle conclut avec un soupir :

— C'est beaucoup « travail », un petit Blanc ! je crois que, la prochaine fois, je ferai mariage avec un Administrateur en chef....

Lafontaine ne tarda pas à s'accoutumer aux étranges manières d'Ogouêra et de ses semblables. Il ne s'obstina point à rechercher, dans leur commerce grossier, des satisfactions morales impossibles. Très vite la belle nature lui offrit une dérivation puissante à sa détresse sen-

timentale, en lui fournissant les moyens de donner libre cours à ses goûts d'artiste et de contemplateur.

Les jours fuyaient rapides, dans l'éblouissement de la lumière magnifique, joie des yeux; dans un enchantement perpétuel né de la floraison somptueuse de sensations insoupçonnées, exquises à l'esprit et au cœur du débutant enthousiaste.

Trois mois passèrent ainsi ; mais la répétition des mêmes spectacles émoussant ses sensations amena la satiété et créa chez Lafontaine un état d'âme nouveau. Sans raison apparente, subitement et profondément, le lieutenant s'ennuya.

Son facile service lui sembla pénible, ingrat, insupportable. Le soleil devenait trop chaud, l'humidité écrasante, la mer monotone, la végétation absurde. Les européens étaient désagréables et les indigènes stupides.

Les belles couleurs, peu à peu, s'effacèrent de son visage ; une lassitude inexplicable rendit ses membres mous.

Son caractère subit une rapide et profonde modification. Tout était matière à énervement pour le jeune homme : les bruits de la nuit, jadis divine chanson, les aboiements des chiens, le parler traînant des femmes noires. Durand même agaçait ses nerfs, à la fin de chaque repas, en manœuvrant, sans discrétion d'ailleurs, son cure-dents d'argent.

Un fait insignifiant faisait subir au lieutenant un supplice insupportable : Ogouêra ne pouvait s'endormir sans avoir agité inconsciemment, pendant quelques minutes, les orteils de son pied nu dont le pouce se dressait pendant l'abaissement des autres doigts. Ce petit incident, chaque soir renouvelé, exaspérait Lafontaine qui, sans songer à éteindre la lumière ou simplement à détourner les yeux, obstinément regardait, les mâchoires contractées.

L'apparition du premier accès de fièvre résolut ce malaise physique et moral.

Une longue missive d'un camarade de traversée désigné pour le Haut-Oubangui vint donner au convalescent le désir, aussitôt très vif, de connaître des cieux plus lointains que celui du Gabon.

A quelques jours de là, un après-midi de septembre, le lieutenant, promeneur solitaire, rêvait, incommodé par les rayons obliques du soleil, aux longues randonnées à travers la brousse de l'Afrique centrale, quand un frisselis du feuillage raide des cocotiers et une sensation inusitée de fraîcheur le firent évader de ses pensées vagabondes.

Il leva la tête, se retourna. Au loin, dans la direction de Louis, la moitié du ciel était passé au noir d'encre, de larges placards cuivrés étincelant, dispersés dans la mer houleuse des nuages.

Tout à coup, en une immense salutation, les branches des arbres ployèrent sous l'irrésistible poussée de la brise, à peine sensible quelques secondes auparavant, puis soudain muée en un vent furieux d'ouragan. La tornade était sur le lieutenant.

Le soleil parut sombrer dans la tourmente. Une traînée violette raya de haut en bas la nuée qui s'avançait à une allure vertigineuse, dévorant le ciel bleu. Aussitôt, déchirant et bref, éclata un coup de tonnerre. Trois gouttes de pluie heurtèrent rudement le képi de l'officier et, instantanément, une trombe d'eau s'abattit sur lui.

La case de son épouse était proche; il y courut sous l'averse et se réfugia, ruisselant, dans le salon.

Dès son entrée, Ogouêra lui reprocha d'une voix calme :

— Tu es fou, Blanc ! Tu cours les villages sous la pluie. Il y a peu de jours tu étais avec la fièvre ; elle va te reprendre sûrement demain.

Et la femme demeurait immobile, regardant son « mari » grelotter.

Une toute jeune fille demi-nue prononça quelques mots en langue indigène, pénétra vivement dans une pièce attenante d'où elle rapporta un pagne d'homme.

Tendant le vêtement bariolé à Lafontaine elle poussa celui-ci doucement dans la chambre. Lorsqu'il en ressortit, en costume gabonais, ce fut, dans l'assistance, une gaîté générale. La secourable petite négresse riait plus haut que les autres et ne cessait de répéter :

— *O rè M'Pongoué, O ré, M'Pongoué*! (Tu es Gabonais, tu es Gabonais).

Quand le lieutenant, amusé par la mimique de l'adolescente et reconnaissant du service que, si intelligemment, elle lui avait rendu fit, oublieux de son accoutrement, le geste ridicule de fouiller dans sa poche absente ; l'hilarité redoubla. La petite se mit à danser, sur le ciment de la salle, des pas de tam-tam scandés de lé-lé-lé aigus. L'officier, au passage, lui saisit les poignets et l'examina, très intrigué de la ressemblance frappante qu'elle présentait avec Ogouêra. Il en fit la remarque et questionna :

— C'est une de tes parentes ?

— C'est plus fort qu'une parente ; c'est ma petite sœur, même père, même mère avec moi.

— Comment ! Tu as omis de me faire savoir que tu as une sœur, et fort gentille, ma foi !

— Je ne connais pas « omis », lieutenant ; seulement, tu ne m'as jamais rien demandé au sujet de ma famille. Ça, c'est Evîko ; elle est arrivée de Pointe-Owendo il y a une semaine. Bientôt, je pense, on la mariera, mais elle ne parle pas du tout le français ; alors, c'est plus difficile. Dis donc, toi qui veux apprendre le « m'pongoué », ça va bien, car elle veut savoir la langue des Blancs... On ne te voit plus au village ; si tu y venais comme il y a longtemps, tous les soirs, tu pourrais causer avec elle et elle avec toi... Moi, je suis fatiguée de te répéter toujours des mots que tu oublies, car je crois que ta tête n'est pas bonne, moins bonne que celle d'un perroquet !

A dater de ce soir-là, Lafontaine recouvra sa bonne humeur habituelle. Déjà, sur la route du retour, il sifflait

un air de marche, ses habits, repris, mouillés, collés au corps. Le lendemain matin, il s'éveilla dispos, sans la moindre trace de malaise. Pendant le déjeuner, il se montra joyeux comme par le passé.

Durand félicita son ami de sa gaîté renaissante, mais en chercha vainement l'origine, car le lieutenant resta muet sur sa rencontre de la veille, étonné lui-même du sentiment qui le poussait à cette dissimulation.

Depuis quelque temps déjà, l'Administrateur, éprouvé par les fatigues d'un séjour de bientôt dix-huit mois, avait supprimé les promenades quotidiennes et demeurait généralement allongé, dans le jardin, sur une chaise-longue jusqu'à l'heure du dîner. Lafontaine profita de la circonstance et se hâta chaque soir, son service terminé, vers la case où l'attendait la jeune fille toujours souriante autant que court vêtue.

Une grande familiarité ne tarda pas à s'établir entre l'Européen sensuel et la fille nubile, bien formée quoique menue encore, gaie, alerte, se sachant par ailleurs destinée à devenir la compagne d'un Blanc. Alternativement professeurs et élèves, ils s'ingéniaient à donner et recevoir de fructueuses leçons. Les progrès furent, de part et d'autre, extrêmement rapides, bien que l'enseignement eût été institué selon des principes sévèrement condamnés en Europe, comme non conformes à la tradition pédagogique, aux usages établis, voire contraires aux bonnes mœurs.

Assis sur deux chaises placées face à face, sous la véranda de la case, ou transportées dans le salon lorsque la pluie survenait, ils se désignaient tour à tour, dans leur langue maternelle, les objets proches et, parmi les rires, s'évertuaient à les répéter correctement. Chaque jour le vocabulaire progressivement s'étendait, mais, par une conséquence naturelle du genre de méthode adopté, les investigations premières ayant porté sur leurs propres personnes, il n'exista bientôt plus une seule

partie du corps d'Evîko que le consciencieux précepteur n'eût explorée à maintes reprises et ne pût nommer, tel un Gabonais authentique, sans commettre la moindre erreur.

La jeune fille, très câline, ne manifestait aucun trouble de ces caresses qui cependant la charmaient.

Volontiers elle abandonnait son siège pour s'installer sur les genoux du Lieutenant ; elle y demeurait, souriante, la tête sur l'épaule de son ami, s'essayant à composer en français de courtes phrases, naïves expressions de sa pensée :

— Lafontaini, tu es beau ; Lafontaini, tu es gentil ; Lafontaini, je suis contente de toi.

Pendant les heures d'étude, Ogouêra, généralement confinée dans la cuisine, ne semblait prendre aucun ombrage des libertés du lieutenant vis-à-vis de sa sœur. Enhardi par cette complaisance tacite, le galant baisa, certain soir, la jeune fille sur la bouche. A ce contact inaccoutumé, Evîko fut prise d'un fou rire et, maladroitement, les lèvres épaisses tendues, rendit un sonore baiser. Surprise, tout d'abord, par la douceur de cette accolade, elle la renouvela plusieurs fois de suite, à la grande joie du lieutenant.

Le hasard, à ce moment, dirigea les pas de la placide sœur aînée vers le couple enlacé. Les mains aux hanches, énigmatique, elle s'adressa à son époux :

— Dis donc, Lafontaine, si ton cœur est content, tu peux dormir aussi avec elle !

Puis elle s'éloigna, très digne, suivie d'Evîko qui pleurait.

L'officier, un peu décontenancé, mit son képi et quitta la case sans avoir pris congé. Soucieux, il se dirigea vers Libreville, prévoyant une explication orageuse après le dîner, car, au ton dont Ogouêra parlait des femmes, il la supposait jalouse et peu inclinée à leur céder la plus minime partie de ses droits. Il s'attristait surtout à la

pensée que les charmants tête-à-tête couraient le risque d'être pour toujours interrompus.

Grand fut son étonnement lorsqu'à la popote, Anambina et son amie firent une entrée naturelle, quand ensuite, seul avec sa belle, il ne constata dans sa manière d'être, ni ce jour, ni les suivants, aucune modification appréciable.

Bravant les inévitables sarcasmes de son impitoyable ami, il se décida, après déjeuner, à lui conter l'aventure par le menu, désireux qu'il était de pénétrer les causes de l'attitude inexplicable d'Ogouêra.

— Heureux mortel ! s'écria Durand, ne t'avais-je pas affirmé, à ton entrée dans le monde noir, que tu ne tarderais guère à trouver de réels avantages au « mariage » conclu sous mes auspices ?... Le premier de ces bénéfices va te sauter présentement aux yeux. Les coutumes du Gabon te reconnaissent le droit de partager tes faveurs entre ton épouse et toutes ses jeunes sœurs nubiles ; au contraire, il te serait imputé à crime de séduire une de ses aînées. Ogouêra devinant ton désir, sans doute peu déguisé, s'est bornée à t'offrir une distraction légitime dont tu peux user sans remords. Le petit mouvement d'humeur tout passager et, somme toute, fort excusable, que ta belle a, crois-tu, manifesté, restera peur toi le seul désagrément de ton infidélité. Tu seras tenu simplement de rémunérer dignement la petite sœur, en compensation du faible dommage qu'elle subira de ton fait. Je suppose même que tu ne tarderas pas à reprocher au Ciel de n'avoir pas gratifié Ogouêra d'une longue série de cadettes, destinées à la satisfaction de tes instincts pervers !

Lafontaine, que les paroles de son camarade avaient étonné et charmé, comme il en fit plus tard l'aveu, sourit et laissa tomber la conversation. Il craignait une mystification et, malgré sa convoitise ainsi aiguisée, ne se souciait pas d'encourir, par des demandes indiscrètes, la colère possible ou les moqueries de sa noire compagne.

Prudemment donc, il résolut d'attendre, pour être définitivement documenté, une occasion favorable.

Celle-ci se manifesta, peu de temps après cette conversation, dans les circonstances suivantes.

Un soir, vers le début du repas, Lafontaine et Durand eurent la surprise de voir pénétrer dans la salle à manger Anambina flanquée, non d'Ogouêra, mais de sa sœur Evîko.

La jeune fille,endimanchée, souriante, présentait l'aspect d'une véritable poupée. En un français agréablement émaillé de termes gabonais, elle se hâta de justifier sa présence et d'expliquer l'absence de son aînée :

— Lieutenant, je viens te dire que ta « femme » te salue ; elle est restée au village.

— Serait-elle malade ?

— En vérité, elle est malade sans être malade.

Et, pointant son index dans la direction du ciel, l'œil malicieux, elle explique d'un mot :

— Ogouêli ! (la lune !)... Alors, tu comprends ?... elle ne pourra pas venir ce soir, ni demain, ni après-demain. Elle m'envoie te faire savoir ces choses pour que ton cœur ne soit pas fâché contre elle. *Niangouè ni kroussou !* (En vérité, par la croix !) Si tu veux, quand tu auras fini de dîner,tu me reconduiras jusqu'au village ; j'ai très peur quand la nuit est venue ; je redoute de marcher sur la route où les cocotiers, caressés par le vent, bruissent dans l'ombre et me font penser aux mauvais sorciers.

Lafontaine écoutait, ravi, le babil de la jeune fille, sans songer à lui répondre. Il était uniquement préoccupé de détailler les charmes de la petite négresse qui lui apparaissait pour la première fois en tenue de ville et, ainsi qu'il advint jadis aux héros d'Homère avant la répartition des captives, mille pensées confuses s'agitaient dans son cœur.

Durand, comme il lui était habituel en semblable occurrence, se substitua, une fois encore, à son ami :

— Tu joues de malheur, ma pauvre Evîko; tu vas être dans la pénible obligation de repartir seule, ce soir, à la clarté des étoiles. Dieu te garde des rencontres mauvaises : revenants, hommes-panthères, vipères cornues, fétiches homicides sournoisement disposés en travers du chemin ! Le lieutenant a « gagné » mal aux jambes aujourd'hui; il n'a pu faire sa promenade quotidienne, aussi ne l'as-tu pas vu à ton village cet après-midi. Le docteur lui a ordonné le repos. Ne t'attarde pas ; bois une tasse de citronnelle sucrée et prends « ton pied la route ». Plus la nuit est obscure, moins il est prudent à une fille de ton âge de courir les rues désertes. Tu ne parais guère rassurée, petite Evîko ; écoute : A ta place, je resterais tranquillement ici : le lit d'Ogouêra est vacant ; je suis à peu près sûr que le lieutenant accepterait de te donner asile pour la nuit... à moins que ta sœur ne doive en être irritée...

— Oh ! d'abord, je suis plus « petite » qu'elle ; ensuite, elle ne m'a pas dit de revenir... Jai trop peur des choses que le « commandant » a fait danser en image, devant mes yeux... Je reste... si tu veux, Lafontaini.

En hâte, oublieux des prescriptions médicales rappelées peu d'instants auparavant par Durand, Lafontaine emmena sa conquête.

Par les rues désertes et sombres où la falote lumière des quinquets à pétrole plaquait, de loin en loin, d'imprécises tâches jaunes trouant l'obscurité, il marchait d'un pas rapide tenant la jeune fille étroitement serrée contre son flanc. Evîko, d'une taille beaucoup moins élancée que celle de l'élégant officier, levait de temps à autre vers lui des yeux candides, se haussant sur la pointe des pieds pour offrir ses lèvres charnues et dans un maladroit baiser, câline, murmurait :

— Lafontaini, c'est bon. Avec toi je n'ai pas peur du

tout. Je voudrais que ma sœur aînée soit « avec la lune » tous les jours.

Le premier soin de la petite négresse, en pénétrant dans la chambre à coucher, fut de prendre en main successivement les trois photographies dont Oguêra lui avait fait une description détaillée.

Le lieutenant, prévoyant un examen minutieux et long, s'empressa de présenter sa famille :

— Voici ma maman, voici mon papa et voici ma sœur. Tu les regarderas demain tout à ton aise... Tu ne vois pas assez clair à la lueur de ce photophore. Range ces portraits, gamine...

Evîko, docile, remit les cadres exactement à leur place ; mue par un sentiment de délicatesse inattendue, elle tourna vers la cloison le visage de la jeune fille, en s'excusant : « *Kokolo* » (pardon), Lafontaini, Mon cœur serait avec la honte si cette petite blanche, qui est même père et même mère avec toi, nous voyait dormir à côté l'un de l'autre... Alors, je lui cache son figure, tu comprends... »

Quelques instants après, l'heureux amant tenait embrassée une vierge consciente du sacrifice qu'elle voulait bien lui consentir. Les bras autour du cou de son ami, elle ne se lassait point de répéter la même phrase :

— Lafontaini, je suis contente de dormir avec toi.

Et, comme il hésitait, soudain rendu timide par le charme puéril de cette adolescente qui s'offrait, elle ajouta d'une voix douce :

— *Konguè* Lafontaini, *yogoguè*... ! (Bon ami Lafontaine, viens donc !)

Un cri plaintif, aussitôt réprimé, s'étrangla dans la gorge de la jeune fille, qui bien vite sourit et triomphante s'écria :

— *Akèüa* (merci), Lafontaini ; maintenant je suis femme même chose Anambina et ma sœur Ogouêra.

Aussi surpris de cette proclamation orgueilleuse qu'ému par la simplicité d'Evîko, le lieutenant la baisa si longuement sur les lèvres qu'elle se déroba en lui reprochant :

— Méchant, maintenant tu m'étouffes !...

Le concert des grillons et des crapauds vibrait dans l'air calme en un crépitement ininterrompu de notes cristallines et de brefs tintements argentins.

Par la fenêtre largement ouverte, indiscret, un rayon de lune projetait sur la moustiquaire immobile les découpures aiguës de l'ombre palmée du feuillage d'un cocotier voisin.

Pelotonnée comme une petite fillette, Evîko s'endormit, la joue sur l'épaule du lieutenant, lui tenant une main pressée entre les siennes.

Lafontaine, attendri par cette grâce enfantine, se gardait de tout mouvement ; il écoutait le souffle régulier de son amante dont il sentait, à chaque respiration, le doux contact des seins fermes sur sa poitrine. Un paisible sommeil bientôt le fit évader sous d'autres cieux : la forme noire se mua en une blanche jeune fille, sa fiancée, qu'il venait d'épouser.

Au déjeuner du lendemain, Durand cribla son ami de sarcasmes ; il le déclara « fort troublé ». Le lieutenant confessa l'étonnement que lui avaient causé, la veille, les notions précises possédées par Evîko, indiscutablement vierge cependant.

— Mais, novice, c'est le « *Ndjembé* », répliqua l'administrateur en gagnant sa chaise-longue. Tu veux savoir, évidemment, ce que signifie ce terme barbare. Prends un siège confortable et allume ta cigarette ; je vais professer : Si tu consultes le lexique des R. P. du Saint-Esprit, tu y liras : « *Ndjembé*, cérémonie de femmes, pour découvrir des secrets, réglementer leurs discussions, etc. Les femmes seules sont initiées à ces cérémonies secrètes et immorales. » Si tu désires perfection-

ner tes connaissances, consulte la belle Ogouêra ; mais je crains que tu ne perdes ton temps, je crois devoir t'en prévenir à l'avance, car la Divinité punit de mort, dans le courant de l'année, l'imprudente qui a osé dévoiler les mystères du ndjembé. Je vais te citer la réponse à moi faite par Anambina poussée, sur ce sujet, dans ses derniers retranchements ; la voici presque textuelle « : Le ndjembé, c'est comme les Francs-Maçons en France ; tu meurs si tu dis quoique ce soit ! Alors, tu comprends, pas la peine, Durand, de m'interroger là-dessus. Je ne sais rien, je ne veux pas « faire mort ». Ce que j'ai appris au surplus est peu de chose. Les femmes seules sont admises au ndjembé. Elles se réunissent la nuit, à certaines époques, en pleine brousse ou dans les bois, gardées par de vieilles sorcières, sentinelles vigilantes qui lancent un signal d'alarme si quelque importun, une non-initiée ou un homme, vient à franchir le cercle interdit. Tout chant cesse alors, car, pendant les cérémonies, on entonne à mi-voix ou à tue-tête des chansons fort licencieuses, dont je connais quelques bribes fredonnées certains jours par Ogouêra.. Tu auras souvent l'occasion, au cours de tes promenades nocturnes, de percevoir les bruits lointains de quelque ndjembé endiablé. Ne cherche point à découvrir le lieu des ébats clandestins ; tu n'y parviendrais pas, je te l'assure et tu passerais pour un indiscret. Les rites de ces réunions secrètes sont réglés par des femmes âgées qui instruisent des négresses plus jeunes. Des fillettes y sont présentées par leur mère, puis progressivement initiées à des mystères complexes parmi lesquels celui de l'« amour charnel », — ainsi le nomment les Révérends Pères, — tient, sans aucun doute, le premier rang. Les Hindous en ont codifié les règles en plusieurs gros volumes ; les Gabonaises, privées de l'écriture, ont institué le ndjembé pour ne point laisser sombrer dans l'oubli une tradition qui leur est chère entre toutes. Et voilà pourquoi, grand chef de service,

Evîko, bien que vierge, t'apparut comme savante en théorie...

Pendant trois soirs, le gai babil de la gamine charma l'amoureux lieutenant, puis, le quatrième, Ogouêra reprit sa place, calme et digne, comme s'il ne s'était rien passé d'anormal entre sa sœur et son « mari ».

RENÉ TRAUTMANN.

L'ASCENSION

—

Ascendere !... *Monter, monter plus haut encore !*
Ah ! voir plus loin !... Mais, verras-tu ce que ce toit
— Dans la maison, au fond du val, dont tu ignores
Tout, sauf un peu de fumée qui flotte vers toi, —
Recouvre..., et la leçon de vie qui est, peut-être,
Tranquillement assise à la basse fenêtre
Et qui se rit de toi qui la cherches si haut ?...

Ne monte pas ! On t'a promis... mais c'était faux !
Les monts très élevés ne sont pas les plus beaux,
Et, lorsque le regard, à leur sommet, embrasse
Un horizon formé de pierres et de glaces,
Il est tel que devant le marbre des tombeaux
Où le soleil ne fait fructifier les graines...
Il est tel... Et ton âme, en cet instant, est pleine
De la déception des âmes qui ont cru
Aller plus près du ciel en montant vers la nue,
Et — aussi loin du ciel et plus loin de la terre —
Ne voyant pas, souffrent là-haut de la misère
Qu'est « Ne posséder rien, pour avoir tout voulu ».



Crois-moi : Ne monte pas, ne désire monter,
Descends plutôt jusqu'en le fond de la vallée,
Suivant l'eau qui, partie de la crête inféconde,
Grave en le flanc du roc sa trace si profonde
Que, lorsqu'elle est passée, elle laisse un chemin...
Descends, comme cette eau fraîche de la montagne,
Fais la route qu'un autre encor suivra demain

Et n'aie pas la folie de perdre ton chemin,
Comme ceux-là qu'une ivresse subile gagne
Et que, vers les sommets, égare leur destin...

Descends, poète !... Ah ! ne crois pas qu'il soit plus vil
Celui qui— tout petit, — parmi les humbles mousses,
Marche tranquillement et de son front repousse
L'éclat de la couronne orgueilleux et subtil...
Ne crois pas que ce poète soit le plus vil
Qui veut vivre tout près des hommes et connaître
Et aimer les hommes, puis, peut-être,
Simplement, comme l'eau fertilise un pays,
Apporter sa part de bonheur à quelque vie...
Et ne crois pas que soit, plus que lui, admirable
Celui qui, détournant le front de l'humble table
Où le pain de chaque jour lui était servi,
Trouvant le pain trop noir et les murs misérables
Vers les sommets lointains, de soleil éclairés,
Orgueilleux et le front barré, s'en est allé...

Poète, mon ami ; les hommes sont encore,
Ils ont toujours été dans la plaine, et c'est là
Qu'il faut qu'avec amour tu diriges tes pas ;
C'est à cet horizon que tu dois voir l'aurore,
Non toi d'en haut et eux d'en bas...

Le poète n'est pas le maître, il est le frère :
Tantôt le fils aîné ou le plus jeune enfant,
Il enseigne les uns, des autres il apprend...
Ainsi tu dois penser, en ta gloire éphémère,
Que tu n'as rien, mais qu'on te prête et que tu rends...

... Je me souviens d'avoir gravi une montagne :
Un chemin l'enlaçait de son cordon étroit,
Et nous suivions ce fil... L'un de nous, quelquefois,
Se retournait, montrait du doigt dans la campagne
L'émeraude des prés et les blés de topaze,

La brique neuve, ainsi qu'un rubis, sur un toit ;
Une fumée tordue en l'air comme une gaze ;
Et les pommes de pins qui posaient, dans les bois,
Leurs flambeaux lumineux sur des torchères sombres...
Les arbres, essaimés dans les champs, se doublaient
De cet arbre irréel et plus large qu'est l'ombre ;
Le long de quelque haie une chèvre broutait
La feuilles de la ronce et la mûre sauvage ;
Et, sur le chemin blanc qui allait au village,
La roue d'un chariot chargé de foin grinçait...
Alors, celui dont l'œil, abaissé un instant,
Avait vu le pays au bas du mont s'étendre,
Disait : « Montons encore, et, sans doute, plus loin,
Lorsque nous laisserons notre regard descendre,
Notre regard embrassera tout le pays »...
Et nous allions... Mais, bientôt les vertes prairies,
Les petites maisons où s'abrite la vie,
— Humble comme la fleur rose de la bruyère, —
Des bergers, parmi les rochers s'espacèrent...
Et puis, ne furent plus que points verts et points noirs...
Et puis, ne furent plus... L'un de nous dit : « Pour voir ? »
Et s'arrêta, se retourna... Au loin, sans doute,
Là-bas, là-bas... si bas !... il y avait des routes
Et des arbres parmi des champs, et des moissons ;
Entre le soleil et l'ombre, aussi des maisons,
Et des chèvres broutant des mûres aux haies vives ;
La féconde rivière, entre ses vertes rives,
Traversait le pays et se ramifiait
En multiples canaux, semblables à des veines
D'où son sang s'épanchait en les contrées lointaines
Et charriait partout les principes de vie...
Là-bas, il y avait !... Sans doute, il y avait ?...
Il y avait en bas des hommes...
Mais, montait
Notre désir vers les sommets d'où l'on domine
Et où l'on a l'orgueil d'être enfin sur la cime !...

....

Quand, de l'ascension, on arrive à la fin,
Que le pied heurte au roc aride sans chemin
Ou le bâton ferré se plante dans la glace,
Lorsque, étendant sa vue au lointain où s'espacent
Les monts, tels que les dents décharnées d'un squelette,
Au sommet vers lequel on monta on s'arrête,
Est-on plus grand, et voit-on mieux, voyant de haut ?
Ne le crois point : Ceux qui l'ont dit « les pics sont beaux »,
Du sommet de ces pics ne pouvaient voir la plaine...



Ne sois point désireux de l'ascension vaine...
Peut-être, étant monté un clair matin, ton rêve
Devint dominateur et te fit désirer
D'être celui qui, chaque jour, plus haut s'élève
Et qui passe, orgueilleux d'être seul à planer ?...

Ne sois point désireux de l'ascension vaine
De ceux-là qui, partis pleins d'espoir un matin,
Tournant le dos à l'humble vie quotidienne,
Aux rochers escarpés ont déchiré leurs mains
Et, las d'avoir suivi d'infertiles chemins,
Seuls et le cœur déçu, plus malheureux reviennent...

Ne sois point désireux de monter... Mais, pourtant,
Si, dans un périlleux et admirable élan,
Ton âme a gravi cette cime et reste forte,
Qu'elle quitte la cime où rien n'est fécondé
Et, suivant la source en le rocher, qu'elle apporte
Au pied du mont, toute la vie de sa Bonté !...
Qu'elle soit le beau fleuve en la vallée humaine,
Et qu'elle soit — ardente, et fraîche, et pure — comme
Cette eau qui fait germer la vie au cœur des graines...

Homme tu es, reste cet homme, auprès des hommes...

TOUNY LÉRYS.

HISTOIRE

DE LA

MARQUISE DE POMPADOUR[1]

—

M. d'Estiolles reçut, ainsi qu'on lui avait dit, la lettre de Mme de Pompadour. Il y répondit conformément aux instructions qu'il avait reçues,

D'abord, il la félicitait d'être revenue à des sentiments plus dignes d'elle ; il lui témoignait ensuite l'excès de la tristesse où l'avait plongé sa séparation d'avec lui ; il disait que la plaie qu'avait faite cette séparation était trop profonde pour qu'elle pût jamais être guérie, qu'il oubliait, pourtant, volontiers son tort, et le lui pardonnait sincèrement, mais que la résolution était prise de ne plus habiter avec elle, qu'il ne la romprait jamais, et qu'elle aurait tort de s'y attendre.

Quoique conçu dans les termes et les mesures les plus polies et les plus respectueuses, le refus était clair et aussi clair qu'on pouvait le souhaiter. Munie de ces pièces justificatives, d'une copie de la lettre qu'elle avait faite et de la réponse de son mari, elle s'en fut en instruire tous ceux qui prenaient part à ce qui la regardait. Elle n'était plus dans le tort... elle avait péché, il est vrai, mais elle s'était aussi repentie, on ne pouvait plus lui reprocher de ne point vivre avec son mari, puisqu'il n'avait pas tenu à elle d'y retourner; elle s'y était offert, mais elle avait été refusée, au lieu d'un évêque, elle en trouvait alors vingt disposés à lui accorder indulgence

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 597.

plénière et à la conduire, eux-mêmes, aux autels de l'agneau immolé, pour y participer aux mystères de la religion.

Ce manège, où la religion était si évidemment jouée, ne trompa, à la vérité, personne. Mais il en eut tout son effet. L'obstacle principal qui l'empêchait de marcher à la suite de la reine fut levé, et cette princesse accoutumée à céder ne fit plus aucune opposition. Elle se contenta de dire en riant : « Il ne me convenait pas d'alléguer mes raisons, et vous vous êtes autorisée de mon silence, pour m'ôter mon prétexte. »

Tout ce qu'il y avait de bien intentionné à la Cour soupirait de cette nouvelle preuve de la puissance et de l'ambition sans bornes de la Pompadour. Cependant, il faut avouer qu'elle se comporta toujours avec la reine. avec tout le respect et toute la soumission qu'elle lui devait. Il ne lui était pas possible d'en agir autrement. Elle connaissait les sentiments du roi. Elle savait, par conséquent, que sa délicatesse irait infailliblement jusqu'à s'offenser de la moindre ombre d'une insulte faite à la reine, soit d'une façon, soit d'une autre. Elle n'ignorait pas que toute sa faveur ne la mettrait pas à l'abri de son juste mécontentement, si la reine venait à porter des plaintes contre elle. Elle le savait, et elle agit en conséquence.

L'Art, voilant ici la nature, elle se fit un mérite de son intérêt, et de ce qui, à parler juste, était bien plus la vertu du roi que la sienne propre.

On a déjà dit qu'avant ses amours avec le roi, elle avait eu une fille de M. d'Estiolles ; elle se nommait Alexandrine, et le roi avait tant d'amour pour elle, et lui en donnait tant de preuves, que cette enfant l'appelait assez naturellement *son papa* ; il en eut tant de soin qu'il songea de bonne heure à la marier.

C'était un des plus beaux partis de l'Europe.

Le duc de Fronsac, fils du duc de Richelieu, fut le

premier sur qui le roi jeta les yeux : il en parla au père, qui, trop bon courtisan pour dire sans détours qu'il n'en voulait point, répondit au roi, avec indifférence, « qu'il était obligé de demander là-dessus le sentiment de la Maison de Lorraine, dont il était, par sa mère. »

Une pareille réponse ne pouvait être regardée que comme un beau refus. Cependant, il ne paraît pas que le roi, beaucoup trop juste, en voulut jamais du mal au duc. Il continua d'avoir part à sa faveur et, peut-être, en fut-il plus estimé pour avoir su résister aux appâts d'une grande fortune en rejetant un « mésalliage ».

Quant à cette demoiselle, elle ressemblait à Mme de Pompadour, à plus d'un égard. Elle était très jolie, de plus elle tirait beaucoup de fierté de la faveur de sa mère. Cette faute était, peut-être, moins celle d'une enfant que celle des flatteurs qui l'environnaient.

Elle fut mise en qualité de pensionnaire au couvent de l'Assomption de Notre-Dame, où elle fut élevée.

En ce temps-là, s'y trouvait Mlle Charlotte de Rohan-Soubise, aujourd'hui mariée au Prince de Condé, et quelques autres filles de la première distinction.

Soit ignorance, soit haute idée de sa personne, Alexandrine d'Estiolles s'avisa un jour de disputer le pas aux princesses. On lui eut bientôt remontré son tort. Mais quand Mme de Pompadour l'apprit, comme si elle n'eût pas voulu passer condamnation contre elle, elle répondit simplement : « Elle a manqué de politesse. »

Cette Alexandrine mourut en 1754 dans le même couvent. La petite vérole l'emporta à l'âge de treize à quatorze ans dans le temps que se négociait pour elle un mariage avec un des princes de la Maison de Nassau.

Une cour livrée tout entière à l'orgueil, à la vanité, à l'avarice, n'est jamais guère ouverte aux impressions de la nature. Ce serait lui faire trop d'honneur que de l'en croire susceptible.

Le roi prit toute la part imaginable à cette perte, et

elle fit semblant d'y être sensible. Mais les tracasseries et les mouvements bruyants de la Cour lui firent bientôt oublier sa douleur.

Si quelque chose a été capable de la toucher, c'est que cette mort lui enlevait le moyen de justifier en quelque façon, aux yeux du monde, et aux siens propres, sa trop grande passion à amasser des trésors.

Elle ne pouvait plus dire qu'elle avait un enfant en faveur duquel elle thésaurisait. Quoique privée du prétexte dont se servent ordinairement ceux que la soif de l'or maîtrise, pour colorer leur conduite, et masquer ce qu'elle a d'odieux et de criminel, elle n'en alla pas moins son train.

La perte de sa fille ne servit qu'à montrer qu'elle était avare par avarice, puisqu'elle ne refusait à sa passion rien de ce qui pouvait la flatter.

Le marquis de Marigny, son frère, et l'héritier présomptif de ses richesses immenses, éteindrait plutôt en elle l'envie d'acquérir.

Rien n'est plus certain que le mépris qu'elle a pour lui, par l'incapacité naturelle où il est de se changer, et par l'impossibilité où il est de mettre à profit les avantages qu'elle lui procure ; en usant, comme il fait, il répond trop mal aux vues de sa vanité pour qu'elle puisse l'aimer.

Avec la mortification continuelle de se voir exposée aux railleries de la Cour et aux insultes de l'univers, elle a encore celle de ne pouvoir attribuer le mépris dont il est couvert qu'à un vide de mérite, qui n'est que trop réel et trop évident. Elle avait la faiblesse de croire que sa fortune lui faisait des envieux ; quoiqu'il fût très vrai que ce qu'elle prenait pour l'envie n'était qu'un mélange de mépris et de chagrin dans ceux qui faisaient attention à l'origine de sa puissance et à l'abus qu'elle en faisait.

Elle prit le parti de se ranger du côté de ceux qui se

moquaient de son frère, plutôt que de faire tort à sa pénétration en le défendant.

Cependant, on croit généralement qu'il sera son héritier universel, ou du moins de la plus grande partie de ses biens.

Afin de dissimuler la honte du mauvais emploi de ses biens par l'espérance d'en voir naître des enfants qui en soient dignes, elle a déjà fait plusieurs tentatives pour le marier,mais jusqu'ici elles ont toutes été inutiles. Elle est trop délicate dans le choix d'une epouse, et cette trop grande délicatesse s'oppose à ses vues. Peut-être, parviendra-t-elle bien à trouver parmi une noblesse pauvre ou inconnue quelques personnes en qui l'idée de la grandeur des richesses et de la faveur aurait bientôt vaincu leurs répugnances pour un « mésalliage ».

Mais cela répondrait peu aux vues de Mme de Pompadour ; elle veut que, non seulement, la famille où elle placera son auguste frère soit de bonne noblesse, elle prétend encore qu'elle soit riche, et aussi distinguée par son rang que par les emplois. De telles familles ne se trouvent pas aussi facilement qu'elle veut bien se l'imaginer ; peu seraient tentées de s'exposer au ridicule qu'une alliance pareille leur apporterait immanquablement.

En attendant, M. de Marigny passe ses jours dans le célibat, mais il est à souhaiter qu'il ne les y finisse pas. L'Europe ne pourrait assez déplorer l'extinction de l'illustre maison des « Poissons » (1).

DEUXIÈME PARTIE

Il est de temps à venir enfin à un événement qui, par l'intérêt qu'on y prend, autant que par les suites qu'il a eues, mériterait un détail particulier, dont on le croira toujours digne.

(1) Marigny,après la mort de sa sœur,épousa la fille aînée de Madame Filleul, l'amie du financier Bouret. Il mourut le 10 mai 1781, dans son hôtel de la place des Victoires, à l'âge de 54 ans.

Quelque temps après que le dérangement de la Pompadour lui eût défendu de servir à la passion du roi, tout le monde crut son cœur dégagé de tous les liens qui l'avaient retenu jusqu'alors aux pieds de son idole. On vit alors le beau sexe empressé à lui offrir ce qu'il avait de plus accompli et de plus capable de le captiver. Une foule de beautés qui briguaient la conquête de son cœur tâchèrent, tour à tour, d'attirer ses regards. Un grand nombre de courtisans travaillaient à l'envi à lui présenter quelque objet qui pût le charmer. Un de ceux que cette noble émulation échauffait le plus : un jeune homme de naissance, fit voir au roi un portrait en miniature qui avait été fait en cette vue.

C'était celui d'une jeune fille extrêmement belle, plus belle mille fois que tout ce qu'on peut imaginer de plus beau. Concevoir de l'amour, à la vue d'un portrait, est une chose que l'on trouve dans tant de « nouvelles nouvelles », dans tant de romans, qu'on craindrait de donner à cette histoire les airs d'une fiction, si l'on disait que le roi devint amoureux d'avoir vu le portrait en question. Mais il ne saurait paraître incroyable qu'en examinant la régularité de ses traits et la beauté de son coloris, il ait dit que ce ne pouvait être qu'un portrait de fantaisie et qu'il ne le regardait que pour cela. Il ne pouvait pas s'imaginer que la nature pût offrir un original si beau.

Ce gentilhomme l'assura non seulement que la fille dont il avait le portrait existait, mais encore qu'il ne trouverait aucune difficulté à disposer d'elle comme il lui plairait. Cela excita sa curiosité et fit peut-être naître des désirs dans son cœur. Il dit qu'il serait charmé de la voir, ne fût-ce que pour se convaincre s'il avait tort ou non. C'en fut assez dire au gentilhomme qui, sur le champ, se mit en devoir de la faire venir.

Cette jeune fille, qui avait à peine quatorze ans, se nommait Murphy. Elle était née en France, mais ses

parents étaient Irlandais d'origine. On aurait peine à imaginer un état plus triste, une situation plus délabrée que celle où se trouvait sa famille. La plus grande preuve qu'on en puisse donner est que sa sœur servait d'*original* à l'Académie de peinture, et qu'elle-même était destinée à lui succéder dans cette fonction.

Le roi ne l'eut pas plutôt aperçue, qu'il dit, hautement, que, bien loin de l'avoir flattée, son portrait ne lui avait pas même rendu la justice qu'elle méritait. Sa beauté ravissante et la fraîcheur de son teint, qu'on ne comparait à une rose que pour flatter cette belle fleur ; ces grâces enfantines ou douces timidités naturelles à son âge, et que le sentiment supérieur de sa présence avivait, rendaient encore plus grande l'innocence qu'il soupçonnait.

On dit qu'il l'y trouva.

Tout concourait à faire naître des désirs et rien ne s'opposait à leur satisfaction. Un roi qui soupire pour une pareille beauté n'est pas réduit à soupirer longtemps. Il fit connaître ses intentions. On s'y conforma. Elle n'était venue que dans le dessein de ne lui rien refuser.

Elle ne refusa rien.

Quel repas pour lui !

Un repas apprêté des mains de la nature, un repas beaucoup trop long pour un roi ; puisque, dans ce rang, il en est si peu qui ne se sont point gâté le goût par les faux raffinements de la Cour, et qui ne soient mis hors d'état de recevoir les vraies et pures impressions d'une beauté dont tous les charmes sont relevés par la simplicité ; assez malheureux pour ne reconnaître nulle part la vérité, car on les voit courir toute leur vie après l'erreur et la fausseté. Tout les trompe, tout leur en impose, mais c'est surtout en fait de maîtresses, qu'ils sont sujets à devenir les dupes d'autrui. Nous verrons bientôt que dans le cas de la jeune Murphy cette réflexion n'est pas entièrement déplacée.

Elle était devenue la petite maîtresse du roi, puisque l'essentiel de la cérémonie avait été éxécuté à la grande joie des deux parties. Cependant, il n'avait aucune envie de la produire à la Cour, malgré qu'il fût très persuadé que, si la beauté donnait les rangs, elle occuperait sans doute le trône et devrait être impératrice. Il craignait, avec raison, que son peu d'expérience dans le monde, trop de rudesse dans ses manières et une admiration outrée de tout ce qu'elle voyait, parce que tout lui était nouveau, singulier et extraordinaire, ne l'exposât aux railleurs. On ne pouvait guère s'attendre que le passage de l'obscurité la plus grande au comble du luxe et de la splendeur ne la frappât d'éblouissement.

Dans les Cours, on trouve bien des objets propres à faire tourner la tête ; on en rencontre peu qui touchent le cœur. La vie privée dans laquelle il voulut retenir sa jeune maîtresse était pour cette jeune beauté une faveur de plus.

Avec le temps, il pourrait, s'il le jugeait à propos, la faire paraître en public et l'exposer au grand jour, sans qu'il eût à redouter les inconvénients qu'il appréhendait alors, puisqu'elle n'y parviendrait que successivement et par degrés.

Pour ce qui est de Mme de Pompadour, on peut croire que, dans l'état où étaient les choses, le roi poussa la délicatesse jusqu'à faire quelque violence pour dérober cette intrigue à sa connaissance (1).

Il s'agit à présent de trouver un lieu à l'écart, mais à portée, où le roi pût se rendre sans incommodité et sans danger d'être vu, et où elle pût être confiée aux soins de personnes assurées.

Un lieu pareil était difficile à trouver, mais sa bonne amie, Mme de Pompadour, le tira d'embarras. Elle ajou-

(1) M. de Carné dit expressément en parlant de cette jeune Irlandaise que la Pompadour la donna de sa main à Louis et que ce fut ainsi que le roi inaugura le sérail légendaire connu sous le nom de Parc aux Cerfs. *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1859.

ta encore à cette faveur le mérite de faire semblant d'ignorer le service qu'elle lui rendait. Il ne se passait rien, le roi même ne faisait pas un pas qu'elle n'en fût aussitôt informée par les émissaires qu'elle avait soin de tenir toujours au guet. Elle fut donc aussitôt instruite de ces nouveaux mouvements ; elle devait nécessairement s'attendre à quelque chose de pareil. Et rien ne pouvait être moins capable de l'inquiéter du choix qu'il avait fait d'une jeune fille sans usage du monde, pour se passer le temps d'une façon où elle ne lui servait plus de rien. Au moins n'avait-elle aucun coup de tête à redouter de sa part ; ce choix paraissait si propre à lui ôter toute inquiétude au sujet du commerce du roi avec une autre qu'elle, qu'on vint à croire qu'elle-même y avait eu part, que tout cela s'était fait à son instigation ou par son entremise. Mais il y a une apparence qu'on lui fit tort en ces points.

Elle était trop rusée et son expérience était trop grande pour qu'elle eût pu travailler à donner une maîtresse à son amant. Ç'aurait été s'exposer à trop d'inconvénients ; la conséquence était claire et des plus faciles à tirer. Si cette maîtresse avait le bonheur de lui plaire et de fixer son attachement, c'en était fait de sa faveur, elle la perdait sans ressources ; si, par contraire, elle n'avait rien qui pût le toucher, elle devait s'attendre à essuyer les plus grands reproches. D'ailleurs, elle ne pouvait sans blesser tous les égards, et sa propre délicatesse, offrir et employer ses services dans une pareille affaire.

Elle prit un bien meilleur parti.

Elle ferma les yeux sur tout ce qui paraissait et fit comme si elle ne savait rien.

Tel était le plan de sa conduite, et lorsqu'on lui apprit l'embarras où était le roi à se procurer une maison particulière pour sa nouvelle maîtresse, elle chercha l'occasion de lui faire connaître qu'elle était lassée d'une petite

maison qu'elle avait aimée autrefois. C'était une demeure solitaire qui avait été bâtie pour elle, quelques années auparavant, mais on avait murmuré parce que la place de ce bâtiment, ainsi que des jardins, avait été prise, du parc de Versailles, sur la route de Saint-Germain (1). Elle priait Sa Majesté de vouloir la débarrasser de cette maison et d'en disposer à son gré et selon son bon plaisir; mais, elle se garda bien de laisser entrevoir la connaissance du besoin où était le roi d'une telle maison.

Si cette offre où l'on prenait à tâche les motifs qu'on avait de la faire n'était pas une chose arrêtée pour sauver les apparences, le roi ne pouvait pourtant pas croire que la marquise de Pompadour ignorait une chose qui, déjà, n'était plus un mystère à la Cour.

Aussi lui tint-il compte, ou, du moins, fit-il semblant de lui tenir compte de sa bonne disposition à l'obliger; et de sa prudence à l'obliger d'une façon si satisfaisante.

Un autre, moins prévenu, moins occupé que lui, n'aurait trouvé dans toute cette conduite qu'une ruse, qui, encore, n'avait pas le bonheur d'être des plus fines.

Il accepta l'offre qu'elle lui fit si à propos, d'autant plus que rien n'était plus propre à remplir ses vues que cet endroit-là. On le nomme ordinairement : l'Ermitage de la p.... et l'imagination ne peut rien se représenter de plus charmant.

Partout, le champêtre y avait été conservé, mais on l'avait embelli de tous les charmes dont il est susceptible.

La maison en elle-même n'avait rien de brillant : elle

(1) Cette maison contenait quatre chambres et quelques cabinets seulement. Elle était située rue Saint-Médéric à Versailles, Elle avait été payée des deniers du roi, ainsi qu'il résulte de l'acte d'achat, du 25 novembre 1785. D'après les détails fournis par Mme du Hausset, dans ses *Mémoires*, on ne logeait au Parc aux Cerfs que deux femmes seulement, très souvent une seule; parfois même il était vacant cinq ou six mois de suite. Lebel y avait la haute main, sous le nom de Durand.

Le roi s'y faisait passer pour un simple gentilhomme de la Cour. Quand une femme en sortait on la mariait en province avec une centaine de mille livres de dot. Si elle y devenait mère, rarement on lui laissait son enfant. Avec les années, les bâtards se multiplièrent, ils recevaient chacun 10 à 12 mille livres de rente, et ils héritaient les uns des autres à mesure qu'il en mourait.

était petite, et elle ressemblait, en quelque façon, à la maison d'un fermier, avec une ménagerie derrière, mais il régnait un goût exquis dans l'intérieur: Tout ce qui devait servir à l'ornement, à l'usage, était d'une propreté à enchanter et se distinguait surtout par la noble simplicité qui y brillait. On n'avait épargné aucun embellissement essentiel, on y trouvait tout, rien n'en avait été exclus de ce qui pouvait s'accorder avec sa destination. Tout y portait l'air de la campagne, les tableaux, ouvrages des meilleurs maîtres, n'y représentaient que des paysages, des jeux, des fêtes, des divertissements champêtres ; de petits tableaux, des bergers et des bergères, distribués avec élégance étaient, ci et là, entremêlés d'un vieil ermite qui servait à en relever la beauté. Toutes les chambres étaient tapissées en fine perse, ce qui, avec les meubles du même goût, leur donnait un air vif et riant qu'on ne pouvait trop admirer.

Les jardins, sans être soumis aux froides règles d'une trop exacte proportion, offraient dans leur variété une régularité insensible. On y voyait un bosquet de roses, avec une statue du Dieu d'amour au milieu. Des berceaux de myrthes et de jasmins y fournissaient une ombre agréable qui invitait à s'y aller reposer ; les plates-bandes, quoiqu'elles semblassent y être disposées sans ordre, offraient chacune des fleurs d'une espèce différente; la jonquille, l'œillet, la violette, la tubéreuse, répandaient à un certain éloignement les odeurs particulières qui les font chérir et qui venant à se mêler ensemble font une atmosphère embaumée dans laquelle l'odorat respire la vie et le plaisir.

A chaque côté de la porte du jardin qui donnait dans le parc, on découvrait des arcades ouvertes qui, disposées en rond, et proportionnellement étagées, formaient deux sortes d'amphithéâtre, dont la surface couverte de fleurs ne pouvait être plus agréablement diversifiée.

Les terrasses, les pièces d'eau, les allées de verdure,

se trouvaient dans cette petite étendue de terrain sans que rien s'embarrassât.

En un mot, on n'y avait oublié aucune des beautés que l'art vole quelquefois à la nature, sans qu'elle s'en aperçoive. En vérité, rien n'était déplacé dans cette aimable solitude, que Mme de Pompadour à qui elle appartenait.

Nouvelle bergère d'Arcadie, elle y apportait toujours une affectation ridicule et outrée. Elle faisait semblant de vouloir se passer le temps aux petites occupations de la campagne et y jouait la servante aux vaches.

Il est vrai pourtant qu'elle s'y délassait des fatigues de la Cour et qu'elle semblait y oublier pour un temps sa grandeur, comme elle avait oublié, à la Cour, sa première petitesse.

Ce séjour tranquille qui, pour le goût, était préférable mille fois à la magnificence de Versailles, où l'on voit le vrai plaisir se perdre dans une foule d'apparences trompeuses ou dans la désagréable immensité des appartements ; ce séjour, dis-je, fut celui de la jeune Murphy. Sa personne et son caractère s'assortissaient infiniment mieux avec l'arrangement général de cette maison que ceux de la propriétaire qui venait de l'abandonner.

Le roi s'y rendit auprès d'elle chaque fois qu'il en avait le loisir, ou quand sa passion l'ordonnait. A l'ombre de la vie privée, qui ajoutait infiniment aux charmes de la jouissance, il y a passé des moments qu'il aurait pu nommer avec raison les plus voluptueux de sa vie, s'il avait été en état de connaître son bonheur.

Mais un trop long usage des mets apprêtés à la Pompadour avait tellement émoussé ses organes qu'il ne trouvait plus de goût à un repas si simple et si capable de flatter les sens.

L'esprit est, sans doute, une qualité essentielle, et on lui doit des égards, lors même que la jeunesse et la beauté sont sur leur retour, ou qu'elles ne se trouvent pas dans le degré le plus capable de plaire.

La jeune Murphy, cette aimable créature, n'avait besoin d'autant qu'il lui fallait de son sel pour la préserver de la fadeur à son âge.

Il n'était pas nécessaire qu'elle fît preuve d'esprit, c'était assez qu'elle en fît espérance. Or, elle la faisait, tant par sa vivacité que par la facilité qu'elle montrait à comprendre, d'abord, tout.

La faveur de la Pompadour ne souffrit point d'un événement si propre à la détruire ; au contraire, elle sembla y profiter, et l'on vit cette séduisante personne, fière du pouvoir qu'elle avait acquis, jouer l'indifférence dans un cas qui semblait ne devoir lui offrir que de l'inquiétude.

Le roi en agit toujours à son égard comme s'il s'était cru dans l'obligation de réparer quelque tort qu'il lui lui aurait fait ; on dit même que, de peur que la découverte de ses nouveaux engagements ne fût regardée comme une insulte, il poussa la délicatesse jusqu'à les taire devant elle. Au moins le monde n'apprit-il jamais qu'il eût fait cette ouverture, et cela revient à peu près au même. Il continua pourtant quelques mois à rendre ses fréquentes visites à la jeune Murphy.

Elle menait une vie si retirée que très peu de dames de la Cour avaient accès auprès d'elle ; encore ne fut-ce pas impunément. Elle en vit quelqu'une, tant les amitiés des cours sont dangereuses. L'exemple suivant va le prouver, en même temps qu'il fera voir le dévouement entier du roi pour sa chère Pompadour.

Dans un des moments destinés au plaisir, où badinant avec sa belle maîtresse avec toute cette liberté qui doit naître d'un commerce aussi étroit que celui qui les unissait, dans un de ces beaux moments, la jeune Murphy lui demanda, avec un souris moqueur : « A quel terme en êtes-vous avec votre vieille femme ? »

Le roi, persuadé qu'elle n'avait pas fait cette question de son propre mouvement, en fut outré au vif, il fronça

le sourcil, se mordit les lèvres et, en la fixant d'un œil sévère, lui ordonna de déclarer, sur le champ, « quelle était la personne qui l'avait incitée à lui parler sur ce ton » ?

Elle se jeta à ses pieds, et accusa, sans balancer, la personne qui lui avait mis cette parole dans la bouche.

C'était Mme la Maréchale d'Estrées (1). Cette dame avait vécu très longtemps dans la plus intime liaison avec Mme de Pompadour ; mais amitiés de femmes ne durent guère. Il survint quelques légères brouilleries qui les désunirent sans retour.

La maréchale qui, par une complaisance pour le roi, avait d'abord lié connaissance avec Mlle Murphy, voulut la faire servir à sa haine contre la Pompadour. C'est dans cette vue qu'elle lui inspira la demande qu'elle fit au roi. Cette demande était d'autant plus capable de jeter un ridicule sur l'éminente favorite, qu'elle prenait toutes les apparences de la plus pure vérité dans la bouche d'un enfant qui la fit dans la plus pure innocence de son cœur, et sans prévoir aucune des dangereuses suites qu'elle aurait.

La première de ces suites fut que Mme la maréchale reçut l'ordre de quitter la Cour et de se rendre dans ses terres. Quant à la jeune Murphy, le roi était sans doute trop juste pour la punir d'une indiscrétion, ou pour ne pas pardonner à son inexpérience.

On peut regarder cet accident, sinon pour la cause, du moins pour l'époque de la résolution qu'il prit de l'abandonner. Cette résolution trouva d'autant plus d'entrée chez lui qu'il s'y sentit encore déterminé par une circonstance, je veux dire la grossesse de Mlle Murphy.

Cela paraît singulier à ceux qui ne connaissent pas l'aversion que le roi a pour les enfants naturels qui, de ce droit, ne manquent jamais de vouloir tirer leur nom

(1) Femme de Louis-Charles César Le Tellier, marquis de Courtanvaux, duc d'Estrées, maréchal de France en 1757.

et leur rang. Cette aversion venait des troubles qu'avaient excité sous sa minorité les enfants naturels de Louis XIV.

Pour en prévenir le renouvellement et se dégager d'une maîtresse qui lui était devenue indifférente, il lui chercha un mari ; il le voulait de naissance, mais en même temps assez pauvre pour n'écouter que son intérêt, sans faire attention à la honte d'une pareille alliance.

Une des conditions du mariage fut, dit-on, qu'il aurait soin de retenir son épouse à la campagne, et qu'il ne lui permettrait point de venir à la Cour. Cette condition devait paraître une faveur à l'épouse, si tant est qu'elle ait eu assez de pénétration pour en connaître tout le prix.

Ainsi finirent les amours de la belle Murphy.

Le triomphe que la Pompadour avait remporté sur la maréchale d'Estrées, lorsqu'elles tendaient à leurs fins, ne fut pas capable de satisfaire cette cruelle favorite ; elle étendit sa fureur vengeresse jusqu'à son mari, homme du monde, et un des plus grands généraux qu'ait la France.

Au fond de son cœur elle détestait le maréchal de Richelieu, non seulement parce qu'elle était convaincue qu'il nourrissait pour elle le plus souverain mépris, mais aussi, parce qu'en travaillant comme elle à passer le temps du roi, il était parvenu comme elle à s'insinuer dans ses bonnes grâces et à s'assurer de sa faveur.

Cependant, l'idée qu'ils pouvaient se rendre l'un à l'autre de très bons et de très mauvais services, les engagea à prendre tous les dehors d'une considération et même d'une amitié réciproques.

Cette convention d'intérêts subsistait depuis quelque temps, lorsque la haine d'un côté, et l'envie de l'autre, vint resserrer davantage les nœuds de leurs alliances.

Le maréchal d'Estrées était le triste objet de cette haine et de cette envie. L'effet que cela produisit fut

qu'on le rappelait dans le temps qu'il était occupé à poursuivre une victoire qu'il vit bientôt couronnée du succès le plus brillant.

Le maréchal de Richelieu qui lui succéda dans le commandement perdit bientôt tout ce que son prédécesseur avait gagné, en moins de temps que celui-ci n'avait mis à le conquérir.

On a dit, généralement, que le dernier commandant en chef, en reconnaissance du service que lui avait rendu Mme de Pompadour, chercha à récompenser sa bienfaitrice d'une manière aussi satisfaisante pour son avarice que le rappel du maréchal d'Estrées l'avait été à son esprit vindicatif.

Cette récompense consistait à fermer les yeux sur l'irrégularité du trafic qu'elle faisait de toutes les places dans la partie des fourrages ; elle nommait : intendants, commis et généralement tout ce qui était dans ce département. Elle nommait toujours ceux qui *avaient donné le plus*, sans s'informer s'ils étaient aussi les plus dignes d'être préposés à ces emplois.

On raconte qu'après avoir mis bas le commandement de l'armée en Allemagne, le maréchal d'Estrées, de retour à la Cour, fut des plus « aggracieux » du roi, qui ne put s'empêcher de lui rendre la justice que méritaient ses services.

Il lui fit pourtant entendre qu'il serait charmé de le voir chez Mme de Pompadour.

Le maréchal ne s'opposa point à ce désir. Il y alla.

Elle avait fait son visage à tout ce que la douceur a de plus gracieux, et la fausseté de plus trompeur.

En l'abordant, il fit une profonde révérence et voici ce qu'il dit :

« C'est par ordre du roi, mon maître, que je viens vous faire ma révérence. Je suis parfaitement au fait des sentiments que vous avez pour moi, mais j'ai trop de con-

fiance à la justice du roi pour que je me croie obligé de les redouter. »

A peine avait-il achevé, que, sans attendre une réponse, il regagna la porte, et sortit.

Le sacrifice d'un si brave général dans des circonstances aussi critiques avait été précédé de celui d'un des principaux ministres du roi. M. d'Argenson, secrétaire d'Etat, devint la malheureuse victime du génie malfaisant qui présidait à toutes les délibérations de la Cour de Versailles.

Lorsque le parricide Damiens eut exécuté, en partie, contre la vie du roi, le plus lâche, le plus vil, et le plus infâme de tous les desseins (1), attentat auquel on ne pouvait point trouver de supplice assez grand, si celui qui l'avait commis était en usage de raison, mais qu'on ne pouvait non plus trop excuser, s'il avait le malheur affreux d'en être privé, car de cet attentat on crût la plaie beaucoup plus dangereuse qu'elle ne l'était en effet, toute la Cour pleurait d'avance la mort du roi. Lui-même la croyait certaine. On imagine aisément combien cet incident causa de mouvement.

Rien n'était plus naturel que de penser que Mme de Pompadour ne manquerait pas d'accourir au premier bruit pour témoigner à Sa Majesté l'excès de la douleur que lui causait un événement si tragique.

On résolut de lui défendre sa présence.

L'évêque qui assistait le roi eut soin de lui faire un cas de conscience de cette affaire, et M. d'Argenson, charmé d'avoir une occasion de satisfaire sa haine et sensibilité particulières, le soutint de toutes ses forces.

Mme de Pompadour vint se présenter à la porte du roi, mais elle eut la mortification de voir qu'on la lui fermait au nez.

C'était grand dommage ; les courtisans perdirent,

(1) Le 5 janvier 1757.

par là, une des plus belles scènes qui aient jamais été représentées.

L'imagination ne ferait que de vains efforts pour peindre, de tête, le Beau, le Sublime qu'aurait offert la réalité, en cette rencontre, si on lui avait permis d'entrer.

Le ton tragique, l'envie de paraître grande et élevée dans sa douleur, la tendre crainte, la peur, l'angoisse qui, trop forte pour être exprimée, aurait encore eu peine à se faire connaître par quelque son mal articulé et sans cesse entrecoupé de sanglots, tout cela aurait immanquablement fourni à la Cour le plus riche des passe-temps dont elle se vit cruellement privée. Elle-même gémissait de n'avoir pu étaler ses contorsions ; mais, en gémissant, il est bien probable qu'elle songeait à venger, s'il était possible, l'affront qu'on lui avait fait avec tant d'audace.

La blessure se trouva bien différente de ce qu'on aurait cru, et dès le lendemain, on cessa de s'inquiéter de ses suites. Au bout de deux ou trois jours, le roi, presque guéri, fut visible, et reprit son premier train de vie.

Une de ses premières visites fut chez Mme de Pompadour, qui le reçut de la façon du monde la plus propre à faire pitié. Ses yeux éplorés, son visage couvert de larmes, annonçaient une désolation qui ne pouvait pas manquer de produire l'effet qu'elle en attendait.

Après l'avoir félicité de son heureux rétablissement, elle se répandit en plaintes amères sur la conduite qu'on avait tenue à son égard. Elle finit par dire que, « puisqu'il lui était défendu de le voir dans le temps que son devoir l'exigeait le plus, et que lui-même en avait le plus besoin, elle ne pouvait faire mieux que de se retirer à temps pour ôter à ses ennemis la maligne joie de lui faire encore pareil outrage ».

Cette menace de se retirer, menace qu'une femme ne fait guère que quand elle est assurée de n'être pas prise au mot, eut tout l'effet possible sur l'esprit du roi, résolu

de lui donner la satisfaction la plus éclatante, et de lui accorder ce qu'elle n'aurait ni pu, ni osé demander.

Il commença par exiler le trop consciencieux évêque avec trois ou quatre courtisans qui avaient été les plus empressés à lui défendre l'entrée. M. d'Argenson fut disgracié et obligé de se démettre de sa charge (1). On croirait qu'en lui faisant succéder le jeune marquis de Paulmy d'Argenson, son neveu, le roi avait l'intention d'adoucir un peu la douleur de sa disgrâce. Mais il n'en fut effectivement rien. Le neveu ne ressemblait point à l'oncle ; le roi, content du premier, puisqu'il avait toujours tenu envers la Pompadour une conduite dont elle n'avait aucun sujet de se plaindre, le second au contraire n'ayant fait aucun mystère du mépris qu'il avait pour elle. Elle n'attendait que l'occasion de lui faire porter la peine de ses sentiments, et aucune ne pouvait être plus favorable que celle-ci.

M. de Paulmy d'Argenson n'a pas occupé longtemps la place de son oncle. La force des circonstances vint l'en chasser, pour avoir montré trop de zèle à servir la haine de Mme de Pompadour contre M. d'Estrées.

Sa faveur n'a pu le garantir, tant il est vrai que, dès que les choses ont pris un train mal réglé, la faveur même des personnes les plus puissantes n'est plus d'aucune utilité. Cela arrive surtout quand tout est dirigé par le caprice d'une femme telle que la célèbre marquise. S'opposer à ses vues, la contredire, c'est le moyen sûr de trouver la disgrâce. Suivre aveuglément ses volontés, c'est s'exposer au même danger, parce que les suites d'une action sont toujours mises sur le compte de ceux qui la font, rarement de ceux qui l'ordonnent.

C'était précisément le cas du jeune Paulmy d'Argenson. Il tomba pour avoir voulu obéir. Secondé de

(1) Le renvoi du comte d'Argenson fut accompagné de rigueurs peu usitées. Exilé dans sa terre des Ormes, il y passa six années, assiégé par l'ennui et les infirmités. Il n'obtint qu'après la mort de la Pompadour la permission de revenir à Paris, où il mourut en 1764, âgé de 68 ans.

M. Rouillé, il poussa la complaisance pour Mme de Pompadour jusqu'à prendre le parti de M. de Maillebois contre le maréchal d'Estrées. Ce dernier s'étant justifié de la façon qu'il a fait, on fut forcé de les sacrifier tous les deux aux cris et à la vengeance d'un peuple qui fait souvent la loi au pouvoir le plus despotique, en l'obligeant de temporiser et de garder les mesures qu'il semble proscrire.

Mais, ce qui a le plus étonné le monde est que M. de Machault (1) garde des sceaux, fut démis de sa charge en même temps, et, je crois, le même jour que le vieux d'Argenson.

Il était à la tête d'un parti opposé à ce dernier ministre, et, chacun savait qu'il « faisait » avec Mme de Pompadour. Il est vrai qu'il montra quelque chaleur dans les représentations qu'il fit au sujet des dépenses excessives qu'exigeaient les petits soupers du roi, auxquels avaient été joints les appartements de plaisir. Il aurait voulu qu'elles fussent plus modérées, ou qu'à l'exemple de celles du grand couvert, on les mît sur un pied fixe, auquel on fût obligé de s'en tenir.

Cependant, un prétexte aussi vain de sa démission que celui d'avoir déplu au roi et à la Pompadour, ou à la Pompadour et au roi, par la liberté de ses remontrances, n'aurait fait impression sur sa personne, si on s'en

(1) Dans les derniers temps de son administration aux finances (il la quitta le 20 juillet 1754), Machault avait cherché à défendre le trésor royal contre les prodigalités de la Pompadour ; l'opposition qu'il fit plus tard au projet d'alliance avec l'Autriche accrut le ressentiment de la favorite. Lors de l'attentat de Damiens, le roi se trouvait, comme à chacune de ses maladies, assailli de terreurs religieuses et parla d'éloigner Mme de Pompadour.

Il chargea le maréchal de Soubise d'annoncer à celle-ci sa résolution. Mais Soubise, qui avait déjà vu une scène semblable du temps de la Châteauroux, eut l'adresse de se débarrasser sur Machault d'une corvée aussi compromettante. Le roi, à peine remis, rappela la marquise et le négociateur fut sacrifié. Néanmoins en lui retirant ses portefeuilles, Louis XV lui fit remettres, par le comte de Saint-Florentin, une lettre où il lui disait: « Les circonstances présentes m'obligent de vous redemander les sceaux et la démission de votre charge de secrétaire d'État de la marine. Soyez toujours certain de ma protection et de mon estime. Si vou. avez des grâces à demander pour vos enfants, vous pourrez le faire en son tempss Il convient que vous restiez quelque temps à Arnouville. Je vous conserve votre pension de 30. 000 livres et les honneurs de garde des Sceaux. »

était servi avec un air mystérieux qui annonçait qu'on était au fait du secret de la Cour.

Ceux qui trouvaient plus de plaisir à approfondir les choses qu'à glisser négligemment sur leur surfond croyaient trouver dans ces exemples opposés de disgrâce la preuve la plus parfaite de cette fine politique qu'on a toujours prêtée à Mme de Pompadour. Peut-être ces conjectures trop subtiles n'ont-elles aucun fondement réel. Si cela était, elle ne manquerait pas de prêter à rire à ceux qui sont au fait de tout ce qui se passe.

Il est peu de personnes qui n'aient entendu parler des querelles du clergé avec le parlement de Paris. Mais peut-être n'est-il pas également connu que le sujet de ces querelles est le plus vain de tous les sujets. Il est si vain qu'on a de la peine à le croire des Français, malgré leur goût décidé à faire sérieusement des bagatelles et à leur donner l'air de choses importantes. La célèbre dispute de Lilliput et de Swift, en la prenant en un certain sens, est, à parler à la lettre, d'une importance bien plus grande.

Décider si un œuf vient à être ouvert par le cul plutôt que par la pointe est au moins une chose dont la légère utilité est sensible, et dont, par conséquent, on peut faire quelque usage dans la société. Mais ces subtilités de métaphysique que Jansénius s'avisa de mêler avec les matières de religion, et qui, depuis sa mort, ont causé un schisme ouvert en France tant dans l'Eglise que dans l'Etat, ces subtilités, dis-je, ne sauraient être plus ridicules que vaines, plus vaines que ridicules.

D'ailleurs, elles sont toutes de nature à ne pouvoir être soumises à l'examen de la raison humaine qui est beaucoup trop faible pour oser percer dans ces mystérieuses ténèbres.

Celui qui les tira du creux de son cerveau, le clergé qui s'y opposa, le parlement qui les adopta, ignoraient

tous également, ignorent encore, et ignoreront toujours de quel côté est le droit. Et quand même on viendrait à bout de s'en convaincre, il n'en résulterait pas le moindre avantage pour l'humanité, dont on trouble inconsidérément le repos par l'opiniâtreté à combattre ou à défendre ces saintes vétilles.

On ne saurait nier, il est vrai, que le parlement combatte pour la bonne cause, puisque son activité ne tend qu'à défendre les peuples contre la tyrannie du clergé qui veut, malgré qu'on en ait, forcer tout le monde à recevoir la Constitution *Unigenitus*. Mais cette activité, quelque louable qu'elle soit dans son principe, mériterait bien plus d'éloges dans son application, si, au lieu de s'attacher aux billets de confession qu'on exigeait des mourants, tyrannie qui se détruirait bientôt d'elle-même, puisqu'elle n'est appuyée que sur la déraison la plus notoire ; si, dis-je, au lieu de s'attacher à ces babioles, le parlement tournait ses vues vers les moyens de délivrer les peuples de l'oppression de la Cour en allégeant le poids affreux des impositions qui l'accable ; on n'aurait pas à lui reprocher d'avoir abandonné le corps pour courir après l'ombre ; d'avoir perdu de vue une chose réelle pour s'occuper sans fruit d'un être imaginaire.

Dans l'état actuel des choses, il était naturel que les deux partis tinssent les yeux attachés sur le roi qui ne pouvait se déclarer pour l'un ou pour l'autre, sans que cela fût d'un grand poids, malgré que le clergé refusât de le reconnaître pour juge compétent dans cette matière.

C'est, dit-on, à un prestolet italien qui devenu canoniquement vieux se voit exalté au siège apostolique, sur le retour de l'enfance, qu'appartient la décision de cette querelle.

Qu'on juge si un tel homme a droit de prétendre à une infaillibilité qui n'appartient qu'à Dieu seul. Il

était, pourtant, très important que le roi se déclarât et cette importance même ne faisait que l'embarrasser davantage sur le parti qu'il devait prendre.

Permettrait-il que le clergé l'emportât sur le parlement ? il était à craindre que ce corps respectable, oubliant le vain objet qui fixait alors son attention, ne fût-ce que par vengeance, ne prît le part de s'occuper de choses plus importantes en songeant à soulager les peuples et à leur ôter une partie du fardeau sous lequel ils gémissaient.

Il est vrai, le parlement de Paris n'a ni la dignité, ni le pouvoir de celui de la Grande-Bretagne ; mais le seul nom de parlement emporte avec soi jusque dans les États où les privilèges sont le plus impitoyablement violés un son capable toujours de flatter l'oreille du peuple. Les pouvoirs d'examiner les arrêts rentiers et de les légitimer donnent un grand poids à ses opinions.

Si, d'un autre côté, sa trop grande partialité laissait au parlement à faire rentrer le clergé dans l'ordre, il avait tout à craindre du soulèvement d'un corps redoutable qui n'a que trop gagné d'ascendant sur l'esprit d'une populace tumultueuse. Car, quoiqu'elle ne se sente pas naturellement portée à favoriser le triomphe du clergé sur le parlement, il n'en est pas moins sûr qu'à la moindre apparence d'une persécution, elle serait prête à se livrer aux investigations de ces boutefeux, en se laissant aller à une révolte générale. « La religion est en danger ! » ce serait le cri de guerre, et où en serait-on alors ? la faible raison ne peut rien contre les fureurs de la superstition.

D'ailleurs, le grand objet du roi était de tirer de l'argent tant des ecclésiastiques que des laïques, et en favorisant un parti plus que l'autre, il courait risque de perdre son empire sur les deux.

L'alternative était cruelle et le choix difficile à faire ; aussi le roi ne savait plus de quel bois faire flèche.

C'est à la ruse de Mme de Pompadour qu'il était réservé de le tirer de peine. Du moins le public lui en fait honneur.

Elle conseilla au roi de donner le manteau au vent, de tenir une juste balance entre les deux partis, en ne se déclarant ni pour l'un, ni pour l'autre ; et en se réservant de jeter le poids de son influence dans le bassin qui en aurait le plus besoin.

En attendant, il devait avoir soin de ne leur pas ôter l'os, pour lequel ils se disputaient, afin de leur laisser un divertissement auquel ils paraissaient si attachés. Ce dernier point avait en vue de faire accroire qu'on touchait au fond de la question, si tant est qu'un être fantastique en ait un.

Si le roi venait à interposer son autorité, quelque peu considérable qu'elle fût, pour se mettre au fait d'une querelle regardée comme un passe-temps, ou des motifs qui engageaient la Cour à la laisser subsister, la suite justifiait assez l'effet qu'on s'en était promis.

Ç'aurait été un miracle, si cela ne fût pas arrivé.

Tous ceux qui connaissent, tant soit peu, ce que c'est que l'esprit de parti, savent que, partout le même, il s'attache d'autant plus fortement à son objet que cet objet même est plus vil et moins important.

Il arrive même, souvent, qu'en pareil cas, on ne saurait l'excuser en disant qu'il est aveugle, ou qu'il ignore qu'il y a d'autres objets bien plus dignes de son attention et qu'il ne saurait négliger sans crainte de les voir périr.

Que Mme de Pompadour ait été l'auteur de cette politique, c'est une chose qu'on a bien des raisons de croire.

Que cette idée ait été mise en exécution, c'est une chose certaine.

Le parlement d'un côté, l'archevêque de P de l'autre furent successivement exilés.

Cet événement et quelque autre de même nature fait

assez voir que le roi s'était mis sur le pied de donner le manteau au vent. Mais rien ne le prouve mieux que la part qu'avait Mme de Pompadour dans cette affaire, que le congé qui fut donné à Machault, son favori, en même temps qu'on lui sacrifiait d'Argenson.

M. d'Argenson était le chef du parti ecclésiastique, et M. de Machault lui faisait contre en soutenant le parlement.

Afin que le Clergé ne prît pas trop d'ombrage de la disgrâce de son défenseur, le roi, étant résolu de tenir toujours un juste équilibre, se crut obligé de renvoyer un ministre qui, en favorisant la cause du parlement, pourrait être dangereux aux gens de l'Église.

Il est à croire que, sans le consentement de Mme de Pompadour, cela n'aurait pas eu lieu ; mais elle ne fit aucun scrupule de sacrifier un ami plutôt que de se priver des douceurs de la vengeance en ne perdant pas un ennemi.

Comme l'un ne pouvait subsister sans l'autre, ou, du moins, sans blesser le système de neutralité auquel tout était adapté, on soupçonne avec raison qu'elle fut la première à le proposer.

La différence de la conduite qu'on tint à l'égard de ces deux ministres fait assez sentir la différence des motifs qu'on avait en les privant tous les deux de leurs emplois (1).

M. d'Argenson fut renvoyé sans aucune de ces marques de bonté qui servent un peu à adoucir les rigueurs d'une disgrâce.

On ne fut pas trop sensible à son malheur. Outre qu'il avait quelque chose d'austère et de rebutant, son caractère était dur. On le reconnaissait pour un des plus grands zélateurs du pouvoir arbitraire. Cela fit qu'on ne fut pas

(1) Voici la lettre du roi à M. d'Argenson. « Votre service ne m'est plus nécessaire ; je vous ordonne de m'envoyer votre démission de secrétaire d'État de la guerre et de tout ce qui concerne les emplois y joints et de vous retirer à votre terre des Ormes. »

trop fâché de lui voir essuyer des revers, malgré qu'on sût qu'il haïssait la Pompadour.

M. de Machault conserva une grosse pension et on lui accorda ce qu'on appelle les honneurs militaires. Comme il avait plus de probité que son rival, on le plaignit davantage, et la protection qu'il accorda toujours au parlement servit à effacer ce qu'on pourrait trouver à redire à ses complaisances pour la maîtresse du roi.

Nous avons remarqué que tout le monde était dans la pensée que Mme de Pompadour avait conseillé le roi. Cette pensée eut pour elle les suites qu'elle devait naturellement avoir : c'est-à-dire qu'elle fut haïe des deux partis. L'un et l'autre sentirent qu'ils étaient devenus les jouets de son ambition, sans qu'elle eût aucun égard ni pour l'un, ni pour l'autre.

Ceux mêmes qui n'avaient embrassé aucun parti, et, en général, tous ceux qui aimaient le roi, et l'Etat, n'admirèrent pas trop le plan qu'on avait suivi. Ils trouvaient dans ce système beaucoup plus de la ruse d'une femmelette que d'une prudence mâle et courageuse. Ils avouaient que l'invention était belle, et qu'elle était bien conduite pour parvenir au but qu'on s'était proposé de dépouiller le peuple avec facilité.

Mais, du reste, ils ne le regardaient que comme un palliatif dangereux qui, bien loin d'ôter le mal, ne faisait que l'entretenir dans une fermentation couverte, qui, bientôt, produirait une nouvelle éruption plus violente que les premières. Et d'ailleurs, il semblerait honteux au roi d'avoir, pour des raisons trop intéressées, négligé de rétablir une paix qu'on ne pouvait trop se hâter de faire, si on avait eu le bonheur des peuples à cœur, autant que leur argent.

Parlons franchement. Au regard de la décence, cette conduite n'avait rien de plus élevé que celle d'un fripponeau qui va partout semer de petites haines et de petites disputes pour les mettre à son profit. Dans ces

circonstances, tous les états, toutes les classes du peuple s'accordaient à haïr Mme de Pompadour. Les Parisiens surtout ne manquaient jamais une occasion de lui donner toutes les marques les plus sensibles de leur haine. Toutes les fois qu'elle allait à Paris, la populace courait en foule derrière son carrosse, en l'accablant de reproches et d'injures.

Les choses en vinrent à un tel excès que, depuis quelques années, elle n'a plus osé y retourner, si ce n'est *incognito*. Les provinces suivent l'exemple de la capitale. La nation entière la déteste et on peut en donner bien des raisons.

Le peuple aime rarement les maîtresses de ses rois. Il croit que le rang suprême que ceux-ci occupent leur fait un devoir inviolable de la décence et du bon exemple; qu'ils sont entièrement inexcusables quand ils en donnent de mauvais. Cela arrive-t-il ? Son mécontentement éclate, il fait tomber toute l'amertume de sa haine sur la personne qu'il regarde comme l'auteur du dérèglement. Il ne s'attend pas à avoir des rois ennemis de la galanterie, peut-être même ne le souhaite-t-il pas ? Mais il voudrait que cette galanterie se renfermât dans de justes bornes, et qu'elle ne blessât pas les règles de l'honnêteté. Sans cela, il ne manque jamais de les charger de leurs propres écarts et de tous ceux dans lesquels il voit donner ceux qui les imitent et dont le nombre ne saurait être plus fort.

Outre ce motif général de haine, il y en avait plusieurs autres qui l'aigrissaient en particulier contre la marquise de Pompadour. La bassesse de son origine et sa qualité de femme mariée qui, enlevée de force à son époux, était retenue en dépit d'un droit qui fut toujours regardé comme sacré. Le consentement postérieur et forcé du mari ne réparait pas le mal, il prouvait, tout au plus, l'abus d'un pouvoir despotique, ou sa propre lâcheté. Il y a pourtant apparence que plusieurs ne

s'élevèrent ici contre la conduite du roi que parce qu'il ne leur avait pas enlevé leurs épouses.

De plus, ce n'était qu'avec un déplaisir extrême qu'on voyait la reine et Mesdames de France obligées de se contenter d'un entretien réglé, quoique proportionné à leur rang, tandis que la marquise roulait dans des richesses immenses et qu'elle pouvait disposer à son gré des grâces du roi et des trésors de l'Etat.

Le même chagrin se faisait sentir quand on réfléchissait à la dépendance servile qui attachait tout à ses volontés. Les ministres les plus habiles, les plus grands généraux de l'armée étaient tous vilement soumis à ses ordres, ou impunément sacrifiés à sa vanité et à sa vengeance. Et pourtant, cette vile personne avait été tirée de la fange d'une manière également criante, impardonnable; elle prouvait sans cesse, par sa conduite, qu'elle prenait faussement l'air de gouverner le roi, pour celui de commander son royaume.

Un des plus grands reproches qu'on ait eus à lui faire était le trafic inouï des charges qu'elle faisait, dont tout le profit était pour elle. Ce trafic tendait visiblement à la ruine de la Nation qui, dès lors, n'était plus desservie que par des sujets uniquement occupés à retirer tous les profits possibles de leur achat.

Il semblait qu'elle eût exposé tout le royaume en vente et qu'elle fût prête à le donner au dernier enchérisseur. En effet, on a porté contre elle une accusation qui ne prétendrait pas l'honneur d'être répétée ici, si, avec les richesses qu'elle a, et dans un temps où la vérité semblait s'être fixée chez les Antipodes de la vraisemblance, on pouvait dire d'une chose qu'elle est absolument incroyable.

On a dit, et on dit encore « qu'elle a voulu acheter du roi de Prusse la principauté de Neufchâtel, province de la Suisse, que les négociations ont été entamées, conduites et finies à ce sujet, que l'argent a été payé au

monarque dans un temps de guerre avec la France, ce qui ne peut être regardé que comme une espèce de trahison. Qu'enfin, elle s'est réservé de rendre le contrat public dès que les circonstances le permettraient. »

On ne saurait trop dire que les preuves manquent pour établir cette accusation. Mais, quoi qu'il en soit, on allègue pour motif de cet achat que Mme de Pompadour, connaissant et la haine qu'elle s'est attirée et les dangers auxquels elle serait exposée si le roi venait à mourir, ce qui la laisserait à la merci de ses nombreux et puissants ennemis, elle a pris la sage précaution de se ménager un asile assuré. Son intention serait, apparemment, de prendre le large au premier bruit d'une maladie dangereuse du roi et de se retirer dans son domaine. Mais, qui sait, si, privée comme elle l'est d'enfant et d'espérance d'en avoir, elle ne s'est pas laissée gagner par l'exemple de Flore (1), et si elle n'a pas résolu d'imiter cette célèbre romaine en acquérant à la France une province qu'elle pût lui laisser à sa mort ?

Cependant, quoiqu'il soit très vrai que l'ambition, la vanité et la ruse entrent essentiellement dans son caractère, on aurait tort de croire qu'à travers ces tristes décombres on ne voyait briller aucunes vertus, ni aucunes apparences de vertus.

C'est en vain qu'on voudrait imaginer qu'elle soit venue à bout de tout ce qu'elle a fait, sans aucun mérite, sans aucune belle qualité, qui ait pu parler en faveur de ses mauvaises, les couvrir et les aider plus efficacement à parvenir à leur but.

D'abord, il est incontestable que, malgré son industrie à trouver matière à reproche, le monde n'a pas à lui imputer aucune de ces galanteries grossières que le seul nom de maîtresse du roi fait déjà soupçonner, et dont

(1) Une courtisane romaine contemporaine d'Ancus Martius (650 av. J.-C.) légua, en mourant, tous ses biens au peuple romain. Les biens furent consacrés à célébrer des jeux qui, se rencontrant le même jour que les fêtes de Flore, se confondirent insensiblement avec elles.

on s'attendait peut-être à voir cette histoire remplie. Mais la vérité porte avec soi un plaisir trop vif et trop sublime pour qu'on ne se console pas aisément de s'être trompé.

Dans ces conjectures, hors la chute que lui a fait faire le roi, on ne saurait lui reprocher d'avoir fait tort à sa vertu. Elle n'en est pourtant pas meilleure pour tout cela. Elle peut, il est vrai, s'en faire honneur devant son amant, mais le monde ne l'en estimera jamais davantage. On sait trop que ce n'est ni à une insensibilité naturelle, ni à la crainte des suites d'une vie déréglée qu'elle doit cette stabilité qu'elle a conservée jusqu'à ce moment, mais plutôt par une passion intéressée dont elle a été le jouet.

Ces passions la maîtrisaient de façon qu'elle était devenue insensible au mouvement de l'amour et même incapable de la galanterie qu'on prend souvent pour l'amour dont elle surprend, inutilement, le nom. Ce sont, pourtant, des insinuations sur lesquelles la *Nature*, cette puissante mère de tous les deux, a un empire bien plus réel que sur le penchant criminel qui l'entretenait. On lui pardonnerait encore, si elle avait pu se servir du prétexte qu'elle aimait le roi ; mais il est peut-être le seul qui lui fasse l'honneur de la croire capable de l'aimer, ou d'en aimer une autre qu'elle-même.

(*A suivre.*)

LES PERSÉCUTIONS RELIGIEUSES
EN RUSSIE SOVIÉTIQUE

—

I

Le procès de Mgr Cépliak a révolté tout le monde civilisé. L'ignoble exécution du prélat Boudkévitch a rempli d'indignation tous les honnêtes gens. Les détails de ce procès monstrueux sont restés inconnus à l'opinion européenne ; il serait à propos de les reproduire ici : l'horreur et la colère n'en seront que plus justifiées.

Le 10 mars de l'année courante, vers six heures de l'après-midi, un détachement des agents de l'Administration Politique Centrale (l'ancienne Tché-Ka) se présentait au domicile du curé de l'église catholique de Moscou et y procédait à l'arrestation de Mgr Cépliak, des prélats Boudkévitch et Maletski, de l'exarque de l'église uniate Fiodorov et de douze curés. Toutes les personnes arrêtées furent conduites dans la prison du Tribunal Révolutionnaire pour être jugées le 14 mars.

L'audience fut ajournée. Elle eut lieu le 21. La Cour était présidée par un nommé Galkine, ancien membre de la Tché-Ka, connu par sa cruauté ; le « camarade » Krylenko, qui s'est acquis une notoriété mondiale lors du procès des socialistes-révolutionnaires, était chargé des fonctions de procureur public. En qualité de défenseurs figuraient MM. Bobrichtchev-Pouchkine et Kommodov. Le premier, ancien membre du barreau de Petrograd, est connu par son savoir et son habileté professionnelle.

L'acte d'accusation constatait qu'au cours d'une perquisition faite, en avril de l'année 1920, par les agents de la Tché-Ka chez un certain Pousévitch, on avait trouvé les brouillons des procès-verbaux des réunions qu'avait tenues le clergé catholique pendant la période du mois de décembre 1918 au mois d'avril 1920. Le juge d'instruction aurait trouvé parmi ces documents des circulaires secrètes de Mgr Cépliak et de Roop prescrivant à leurs subordonnés de contrecarrer les décrets sur la séparation de l'Église et de l'État et sur la confiscation des trésors ecclésiastiques. En outre, on aurait trouvé un projet d'organisation de sociétés cultuelles près des églises catholiques et de la formation d'un comité central composé de leurs représentants qui devrait avoir l'archevêque catholique à sa tête. En s'appuyant sur ces documents la Tché-Ka accusait le clergé catholique d'avoir voulu organiser la lutte contre le gouvernement bolchevik, et d'avoir dans ce but provoqué des conflits entre ce dernier et la population. L'autre grief invoqué contre Mgr Cépliak et ses coadjuteurs était de n'avoir pas obéi au décret sur la confiscation des trésors ecclésiastiques. Comme pièce à conviction figurait un télégramme de Mgr Cépliak au curé Roudnitski, habitant Iaroslavl, lui défendant de délivrer aux autorités bolchevistes l'inventaire des trésors ecclésiastiques. L'acte d'accusation citait aussi un certain nombre de cas où les curés s'étaient opposés à la confiscation des biens de l'Église. Il affirmait que le clergé catholique exhortait, dans ses sermons, les fidèles à persister dans la non-exécution du décret sur la confiscation, ce qui avait provoqué des désordres à Pétrograd et dans d'autres villes.

Le procès a duré cinq jours. Tous les accusés ont répondu négativement à la question de la culpabilité. Ils n'ont pas nié qu'ils avaient eu des réunions au cours des années 1918-1920, mais ils refusaient de reconnaître le caractère politique qu'avait attribué à ces conciliabules le procu-

reur public. Un certain nombre de témoins, pour la plupart membres du Soviet de Pétrograd, déposèrent contre les accusés en affirmant que ceux-ci avaient opposé de la résistance à la confiscation des trésors ecclésiastiques. Mgr Cépliak et ses coadjuteurs n'ont pas démenti ces dépositions, tout en expliquant qu'ils avaient été forcés d'agir de la sorte par le droit canonique. Quant à la circulaire dont parlait l'acte d'accusation, Mgr Cépliak assura la Cour qu'elle ne contenait rien de contraire au gouvernement bolchevik et qu'elle était rédigée en conformité avec les règles canoniques.

Krylenko, procureur d'État, s'efforça de prouver que l'activité des accusés revêtait un caractère politique très prononcé, qu'ils avaient été poussés par le gouvernement polonais dont ils recevaient des subsides et qu'ils avaient pour but de profiter des préjugés religieux de la population catholique pour l'exciter contre le pouvoir bolchevik. Il demanda un verdict de mort pour Mgr Cépliak, le prélat Boudkévitch et deux curés, Kvétchko et Eismont. Quant aux autres, il voulait bien estimer qu'un emprisonnement de quelques années serait une punition suffisante pour le crime qu'ils avaient commis.

Détails curieux : Krylenko parlait d'un ton tellement véhément que M. Bobrichtcheff-Pouchkine, défenseur, se permit de répliquer :

Si l'on prétend juger d'une façon pareille tous les catholiques habitant la Russie, il vaudrait mieux et il serait plus honnête d'organiser une Saint Barthélemy pour les exterminer tous à la fois.

A quoi M. Krylenko répondit, rouge de colère :

Ne nous racontez pas des histoires du droit canonique et des papes, nous les ignorons et peut-être ne voulons-nous pas les connaître. Je vous prie, Messieurs les curés, de vous transporter sur un autre terrain, celui de l'article 67 du Code pénal. Cet article réclame pour vous la peine de mort et nous la réclamons

aussi !.. Votre jeu est perdu, messieurs les joueurs, voulez-vous payer ? s'écria-t-il encore au cours de son discours.

M. Komodoff, autre défenseur, ayant dit que les procédés de M. Krylenko étaient trop brutaux, le public, quoique filtré très soigneusement, éclata en applaudissements.

MM. Bobrichtcheff-Pouchkine et Komodoff, tout en admettant que les accusés se seraient rendus coupables de contravention à certains décrets concernant les rapports entre l'État et l'Église, plaidèrent la non-culpabilité en matière politique.

Comme dernière parole, Mgr Cépliak déclara qu'il se soumettrait à tout verdict avec docilité : « Que la volonté de Dieu soit bénie ! »

Le Tribunal condamna Mgr Cépliak et le prélat Boudkévitch à la peine de mort, les curés Eismont, Iunévitch, Kvétchko, Hodkévitch et l'exarque Fiodoroff à dix ans de réclusion et à la perte des droits civils. Les curés Malétski, Vassilevski, Ianoukovitch, Matoulianis, Troigo, Ivanov, Routkovski et Proiskétis furent condamnés à trois ans de prison et le curé Charnass à un emprisonnement de six mois avec sursis.

On sait d'après les journaux que la peine de Mgr Cépliak a été commuée et que le malheureux prélat Boudkévitch a été assassiné avec la brutalité propre à ce régime « doux et juste ».

II

L'indignation qu'a provoquée le procès du clergé catholique dans la presse européenne a étonné les émigrés russes à l'étranger. Un sentiment d'aigreur s'y ajoutait dont il faut prendre note aussi.

Tant qu'il ne s'est agi que de spoliation des biens ecclésiastiques orthodoxes sous prétexte de prêter aide aux affamés, tant qu'il ne s'est agi que de la fusillade de dizaines d'archevêques et de centaines de prêtres russes, l'opinion européenne s'en préoc-

cupait très peu, lisait-on dans *les Dernières Nouvelles,* quotidien russe paraissant à Paris. Il a fallu que deux prélats catholiques devinssent victimes de la cruauté bolchevique pour que le monde civilisé se révoltât (numéro du 1er avril).

« Bandits ! » telle était la qualification dont le journal de M. Savinkov, *Za Svobodou* (Pour la Liberté), cinglait les bolcheviks, lors du procès de Mgr Cépliak, et l'auteur du leading-article ajoutait :

Peut-être les représentants des gouvernements de l'Europe nous rappelleront-ils à l'ordre pour cette expression peu parlementaire, puisque ces représentants depuis une année déjà discutent paisiblement avec les gentlemen bolcheviks au cours de conférences internationales et leur serrent la main (numéro du 28 mars).

D'où proviennent cette aigreur et ces sarcasmes ? Il faudrait être très peu au courant des affaires de la Russie pour ne pas le saisir. Et puis... lisez cette courte citation du même quotidien russe :

Nous autres Russes, nous savons bien qu'en partant en guerre contre le clergé catholique les bolcheviks ne laissent pas tranquille l'Église orthodoxe russe et que le procès de Mgr Cépliak sera suivi d'un autre, celui du patriarche Tikhon, dont la réclusion ne suffit pas à assouvir la soif de sang des bandits soviétiques.

Au moment où j'écris cet article, le monde russe, aussi bien à l'étranger que là-bas, attend avec anxiété le procès du patriarche Tikhon. Ce prélat est prisonnier du gouvernement bolchevik depuis un an à peu près. Il a été arrêté à la suite de l'appel lancé par lui aux fidèles en réponse au décret concernant la confiscation des trésors ecclésiastiques.

Nous ne pouvons pas autoriser, déclarait-il dans la circulaire en question, que le gouvernement s'approprie des objets d'Église, même si on lui en faisait cadeau, puisque leur utilisation pour d'autres buts que pour ceux qui sont fixés par les règles de l'Église universelle est interdite comme une profanation. La

confiscation des trésors ecclésiastiques entraînerait l'excommunication des fidèles et la destitution des prêtres qui l'auraient tolérée.

Amené devant le Tribunal, le patriarche a répondu à toutes les questions sur un ton plein de dignité et de certitude qui n'a pas laissé de troubler ses juges. On l'a écroué dans le monastère de Don à Moscou. Toutes les insistances faites auprès de lui pour qu'il renonçât à son titre de patriarche furent vaines; il n'a consenti qu'à une seule chose, à savoir, de charger Mgr Benjamin, métropolite de Pétrograd, de l'administration des affaires ecclésiastiques. Depuis ce moment il mène une vie de prisonnier. Une garde spéciale, composée d'agents de la Tché-Ka, l'entoure jour et nuit, on ne permet à personne de pénétrer dans sa cellule, tout ce qu'il écrit est revu par le « commandant » chargé de sa surveillance. D'après des nouvelles récemment reçues, le patriarche est gravement malade, il souffre de crises cardiaques, sa vue s'affaiblit.

La popularité du patriarche Tikhon en Russie soviétique est énorme. Il est le premier patriarche élu librement par un concile de l'Église russe convoqué par le Gouvernement Provisoire en 1917, après un intervalle de plus de deux cents ans. Le concile de 1917 a apporté des changements importants dans l'organisation de l'Église orthodoxe. Cette dernière a repris son caractère primordial d'indépendance à l'égard du pouvoir séculier. La réorganisation avait à peine commencé quand le coup d'État bolchevik s'est produit. Les cinq années de la domination communiste sont la période peut-être la plus pénible dans les annales de l'Église en Russie. Si celle-ci se trouve maintenant vénérée par ses fidèles, dont le nombre a augmenté considérablement, c'est grâce à l'activité savante et habile du patriarche Tikhon. Comme preuve de sa popularité je ne citerai qu'un seul fait : le gouvernement bolchevik défend la vente des photographies du patriarche, et malgré cette défense, il en a été tiré

et distribué ces derniers temps d'une façon clandestine jusqu'à cinq millions d'exemplaires.

L'acte d'accusation qui vient d'être remis au chef de l'Église russe relève contre lui des actes de trois catégories différentes: 1° son activité « contre-révolutionnaire » lors des réunions des représentants ecclésiastiques à Moscou à la fin de l'année 1917; 2° les relations qu'il a entretenues avec le clergé des régions occupées par les armées blanches de Koltchak et Denikine durant la guerre civile, et 3° sa résistance à l'exécution du décret sur la confiscation des trésors ecclésiastiques. Quant au premier de ces griefs, il se rapporte à l'époque où le gouvernement bolchevik se trouvait en état de formation et où personne n'était convaincu qu'il durerait longtemps. Certes, le patriarche a lancé, à cette époque, un appel aux fidèles, les exhortant à ne pas obtempérer aux ordres des bolcheviks qu'il traitait de « pillards » et d' « assassins » ; mais dès que le régime communiste se fut établi d'une façon plus ou moins stable, son attitude envers le gouvernement fut de toute loyauté. Il est insensé de lui reprocher ses relations avec le clergé de la Sibérie et du Sud de la Russie pendant la guerre civile, puisqu'il y était obligé en sa qualité de chef supérieur de l'Église. Comme il évitait d'aborder dans sa correspondance avec ses subordonnés les questions politiques, il est bien douteux qu'on puisse trouver n'importe quoi de criminel dans cette branche de son activité pour l'inculper d'hostilité à l'égard des bolcheviks. Aussi peu fondé est le troisième grief; le cas du patriarche est analogue à celui de Mgr Cépliak ; tous deux ont agi d'après les règles du droit canonique. Tant qu'elles n'étaient pas abolies pour la Russie par le pouvoir suprême spirituel — un Concile dans le cas du patriarche, — il était responsable de leur observance.

En dehors de ces inculpations principales, l'acte d'ac-

cusation en contient un certain nombre d'autres d'ordre secondaire, en partie faux, en partie exagérés. Il ne manquera pas de témoins pour les appuyer au cours du procès et ce seront elles qui serviront, sans doute, de base à un verdict atroce. On s'attend au pire.

Le procès de Tikhon,a dit avec raison le journal de M. Milioukof, *les Dernières Nouvelles,* fournira de nouveau au patriarche l'occasion de révéler la fermeté bien connue de son caractère et augmentera davantage, si c'est possible, la vénération et l'estime profondes qui sont professées par tout le monde pour le premier représentant du pouvoir patriarchique depuis sa suppression par Pierre le Grand (Numéro du 29 mars).

Tikhon entendra avec tranquillité le verdict de mort et sa conduite à l'heure suprême sera aussi grande et simple qu'elle l'a été durant toute sa vie. Mais la conscience de toute la Russie sera révoltée au plus haut degré. Et les bolcheviks ? Vraiment, *quos Jupiter perdere vult, dementat...*

III

Le métropolite Nykandre et l'évêque Arsène prendront place à côté du patriarche Tikhon sur le banc des accusés. Ce n'est pas la première fois que des prêtres russes paraissent devant les tribunaux bolcheviks. Au cours de l'interpellation à la Chambre des Lords faite par l'archevêque de Canterbury au sujet du procès de Mgr Cépliak,lord Sandenhem a déclaré que durant les premières quatre années de la domination communiste, 1235 popes et évêques ont été fusillés Il se peut que ce chiffre soit exact,bien que toute statistique digne de confiance, surtout en ce qui touche l'activité de la fameuse Tché-Ka, soit une chose impossible en Russie soviétique. Le chiffre est important en tout cas. En feuilletant nos coupures de journaux communistes nous en trouvons un nombre considérable qui se rapportent à des procès de prêtres. Que les lecteurs en jugent !

Les *Izvestia* du Comité Central Exécutif des Soviets relatent, le 19 mai 1922, que le Tribunal Révolutionnaire de Pétrograd comptait 40 procès intentés contre 150 prêtres et laïques pour obstruction à la confiscation des trésors ecclésiastiques. Le plus important fut celui du métropolite de Pétrograd, Benjamin, qui avait été chargé, comme nous l'avons dit plus haut, par le patriarche Tikhon de l'administration de toutes les affaires de l'Église. « Les autorités ont interdit à Benjamin de quitter la ville jusqu'à la fin de son procès », lisons-nous dans la *Gazette Rouge* du 21 mai. Cette tâche lui ayant été confiée, le métropolite avait adressé aux fidèles un appel dans lequel il leur disait qu'il avait insisté auprès du gouvernement bolchevik pour qu'il lui permît de secourir les affamés indépendamment des autorités laïques. Cet appel se terminait comme suit :

Si ma demande d'autoriser l'Église à aider les affamés d'une façon indépendante et d'après le système ci-dessus exposé n'était pas accueillie favorablement et si les agents du pouvoir, contrevenant aux règles de la Sainte Église et sans tenir compte de la défense de son Chef, commençaient à confisquer les trésors ecclésiastiques, je me verrais obligé de m'adresser avec une nouvelle missive aux fidèles pour leur dire que je condamne cette action comme un sacrilège blasphématoire exposant, selon le droit canonique, les laïques qui y participent à l'excommunication et les ecclésiastiques à l'interdiction.

Le gouvernement ayant repoussé la demande du métropolite, celui-ci a lancé son nouvel appel, a été arrêté, jugé, condamné et fusillé d'une façon ignoble.

Je continue à citer la presse bolchevique. Dans le même numéro du 21 mai on lisait l'information suivante :

Philippe, évêque de Smolensk, vient d'être arrêté sous l'inculpation d'avoir contrecarré la confiscation des trésors ecclésiastiques et d'avoir gardé et distribué les publications contre-révolutionnaires et excitatrices de pogroms.

Une autre nouvelle, toujours dans le même numéro :

Le Tribunal révolutionnaire de Tchernigoff vient d'achever un procès intenté contre un groupe d'ecclésiastiques habitant à Néjine qui se sont rendus coupables de recel des biens d'Église. Le bailli et trésorier de la cathédrale, nommé Tvardovski, a été condamné à cinq ans de travaux forcés, la supérieure du monastère de l'Assomption et l'archiprêtre Verbitski à trois ans de travaux forcés chacun.

Le numéro du 23 mai relatait qu'à Simbirsk, le Tribunal Révolutionnaire avait condamné cinq prêtres à un emprisonnement d'un à trois ans et à des amendes d'argent, qu'à Kieff une perquisition avait eu lieu chez l'ancien secrétaire du métropolite Antoine. Le lendemain *la Gazette Rouge* annonçait qu'à Pétrograd on s'attendait à un grand procès ecclésiastique où le nombre des principaux accusés atteignait le chiffre de 70.

Il serait très long et fastidieux de citer toutes les coupures de presse dont je dispose. J'en vais faire un choix. Le tribunal d'Oriel a condamné l'évêque Séraphin aux travaux forcés pour sept ans et l'évêque Nicolas aux travaux forcés pour trois ans. Le tribunal de Perm a condamné l'évêque d'Oufa, Boris, à une réclusion sévère de sept ans. Celui d'Ekatérinbourg a condamné l'archevêque de la ville, Grégoire, à une réclusion de trois ans. Pakhem, évêque de Tchérnigoff, a été condamné à un emprisonnement. Le même sort a frappé Averque, évêque de Jitomir, qui a été condamné à deux ans de prison. Son collègue, Paulin, évêque de Rylsk, a été traduit devant la justice et il a subi une punition. A l'autre bout de la Russie, en Transbaïkalie (Sibérie Orientale), on a intenté un procès contre Sophren, évêque de Transbaïkalie. Dans le Midi de la Russie, le Tribunal de Simféropol avait à juger Nykodime, évêque de Tauride, et un grand nombre de prêtres : Nykodime a été condamné à huit ans d'emprisonnement et l'archiprêtre Nazarevski à trois ans. En Ukraine, le gouvernement a révoqué de ses fonctions Nathanaïl, évêque de Kharkoff. En Sibérie Occidentale, à Tumène, l'évêque Philippe a été arrêté ;

à Irkoutsk on a fait subir le même sort à l'évêque Anatole. Dans la Russie Blanche, à Mohileff, l'archevêque Constantin a été également arrêté.

De tous les coins de la Russie les journaux apportaient, au cours de l'année dernière, des informations identiques : arrestations, procès et condamnations de prêtres à la réclusion, aux travaux forcés et assez souvent à la peine de mort.

Le 28 juillet, lisons-nous dans une de nos coupures, la Chambre militaire du Tribunal Suprême a commencé le procès concernant l'émeute qui a eu lieu à Smolensk à la suite de la confiscation des trésors ecclésiastiques. Le nombre des accusés dépasse 40, dont l'évêque Philippe, l'archiprêtre Shiriaeff, l'ingénieur Zaleski, président de la confrérie de la cathédrale, et d'autres personnes. Le procès durera plusieurs jours. La plupart des accusés sont menacés du « châtiment suprême », c'est-à-dire de la peine de mort.

IV

Toutes ces calamités se sont abattues sur l'Église au commencement de l'année 1922. Le 23 février de cette année le Comité Central Exécutif des Soviets avait promulgué un décret qui prescrivait aux soviets locaux de confisquer, d'après les inventaires, tous les objets en or, argent ou pierres précieuses qui se trouvent dans les églises et les monastères et qui ne sont pas absolument nécessaires à l'exercice du culte. Les confiscations devaient être faites par des commissions spéciales composées des représentants des autorités locales, de ceux des associations, des prêtres, d'un délégué du service des musées et d'un membre du Comité Central Exécutif en qualité de président. Les commissions étaient chargées, en même temps, de procéder à la vérification des traités en vertu desquels les associations des fidèles avaient reçu, en 1918, en usufruit les édifices cultuels et tous leurs accessoires proclamés propriété nationale. D'après la législation so-

viétique, les associations cultuelles n'avaient pas le droit d'avoir de patrimoine propre. Par le décret du 23 février 1922, le gouvernement bolchevik leur reprenait ce qu'il considérait comme propriété nationale et dont il ne reconnaît à personne le droit de disposition sauf à lui-même, chef suprême de l'État.

La population était d'un avis différent. Elle n'avait pas saisi le sens du décret sur la séparation de l'État et de l'Église, qu'elle n'avait conçu que comme un acte de violence brutale. Elle estimait toujours que les édifices cultuels et les trésors qui s'y trouvaient appartenaient aux fidèles locaux ; elle n'ajoutait pas foi aux déclarations du pouvoir qui disait que les objets confisqués dans les églises devaient alimenter les caisses de secours aux affamés. Elle faisait obstruction à la confiscation. Le clergé la soutenait dans ses intentions, comme il y était obligé par les canons de l'Église.

Vendredi 17 mars, raconte un témoin oculaire dans une lettre publiée par un journal russe à Helsingfors (*Novaia Rousskaia Jizn*, « La Nouvelle Vie Russe », n° du 30 mars), une automobile remplie de soldats de l'armée rouge, un commissaire en tête, s'approcha de l'église de la place Sennaia (à Pétrograd) pour y procéder à la confiscation. La foule qui se trouvait sur la place l'apprit instantanément et il fut décidé de s'opposer par tous les moyens à la confiscation. Le commissaire insista. La foule se jeta sur lui et le malmena. Ce fut le signal pour faire venir les troupes : la place fut entourée de détachements des élèves des écoles militaires et de la milice. Des coups de feu furent tirés en l'air, mais la foule ne se dispersa pas et la commission fut obligée de s'en aller sans avoir rien fait. Dans la nuit les autorités ont emporté tous les trésors de la cathédrale de Kazan. La nouvelle du pillage a été connue, le matin, par tous les habitants. L'effervescence est sans bornes ; on dit à haute voix que les trésors emportés seraient destinés à l'entretien de l'armée rouge et à la propagande bolchévique à l'étranger. Personne ne croit les assurances du gouvernement, c'est-à-dire que les biens ecclésiastiques sont confisqués au profit des affamés.

Des scènes atroces eurent lieu.

Ce qui se passait à Pétrograd a eu lieu a peu près partout. A Chouia, à Mourom, à Smolensk et dans d'autres villes l'arrivée des commissions de confiscation a donné lieu à des batailles en règle. Il y a eu des blessés et des tués. Les autorités étaient effrayées. On procéda à des arrestations en masse. Un mot d'ordre fut donné d'en haut : décapiter le mouvement de révolte par l'intimidation du clergé. La *Pravda*, journal officiel, écrivait :

Il faut que les prêtres et les présidents des associations cultuelles soient rendus responsables personnellement des trésors ecclésiastiques. Ils faut qu'ils soient traduits devant les tribunaux révolutionnaires dans les cas où ces trésors seraient cachés, comme l'on traduit en justice les criminels coupables des assassinats les plus monstrueux. Il faut que le châtiment soit impitoyable et sans délai, puisque le crime est sans précédent.

Et le journal ajoutait que dans *le seul gouvernement de Kostroma* on avait arrêté 30 popes et dans d'autres régions davantage encore.

Les fidèles furent aussi emprisonnés en masse. Traduits en justice ils faisaient preuve d'une fermeté d'esprit remarquable. Une nommée Broussilova, ayant comparu devant le Tribunal de Moscou, n'a pas craint d'avouer qu'elle avait traité les membres de la commission de « pillards » et qu'elle leur avait dit qu'au lieu de piller les églises il vaudrait mieux faire une collecte parmi la population. En outre, elle déclara aux juges qu'elle doutait que les trésors confisqués dussent être vendus au profit des affamés et non pas pour d'autres buts. En résumant son discours elle protesta vivement contre le décret sur la confiscation des biens de l'Église. Le fait est rapporté par *Moscou Ouvrier*, journal communiste.

Sans se rendre compte, peut-être, des résultats auxquels ils courent, les soviets ont déclaré la guerre à la religion. Les commissions visitant les églises ont été chargées en même temps, comme nous l'avons dit plus haut, de la vérification des baux des édifices cultuels aux asso-

ciations des fidèles. Irritées par l'obstruction, les commissions annulaient les traités, fermaient les églises ou en transmettaient les clefs aux comités exécutifs locaux pour les transformer en clubs, écoles, musées ou autre chose.

Ces derniers jours, lisons-nous dans le journal *Dni* (Les Jours), à Moscou, on a mis les sceaux sur les portes de l'église de Saint-Pimène et le soviet local aménage l'église pour des organisations d'instruction. On a fermé aussi l'église Saint-Nicolas sur la rue Пynka et celle de l'Ascension dans la ruelle de Barsanophe, vu que son association cultuelle continuait à entretenir Vichniakov, pope de l'église, condamné pour propagande contre-révolutionnaire.

Des faits analogues se sont produits partout, en province. A Oriol, un certain nombre d'églises et une synagogue ont été fermées et transformées en musées. A Minsk, une église orthodoxe et une chapelle protestante ont été aménagées en clubs ouvriers. A Mourom, l'église russe a été transformée en une salle de théâtre dont le premier spectacle fut une parodie de la légende biblique d'Abraham et de Sarah, etc.

Dans le but d'accentuer la campagne antireligieuse le Comité Central du parti communiste fait paraître une revue, l'*Athée*, qui est tirée à des millions d'exemplaires. Le pays est inondé par la littérature de propagande athéiste. On monte des spectacles dans l'unique but de profaner le sentiment religieux. On ouvre de nouveaux cinémas qui ne font défiler que des films dénaturant les services et les rites de l'Église ainsi que la vie et les mœurs du clergé.

Au commencement de l'année courante, le parti communiste a délégué dans les départements des agitateurs pour activer la propagande et fonder des sociétés antireligieuses. Les sections locales des jeunes gardes communistes ont été chargées tout spécialement de la lutte contre la religion. Lors des fêtes de Noël et de Pâques

les jeunes gardes ont organisé, dans plusieurs villes, des processions révoltantes pour le sentiment religieux des croyants. A l'instar des missions évangéliques qui portent leur secours spirituel aux forçats, le parti communiste se préoccupe de la conversion des détenus politiques, Je me rappelle qu'au cours de mon séjour dans la prison Predvaritélnaia, à Pétrograd, un jeune homme était venu nous faire une conférence sur « l'absurdité de la Bible ».

En province, les autorités sont parvenues même à la « purification » du calendrier ecclésiastique. Au cours d'une réunion communiste qui avait lieu au village Tchestovétka (dans le district d'Isioum du gouvernement de Kharkoff) il a été décidé par la majorité des assistants « d'exclure du calendrier tous les saints d'origine bourgeoise » (*sic !*) Une commission spéciale a été élue dans ce but.

Tout ceci prête à rire, mais voilà ce qui n'est plus risible. Je cite ici une circulaire envoyée à la fin de l'année dernière à tous les chefs des départements ecclésiastiques des Comités Exécutifs locaux. Elle se rapporte à l'enseignement du catéchisme.

L'enseignement du catéchisme aux enfants ayant l'âge préscolaire et scolaire, ne peut pas avoir lieu dans les églises ou dans d'autres lieux de réunions des fidèles... En même temps, conformément à l'interprétation donnée par le Conseil Suprême de l'École Unique de travail auprès du Commissariat pour l'Instruction Publique, le 15 avril 1919, nº 53, à la demande du Commissaire du Peuple pour la Justice, l'enseignement du catéchisme aux enfants et aux mineurs jusqu'à l'âge de 18 ans ne peut pas non plus avoir lieu dans les maisons privées... Vu tout ce qui précède, il est défendu aux représentants de tous les cultes existants de donner des leçons de catéchisme soit aux groupes d'enfants, soit aux personnes isolées n'ayant pas atteint l'âge de 18 ans et, en cas de contravention, les coupables seront punis avec toute la rigueur des lois révolutionnaires.

De sorte que l'instruction religieuse est défendue, tandis que la propagande antireligieuse est encouragée et

menée par des agents gouvernementaux et aux frais de l'État.

Encore un détail curieux pour achever la série des persécutions dont souffre l'Église orthodoxe en Russie soviétique ; je cite de nouveau un document reçu l'année dernière par les comités de toutes les associations cultuelles :

Le Département administratif du comité exécutif régional invite les prêtres de tous les cultes à informer la section ecclésiastique du département des sermons qu'ils auraient l'intention de faire et de lui en faire parvenir un bref exposé.

Dans certains endroits on a engagé le clergé par écrit à faire en chaire de la propagande en faveur du pouvoir bolchevik. Et sait-on qui a été chargé de contrôler les prêtres dans ce domaine ? La Tché-Ka. En voilà une preuve. Je reproduis ici une lettre circulaire adressée par une Tché-Ka de gouvernement à tous les prêtres de son ressort. Elle est citée d'après le journal *Pour le Peuple*

Cher Camarade,

Le.. 1921 vous avez bien voulu vous engager volontairement à éduquer tous les croyants dans l'esprit du pouvoir soviétique, à faire de la propagande dans vos sermons et vos entretiens sur les sujets religieux en faveur du pouvoir des travailleurs qui est représenté — vous ne le nierez pas — par le pouvoir soviétique. Vous avez même signé un papier dans ce sens. Pourtant, depuis le jour où vous avez mis votre signature, nous n'avons reçu aucune nouvelle de vous. On vous invite à faire parvenir, à l'avenir, au Bureau politique local, par l'intermédiaire d'un envoyé spécial qui vous visitera à la fin de chaque mois, les duplicatas de tous les sermons que vous vous proposez de faire, ainsi que les textes originaux de ceux qui ont été déjà faits par vous. Tous ces papiers doivent être signés par vous. Nous vous estimons assez sage pour ne pas supposer que vous nous obligerez d'avoir recours à des moyens plus efficaces. Ecrivez-nous en détail.

Et au bas de la lettre une signature : « Chargé de la surveillance des partis anti-soviétiques... de la Tché-Ka. »

Ce n'est pas tout. Une annexe qui suit est jointe à la lettre circulaire :

Surveiller : 1° les déserteurs et leurs rassemblements, 2° les bandits, 3° les personnes qui mènent une propagande contre le pouvoir soviétique, 4° l'activité des autorités locales, 5° l'état d'esprit de la population, 6° les personnes qui cachent chez eux des armes et des déserteurs, et découvrir les lieux où l'on cache des objets d'équipement et des munitions.

Sans doute ce n'est pas partout que les prêtres sont obligés de remplir les fonctions de mouchards, mais le trait n'en est pas moins caractéristique.

V

L'Église orthodoxe n'est pas seule à souffrir des persécutions des bolcheviks. Le procès de Mgr Cépliak témoigne que l'Église catholique, elle non plus, n'a pas échappé aux représailles gouvernementales. Il ne sera peut-être pas superflu de signaler quelques faits pris au hasard dans ce domaine. Le 19 décembre 1922 les autorités bolcheviques ont fermé, pour la première fois, une église catholique. Le fait se passait à Pétrograd. Quelques jours plus tard, on en fermait dix autres.

Dans plusieurs endroits, écrivaient les *Izvestia*, le clergé s'est montré très hostile à la confiscation des trésors ecclésiastiques, surtout dans la Russie Blanche et en Ukraine sur la rive droite du Dniéper.

Et le journal officiel citait des faits : à Homel, le curé catholique Bouynovski menait une propagande « farouche » contre le pouvoir soviétique et incitait les fidèles à opposer de la résistance à la confiscation. A Vitebsk, le curé Troutkovski avait présenté aux autorités un faux inventaire des trésors de l'église. A Minsk, les curés avaient empêché de procéder à la confiscation. « Tous les coupables ont expié leurs crimes », terminaient les *Izvestia*. Le curé Troutkosvki a été condamné à cinq ans de prison ; il n'y a aucun doute que les autres curés n'aient été punis aussi implacablement.

Les événements que nous venons de relater se rapportent aux premiers mois qui ont suivi la publication du décret sur la confiscation des biens de l'Église. Des procès au clergé catholique ont eu lieu, à ce moment, à peu près partout en Russie soviétique. Les *Izvestia* du 19 mai 1922 annonçaient qu'à Pétrograd tous les curés catholiques de la ville étaient cités en justice. De l'Ukraine on écrivait aux journaux russes paraissant à l'étranger que les trois quarts des églises catholiques étaient pillées et que la plupart des curés s'étaient enfuis en Pologne. La population professant la religion catholique souffrait autant que son clergé. *L'Agence Orientale* polonaise a enregistré plusieurs cas de représailles contre les catholiques. « L'Agence cite un grand nombre de Polonais tués lors des confiscations des trésors ecclésiastiques », remarquait le journal russe *Za Svobodou* (Pour la Liberté), édité à Varsovie, à propos d'une des informations de cette agence. Les persécutions ont continué jusqu'à aujourd'hui, où le procès de Mgr Cépliak en a marqué le point culminant.

Le rite grégorien n'a pas non plus été épargné. En Géorgie les persécutions religieuses ont commencé il y a un an à la suite de la publication par le Secrétariat de la Conférence de Gênes du message du patriarche géorgien Ambroise au sujet de la terreur rouge dans son pays natal. La presse communiste locale a ouvert une campagne farouche contre le patriarche. Philippe Maharadzé, rédacteur en chef de la *Pravda de Géorgie*, a inséré une série d'articles dirigés contre la personne du patriarche. Un autre « Géorgien rouge » envoyé de Moscou en vue de la propagande, Boudou Mdivani, qui accompagnait récemment M. Tchitchérine au cours de ses tournées à l'étranger, a organisé une campagne de meetings. On a fait venir plusieurs fois le chef du rite grégorien à la Tché-Ka pour lui faire subir des interrogatoires humiliants. On finit par l'arrêter. Tous les membres de son conseil ont été égale-

ment arrêtés. Des arrestations sans nombre s'en sont suivies.

Les représailles contre l'Église géorgienne continuent, disait le journal russe *Ségodnia* (Aujourd'hui) le 21 février de l'année courante. L'édifice du conseil du patriarche, qui abritait les bureaux de l'administration centrale du rite grégorien, est confisqué. On prévoit la confiscation de la demeure du patriarche.

La *Pravda*, dans son numéro du 4 mai 1922, annonçait la prochaine confiscation des tapis des mosquées du Caucase. La nouvelle s'est confirmée.

Et la synagogue ? demandera-t-on peut-être. Certaine presse, russe et européenne, répète sans se lasser que les juifs jouissent d'une situation privilégiée en Russie soviétique, dont ils seraient les maîtres véritables.

Si cette affirmation était juste, le culte israélite bénéficierait de la bienveillance du pouvoir bolchevik. Les rabbins, les synagogues et l'enseignement religieux israélite échapperaient au malheureux sort qu'ont à subir toutes les autres religions en Russie soviétique. Hélas ! les faits contredisent cette supposition.

Le rabbinat américain ayant protesté contre la condamnation de Mgr Cépliak, la *Pravda* écrivait tout récemment :

Les banquiers juifs dirigent le monde. Les rabbins juifs ont oublié les persécutions que le peuple juif a souffertes du clergé catholique. Ils protestent parce qu'ils savent que demain le même sort peut les atteindre eux-mêmes. Toutes ces protestations émeuvent très peu la Russie Soviétique. Si la Révolution l'exige, nous pendrons tous les représentants cléricaux des banquiers Rothschild et Kuen-Loeb.

C'est dans ce langage, digne d'une feuille antisémite, que l'organe officiel des Soviets se répand en menaces. Les rabbins seront pendus ; pour le moment on les jette dans les cachots de la Tché-Ka, on réquisitionne les synagogues, on poursuit l'enseignement religieux israélite. Le

Jewish Correspondenz Bureau, agence de Londres, communique dans un de ses derniers numéros :

Nous avons déjà écrit que dans plusieurs villes russes les synagogues, les maisons de prière et les *beth-ha-midrach* (séminaires religieux) ont été transformés, ces derniers temps, en clubs ouvriers. A Kharkoff, tout récemment, a eu lieu un meeting qui a voté la confiscation de toutes les maisons de prière israélites.

Le journal de Moscou *Emes* (Vérité, journal communiste en yiddich) mène depuis un certain temps une campagne acharnée pour la réquisition de la synagogue centrale de Moscou qu'il appelle « forteresse du cléricalisme juif ». Un meeting antireligieux a eu lieu à Bobrouisk ; on a voté une résolution concernant la transformation de tous les beth-ha-midrachs en établissements d'enseignement laïque et une commission a été élue dans ce but. Le département de l'Instruction publique de la même ville a décidé de fêter le lundi à la place du samedi dans les écoles fréquentées par les juifs. D'innombrables manifestations antireligieuses ont eu lieu, pendant la Pâque, dans plusieurs villes de l'Ukraine et de la Russie Blanche. Le parti communiste a lancé un appel aux ouvriers juifs en les persuadant de ne pas cesser le travail au cours de la fête et d'offrir le salaire qui leur serait dû pour la seconde journée de la Pâque au profit de l'armée rouge. A Krémentchoug (Ukraine) la jeunesse israélite a assailli la démonstration antireligieuse organisée par l'union des jeunes communistes, etc.

Voilà ce que nous avons trouvé en feuilletant seulement les deux derniers numéros du *Jewish Correspondenz Bureau*. Ajoutons que les persécutions contre la religion israélite ont commencé à la même époque que celles contre toutes les autres religions. La décision du Comité Exécutif Central des Soviets concernant la confiscation des trésors cultuels a été prise le 23 février 1922. Dès le 30 mars les autorités de Moscou emportaient tous les trésors des synagogues de la ville et dressaient des

procès-verbaux contre leurs rabbins et les associations cultuelles. A Smolensk, la visite de la commission de confiscation aux synagogues, qui a eu lieu le 28 mars, a provoqué un « pogrom » où environ vingt juifs ont été tués; le nombre des blessés est resté inconnu. A Kamenets-Podolsk, un groupe d'instituteurs israélites ont été cités en justice pour avoir donné des leçons d'hébreu et de catéchisme juif. La Section Juive du Commissariat des Nationalités a lancé une lettre circulaire adressée à ses sections provinciales leur prescrivant de favoriser, par tous les moyens possibles, la campagne contre la célébration du sabbat par la population israélite. Le *Moscou Ouvrier* (journal communiste) a donné la nouvelle de l'arrestation, au cours du mois d'avril, de deux rabbins à Moscou. La confiscation des trésors de la synagogue d'Odessa, le 1er mai, ayant provoqué de la résistance de la part des croyants, un détachement de l'armée rouge a tiré sur la foule qui s'est dispersée en laissant un certain nombre de blessés et de tués, et parmi ces derniers le rabbin Feinberg. Des scènes analogues se sont passées à Bélaia Tserkov (gouv. de Kief) où les agents de la Tché-Ka ont tiré sur les juifs et ont tué trois personnes. A Simbirsk, sur la Volga, trois représentants de la colonie israélite cités en justice ont été condamnés à la prison. A Minsk, une équipe de communistes s'étant présentés à la synagogue pour procéder à une confiscation y ont rencontré une résistance énergique des fidèles qui s'y trouvaient ; deux juifs ont été tués, tandis que quatre communistes étaient grièvement blessés. Le rabbin de Homel, Borichanski, étant venu, sans y être invité, à une conférence ouvrière et y ayant prononcé un discours véhément contre les persécutions religieuses, on l'arrêta et on le condamna à trois ans de prison. Le *Jewish Correspondenz Bureau*, dans son numéro du 11 juin, communiquait que le Commissariat pour l'Instruction Publique avait rendu un arrêté spécial ordonnant la fermeture de toutes les

écoles israélites privées et l'interdiction des leçons du catéchisme juif dans les synagogues qui ne devaient être ouvertes qu'aux heures du service. L'enseignement des matières concernant le judaïsme est défendu d'une façon générale. Lors d'un procès intenté à la suite d'une confiscation dans la synagogue de Rybinsk (sur la Volga), plusieurs juifs ont été condamnés à des peines diverses.

Tous les faits que nous venons de citer ne se rapportent qu'aux trois premiers mois qui ont suivi la publication du décret du 23 février 1922. D'après les citations faites plus haut, on voit que les persécutions de la religion israélite se sont continuées jusqu'à maintenant. Nous trouvons dans le journal russe *Dni* un télégramme de Riga, daté du 6 avril dernier, qui annonce qu'à Homel la justice a intenté un procès contre le rabbin de la synagogue chorale pour recel de trésors et pour agitation parmi les fidèles contre le pouvoir soviétique. « On s'attend à un procès qui fera beaucoup de bruit », ajoute le correspondant (1). Du reste les Soviets eux-mêmes ont certifié, dans un document officiel, qu'ils traitaient la religion israélite sur le même pied que tous les autres cultes. Dans une lettre adressée par le Commissariat des Nationalités à M. Lucien Wolf, secrétaire de l'organisation des Juifs anglais « Joint Foreign Committee », qui avait protesté contre les persécutions de la religion israélite et particulièrement des *heders* (écoles religieuses israélites) en Russie Soviétique, nous lisons : « La loi relative à l'école soviétique a été appliquée aux heders juifs comme aux autres écoles religieuses. » (V. *Jewish Guardian*, 19 janvier 1923, p. 8.)

VI

Les Soviets non seulement ne nient pas les persécutions religieuses, ils les préconisent.

(1) Au moment où nous corrigeons les épreuves de cet article, nous recevons la nouvelle de l'arrestation de M. Eisenstadt, grand rabbin de Petrograd, et de M. Chnéerson, rabbin de Homel.

De par la volonté des ouvriers et des paysans, juifs y compris, lit-on dans la lettre du Commissariat des Nationalités à M. Lucien Wolf, la génération montante est élevée dans l'esprit de la science contemporaine et de la conception critique du monde. Elle n'a besoin ni de prêtres, ni de curés, ni de mullahs, ni de rabbins... La loi de séparation et la libération des organes du pouvoir de toute influence ecclésiastique sont approuvées, non seulement par les libres-penseurs, mais par un grand nombre d'adeptes de toutes les religions et de nombreuses sectes religieuses.

Il est douteux qu'un véritable libre-penseur puisse approuver la politique religieuse des Soviets. On ne sait pas davantage quelle secte religieuse voudrait se solidariser avec les assassins de Mgr Cépliak et les geôliers des curés catholiques, des popes russes et des rabbins juifs. Certes, les organes du pouvoir soviétique sont libres « de toute influence ecclésiastique » parce que les pratiquants de n'importe quelle religion les haïssent profondément, mais ces mêmes organes, nous l'avons montré plus haut, sont chargés de la propagande antireligieuse qui offusque le sentiment religieux des croyants. Représentés par des gens ignorants et brutaux, ces organes provoquaient déjà des plaintes et des protestations antérieurement à la publication du décret sur la confiscation des trésors ecclésiastiques.

Parfois en province, écrivait la revue communiste *La Révolution et l'Eglise*, en 1919 (nº 1, p. 10), ceux qui sont chargés de la séparation de l'Église et de l'État ne pouvant, par suite de leur instruction insuffisante, opposer à la propagande de l'Église les principes du droit et de la morale communistes, se bornent dans la lutte contre les superstitions populaires à la répression et à la violence. Ainsi on oblige les ouvriers et les employés à renoncer sous peine de révocation à la pratique extérieure du culte.

Maintenant c'est le gouvernement soviétique lui-même qui a recours « à la répression et à la violence ». Quant à la loi sur la séparation rendue par les Soviets le 23 janvier 1918, elle est rédigée de telle façon que les droits des associations cultuelles et ceux de chaque croyant isolé y sont

limités. L'art. IX du décret en question concernant les études religieuses y est rédigé comme suit :

L'École est séparée de l'Église. L'enseignement des matières religieuses est défendu dans toutes les écoles gouvernementales, publiques et privées où l'on enseigne les matières d'ordre général. Les citoyens ont le droit d'apprendre et d'enseigner la religion d'une façon privée.

La récente législation des Soviets, comme il ressort des documents que nous avons cités, a annulé ce droit.

La constitution des Soviets proclame (art. 13) : « La liberté de propagande religieuse et antireligieuse est garantie. » Depuis sa publication plusieurs mois ont passé et les milieux dirigeants bolcheviks ont eu assez de loisir pour changer d'avis. La constitution soviétique ukrainienne portait sur le même sujet (art. 23) : La république « reconnaît à tous les citoyens le droit de propagande des doctrines religieuses et antireligieuses *dont l'esprit ne contredit pas les principes communistes* ».

M. N. Boukharine, théoricien officiel bolchevik et reconnu comme tel par les Soviets, dans son livre *l'Alphabet Communiste*, édité aux frais de l'État et répandu au nombre de millions d'exemplaires, écrit à la page 209 :

Le parti communiste a pour tâche de faire comprendre aux masses ouvrières les plus arriérées cette vérité que la religion a été et continue d'être entre les mains des oppresseurs un des moyens les plus puissants pour maintenir l'inégalité, l'exploitation et la soumission des travailleurs. C'est pourquoi *le parti communiste doit lutter contre l'Eglise* et les préjugés des masses ouvrières.

« Le parti communiste doit lutter contre l'Église »... M. N. Boukharine le proclame ouvertement en se basant sur les principes mêmes du communisme. L'athéisme militant est un de ces principes. Tant que dura la guerre avec les armées blanches, les bolcheviks ne pouvaient pas s'occuper de son application. Profitant maintenant de

l'accalmie sur les fronts et du désarroi du parti communiste dont une des causes est la maladie de Lénine, l'aile gauche du parti a ouvert la campagne antireligieuse. Le reste du parti se laisse entraîner dans cette voie éminemment dangereuse pour l'existence du communisme en Russie Soviétique.

S. POSENER.

LE ROMAN DU PLAISIR

LE SOUTENEUR BLANC [1]

—

XIV

Adossé à un pilier de stuc vert dans le salon où pour la première fois je vis naguère danser Esther Marcyle, j'attends ma vieille amie Mme de Monteil qui m'a prié de l'accompagner à la fête des Roxelane.

— Quel plaisir que la littérature forcée ! s'écrie-t-elle en entrant comme un derviche tourneur dans le tourbillonnement de ses volants de dentelles noires.

— Vous paraissez indignée, chère amie.

— En vérité, il y a de quoi. Savez-vous qui sort de chez moi ?

— Robert Lebriac, je suppose, car je l'ai croisé dans l'escalier.

— Parfaitement, Robert Lebriac. Figurez-vous que je me dépêchais de m'habiller pour vous faire attendre le moins possible, lorsque le domestique m'annonce Lebriac. Comme il m'avait, hier, envoyé son nouveau roman, je lui fais demander de patienter un peu, voulant profiter de sa visite pour le remercier de son attention. Je me hâte donc d'achever ma toilette et j'arrive dans le salon avec ma sortie de bal, afin qu'il comprenne que, prête à sortir, je suis pressée. Je prends même le soin de le lui expliquer sans omettre toutefois de le féliciter chaleureusement au sujet de son ouvrage. Mais vous le connaissez aussi bien que moi, et il est inutile de vous dire qu'il n'entend de

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 596 et 597.

mes paroles que ce qui le concerne personnellement. Il s'assied. « — Chère Madame, glapit-il de sa voix artificielle et suraiguë, avec des mouvements de bras d'un comique irrésistible pour s'emparer de son livre dont je n'avais pas encore eu le temps de couper les pages et qui traînait sur le piano. Chère Madame, voilà, assurément, ce que j'ai écrit de plus beau. Vous aimerez mon roman ; c'est une grande œuvre, la meilleure, la plus émouvante que j'aie publiée jusqu'ici. » Déjà, mon cher André, vous concevez ma surprise. Mais ce n'est encore rien. Ah ! mon ami, les hommes de lettres, quelle race ! Voici que mon Trissotin saisit un coupe-papier, s'en sert pour découper son roman et me dit d'un ton grave : « Madame, écoutez. » Et lentement, pour en savourer lui-même la finesse, il me lit tout un chapitre, sûrement le plus long. J'étais au comble de l'exaspération,folle de rage ! Et vous qui n'arriviez pas ! Lorsqu'il eut terminé sa lecture, il leva vers moi une figure transportée d'admiration, et, de son insupportable voix de tête, il hurla dans mes oreilles : « — N'est-ce pas que c'est parfait, que c'est éblouissant, que c'est sublime ? » Accablée, j'acquiesçai de la tête et je me levai pour lui dire, enfin, au revoir, lorsqu'il s'écria : « — J'étais certain de votre bon goût. Vous êtes une de mes plus ferventes admiratrices. Eh ! bien, Madame, pour vous en remercier... je recommence ! » Et il recommença ! Je suis retombée, épuisée, dans mon fauteuil. J'en aurais pleuré d'énervement ; aussi, mon cher André, prenez soin que l'on ne prononce pas un seul mot de littérature devant moi, ce soir.

Cette divertissante histoire fait le sujet de notre conversation jusqu'à notre arrivée chez les Roxelane, où des jets d'eau lumineux, des lanternes chinoises multicolores accrochées au feuillage des cèdres et des magnolias, des fusées d'or et des gerbes de feu d'artifice, des buissons enflammés de feux de Bengale éclairent les jardins suspendus de leur hôtel du Champ de Mars. La fête et les

femmes parées de beaucoup de bijoux et de peu d'étoffe est un ravissement pour des yeux d'homme.

Anne de Vouges passe... Comme elle est désirable dans sa robe de drap d'argent! Je m'approche d'elle ; elle me tend sa main que je serre. Mais ce n'est plus la franche poignée de mains de l'ami, c'est la sournoise caresse mêlée de bestialité de l'homme curieux de la femme. Elle le comprend et s'en étonne :

— Etes-vous ivre, André ?

— J'arrive à peine. Non, je n'ai rien bu, mais Annie, vous me semblez tellement différente de la cousine que vous êtes d'habitude! J'ai l'impression de vous voir pour la première fois.

— Que signifie cette plaisanterie ?

— Ah! je vous reconnais, maintenant. Vous venez de dire le mot sec qui détruit tout enthousiasme comme au temps des jeux de notre enfance. C'est ainsi que vous arrêtiez mes élans, lorsque je risquais un mot plus tendre.

On dirait que nous sommes oubliés dans un coin du jardin ; l'ombre des couples glisse devant nous, au loin, entre les arbres resplendissants de lumière et les jets d'eau de couleurs.

— Annie...

Ma main effleure le haut de son épaule.

— Laissez-moi, répond-elle, un peu bas, en couvrant sa gorge de son écharpe de gaze d'argent.

— C'est vous, Anne, qui devriez laisser Marcellin. Celui qui vous aime, c'est moi. Au fond, je n'ai jamais cessé de vous aimer. J'ignore quelle folie m'a fait agir lorsque j'ai poussé Marcellin Claran sur votre route ! Sans doute ce vice insensé d'assister à une bataille dont je croyais devoir être le médiateur. Suis-je le seul vaincu ? Il me faut avouer, maintenant que je souffre...

Un orchestre hawaïen grelotte une valse déchirante sur des instruments primitifs. Je me penche brusquement et j'embrasse l'épaule d'Anne, cet endroit de la

peau où je viens de poser ma main et qui me torturait. En relevant la tête, je surprends les yeux d'Anne qui se ferment. Ah ! plaisir rapide d'un pareil émoi ! Sa faiblesse est brève ; elle se redresse, redevenue, tout à coup, très maîtresse d'elle-même.

— Pourquoi avez-vous tant attendu pour parler ? Vous n'avez jamais compris, André, quelle confiance illimitée j'avais en vous ! Avec personne, je ne causais comme avec vous, le cœur aussi libre et aussi sincère.

— Ce bonheur, Anne, nous le retrouverons.

— Il est trop tard pour créer ensemble du bonheur, ce choc mystérieux de deux cœurs égarés. Je me punirais d'une telle défaillance. Je suis loyale, vous le savez : un jour, je quitterai mon mari, et je suivrai Marcellin Claran ; je l'aime et je veux être toute sa joie et toute sa force. Vous,— et elle m'offre un dernier sourire triste et délicieux,— vous n'êtes que le « *plaisir* » et vous n'auriez jamais pu m'être plus que cela... Or j'attends de la vie tout ce qu'elle m'a volé.

Anne a disparu. Je suis un peu ridicule, maintenant que mon exaltation a fui. Elle a raison...Je suis le plaisir, je suis tous les plaisirs, je suis le maître absolu de mes plaisirs, et je ne songe à arrêter leur course que lorsqu'ils me lassent. Et ne sont-ils pas, les plaisirs, des Hydres auxquelles repoussent autant de têtes qu'on leur en coupe et des têtes plus vigoureuses que celles que l'on a abattues ?

Sur une terrasse j'aperçois la silhouette de Marcellin qui se découpe en noir sur le fond blanc d'un mur de marbre. Il fait des gestes désordonnés en parlant à un ancien ministre. Il est inutile que je m'approche ; je devine les paroles du ministre, très compréhensif et très large d'idées parce qu'il n'est plus au pouvoir :

— Ce sont, en effet, des jeunes gens comme vous que le gouvernement devrait envoyer là-bas, en Russie. Vous voyez la vie sous un aspect neuf et plus vaste, et vous y

feriez de la besogne intéressante. Lisez donc, mon ami, le livre que j'ai publié récemment et dans lequel je raconte mon voyage en Russie.

Je devine aussi que Marcellin est ravi, qu'il va lui expliquer longuement ses opinions politiques, sa conception du bolchévisme, sa manière d'envisager le travail, le communisme et l'effort de l'homme d'aujourd'hui. Et c'est cet homme qui a la chance d'être aimé vraiment pour lui-même ! Mais quand donc prend-il le temps de penser à son amour ? Les héros d'autrefois étaient de meilleurs amants...

— A quoi rêvez-vous sous les arbres ? murmure à mon oreille Mme de Monteil.

— Savez-vous de plus émouvante légende à la louange de l'indestructible passion que cet amour qui mit dans des temps très anciens toute la Grèce en armes, et pour la seule Hélène, Troie livrée aux flammes et réduite en cendres ?

— Vous voilà amoureux d'Hélène de Troie, à présent ? interroge Mme de Monteil, et elle semble inquiète de la santé de mon cerveau.

— Je songe avec admiration, dis-je en continuant de penser tout haut, à ces forces invincibles qui naissent d'un plaisir comme l'amour. Loin d'être généreux et de là facilement ennuyeux, ce plaisir s'entoure de colère, de vengeance et se teinte magnifiquement de sang !

— Calmez-vous, mon enfant, l'amour n'est pas si dangereux que vous le croyez, répond la vieille dame maternellement. Il est des passions qui ne sont pas charnelles.

— Mais elles n'échappent pas à la calomnie ni à d'injustes châtiments. Ainsi, chère amie, on raconte dans l'histoire que Paulin ne voyait l'Impératrice Eudoxie que parce qu'elle était savante et qu'il était amoureux de son esprit et non de son corps ; un auteur du XVIIe siècle dit « que s'il s'approchait souvent de ce beau soleil, c'était pour en recevoir de la lumière et non pas de la chaleur » ;

néanmoins leurs fréquentes conversations donnèrent de la jalousie au faible Théodose, et vous savez qu'une pomme aussi funeste que celle de Pâris fut la cause de l'exil de Paulin en Cappadoce, ensuite de sa mort et du bannissement de l'impératrice.

Mme de Monteil me contemple consternée :

— Quelle journée ! Lebriac d'abord et vous maintenant ! Je vous avais prié de m'épargner la littérature. Vous devenez fou !

— Je vous demande pardon. Je rêvais...

— Et moi, je pars. Une honnête femme aux cheveux blancs ne peut rester ici. Ces Roxelane sont comme vous, ils ont dû perdre la raison. Venez voir.

La séduisante duchesse de Berry, fille incestueuse du Régent, eût probablement souri devant l'impudique vision qui s'offre alors à moi : penchées sur la balustrade fleurie de l'une des terrasses suspendues au-dessus de la rue, de blondes et gracieuses jeunes femmes glissent, à l'aide de nappes et d'écharpes, des bouteilles de champagne et des flacons de liqueur à des hommes qui leur tiennent des propos licencieux, assis sur le trottoir, en tenue de soirée.

Je demande à Mme de Monteil pour quelle raison l'accès de la maison leur est interdit.

— Ne comprenez-vous donc pas que l'on vient de les jeter dehors parce qu'ils sont complètement ivres ?

A ce moment précis, je vois en effet s'ouvrir une porte dérobée par laquelle surgissent deux valets de pied en culotte de velours bleu qui déposent, sur la chaussée, d'un air indifférent et distrait, un nouveau personnage qui ne leur résiste en aucune manière, mais dont la bouche éructe des vocables orduriers.

Anne de Vouges revient pour proposer à Mme de Monteil de la reconduire et me demande d'avertir Antoine de son départ. Hommes et femmes passent et repassent auprès de moi, marchent, dansent, parlent, rient, man-

gent, boivent, mais leurs gestes ne me paraissent pas naturels ; on dirait que leurs gestes sont fardés comme leurs figures ; ils ont tous le même visage hypocrite de la fausse *bonne éducation* et je ne saurais distinguer ceux qui s'ennuient de ceux qui s'amusent, pas plus que ceux qui sont peut-être heureux de ceux qui souffrent en secret. Parmi ces fantoches, je retrouve mon cousin Antoine.

— Antoine, dis-je, après l'avoir regardé un instant, êtes-vous allé voir les invités de marque que l'on a installés dans le ruisseau ? Prenez garde...

— A quoi donc pourrait-on prendre garde, mon cher, lorsque la vie est si belle ? Malheureusement cette fête prend fin, tout le monde s'en va et je ne me sens vraiment pas le courage de me coucher.

— Moi non plus, je suis un peu nerveux ce soir ; à propos, Antoine, il est inutile de vous préoccuper de votre femme ; — (je vous dis cela pour le cas problématique où il vous prendrait la fantaisie d'y songer) — elle est déjà rentrée.

Il a un moment de mauvaise humeur avant de me répondre :

— Par qui Anne s'est-elle fait reconduire ? Est-ce que M. Claran, même ici, se serait permis ?...

— Non, Anne est partie avec Mme de Monteil.

— C'est préférable et plus correct, dit-il, satisfait ; vous savez, André, ce n'est pas pour moi, mais à cause de ce que l'on aurait pu dire. Puisque je me trouve libre, mon cher petit, voulez-vous que je vous conduise dans un endroit que vous ignorez sûrement et qui, curieux comme je vous connais, ne manquera pas de vous intéresser.

J'accepte et nous désertons les jardins illuminés des Roxelane pour nous perdre dans la nuit. A l'intérieur d'une voiture délabrée, que nous avons hélée et qui nous emmène cahin-caha au pas boiteux de son vieux cheval,

Antoine et moi nous nous taisons. Je me sens mélancolique, tout à coup, et très las ; une soudaine fatigue s'empare de mon cerveau. Toutes les paroles de cette inutile soirée se confondent dans ma pensée ainsi que de lourdes vapeurs qui m'eussent intoxiqué : « ... Anne... Marcellin... le bonheur... mon plaisir... leur amour... » tandis que le silence d'Antoine de Vouges semble me crier : « Gloire aux sens ! »

XV

Notre voiture s'arrête au coin d'une rue sans trottoir. J'ai l'impression que je ne verrai jamais cette rue en plein jour, qu'elle n'existe du reste pas aux heures de lumière, mais qu'elle surgit de terre, la nuit, seulement, afin de servir de décor de théâtre à quelque drame sinistre. Nous descendons de voiture pour tourner dans l'impasse qui donne accès à un passage, étroit couloir sur le fronton duquel je lis : « *Passage de la Limande* », puis nous montons trois marches et, comme des fuyards, nous nous glissons le long d'un mur humide et lézardé jusque devant une porte vitrée au store baissé de couleur écrue, au-dessus de laquelle est suspendue une boule blanche éclairée où se détache en lettres de deuil le mot où vont sombrer toutes illusions : *Hôtel*. La porte s'ouvre ; j'ai un moment d'hésitation ; je crois aller subir une opération douloureuse dans une maison de santé. Une Algérienne robuste, habillée comme une infirmière, qui a l'air d'être très camarade avec Antoine et de bien connaître ses goûts, cherche à se renseigner sur les miens et me propose une spéculation avantageuse sur l'amour sous toutes ses formes et dans toutes ses dimensions en m'expliquant que si je voulais me donner la peine d'entrer dans deux salons (prisons sexuelles), je pourrais faire un choix dont je ne manquerai pas, ensuite, de lui être reconnaissant. Elle nous introduit dans une chambre de style Empire (Ah ! pourquoi se faut-il, Esther Marcyle, que

vous aussi vous ayez vécu dans une chambre Empire pareille à celle-ci ?) nous buvons une liqueur de fruits et j'écoute parler la tenancière de cette maison d'amour et de souffrance :

— Voyez-vous, Messieurs, il faut connaître les goûts des clients et je vous prie de croire que je connais mon monde. Vous ne pouvez pas vous douter des personnes qui viennent ici. Je connais tout Paris, car tout Paris défile, chez moi, *pour le plaisir*. On sait que ma maison est sûre, que l'on n'aura pas affaire avec la police et que je suis si discrète !

Depuis un temps immémorial, Elle, l'éternelle proxénète, connaît parfaitement le véritable visage des hommes qui nous paraît, à nous autres, indéchiffrable et composé.

Au bruit d'une sonnette, l'Algérienne se lève et s'excuse de devoir nous laisser un moment pour recevoir un client. J'écarte alors un rideau de la fenêtre et, à travers une fente du volet, je vois entrer un homme qui cache sa figure dans le col relevé de son manteau pour éviter d'être reconnu. Je vois au bout du passage, fermé par une grille comme un ghetto, apparaître un autre homme qui a dû faire attendre son automobile au coin de la rue pour ne pas donner à son chauffeur le droit de le dévisager en souriant. Hypocrisie, masque immonde, lâcheté du mondain qui va se vautrer, bientôt, dans la puanteur de la boue universelle ! Ces hommes élégants, — qui étaient peut-être à la même soirée que moi, — montent dans cette maison avec l'aspect des autruches qui cachent leur tête derrière une pierre croyant ainsi devenir invisibles pour le chasseur. Je vois arriver encore une autre personne : cette fois, c'est un vieillard courbé, mais qui redresse la tête avec un reste de prétentieuse vigueur. Il est grotesque et ne comprend pas que les vieillards aux mains sèches, aux membres rompus, les vieillards, pauvres corps impuissants à l'action malgré leur

esprit lucide encore quelquefois, sont des êtres à demi-vivants et morts un peu cependant. Comme les vagues apparitions des vaisseaux qui traversent, dans la brume, les mers argentées, voyageur et toujours étranger, l'homme passe et disparaît. Hier: des souvenirs... aujourd'hui: une heure d'amour... demain : un regard de haine... voilà qui remplit toute une vie de douleur. Vieillards, vous regardez avec des sourires navrés les jeunes pleins d'espoirs qui déjà vous oublient, mais vos yeux mi-éteints ne devraient-ils pas être tournés vers un horizon immense hors de la mémoire des hommes ?

L'Algérienne remonte :

— Je vous demande pardon, Messieurs, j'avais un ancien ministre auquel je tiens toujours *à faire plaisir*. Je reçois également la visite des femmes du monde, car je m'étais faite, avant de m'installer ici, beaucoup de relations — (et elle appuie sur ce mot avec emphase) — chez la princesse de Grawburland, où je servais comme femme de chambre. Ah ! ces grandes dames, Messieurs, elles sont pourtant comme nous ! Si je vous disais que je voyais la princesse priser de la coco avec l'infant don Pedro ! De nombreuses personnes qui m'ont connue chez la princesse de Grawburland ne manquent pas de venir me voir, maintenant que je me suis établie à la *Limande*. Je reçois aussi pas mal d'hommes de lettres et je reconnais leurs photographies dans les journaux. Ceux-là sont exigeants et ils ont des idées bizarres... Par exemple Meursan, vous devez le connaître, il vient souvent, très souvent. Celui-là, vous ne vous imaginez pas quel type excentrique il est ! Malade, il se traîne jusque chez moi, et il faut pendant toute la nuit lui raconter des histoires. Même...

Elle se penche vers mon oreille et y déverse un torrent d'horreurs sur la vie privée de Meursan, cet homme que j'admire, ce grand poète d'une probité littéraire indiscutable, un de nos plus étincelants génies !

Révolté, je crie :

— Assez ! Assez !

Évidemment la vie privée des autres ne nous regarde pas, mais faut-il donc vraiment que tous les hommes soient semblables quand le démon du plaisir les martyrise, le sur-homme et le médiocre, le génie et l'idiot ? Épouvanté, je me sauve et me précipite dans la nuit comme si j'étais poursuivi par la meute de toutes les Erinnyes d'un Enfer dont j'aurais miraculeusement réussi à m'échapper. Je rentre chez moi et, dans l'obscurité de ma chambre, je crois encore discerner le large sourire et les dents blanches de l'Algérienne qui me vomit à la face l'ignominieuse vérité !

L'insomnie torture comme une mort qui se refuse. Chaque quart d'heure sonne, puis ce sont les heures, le vent qui frappe à la trappe de la cheminée, mille détails qui exaspèrent et irritent. Je me tourne et me retourne entre mes draps brûlants, car il m'est impossible de demeurer étendu sur le côté gauche ; il me semble, alors, entendre battre mon cœur, et cette imaginaire impression m'est douloureuse. Je pense qu'une seconde, seulement, suffit à déterminer l'arrêt définitif de l'admirable mouvement d'horlogerie qu'est le cœur humain qui, parfois, grâce au mystérieux sortilège de la vie, peut battre également durant un siècle. Je redoute cette syncope et, de même qu'il m'est pénible d'entendre, dans le silence de la nuit ou du travail, le monotone balancement d'une pendule, de même je ne puis, sans émotion, ni placer ma main à l'endroit du cœur, ni écouter palpiter cet organe, mon oreille posée sur la poitrine d'une créature vivante. Ah ! si brusquement, me dis-je, il allait s'arrêter de battre ! J'enfouis ma tête dans l'oreiller pour pleurer de rage sur le temps perdu : je songe que j'aurais pu agir, faire de grandes choses, partir pour de longs voyages, vivre en sage, mourir en héros... Mais je confonds inutilement toutes les routes de la terre et, dans la vague clarté de la nuit qui prend fin, il semble qu'une chevelure luise et caresse

mon visage halluciné et que, pitoyables, deux beaux yeux consolent et endorment ma tristesse de leur divine et muette chanson.

Je goûte enfin le repos du matin : le meilleur, le seul qui ne soit pas une imitation de la mort. Le soir, je me débats contre l'assoupissement qui, peu à peu, m'envahit, écrase mes paupières, engourdit mes membres, les allonge dans la forme identique à celle qu'ils prendront, plus tard, au tombeau. L'inhumaine inconscience, apprentissage de la mort, me terrifie. C'est la raison pour laquelle il me plaît de veiller tard et de ne m'endormir qu'au matin, car, alors, je repose plutôt que je ne dors, et mon corps n'est pas tout à fait inconscient. Au moment de m'endormir je ne puis m'empêcher de penser que, peut-être, je ne me réveillerai plus. Cependant, la nuit dévide dans le temps l'écheveau de ses heures, et voici l'aube qui me permet de songer au plaisir du sommeil, sommeil lucide dont je profite à demi-éveillé : j'entends remuer dans le couloir, les domestiques balayer les pièces voisines, l'eau couler pour les bains qu'ils préparent, la vie respirer à côté de moi. Je suis, enfin, délivré du silence de la nuit ! Un domestique m'apporte une tasse de tisane, mon courrier, et, en ouvrant machinalement les journaux, j'apprends, ce matin, une effroyable nouvelle : Meursan est mort dans la nuit ! Ainsi, lui aussi ! Meursan après Henry de Vouges ! Je lis tous les détails de la fin héroïque du poète qui s'était entièrement voué à son art, qui ne semblait regarder l'existence qu'au travers de son œuvre, et dont la bonté seule dépassait l'intelligence, et je m'aperçois avec consternation qu'il expira à l'heure précise où, dans la maison close, l'Algérienne se moquait de lui ! J'éprouve un sentiment d'indéfinissable honte à l'idée que j'ai participé, par ma présence, au sacrilège de sa mémoire ! J'y songe avec frémissement, les yeux fermés, à la recherche de cette inconscience que je déteste et, tandis que la femme de chambre ouvre largement les

fenêtres, je sens toute la douceur du proche été venir jusqu'à mon lit pour me baiser aux lèvres, le sang courir dans mes veines, toute la saison pénétrer dans ma poitrine, et, triste à cause de ce nouveau mort, heureux de ma propre santé, je m'enthousiasme du splendide éclat de la vie flétri par la mort, de l'ardente et pathétique défaite de la vie, de la vie impuissante bien que magnanime. Ah ! songer qu'il faudra ne plus subir les lourds rayons dorés de la chaleur, que nous ne boirons plus les limpides matins d'Avril, que nous ne nous agiterons plus selon le mouvement spirituel de l'effort de l'action ! Faibles humains, mes amis, nous nous écartons du cher et noble domaine de la lumière ! Se peut-il que, toujours sans remède, une obscurité éternelle nous soit infligée ? *Le châtiment est de savoir qu'il faudra se résoudre à ne plus être.*

Orgueilleuse pensée de l'homme, à quelque glorieux sommet que tu réussisses à t'élever, l'impitoyable flèche du destin vole vers toi pour abattre ta chimère et la blesser mortellement. Ils montent dans la vie, les futurs héros de l'histoire de demain ! Se pourra-t-il qu'à leur tour, ils cessent d'étonner l'univers par leur génie ? Ah ! je vois déjà le ciseau choir de la main à jamais rigide des futurs Michel-Ange, les couleurs pâlir et se déssécher sur les sublimes palettes des futurs Vinci, les pages du livre tomber en poussière entre les doigts glacés des futurs Eschyle, expirer la poésie sur les lèvres livides des futurs Shelley, les harmonies s'épuiser, et se taire tous les futurs Wagner et tous les futurs Debussy !

Respire-t-il vraiment un homme, conscient à la fois de sa force et de sa fragilité, qui consente d'accepter stoïquement que tout, ici-bas, soit définitivement assourdi par le calme de la mort, le souffle et le rêve, l'espoir et l'amour, sans qu'une immense pitié envahisse son cœur et le fasse pleurer sur toutes les futures douleurs des mères et les peines des petits enfants, sur la fatigue des voya-

geurs errants, sur l'œuvre inachevée des savants arrachés à leur studieuse méditation et celle de tous les créateurs, sur le mal inguérissable de tous les amants, de tous les Titus et de toutes les Bérénice, de tous les Pelléas et de toutes les Mélisande, sur toutes les inquiétudes des futurs Hamlet, tous les désespoirs des Lorrenzaccio, toutes les ambitions des Julien Sorel, sur toutes les Antigone, dont le lit nuptial est creusé dans la demeure innombrable des morts ?

XVI

Notre vie est partagée en chapitres : chacun de nos plaisirs en est un nouveau, et la roue du plaisir en tourne elle-même les pages jusqu'à la mort. Nos plaisirs sont des petits objets colorés placés dans le kaléidoscope de notre cœur pour y produire des dessins agréables et variés qui embelliront notre existence, mais l'amour se confond avec la mort, comme l'ont vu les anciens qui consacraient à Vénus le cyprès funéraire, et le véritable amour possède le visage hermétique et pâle des statues.

Anne de Vouges va fuir avec Marcellin Claran ; leur départ est décidé ; il ne me reste plus qu'à m'habituer à cette idée. Quant à Antoine, j'ignore de quelle façon il apprendra cette nouvelle et quelle sera son attitude de mari lâché. Maintenant que l'irrémédiable va s'établir entre nous, je me rends compte, subitement, de la place occupée dans mon cœur par ma cousine et de l'amour que j'avais pour elle. Entraîné à la voir constamment, sans difficulté, j'avais coutume de la considérer comme ma parente préférée, pas tout à fait une sœur et davantage qu'une confidente, mais, aujourd'hui, que nous devons nous quitter pour ne peut-être jamais nous revoir, j'envisage pleinement tout le bonheur qu'elle fut pour moi, tout ce qu'elle aurait pu m'être encore, tout ce dont je manquerai dorénavant. Lorsque l'on parle de l'amour, on énumère aussitôt les joies et les chagrins des amants :

on oublie souvent que le plus cruel tourment se nomme l'absence. Les plus fortes passions sont, presque toujours, contrecarrées par les événements et brisées par la séparation. C'est alors que les amants passionnés ont recours aux lettres pour exalter leur amour. Dans mon enfance je retrouvais ma cousine Anne, chaque été, dans notre maison de Normandie. Durant tout l'hiver et le printemps qui précédaient les vacances, mon imagination puérile faisait grandir le parc et ses arbres, l'allée des châtaigniers, le verger et aussi la grand'place du village. A chaque retour, je retrouvais, avec une navrante déception, la maison et le jardin moins vastes que mon esprit ne se complaisait, avec exagération, à se les dessiner, et, avec l'âge de raison, si toutefois il existe un tel âge, ma mémoire finit par conserver aux images du passé les formes intactes et les dimensions qu'elles n'auraient jamais dû cesser d'avoir pour moi. Sans doute était-ce l'indice que le temps n'était plus où j'accordais aux choses un air souverain qu'elles n'avaient point et qu'elles n'acquerraient jamais ; peut-être était-ce un des aspects de l'amour ainsi que le concevait mon esprit d'enfant.

J'ai refusé de conduire Anne et Marcellin jusqu'à la gare, car je me suis rappelé que, l'autre jour, un de mes meilleurs amis, délicieux poète, m'avait dit que lorsqu'une femme prend le train avec un homme, elle rêve plutôt de partir avec celui qui demeure sur le quai. Pourtant ma cousine m'a promis de venir me faire ses adieux, ce soir. Je l'attends, en fumant, allongé sur mon divan que recouvre une gandourah arabe ; un fauteuil Régence, au velours d'Utrecht grenat, est préparé pour elle ; les yeux fermés, je répète la mauvaise littérature que je voudrais lui réciter :... « Anne, nous passerons notre vie à être séparés ; désormais notre tendresse sera bâtie sur du silence ; je m'exalterai inutilement devant votre image ; votre pensée me sera une élévation. Cependant il se peut que cette passion devienne le simple reflet de mes rêves

et qu'ainsi que le saut de loup bordé de glaïeuls et de pavots au bout de la pelouse, qui m'avait longuement paru un infranchissable précipice et que je trouve étroit aujourd'hui, elle s'effondre avec la réalité retrouvée. Ah ! chère Annie, elle arrive toujours l'heure déchirante de notre vie où nous doutons affreusement de nous-même ! Le silence... et aussi tous ces désirs dont votre âme est pleine et qui sont autant d'obstacles entre vous et moi. Mais puis-je vous tenir rigueur d'avoir d'autres tendresses ? Je veillerai bien sur la mienne, n'en doutez point, afin de chasser l'indifférence, si de son pas muet elle tentait de m'envahir. J'aurais alors des gestes humbles pour refaire notre chère tendresse... »

Les instants passent... Bientôt Anne sera près de moi, puis elle sortira de cette chambre, et le moment tant attendu ne sera plus qu'un souvenir. J'éprouve quelque chose d'atroce à la pensée de revoir, une dernière fois, avant que l'amour s'enfuie de mon cœur et que l'indifférence s'en empare, le visage de cette femme adorée : chère figure que je croyais si bien connaître, regards dont aucun éclair ne m'échappait, lèvres dont je comprenais l'immobilité, vous disparaîtrez peu à peu de ma mémoire comme des fumées dans le ciel! Que de fronts pâles, que de chevelures tourmentées, que de narines frémissantes ai-je ainsi oubliés, et que, tôt ou tard, le hasard me fait rencontrer, hélas ! sans qu'aucune rougeur me monte aux joues, sans qu'aucun feu torture ma sensibilité ? N'est-ce pas alors un semblant de mort que cet attentat meurtrier au souvenir? J'aurai pâli devant vous, beaux visages jadis aimés, j'aurai vécu par vous et pour vous, j'aurai pressé entre mes mains brûlantes vos formes désirées, je vous aurai juré un éternel amour, j'aurai ri, j'aurai pleuré, j'aurai cueilli des sourires sur le coin de vos lèvres, j'aurai bu vos larmes, et puis, après vous avoir abandonnés, je vous rencontrerai, un jour, à un carrefour de la vie, sans étonnement, sans sursaut de joie, de

chagrin ou de haine, et, tristement indifférent, je ne reconnaîtrai rien de ce qui fut ma jeunesse !

L'ampoule électrique, dissimulée dans le cadre aux papillons du Brésil au-dessus du divan, donne une diffuse lumière, et l'ombre autour de moi est étrange. L'heure avance et Anne n'arrive pas. Peut-être a-t-elle changé d'avis à l'instant de s'exiler ? Comme ma pensée flotte, incertaine, sur mes papiers, sur mon bureau, sur les livres rangés dans les rayons de mes bibliothèques, peu à peu, le fauteuil préparé pour ma cousine prend la multiple forme humaine du souvenir.

Je reconnais le visage flétri de ma première amie du temps que j'étais encore au lycée et que je lisais les livres de Stendhal en classe de mathématiques, amie qui se plaisait à tisonner les bûches enflammées et dont l'humeur, folle ou amoureuse, se révélait jusqu'en ce jeu. Avec un parfum suranné me reviennent, ce soir, les souvenirs d'antan. Ils sont morts avec bien d'autres ; vous-même, Anne, ma cousine, vous ne serez plus dans mon cœur qu'un nom parmi des noms. Mais pourquoi cette lente mélancolie me pénètre-t-elle, tandis que, songeant à la mort de tout mon passé, j'évoque un feu magique de braise et d'ombre où rampe tout un monde de reptiles ? Je me rappelle les longues promenades sur les quais à la nuit avec une amie oubliée, et, aussi, les recherches de bibelots anciens chez les marchands de bric-à-brac de la rive gauche, avec une douce amie blonde. Se souvient-elle de l'automne de jadis, la douce amie blonde, chargé de ses myriades de grappes bleuâtres, et de sa dernière exquise forêt de fleurs avec son parfum harmonieux comme des musiques assourdies et de son allégresse mourante parmi les cris déchirants des oiseaux migrateurs ? Se souvient-elle de l'automne et de son jardin ébloui par les rayons du soleil de midi inondant la maison, et du banc de marbre laiteux d'où son écharpe tombait jusque dans l'eau du bassin tandis qu'elle mirait son visage à

l'ombre des dauphins ? Se souvient-elle de l'automne de jadis, ma douce sœur ? Ou bien, contemplant, solitaire, la flambée qui dans l'âtre jaillit pour, bienfaisante, réchauffer ses mains vieillies, essaye-t-elle, mais en vain, de rallumer les cendres froides de son cœur ?

Ma pensée revient vers Anne. Encore de chères habitudes qu'il va falloir perdre !

Cependant une nouvelle apparition prend place dans le fauteuil en face de moi. Ah ! ne cesseras-tu donc jamais de me poursuivre, fantôme de la danseuse morte, fantôme du pierrot noir ? Si je suis coupable d'un crime, punis-moi, Dieu, Monstre, Destinée, Iniquité superbe ! Mais délivre-moi du doute! La main tendue vers le fauteuil vide, je m'écrie : « Non, je ne suis pas ton bourreau ! Moi qui ai horreur de la mort, je n'ai pas pu donner la mort à un être vivant... C'est impossible!... Rassure-moi, je t'en conjure. »

Il me semble dans mon délire que l'ombre me répond : « Tu es innocent. Moi qui désirais peut-être disparaître, ne fus-je point maladroite ? Mais je ne me rappelle pas que tes mains m'aient frappée. Et puis, tu sais, les morts pardonnent... Ils n'ont plus que cela à faire. Tu croyais qu'il fallait aller au devant du Bonheur, et tu ne comprenais pas que tu devais, avant tout, te faire une idée du Bonheur et la réaliser. Chacun peut et doit réaliser dans l'esprit sa personnelle idée du bonheur. Préoccupé par l'énigme de ces « espaces infinis » dont s'épouvantait Pascal, tu refusais de participer au frugal repas de la vie, afin de poursuivre le rêve et la chimère. Tu confondais la tyrannie avec la domination et l'amour avec l'adoration perpétuelle ; ton orgueil d'homme voulait tout posséder et se contentait d'humilier une femme ; tu lui reprochais de ne pas t'apporter le secret de la vie ; je ne pouvais t'interroger, car je ne te comprenais pas... Tu étais ambitieux, ensorcelé par le travail de l'intelligence qui est le seul moyen de se donner l'illu-

sion d'être éternel, et nous courions tous les deux après la gloire, pauvre enfant, cette fille folle et poitrinaire qui nous trompait et dont nous étions jaloux parce que chacun de nous la préférait à l'autre. C'est elle, elle seule qui m'a tuée. »

Lentement je reviens à la raison. Un calme retentissant m'environne et l'ombre chaleureuse du souvenir se dissipe. Je m'efforce de songer à l'immortelle jeunesse du visage épars de la volupté !

Mais Anne n'est pas encore arrivée. Je regarde ma montre et je m'aperçois avec angoisse que l'heure de son train est déjà passée. A-t-elle ajourné son départ ou bien aurait-elle vraiment pu partir ainsi sans me dire un dernier adieu ? Je me désespère. Moi qui voulais tout tenter pour l'obliger à rester et qui rêvais de la posséder une fois avant cette séparation !

On sonne à la porte d'entrée ; sûrement, c'est elle. Je me précipite dans le couloir, car à cette heure, tout le monde est couché, et seul je veille. Ce n'est pas Anne que j'aperçois sur le seuil, mais un valet de pied me remet une lettre de la part de la comtesse de Vouges. Revenu de ma surprise, je déchire l'enveloppe et je lis :

Pardonnez-moi, André, de manquer à ma parole. Je sais, maintenant, qu'il est nécessaire d'avoir un grand courage pour tout abandonner, même ceux que l'on n'aime plus. J'ai craint, si je vous voyais, de ne plus avoir la force de partir avec Marcellin.

ANNIE.

J'allume une cigarette pour éviter de m'attendrir sur cet émouvant et triste aveu qui me bouleverse. Ce billet m'annonce les heures dolentes à vivre sans nouvelle de ma cousine. Un grand trou se fait dans mon cerveau ; je ne me souviens plus au juste de la couleur des yeux d'Anne, ses yeux qui n'auront pas suivi, une dernière fois, le long des rayons les titres de mes livres, les coussins ne conserveront pas la forme de son corps et son parfum;

je n'aurai pas vu sur le fond violet du mur se dessiner l'ombre de ses cheveux bruns aux reflets bleus, pleins d'étincelles fugaces comme la douce fourrure des chats.

Mes paupières alourdies se ferment derrière le brouillard teinté de ma cigarette ; dans l'air saturé de tabac turc, je me perds, entraîné vers Anne, dans l'opacité des songes prématurés. Sonorités assoupies, les mots qu'elle m'a écrits et que je récite par cœur, vibrent à mon oreille, ainsi qu'une légendaire complainte chantée au clair de la lune : ils m'instruisent de la douleur humaine, car je ne sais rien.

XVII

Prostration, puis, réaction, réaction très violente. Je suis furieux...

Non, non, je ne vais pas demeurer ainsi, abattu, énervé, lorsque le seul coupable, Antoine de Vouges, se frotte silencieusement les mains, là-bas, dans son petit hôtel, acheté par sa femme, et que sa femme, enfuie avec Marcellin, lui a laissé, généreusement, comme pour racheter sa faute ! S'il n'y avait que mes fantaisies, un peu cruelles, je l'avoue, il n'y aurait que de la littérature en action, de la morale à l'usage des poètes, mais il y a le personnage du dernier des preux qui est venu me voler ma cousine, cet objet féminin m'appartenant par les liens du sang et du désir obscur, une sorte de parenté sournoise entre la volupté et l'esprit de famille. Il y a cet intrus, ce héros fatal, beaucoup plus souteneur légitime que *souteneur blanc!* Je ne peux pas, je ne dois pas le laisser impuni ou, tout au moins, dans l'ignorance de ma propre culpabilité. Il eût mieux valu pour nous qu'Antoine de Vouges ne se soit pas trouvé entre Anne et moi. (Je ne me souviens déjà plus de l'attrait charnel qu'une femme prend toujours à mes yeux quand elle est convoitée par un autre !)

Je suis indécis. Irai-je ? N'irai-je pas ? Je sors, après

une toilette de circonstance, un demi-deuil correct de parent éloigné. Il fait beau, un temps de mai qui éveille les branches de nos arbres en prison dans la capitale du doux pays de France. Il y a de la boue dans les rues et du bleu dans les airs. On sent venir le déclic, on sent que, de nouveau, de *renouveau*, le soleil va dominer et que lui, le grand chauffeur divin, l'automobiliste de nos désirs, il pressera son accélérateur, et ce sera une fois de plus la sarabande coutumière de nos naïves passions, passions trop humaines, dont l'impassible, la « vraiment marâtre » nature nous fauchera bientôt, dans sa verte espérance, l'éphémère moisson.

Comme j'hésite encore, je vais à pied et je gagne lentement la grande avenue du Bois. Il y a là une multitude de désœuvrés ; ils respirent, ils soupirent eux aussi après des choses tout à fait insaisissables, et cela les rend un peu ridicules : Amour! Guérison ! Rajeunissement! Je suis étonné du grand nombre d'enfants que je rencontre. On prétend que notre pays se dépeuple ! Mais ce que je vois là, c'est de la *graine de riches*, les pénibles éclosions pour lesquelles on n'a pas assez du bon fumier de l'or et des tuteurs de l'hygiène. Leur nombre n'est qu'un trompe l'œil, ils sont seulement tous réunis ; ainsi, dans les différents salons ouverts à notre curiosité, ce sont toujours les mêmes figurants qui défilent. Ceux que je ne rencontrerai pas, ce sont les enfants souffreteux des petits employés qui n'ont pas le loisir de les envoyer dans les jardins publics suivis de nurses enrubannées, de bonnes à tout faire dont le luxe est de ne rien faire.

Je me suis assis sur un banc, en face d'un rond-point où cascade la chevelure fluide d'un saule argenté. Des jacinthes commencent à se faner autour de l'arbrisseau, et ce mystérieux harem de parfums exquis semble se mourir parce qu'il est loin de la majestueuse liberté de ces arbres sultans dont les vastes bras peuvent choisir.

Une petite fille est là qui m'épie : sept ans, robe courte,

mollets nus, béret de laine blanche à pompon de soie rose. Elle est plus que jolie, déjà troublante avec le profil aigu d'un visage à la pâleur chaude, avec ses yeux coulissés, aux intenses cils noirs et aux sourcils finement jetés dessus comme l'accent d'un mot espagnol. Toute sa race évidente de fille riche, dont les parents le furent toujours, se concentre dans le port de la tête, le profil arrêté sur le fond émeraude de la pelouse, une sorte d'âpreté rageuse de petit animal piaffant sur place. Je l'examine attentivement, et je m'intéresse à ce hors-d'œuvre de la vie. J'ai tout le temps d'arriver chez Antoine de Vouges pour lui dire ce que j'ai la redoutable intention de lui révéler. S'il me soufflette, je sens que je suis de taille à l'assommer, tellement je désire me venger de la fuite de sa femme qui n'eut pas, elle, la froide passionnée, la fière volonté de choisir ou de me donner une première et dernière volupté en s'éloignant. (On s'embrasse si bien sur le quai d'une gare!)

La petite bête à tête de laine blanche, pomponnée de rose, me regarde et louche ensuite vers sa gouvernante, une grosse brune qui cause, non loin de mon banc, avec une nourrice qui tient les poignées d'ivoire d'un berceau-voiture. J'observe ces deux solides piliers de la liberté des riches, ces deux esclaves qui s'en donnent à cœur joie sur les intimes défaillances de leurs maîtres. Il doit y avoir du plaisir à se moquer de Madame, quand on connaît tous les secrets de son cabinet de toilette, et de Monsieur, lorsqu'on a surpris les hoquets de sa conversation au petit déjeuner du matin!

La petite fille s'avance à pas comptés vers les dentelures de fer qui gardent le rond-point aux jacinthes. Cette barrière a un peu l'aspect d'un feston de lingerie, mais, déjà, c'est le fatal indice de la défense, c'est la loi communément acceptée, de ne pas dépasser les limites d'une bienséance illusoire, car le gazon fut, de tout temps, inventé pour servir de tapis à la danse des nymphes qui s'éche-

vellent en guirlande autour d'un arbre, un vieux faune d'arbre, et y foulent le plus naturellement du monde les fleurs qui sont là pour ce rôle modeste et effacé. Je comprends. La petite a bien envie de cueillir une jacinthe. Elle attend que sa gouvernante tourne la tête pour risquer le bond, le rapt, et revenir, sagement, à ses jeux innocents. Ah! quelle est donc déplaisante, cette gouvernante, de ne pas céder la place! Elle parle, parle, mais ne quitte pas, du coin de l'œil, le trésor confié à sa vigilance.

Le trésor n'a pas peur d'être volé ; il a seulement le farouche désir de voler lui-même. Ces fleurs ne sont pas plus belles que celles qui ornent la jardinière du boudoir ou la corbeille de la table de la salle à manger ; elles sont passées de nuance, déjà mourantes, mais elles ont ce merveilleux attrait d'être les fleurs défendues...par ce frêle feston qu'on enjamberait si bien. Les agents de ville ne sont jamais là, et le garde, le fameux garde, blasonné aux armes de la ville, dont on fait peur aux enfants qui jouent dans les squares, on ne le voit jamais. C'est une sorte de Croquemitaine en baudruche que le doute a depuis longtemps dégonflé même chez les tout petits. Nous sommes, les Parisiens, des sceptiques, dès notre naissance.

La fillette, sans cesser de guetter sa gardienne particulière, rencontre mon regard. Je souris, en pinçant la bouche, ce qui indique le plus clairement que j'offre ma complicité. Elle sourit, puis, hardiment, consciente déjà de l'éternelle lâcheté du mâle, elle vient s'asseoir sur l'autre extrémité du banc.

— Est-ce que vous croyez, Monsieur, que je serai beaucoup punie ?

Je réponds absolument pénétré de mon devoir de complice :

— Pour une jacinthe fanée, non, je ne crois pas.

— Oui, c'est des fleurs perdues. J'en ramasserai une, et je la mettrai dans l'eau pour qu'elle sente plus bon, n'est-ce pas, Monsieur ?

Il y a ceci de féroce chez cette jeune élève en cambriolage qu'elle a l'idée de m'attendrir sur la pureté de ses intentions.

— Voulez-vous que j'aille la chercher ?

Elle me contemple, extasiée :

— Ça serait chic, si tu fais ça, Monsieur.

— Quelle couleur faut-il choisir ?

La petite Eve réfléchit, se rapproche, et baissant le ton :

— Comme tu es plus grand que moi, tu pourrais en prendre davantage. (Elle compte sur ses doigts) : une rouge, une bleue, une blanche.

— C'est donc le drapeau français que vous me demandez, Mademoiselle ?

Elle rit. Mise en confiance, la rouée de sept ans me déclare, à voix contenue, très femme du monde, car elle ne veut pas avoir le mauvais genre de parler haut à quelqu'un qu'elle ne connaît pas :

— Je vais tout vous dire ; j'ai jeté ma balle dans le rond... j'ai dit à Miss que je voulais aller la chercher ; alors j'aurais pris une jacinthe du même coup. Miss a tout défendu. Je ne peux plus reprendre ma balle ni ramasser ma fleur. Ce n'est pas drôle, hein, Monsieur ?

— En effet, tout est perdu, fors l'honneur. De quel côté avez-vous jeté la balle ?

Elle regarde sa gouvernante anglaise, puis, se tournant vivement, elle me désigne un point vague.

— Elle est grise, ma balle, avec une ceinture dorée. Je la vois d'ici.

Le malheur, c'est que moi je ne la vois pas ; et le comble de l'ennui, c'est que l'anglaise surprend la petite en plein colloque sentimental avec un inconnu.

Si cet inconnu était un homme mal habillé, ça ne traînerait pas : j'irais au poste en qualité de satyre. Et si, bien habillé, je me montrais d'un âge infiniment respectable, je n'aurais plus qu'à vider mon portefeuille dans

le tablier de la bonne de chambre, tellement parfaites sont nos mœurs ?

— Do'nt sit down there ; go along and play some where else, ordonne la gouvernante d'une voix autoritaire.

La petite se lève, un doigt dans la bouche. Mon Dieu ! qu'elle est donc jolie, et comme son innocence la revêt d'une lumière pure sous ce radieux soleil de mai !

— Monsieur, murmure-t-elle entre ses dents (encore ses dents de lait, je suppose), fais semblant de rien et regarde en l'air. On se connaît pas... mais va me chercher la balle. Comment veux-tu que je joue maintenant ? J'ai plus rien pour courir après.

Je me lève, et, tranquillement, à l'allure du flâneur qui regarde en l'air, en effet, je franchis le feston, pour moi invisible, du rond-point, je piétine, je cueille et je trouve. C'est moins que la conquête de la Toison d'or, cette balle rayée d'un cercle jaune, cependant, j'ai un instant l'orgueil de Jason en la découvrant après avoir arraché trois fleurs. La fillette s'est élancée de l'autre côté, à cloche pied, parce que c'est plus innocent. On lui a dit d'aller jouer ailleurs, elle y va et me rejoint triomphante. Je lui donne la balle, les fleurs.

— Merci, Monsieur, tu es tout plein gentil. Quand je reviendrai, demain, je t'apporterai un caramel au café. Je les aime beaucoup.

Elle ne doute pas une minute que je serai fidèle au rendez-vous. Qu'ai-je de mieux à faire à ses yeux ? Demain, Antoine de Vouges, que, de ce pas, je vais injurier, essaiera de me casser la figure. Puis la petite ajoute, ses deux mains dans la mienne, avec, tout à coup, un accent sauvage, une voix inattendue de petite faunesse qui trépigne, les chevilles embarrassées d'une liane qu'elle n'a pas aperçue dans sa course au plaisir :

— Tu comprends, Monsieur, on vient jouer ici ; tout est défendu...tout...on ne peut pas courir parce qu'on tomberait, on ne peut pas prendre une fleur parce que

c'est entouré de fer, on ne peut pas parler aux gens parce qu'ils ne sont pas convenables, on ne peut pas s'asseoir parce qu'on abîme sa robe sur les bancs sales,on ne peut pas... rien, quoi ! C'est ça se promener et s'amuser? Faut faire la dame et baisser les yeux ? Non ! ça, c'est pas du plaisir, Monsieur, c'est de la pénitence.

Ah ! Comme elle a raison, la petite fille, et comme c'est bien le tableau de la vie, de la belle vie moderne ! Tout est défendu, tout est impossible, mais les parents nous disent : « Allez jouer,amusez-vous! » Quand nous sommes devenus grands, c'est encore la même histoire, les mêmes défenses que nous sommes censés admettre et respecter ; mais sommes-nous bien sûrs de ne pas nous rencontrer, un beau jour, face à face, avec nos instincts réels, notre désir secret de cueillir la fleur inaccessible ou de jeter très loin la balle rebondissante de notre cerveau, quitte à ne pas pouvoir la suivre de toute la lourdeur de notre pauvre corps empêtré de chaînes ?

Je m'éloigne,pendant que la petite faunesse, armée de ses trois fleurs en drapeau, m'adresse un joli signe d'intelligence.

XVIII

Le petit hôtel Vouges paraît désert et le portier, dès mon entrée, parle bas comme dans la maison d'un mort.

— Je ne sais pas si Monsieur le Comte...

— Monsieur le Comte est toujours mon cousin, et il me recevra.

Le concierge le sait bien que je suis le parent de son maître ! Ce qui bouleverse les usages, aujourd'hui, c'est que Mme la Comtesse est partie, a fui le domicile conjugal. Cela fait du tort à la famille. Moi, le cousin, je ne dois pas peser lourd dans la balance du nouveau protocole. Mon accent sec, résolu, doit donner à songer, aussi les portières s'écartent ; le domestique, me précédant, semble se détacher de l'aventure qui se prépare. Est-ce que

je viens réclamer quelque chose de la part de ma cousine coupable ou implorer un pardon qu'on ne lui accordera certainement pas, car il est trop tard, et toute la valetaille a déjà connaissance de la catastrophe ? Cependant, aux regards humblement embarrassés du valet de chambre d'Antoine, je crois comprendre que ce n'est peut-être pas à la femme légitime qu'il pense.

Il n'y a pas une semaine qu'Anne est sortie de chez elle, et je dis de *chez elle* avec assurance puisque le petit hôtel fut acheté de ses deniers.

— Comment va, cher ? me dit Antoine qui rentre dans le boudoir où l'on m'a fait un peu attendre.

Le ton est absolument léger, cordial, simple, je dirai même bon enfant. Je suis malgré moi saisi par ce ton-là. Nous n'allons pas rester cousins, j'espère ? Je le toise, les yeux brûlants. J'ai comme une envie de pleurer ou de lui cracher ma colère au visage. Autour de nous, c'est le joli décor de l'ancien boudoir bleu paon de ma pauvre cousine, et j'évoque la grâce un peu froide, toute de réserve, de cette femme auprès de laquelle j'ai passé le meilleur de mon existence d'enfant sans voir en elle autre chose qu'une compagne de jeux plus sage que les autres, alors qu'elle aurait pu me faire le don sacré de sa première folie de jeune fille.

Il y a, devant une fenêtre, sur un socle de laque rouge, un petit pommier chinois, un vieux petit arbre aux brindilles vert-clair, de la nuance même des feuilles du saule argenté de l'avenue du Bois. Il imite le grand qui apparaît, sous le tulle du store, comme lointain, dans une perspective indécise ? Est-ce un arbre enfant ou un arbre vieillard? Quand j'étais ce gamin déjà frémissant de tous les désirs, avais-je déjà cette caducité du cœur qui m'a rendu si amer le goût de mon premier printemps, me donna l'horreur de la réalité, du simple état d'amour et voulut me compliquer cérébralement le désir, comme de patients tortionnaires l'ont fait pour ce pommier sans pomme,

cet arbre nain qui a le pouvoir de vivre une vie chimérique sans produire autre chose que de l'étonnement, sinon de la pitié pour sa rareté, son seul titre de phénomène ?

— Antoine, ai-je répondu la voix sourde, je vais mal. Je viens vous dire que je suis pour beaucoup dans le triste événement. Ce n'est pas Anne, ma cousine, qu'il faut blâmer, c'est moi. Je me rends à vos yeux responsable de tout ce qui est arrivé.

Antoine s'est mis à cheval sur une chaise en m'indiquant le canapé Louis XVI en face de lui. Il me propose une cigarette, silencieusement, de l'air préoccupé d'un homme qui ne trouve pas que le plus important puisse être ce que je dis. Je refuse la cigarette, je ne m'assieds pas.

— Oui, je suis plus coupable qu'elle... et vous aussi.

Antoine a un visage détendu, fatigué, inquiet de l'incident qui pourrait survenir et que je ne lui représente pas.

— Vous exagérez, mon petit.

Il a eu, pour me dire cette phrase, une des intonations railleuses de Bruno Marghella. Je réfléchis, en tressaillant à ce nouvel accent, que j'aurais certainement dû consulter mon ami Marghella avant de venir. Le malheur est que, tout en le traitant « de cher maître », j'ai la mauvaise habitude de risquer les pires sottises sans l'en informer. Plus il est discret à mon sujet, moins je lui témoigne de confiance, un peu comme les enfants qui n'acceptent les remontrances qu'après l'exécution de leurs mauvais coups.

— Non, Antoine, je n'exagère pas. Je tiens même à ce que vous sachiez bien que j'ai eu pour Anne un sentiment très vif...

Il achève avec une froide ironie qui me désempare au lieu de m'irriter :

— ...Et qu'au lieu de chercher à devenir son amant,

ce qui eût été presque rituel, vous avez préféré la jeter dans les bras du voisin ?

— Antoine de Vouges, c'est absolument exact, mais vous devriez être le dernier à approuver cette étrange aventure. Je vous trouve odieux.

Antoine hausse les épaules :

— Pensez-vous, mon petit ? Vous êtes tellement factice, quand vous voulez mordre à la vie, que vous en seriez rudement plus odieux que moi, si on ne rendait pas à la littérature tout ce qui lui appartient. Non, je ne vous en veux pas. Vous avez arrangé un adultère fictif, espérant que la principale intéressée tomberait dans vos bras au cinquième acte. Plus logique et moins poète que vous, Anne est allée vers celui qui lui promettait plus de plaisir que d'intrigues et plus de franche passion que d'égoïsme vicieux. Puisque nous en sommes à nous lancer des vérités à la figure, permettez-moi de vous dire que vous êtes un trop joli garçon pour que les femmes aient une entière confiance en vous.

— Que voulez-vous dire ?

— Ne vous fâchez pas. Vous prêtez à l'équivoque. Écoutez-moi d'abord, nous nous battrons après, si vous y tenez tant, bien que vous ne sachiez pas tenir une épée. Cela fera un peu plus de scandale qui retombera naturellement sur votre cousine. La malheureuse sera bien assez punie quand il lui faudra reconnaître qu'un aventurier, sans sou ni maille, ne vaut peut-être pas mieux qu'un viveur assez informé de toutes les phases des passions pour savoir attendre, se taire, et pardonner, ayant lui-même à se faire pardonner. Maintenant, c'est l'irréparable. Ma femme épousera ou n'épousera pas son séducteur ; moi je ne la reverrai jamais. J'ignore pourquoi vous vous posez en chevalier défenseur de la coupable ou de l'innocente, mais ce que je sais bien, c'est que, n'ayant pas d'enfant à protéger, je reprends mon entière

liberté, sans faire de bruit. J'ai horreur du scandale, moi, si vous aimez les drames.

— Ce que vous aimez vous, ce sont les...

Le mot n'est pas encore sorti de ma bouche qu'Antoine s'est élancé sur moi.

— Taisez-vous ! Si vous avez des remords, il est trop tard ; remplacez-les par un peu plus de tenue. Toute votre colère est égale en exagérations romanesques à votre duplicité ! La *personne* en question n'a rien à voir dans nos affaires de famille, et, si je ne veux pas divorcer, c'est simplement parce que cela ne se fait pas dans le monde qui est le mien. Voilà tout. Si vous me forcez au duel, vous accentuez nos ridicules, et, justement, peut-être, me forceriez-vous à faire ce que je redoute. Chacun choisit ses punitions; (il ajoute d'un ton plus bas :) je vous assure que celle-là serait au-dessus de mes forces.

Il n'a pas fini sa phrase que la portière, devant nous, brodée de plumes de paons, comme fleurie d'énormes yeux fixes qui dardent des rayons éblouissants, des flèches de pierreries incandescentes, se soulève et une femme à moitié nue dans un galant déshabillé de crêpe jaune, un peu une chemise de nuit, m'apparaît. Je reçois cette vision comme un soufflet beaucoup plus insolent que tous les gestes du comte de Vouges. C'est Sylvine Collin.

— Vous étiez donc là, André, et je n'en savais rien ? déclame de sa voix chantante la sirène qui demeure très à son aise, tout à fait comme chez elle. Vous avez eu une excellente idée de venir voir Antoine. Il s'imagine que vous lui en voulez de tous les ennuis qui lui arrivent. Ah ! ce Marcellin, quel bandit !

Elle se tait un instant, attendant une réplique de la part de ses adversaires, en supposant que nous la sentions digne de nous, mais nous sommes médusés. Antoine ne pensait pas qu'elle aurait cette audace, et moi je n'aurais jamais osé imaginer qu'elle vînt le relancer, chez sa femme, dans cette maison que ma cousine a roya-

lement payée lors de son contrat de mariage. A peine la pauvre Anne a-t-elle pris le chemin de l'exil que voici sa mortelle ennemie qui pénètre aux creux du nid encore tiède.

— Sylvine, balbutie Antoine, la face, soudain, très rouge, je vous avais suppliée de ne pas vous affirmer...ici. Vous n'avez que faire, je vous assure, entre deux hommes de fort méchante humeur.

—Ah ! s'écrie la terrible créature dont l'accent enchanteur s'enroue brusquement, vous êtes de mauvaise humeur, et sans doute ce jeune poète vient se porter garant de l'honneur de votre chère femme légitime ? Histoire de brigands, sans doute, cette fugue si bien dissimulée, mais que demain tous les échotiers, pisteurs de ces scandales que vous n'aimez pas, commenteront et souligneront. Comment donc ? Une honnête femme, la Comtesse de Vouges ? Et où est-elle allée, je vous prie ? Vous me jurez qu'elle est encore à Paris ? Alors, Marcellin Claran, pourquoi est-il parti ? Moi, je sais bien : il est parti pour ne pas revenir, car il m'a rendu mon bracelet, un bracelet que j'avais perdu la nuit d'un certain souper chez moi. (Et elle éclate d'un rire sinistre dans cette bouche soudainement tordue par la brutale souffrance du souvenir). Vous m'avez accusée d'être la maîtresse de Marcellin, mon cher Antoine, alors que moi je n'ai pas de mari et que ce serait mon droit, oui, mon droit d'avoir un ou plusieurs amants. Ne m'avez-vous pas fait aussi une scène ridicule pour du papier à lettres également volé... car, oui, Monsieur le Comte de Vouges, votre femme est bien à présent la compagne d'un voleur; Marcellin a tout volé y compris votre bien conjugal ! Et vous hésiteriez à divorcer ! Vous hésiteriez à vous séparer d'une créature absolument méprisable, puisqu'elle n'a pas attendu vos reproches pour se faire enlever par un souteneur de profession.

Sylvine est tombée, suffoquée de rage, sur le canapé où, tant de fois, j'ai vu Anne, ma cousine, s'efforcer de

me sourire, les larmes aux yeux. Antoine me regarde avec une très singulière anxiété. Le pauvre homme lutte contre le plus formidable des reptiles : le serpent qui veut se faire réchauffer dans un sein! Comme toutes les filles parvenues à la notoriété, celle-ci veut obtenir la dignité du grand mariage qui confirmera sa gloire selon la mesquinerie de ses idées encore plus étroites que les idées bourgeoises. Et Antoine résiste probablement de toutes ses dernières forces. Elle le tient par les sens : il cèdera.

— Pardon, chère Madame, dis-je en répondant par un mouvement des paupières au regard désespéré d'Antoine, je ne suis pas venu ici pour entendre insulter une de mes plus proches parentes, ma cousine, et un de mes meilleurs amis, Marcellin Claran. J'ai l'honneur de vous affirmer que la Comtesse de Vouges est chez ma mère. Parfaitement! Quant à Marcellin Claran, il a été chargé d'une mission des plus délicates en Russie. Oui, Marcellin Claran ! Je ne connais aucun souteneur de ce nom, ni d'ailleurs d'aucun autre nom n'ayant pas la bonne fortune de fréquenter assidûment chez vous.

Antoine est ahuri, mais, j'en suis sûr, absolument charmé par ce qu'il appelait tout à l'heure mes aptitudes romanesques. J'étais venu pour l'injurier ou l'assommer à coups de canne. Je le sauve. Pour combien de temps ? Hélas! Je recule de quelques semaines sa finale déchéance : Sylvine Collin sera victorieuse.

Stupéfaite, flairant un piège ou une manœuvre concertée, Sylvine me jette le plus beau coup d'œil de haine que j'aie jamais vu au théâtre. Je voulais, paraît-il, un cinquième acte... Je l'ai obtenu, mais pas du tout tel que je le préparais. Antoine me reconduit. Sur le seuil, tandis que le valet de chambre s'efface, il me serre nerveusement la main.

— Merci, mon cher André, je commence à croire que les faiseurs de romans peuvent servir à quelque chose. Sylvine ne vous pardonnera pas cela !

Il ne peut pas s'empêcher de rire, de ce rire un peu canaille qu'il a pris chez les filles.

XIX

En été, Bruno Marghella demeure dans sa petite propriété des bords de la Seine où il vit en moine solitaire, méditant et travaillant, au milieu d'une contrée presque sauvage quoique aux portes de Paris. Je lui ai tout raconté. Ce fut une confession générale, mais il ne voulut ni me blâmer, ni m'absoudre. Il m'inflige un long silence. Nous cheminons au bord de l'eau, dans un crépuscule gris rose, couleur de tourterelle blessée, car il y a, là-haut, de grands nuages pourpres, et, autour de nous, le brouillard, se levant du fleuve, un très léger brouillard, semblable au duvet des colombes, nous entoure déjà, ouatant les perspectives.

— A quoi pensez-vous, cher Maître, mon ami ?

— Il y a de la flamme dans l'espérance, comme il y a des poussières dans le passé. Ces tristesses incompréhensibles, cette lente nostalgie qui s'empare de nous à la fin d'un beau jour s'évanouissent au souvenir des heures de plaisir même éclaboussées de sang. On ne peut pas échapper au souvenir cruel des passions, on les revit comme on mâcherait un bonbon empoisonné, évitant de l'avaler trop rapidement. Est-ce la mort ? Est-ce l'aphrodisiaque ?

Je réponds, entre mes dents, un peu pour moi-même, par cette phrase, ou plutôt par ce soupir de Byron :

— O Plaisir, réellement, tu es une douce chose !

Nous suivions depuis une heure le chemin de halage et nous allions rentrer, lorsque, brusquement, après avoir longé un mur élevé, protégé par un furieux hérisson de tessons de bouteilles, nous nous trouvâmes devant une haute et solide grille en fer forgé. De pesantes chaînes de sûreté, de lourds cadenas verrouillaient la porte

d'une demeure invisible. Des pierres avaient été poussées jusqu'au pied de la grille comme si l'on redoutait l'assaut d'un ennemi. Les arbres, les arbustes, les broussailles, les herbes folles, enchevêtrées d'aristoloches, avaient aidé le travail des hommes et s'avançaient en touffes serrées vers la porte pour la protéger par leur masse désordonnée. Il n'était pas possible de distinguer la trace d'une allée, et l'on ne voyait pas de maison. Intrigué, je tournai autour du mur pour essayer de découvrir ce qui me semblait devoir être un palais de conte de fée, lorsque j'aperçus dans le mur une immense crevasse, assez large pour donner passage à quinze hommes de front ! Qu'y a-t-il de plus pathétique que les signes cruels de la griffe du temps ? Les habitants de cette demeure, partis ou morts, leur maison était tombée en ruines. Bientôt la nature avait recouvert ce que les hommes construisirent, et une vie nouvelle était née de la poussière. D'un côté la grille de fer verrouillée interdisait encore l'accès, ou plutôt, le souvenir d'une demeure, et d'un autre côté le mur écroulé donnait aux passants, aux barbares, le droit de s'emparer de l'intime passé et de ses ombres.

— Mais oui, fit Bruno Marghella qui, subitement fatigué, me prit le bras, toutes les précautions ne feront jamais rien. Quand la nature veut rentrer chez elle, elle pousse le mur, l'éventre, et laisse aux pauvres hommes le vain simulacre d'une porte bourgeoisement fermée.

— Bruno, ai-je eu tort ? Ai-je eu raison ? Devais-je réellement provoquer Antoine de Vouges et tâcher de me faire tuer par lui en expiation de mon roman vécu... de mes crimes.

— Pourquoi vous souciez-vous de mon avis, alors que... *le bien est fait.*

— Bruno, vous êtes exaspérant avec vos réponses de sphinx. Je n'oserai jamais croire que je suis capable de faire le bien.

— Est-ce un bien de se battre ? Est-ce bien de tuer,

ou est-ce le bien de se laisser aller au geste d'une révolte noble ? Or, toutes les révoltes ne sont pas à main armée, heureusement.

La petite maison se dresse, tragiquement seule, allumant dans l'ombre sa lampe de vierge sage. Dans la touffe des arbustes en fleurs, elle ressemble à la femme qui veille en attendant l'époux. Une vieille servante nous souhaite le bonsoir en nous assurant que tout est prêt, là-haut, sur la table, et qu'elle a mis le vin au frais. Elle ne peut pas veiller tard, parce qu'elle est trop « patraque » selon sa propre expression.

— Il est donc tard ? demande Bruno Marghella étonné.

Nous montons, et la salle à manger, si simple, si claire, au sein des immenses ténèbres, nous accueille et sa blancheur paraît nous convier à une enfantine dînette. Il y a des viandes froides apprêtées selon des recettes mystérieuses, des fruits répandant leur parfum délicat, et une liqueur d'ambre à la fois chaude et glaciale, un vin de paille qui glisse, comme frauduleusement, son baiser de violette jusque dans vos entrailles. Aucun bruit. Les fenêtres ouvertes sur un balcon de bois permettent au cerveau de fuir toutes les contingences. Loge suspendue sur le grand spectacle de l'infini céruléen, ce balcon domine l'immense vallée ou serpente la Seine, et nous pouvons encore apercevoir l'autre rive, celle qui est bordée par les trois cercueils de trois péniches abandonnées là durant la guerre, toutes noires. La splendeur du décor est telle que je suis oppressé par une exaltation que je ne peux pas expliquer sans cris.

Bruno Marghella fume, s'enveloppant de la fumée comme d'un encens qu'il offrirait peut-être au dieu inconnu. Étendu sur une chaise longue en rotin devant le merveilleux panorama, je crois qu'il en jouit au point de ne plus se rappeler ma présence.

— Ah ! Cher maître ami, que je vous envie de pouvoir oublier ! Voici les jardins de mon plaisir endormis sous le

soir, les roses rouges du désir sont fermées par la mort du soleil et je ne dois sans doute plus me griser de leur parfum pénétrant. Le grand fleuve, qui traîne, au fond du val, comme un suaire, emporte dans ses plis toute la boue des villes et tous les reflets du ciel. Il me fait peur, tant il a l'air de fuir en dédaignant la terre ! Son flot pressé baise la rive et passe indifférent. Est-ce une leçon ? Faut-il obéir à l'appel des sirènes, ou faut-il se boucher les oreilles et fuir, sombrer dans l'abîme ? Bruno, j'ai voulu vivre en homme exalté qui ne redoute pas l'horrible mystère de la mort, je me retrouve un enfant simple, déjà brisé par la terreur de souffrir, même avant d'avoir souffert physiquement. A coups de volupté j'ai creusé ma blessure. Je suis l'écorché vif de mes pensées et je crains, de plus en plus, pour moi les nuits sans âme... Je voudrais goûter à mon propre sang. Bruno, apprenez-moi un beau suicide, bien lent, où l'on se voie mourir sans trop de maux.

— Prenez garde ! Vous allez encore jouer les Narcisse, murmure Bruno Marghella, railleur.

— Ah ! Je vous défends de rire, mon ami Marghella. Grâce à vous je ne suis plus moi-même et j'ai dépouillé le vieux dieu. Je souffre comme un être pris de panique devant une existence vide de sincérité. Je vous assure que je ne suis ni un mondain, ni un indifférent ; je crois que j'aurais la force de me faire prêtre de la religion du silence ! S'il fallait me livrer à corps perdu à la chasteté, je le pourrais, à la condition de créer de belles œuvres, filles de mon cerveau. Je me condamnerais aux pires supplices des sens, si j'étais bien certain de devenir un poète sublime, mais est-ce que je vaux la peine d'une purification ? Répondez-moi franchement ?

Le croissant de la lune avance, blanchit, peu à peu, mettant sur l'eau une frêle barque d'argent. Bruno Marghella se tait et à la lueur qui se répand, comme un fluide laiteux, sur sa face pâle, je le vois sourire. Son sourire

met comme le glacis d'une jeunesse étrange sur sa figure sévère, sur son masque de César, médaille très effacée par les ans.

— La chasteté ! Il n'existe pas de plaisir plus subtil pour les initiés, mais je ne conseillerai pas aux gamins de votre âge de s'y vouer pour arriver à la création d'œuvres géniales. Il faut d'abord apprendre son métier d'homme pour devenir dieu, c'est-à-dire le tout-puissant. Et les femmes, toutes les femmes, tous les amours font partie de ce métier d'animateur. Vous et moi, nous en savons un peu plus long que les autres parce que nous avons eu le même élan vers le même rêve, le même appétit de l'impossible, et le même réveil, réveil qui fut affreux comme la réalité d'un crime. Dès que nos intelligences essayent de concevoir l'immensité de la vie, de la mort, de l'amour, c'est vers la recherche de l'absolu que nous précipitent nos méditations. Je prends, devant la nature, notre seule maîtresse, au moins la seule que nous puissions légitimer, l'entière responsabilité de votre cerveau. Ne parlez plus de suicide, André, je vous l'affirme, vous êtes innocent : cela vous sera pardonné, vous ne saviez pas ce que vous faisiez. Mon enfant, ne pleurez pas. Le plaisir de mourir n'égalera jamais le plaisir de vivre, fût-ce une vie de douleur, de regret, et même, peut-être, de remords.

Et, tel que le Léthé où les ombres des morts buvaient l'oubli des peines et des plaisirs de la vie terrestre, le grand fleuve royal en son manteau de ciel, de lune et d'étoiles, le fleuve qui a tout vu, qui sait et qui verra tout, continue de dérouler à nos pieds l'opulente harmonie de ses vagues taciturnes.

ANDRÉ DAVID.

Paris, 1922-1923

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

P. Boissonnade: *Du Nouveau sur la Chanson de Roland. La Genèse historique. Le cadre géographique, le milieu, les personnages. La date et l'auteur du Poème*, Edouard Champion. — J. Lucas-Dubreton : *Ferrante Pallavicino ou l'Arétin manqué*, La Connaissance. — Henri d'Alméras : *La Femme amoureuse dans la vie et dans la littérature*, Albin Michel.

Sous l'influence de l'érudition germanique, Gaston Pâris et de nombreux romanistes affirmaient que la *Chanson de Roland* était l'œuvre non d'un poète de génie, mais d'une collectivité. A leur dire, cette geste qui porte cependant, dans toutes ses parties, les marques d'une même inspiration et qui donne, dans sa composition générale, une si profonde impression d'unité, aurait été une sorte de recueil de chants populaires composés du VIIIe au Xe siècles et fondus les uns dans les autres, rejointoyés les uns aux autres, vers la fin du XIe siècle, par un trouvère au puissant cerveau.

M. Joseph Bédier, le premier, dans son œuvre magistrale : *Les Légendes épiques*, a montré l'inanité d'une telle hypothèse et prouvé qu'en réalité l'auteur de la *Chanson de Roland* n'avait emprunté à la légende de Charlemagne qu'un petit nombre de faits conservés, sous forme de fictions, par les clercs des sanctuaires jalonnant les chemins des grands pèlerinages. A son sens, l'inspiration historique du poème, son cadre géographique, la vraie figure de ses héros, mille faits de divers ordres appartenaient au XIe et au XIIe siècle. L'œuvre reflétait la société chevaleresque de cette époque et utilisait quelques épisodes des croisades d'Espagne.

Parti sur cette donnée à la découverte pour nous apporter **Du Nouveau sur la Chanson de Roland**, M. P. Boissonnade a accompli, dans un délai qu'on ne peut évaluer, mais qui doit être important, un gigantesque travail de revision des textes, d'enquêtes, de contre-enquêtes, de vérifications. Ses sources fran-

çaises, latines, espagnoles, arabes, allemandes etc... tiennent 22 feuilles in-8° et effraient l'érudit le plus déterminé.

Il semble que son grand et méritoire labeur ait reçu sa récompense, car si l'absence de documents probants le force à rester parfois encore dans le domaine de l'hypothèse, du moins a-t-il déblayé un immense terrain embroussaillé d'erreurs, projeté partout de la lumière, émis des assertions qui se rapprochent de façon troublante de la vérité.

On ne peut, en un bref article, le suivre dans tous les méandres de son voyage à travers chartes et chroniques. Disons que son premier soin a été de démontrer quelle importance avait prise en France la croisade d'Espagne, si mal connue jusqu'à l'heure. Elle fut amorcée par les mariages que les seigneurs espagnols, dépossédés de leurs terres par les Maures, contractèrent dans les familles françaises. Celles-ci y furent poussées, tout d'abord par l'obligation de secours où les entraînaient ces unions, puis par le goût des aventures et l'appétit du lucre, enfin par le pieux désir d'écraser la païennie.

M. Boissonnade nous donne des détails précis sur toutes les expéditions qui partirent des différentes provinces de France et sur l'aide libératrice que notre chevalerie apporta à la chevalerie espagnole. De fait, cette aide permit à celle-ci de récupérer sur l'Islam ses territoires.

Cette étude particulière a amené M. P. Boissonnade, convaincu que la *Chanson de Roland* eut pour thème d'inspiration la Croisade d'Espagne, à reconstituer toute la géographie de cette geste, à situer en leurs lieux et places véritables les fleuves (l'Ebre), les villes, les fiefs mentionnés par le trouvère sous des noms déformés, à identifier les personnages des deux partis en lutte. Ses analyses, sur ce point, sont faites avec une minutie qui dénote un remarquable tempérament de critique servi par une science supérieure.

Par une série de déductions, M. P. Boissonnade est parvenu à conclure que la *Chanson de Roland* parut entre les années 1124-1125 et qu'on ne peut lui assigner une date postérieure à 1130-1131. Il voit dans son signataire Turold un clerc originaire de Normandie, et plus spécialement de l'Avranchain, clerc savant probablement instruit en l'abbaye du Mont Saint-Michel, clerc non sédentaire, affranchi du dogmatisme clérical, néanmoins soulevé par une foi profonde, à la fois auteur et récitant, appartenant

à la classe supérieure des jongleurs, hôte de la plupart des cours seigneuriales où il prit maints des types de seigneurs français qu'il introduisit dans son œuvre.

Ce clerc nomade a dû accompagner en Espagne l'un de ses protecteurs normands, Rotrou de Perche en particulier, et voir toute cette région voisine de l'Èbre qui fut le théâtre de la Croisade et qui était devenue une Normandie d'au delà des monts. S'y établit-il? M. P. Boissonnade le croit, et il produit, comme preuve de cet établissement, le témoignage d'une charte du chapitre N.-D. de Tudela où figure un Willelmus Turoldus qui, en 1128, détenait « une ancienne mosquée convertie en église, auprès de la porte de Saragosse ».

Faut-il voir en ce Guillaume Turold, découvert au centre même de l'action de son poème, le véritable auteur de la *Chanson de Roland ?* Toutes les démonstrations de M. P. Boissonnade tendent à cette conclusion. D'ailleurs, ce Guillaume Turold serait-il aussi étranger à la *Chanson de Roland* que quelques autres Turold normands écartés par M. Boissonnade comme incapables de bâtir l'œuvre susdite, que le travail de ce dernier n'en resterait pas moins le plus remarquable, le plus puissant effort pour atteindre la vérité. On doit louer M. Boissonnade d'avoir conduit cette étude aride, nourrie de faits, avec une précision et une clarté qui en rendront la lecture agréable même aux profanes.

Le style, en cette matière, comme en toutes matières historiques, importe plus grandement qu'on ne le pense. C'est par une vigoureuse personnalité de style, un pittoresque, un charme, une grâce incomparables que M. J. Lucas-Dubreton, publiant jadis *la Disgrâce de Machiavel*, s'était tout de suite signalé aux lettrés. M. Lucas-Dubreton se promenait parmi ces humanistes du XVIe siècle avec une rare aisance. Il les ressuscitait au milieu de leur « petite vie » d'épicuriens préoccupés de satisfaire les exigences de leur estomac et leur haut-de-chausse, mais aussi de traduire en belles phrases les pensées de leurs esprits gonflés de science. Depuis, M. Lucas-Dubreton, sautant par-dessus les siècles, a donné au public une pénétrante étude psychologique sur *Louvel le régicide*. Le voici revenu aujourd'hui, tout heureux de les retrouver, vers les libertins italiens avec **Ferrante Pallavicino ou l'Arétin manqué.**

On connaît peu ou mal en France Ferrante Pallavicino. Ce

vaurien lettré, sous la plume évocatrice de son biographe, devient sympathique. Il naquit à Plaisance en 1617, d'une famille noble qui ne lui avait point communiqué le goût de la modestie et de la servitude. Il se fit d'église et moine, sans doute par contrainte et, de Milan, se rendit à Padoue pour y étudier. Il y gagna l'amour du libertinage et de la rebellion. Peu après, à Venise, il rencontrait le souvenir de l'Arétin et rêvait de surpasser ce modèle en toutes attitudes et matières où il avait excellé. Il l'égala surtout sur le terrain des festins, des priapées et de l'athéisme. Il écrivit, à son exemple, des ouvrages où soufflait un vent de luxure et de liberté. Il voulut aussi être un pamphlétaire. Il le voulut à plusieurs reprises, et même contre le pape Urbain VIII. Celui-ci n'admettait guère qu'un petit grimaud, revêtu encore de la robe, se permît de critiquer son infaillibilité et ses mœurs. Par un merveilleux subterfuge, il parvint à faire sortir de Venise le libelliste et à l'amener en Avignon. Là, à 27 ans, Ferrante, avant d'être décapité, eut heureusement le temps de considérer qu'il avait, sauf le jour ou quelque courtisane lui donna part à son orde vérole et le jour où le nonce du Pape à Venise le fit emprisonner, assez bien joui de la vie.

Ses œuvres sont toutes œuvres de rhétoriqueur vaniteux et cynique, de pamphlétaire doué de quelque bon venin. On distingue, parmi elles, le *Courrier dévalisé*, le *Divorce céleste* et cette *Rhétorique des Courtisanes* qu'un ancien moine seul pouvait avoir l'idée d'écrire. M. Lucas-Dubreton les juge sans indulgence, mais avec un singulier talent d'en exprimer la saveur piquante et amère. Le profil qu'il a tracé de son héros reste dans la mémoire. C'est un profil animé, inquiétant, mais attirant aussi, et autour duquel s'agite, coloré de couleurs délicieuses, tout un milieu d'étranges libertins conduits, dirait-on, par les ombres conjuguées de Machiavel et de l'Arétin.

Les personnages que M. Henri d'Alméras étudie au cours de son ouvrage : **La Femme amoureuse dans la vie et dans la littérature**, ne sont point généralement de la même qualité que Ferrante Pallavicino, bien que deux d'entre eux, le duc de Richelieu et Casanova, présentent des traits communs avec le moine de Venise. Ils visent à être des Don Juan et si leur Donjuanisme présuppose chez eux un certain libertinage d'esprit, une complète absence de scrupules, la prédominance en eux de

la ruse, de la frivolité et de tant d'autres vices du « trousseur de cottes» professionnel, rarement ils se livrent aux excès d'ordre religieux qui attirent les vrais libertins.

Ce sont des faunes, de pauvres faunes désolés que la forêt antique leur manque, et la dryade endormie. M. d'Alméras, en un style simple et clair, nous conte leurs aventures, leurs prouesses et comment ils triomphèrent des plus cruelles. Si la gentillesse de Richelieu, l'audace et la beauté de Casanova, le prestige de Mirabeau, la magie de Raspoutine leur valurent des moissons de faveurs, on s'explique mal les succès de Lauzun qui était franchement laid, et celui de Landru qui figure assez bizarrement dans cette galerie. Leur force consista, ce semble, à manquer, sauf peut-être Mirabeau, totalement de sentiment, à poursuivre avec tenacité leurs desseins sensuels, à profiter de l'extrême futilité des femmes pour la plupart éprises d'apparences.

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

Louis Pergaud : *La Vie des Bêtes*, « Mercure de France ». — Pierre Mille : *La Détresse des Harpagon*, Albin Michel. — A. t'Serstevens : *Le Vagabond sentimental*, Albin Michel. — Paul Morand : *Fermé la nuit*, « Nouvelle Revue française ». — Alexandre Arnoux : *Ecoute s'il pleut*, Arthème Fayard. — Francy Lacroix : *Voluptés d'autrefois*, Renaissance du Livre. — Henri Bachelin : *Le Chant du coq*, Ernest Flammarion. — Clément Vautel : *Mon curé chez les riches*, Albin Michel. — Gabrielle Réval : *La Fontaine des amours*, Ernest Flammarion. — Julien Benda : *La Croix de roses*, Grasset. — Georges Maurevert : *La plus belle fille du monde*, Ernest Flammarion. — Gabriel de Lautrec : *La Vengeance du portrait ovale*, Editions du Roseau.

La Vie des bêtes, par Louis Pergaud. L'auteur, un grand garçon d'allures très simples, un peu gauches, bon chasseur ayant appris à aimer les bêtes parce qu'il fut saisi, sans doute, du mystérieux remords d'avoir à les tuer sans nécessité, s'en est allé, un jour de guerre, comme disparaissent les pauvres gibiers abattus qui ont encore la force de se traîner au fond d'un ravin pour y mourir obscurément, mais tranquilles. Comment est mort ce chasseur-guerrier qui fut un héros, comment a fini celui qui pensait peut-être à la fin de l'oiseau blessé qu'on secoue pour le faire crier et qui ne crie pas pour ne pas attirer ses frères dans le piège ?... Nous n'en saurons jamais rien. Les uns disent qu'il

fut recouvert par la terre étant encore en vie, les autres qu'une explosion le dispersa dans les airs...

Louis Pergaud laisse une œuvre à peu près complète, cependant, où l'on trouve de la poésie, de la philosophie, des romans et des nouvelles. Ce que l'on sent le mieux, dans cette œuvre, c'est la grande pitié qu'il eut pour les humbles, les rustiques et les frères inférieurs, mais ce n'est pas le trémolo à l'orchestre des sentimentaux pour gens du monde ou snobs qui veulent de jolis tableaux à l'appui de leurs attendrissements et des histoires ayant une morale, qui finissent bien. Hélas ! Comme lui, ses histoires ne finissent pas toujours bien et ne sont pas pour lecteurs en *smokings*. Brutal, sincère, ennemi né du trémolo à l'orchestre, Louis Pergaud est essentiellement un terrien. Il écrit encore tout imprégné de l'air libre des champs et des bois, il a encore un peu de boue à ses bottes de chasseur et sa veste est déchirée par les griffes des ronces... comme le fut plus tard, son habit couleur d'horizon par les coups de feu...

Mais quelle saveur de mots ! Quelle vérité saine de la transcription et quel amour pur de la nature telle qu'on doit la voir ou la sentir. Il faut lire les pages sur : *Leur âme, Leur stoïcisme* et *A propos de la vivisection. Jacquot, mon geai.* C'est la voix d'un honnête homme et d'un écrivain consciencieux qui se met là au service de la cause sacrée entre toutes de nos frères inférieurs. Ah ! que sont loin, dans ces pages, les minauderies, les jacasseries de portières, les racontars inutiles et les revendications intéressées des bonnes femmes protectrices de chats perdus beaucoup plus soucieuses d'attirer l'attention sur leurs costumes de commères de revue que sur les pauvres bêtes, car, il faut bien le dire, ce sont les ridicules flagrants de ces dames patronnesses d'œuvres rapportant argent ou compliments qui compromettent encore le plus la très noble cause des animaux ! Une intelligence comme celle de Louis Pergaud aurait certainement gagné la bataille pour la pitié naturelle et nécessaire... Or, la bataille a enseveli l'auteur de la *Vie des bêtes* dans les plis d'une victoire tellement sanglante qu'elle a rendu les humains encore plus fous et plus cruels.

Louis Pergaud n'a même pas pu corriger les épreuves de son livre ni finir son roman : *Lebrac, bûcheron*. Qu'importe si le souffle puissant de l'écrivain nous demeure à travers ces pages

inachevées. On ne meurt pas tout à fait quand on a réellement communié avec la nature et qu'on lui a offert son meilleur amour !

La Détresse des Harpagon, par Pierre Mille. Curieux et subtil roman s'apparentant à la célèbre comédie de Molière. Une œuvre où le génie de l'auteur ne doit cependant rien au génie du créateur de l'inoubliable type d'avare. Il est des esprits qui en se juxtaposant à un autre ne lui empruntent rien, mais ont toute l'audace voulue pour en supporter la comparaison. Il y a dans ce livre où l'on vit soi-même dans l'atmosphère du drame ironique de ces gens condamnés à être encore plus médiocres que leur médiocrité, un type de jeune fille émancipée absolument réel, non pas exagéré selon les lois de l'optique ridicule des romans modernes et une très sympathique figure d'Israélite que la fatalité même d'un retour de fortune qui lui est dû met dans la plus triste posture. Cet ouvrage, du Pierre Mille des *Barnavaux*, est probablement l'un de ses plus parfaits et l'on pense, à juste titre, que lorsque paraîtront ces lignes, leur auteur sera l'heureux lauréat du *grand prix Flaubert*.

Le Vagabond sentimental, par A. t'Serstevens. Ce livre, écrit dans du soleil et de la pleine liberté, fait songer à une belle fresque. C'est digne d'un de ces peintres italiens qui fuyaient les cours des princes désireux de les attacher par des chaînes d'or, se livraient au vagabondage n'ayant pour but que le site le plus beau, la femme entr'aperçue en rêve et la fraternité du dernier des bouffons pourvu qu'il fût semblable au chien fidèle admirant et gardant son maître. Baccio Cardi, exploité, volé, trahi par son espoir d'amour qui ne semble se réaliser qu'en un songe fabuleux, est l'éternel coureur de chimères. S'il s'attache de temps en temps à l'histoire, c'est pour mettre d'accord la vérité avec la poésie et rendre plus solide l'union de la force et de la beauté ! Un beau livre, indiscutablement.

Fermé la nuit, par Paul Morand. Je n'étonnerai peut être pas l'auteur en lui apprenant qui si on se permettait de n'écrire que des choses très, trop originales, on deviendrait certainement un personnage antipathique. Après *Ouvert la nuit, Fermé...* dans les mêmes conditions, c'est absolument la même chose, c'est-à-dire que c'est très, trop bien. Personnellement, je suis ravie et j'estime fort un écrivain qui est de taille à soutenir ce train-là...

seulement il y a des camarades qui déclarent que ça les désoriente. (Je comprends ça !)

Ecoute s'il pleut, par Alexandre Arnoux. Rien de ce que écrit l'auteur de l'*Indice 33* ne peut être indifférent. Perfection du style et recherche (sans effort apparent) de la curiosité psychologique, il fait ce qu'il faut pour être et rester un des écrivains les mieux doués de notre époque. On trouve, dans ces contes, une étude sur ce que j'oserai appeler la *morale mécanique* à propos de la division du temps et de l'idylle d'un apprenti horloger qui est une merveille. Cela va aussi loin que les combinaisons scientifiques tout en conservant la clarté de belles images littéraires.

Voluptés d'autrefois, par Francy Lacroix. Nous ne sommes plus bien tendres pour les livres de guerre, parce que nous en avons trop lus et que, fatalement, le grand héroïsme ne confère pas toujours le grand talent, mais voici un joli recueil de sensations vécues bien sincères, quelquefois noires, toujours neuves parce que puisées dans l'éternel et double frisson de l'amour ou de la mort. L'auteur, un jeune aviateur belge, n'a pas cherché à nous éblouir, parce qu'il ne lui paraît pas étonnant de faire son devoir, mais il est, qu'il le désire, ou non, le héros de son roman. Il aime et il se bat très simplement, mais comme on devine qu'il y met tout son cœur et que peut-être, en effet, jamais plus il ne retrouvera ces voluptés d'autrefois parce qu'il devra, maintenant, vivre en terre à terre !...

Le Chant du coq, par Henri Bachelin. Derrière l'église de Lorne, il y a un cimetière qui sert de premier plan à un tableau immense de la nature, tellement immense qu'on ne peut en voir et en admirer tout les détails. C'est d'un seul bloc et c'est aussi sous les mille et un jeux de lumière d'un seul ciel une telle étendue pour le regard qu'on en est un peu écrasé. Mais quel calme, quelle paisible et forte beauté qui ne doit rien à l'artifice des conteurs ordinaires ! On sent que la couleur devient un sentiment et que l'air y est la liberté même de l'esprit. Le citadin, résigné et maître encore de son cerveau ébranlé par les petites passions de Paris, revient au pays natal, dans le dernier matin de sa conscience rafraîchie par le chant du coq, l'hymne à la nature.

Mon curé chez les riches, par Clément Vautel. Une très jolie satire de l'ordre moral d'après-guerre. Apothéose du mercan-

ti qui finit par se croire le naturel et noble défenseur du trône et de l'autel, parce qu'il a acheté le château de l'ancien seigneur. Mais la gaîté de l'ouvrage est surtout ce bon type de curé de campagne, poilu tout autant que son brave chien, lequel dit tout ce qu'il pense dans la verte langue des tranchées. Il court après Lisette de Lizac pour la ramener à son mari et finit par déplaire tellement à son clergé supérieur qu'on lui retire... ses galons pour l'envoyer dans une autre paroisse. Ce curé bon vivant et bon enfant a un succès fou parmi les lecteurs qui tiennent à prouver que la vieille gaîté gauloise préfère l'esprit pur et simple aux obscénités et ils sont beaucoup.

La Fontaine des amours, par Gabrielle Réval. Roman d'amour et d'aventures ayant pour décor les environs de *Coïmbre*, ville qui est la capitale du royaume de la jeunesse puisqu'elle est aussi, par sa grande Université, la cité des joyeux étudiants portugais. Joyeux ? Hum ! Je ne sais pas quel est l'imbécile qui nous a doté du fameux dictons : *Les Portugais sont toujours gais*, mais je constate qu'il vaudrait mieux le croire que d'y aller voir, car ils ont des mœurs assez farouches ces Messieurs ! Cependant, je constate que l'amour leur semble un sentiment profond, qu'ils croient aux serments, à la noblesse de l'attitude et qu'ils sont beaucoup mieux élevés que la plupart des jeunes Français des universités parisiennes. Je n'aime pas beaucoup qu'ils fassent cuire les chats en des marmites attachées au mat de Cocagne d'une kermesse, mais, à Paris, nous avons d'odieux jeunes ogres vivisecteurs encore plus cruels et bien moins beaux, physiquement. En tous les cas, je félicite l'auteur d'être revenu de ses premières impressions sur... le Portugais sinon sur le Portugal et d'être passé par la poétique fontaine des amours avant d'en arriver au thé... de « Fast » ! Mieux vaut tard que jamais !...

La Croix de roses, par Julien Benda. Où il est prouvé que la situation psychologique n'est pas nécessaire pour déterminer la philosophie d'un roman. En de très rapides esquisses, on peut parfaitement délimiter le caractère fatal d'un pauvre don Juan condamné à l'aventure sensuelle comme aux travaux forcés. Encore y faut-il joindre le talent très sûr de son coup de plume et de scalpel de l'auteur.

La plus belle fille du monde, par Georges Maurevert. Un joli conte, et de jolies histoires tendres ou cruelles. La plus

jolie fille du monde est peut-être la mort, sœur de l'amour qui ne peut donner que ce qu'elle a. Ayant aimé, généreusement, sept femmes par semaine, Myrtil Roland a fait faire, ou a rêvé, une statue qui lui représente, en une seule, toutes les beautés de ses amies, c'est comme le miroir secret, un jeu de glaces magiques les reflétant, puis les décomposant... Il en meurt avec elles. Le terrible et moralisateur symbole, c'est la mort qui se cache sous toutes les fleurs de parfums trop violents.

La Vengeance du portrait ovale, par Gabriel de Lautrec. Il y a dans cet étonnant recueil de nouvelles de la plus haute et de la meilleure fantaisie un petit chef-d'œuvre d'humour, de philosophie, aussi de style qui s'appelle : *Les trois Compagnons*.

RACHILDE.

MYCOLOGIE

Le champignon supérieur et l'ami de la nature. — Iconographie mycologique. — J.-H. Fabre mycologue. — Le Calendrier des champignons. — Les travaux de Louis Matruchot.

Il y a les champignons qui s'étudient sans le secours du microscope, ou **champignons supérieurs**, — et les autres. C'est des premiers que cette chronique traitera surtout. Elle s'adresse, certes, au botaniste, mais flanqué d'un « ami de la nature », c'est-à-dire, suscité par lui, et qui n'est Brillat-Savarin qu'après avoir été Jean-Jacques. Avant de se manger, le champignon se cueille; et, chez le mycologue digne de ce nom, quelque micophage qu'il sache être, le gourmet reste fort subsidiaire au chasseur. Le champignon se mange aussi... par les yeux ; et, ainsi, tous les champignons, même les plus vénéneux, se mangent : la fausse oronge avec autant de faim que la vraie, et l'entolome livide que le cèpe. Dans le domaine des formes et des couleurs, la mycologie offre une curiosité inépuisable...

A l'artiste, le champignon ne se prête pas moins bien que la fleur. Il est moins poétique, évidemment, mais combien plus, si j'ose dire, psychologique. A ce point de vue, il tient de l'animal plus que de la plante. Ce n'est pas pour rien qu'il se nourrit comme l'animal, au lieu de se nourrir à la façon végétale et que son carbone a la même origine que le carbone de la chair musculaire... Cependant on ne l'a guère dessiné ou peint que pour les

besoins de la science. Mais il l'a été de belle façon ; les planches de Bulliard, dans son *Histoire des Champignons de la France* 1809, et celles, un siècle après, des *Icones Mycologicæ* d'Emile Boudier ne devraient pas être omises dans l'histoire de la nature-morte. Ni celles de **J.-H. Fabre**, précieux travail échelonné sur les quarante dernières années de l'Ermite de Sérignan et loisirs, la plupart, de ses après-midi dominicales. Mais que sont devenues les centaines d'aquarelles où ses doigts ont affirmé le prodigieux don observateur qui lui a été départi ? La nourriture des rats et le trône de la poussière — comme il prédisait ? Hélas ! la gloire mycologique de Fabre n'est pas plus favorisée que ses autres. Et avant de regretter qu'historien et peintre du champignon cette lampe demeure sous le boisseau, il faudrait écarter de l'éteignoir qui pense la recouvrir sa vaste flamme de savant et de philosophe ! Pour la lampe, l'image s'impose, puisque la phosphorescence des champignons n'a cessé d'intéresser Fabre ; que celle de la pleurote de l'olivier a fait l'objet en 1855 des mémoires dont il enrichissait déjà les *Annales des Sciences Naturelles*, et qu'on lui doit la découverte (ainsi que je l'ai conté ici et ailleurs) (1) de celle du chlatre grillagé.

§

Sous quelle figure successive le Protée fungique se présente-t-il au cours de l'an ? Un mycologue de ma plus proche intimité l'a raconté à la 4e page du *Petit Ardennais* le 26 juin 1910, sous le voile du pseudonyme et ce titre : **Le Calendrier des Champignons.**

Il y a la première violette. — Certes ! — La première fraise. — D'accord.

Mais il y a le premier champignon. Et sur la fleur, et sur le fruit, combien il offre d'avantages ! Il est à lui seul pour l'œil, l'odorat, le goût. Il est soudain comme le génie imprévu ainsi qu'une bonne nouvelle. Il dure les trois quarts de l'an. Et surtout, il est à jet continu la métamorphose...

Quel est le plus pressé de voir le printemps : l'amateur de champignons ou le champignon lui-même ? Le gibier est déjà dans les bois quand le froid, la boue en écartent son chasseur. Il existe en puissance au ras du sol. Il est prêt comme un acteur dans la coulisse. Il écoute s'il vente ou s'il pleut. Quelques giboulées demi-tièdes au début de mars, un vague sourire du soleil lui donnent prétexte de naître.

(1) V. la IIIe série de *Témoignages* : J-H. Fabre, l'homme et l'œuvre.

Non point avec sa forme classique : un chapeau qui coiffe un pied. Sur l'humus des feuilles pourries, il éclate en coupes. Coupes d'un galbe moins pur que celle qui moula le sein de Cléopâtre, coupes moins enrichies que celle du roi de Thulé, mais délicatement veinées et d'un rouge, ou bien d'un jaune, ou bien d'un fuligineux opaque ensemble et transparent. C'est la pézize. Accueillons-la avec gratitude, même si nous ne la mangeons pas.

Avril aidant, il se transforme en morilles spongieuses. Elles se tiennent au bord des prés, contre les haies, à la lisière des bois. Elles vont du marron pâle au brun noirci ; chez certaines un galon blanchissant garnit le bord des alvéoles. En voici de toutes bossues, accroupies dans l'herbe comme des crapauds ; d'autres se dressent sur leur hampes, pareilles aux petits arbres de nos boîtes de jouets. Succulente morille, plus discrètement parfumée que la truffe, aussi rare qu'elle, tu tiens sur le carnet du mycologue la place de la bécasse sur le tableau de l'homme au cruel fusil !

Rapidement évanoui, le Sorcier ressuscite dans sa figure normale que nos pères nommaient agaric. Voici le tricholome mousseron. Fin avril, il inscrit sur la mousse ces cercles dits « rondes des fées ». Il est trapu, charnu, élastique et d'un blanc sali.

Rien à frire dans le mois qui suit avril. Mais si la première quinzaine de juin connaît des jours secs et des nuits humides, arrivent en ambassadeurs quelques membres de ces nombreuses familles du lactaire, de la russule, de l'amanite. Laissons le lactaire poivré, en dépit de sa corpulence et de sa blancheur. Ce personnage encombrant n'est point vénéneux, mais il est indigeste et ne mérite pas qu'on risque l'indigestion. Mais disputons aux limaces les précoces cyanoxantha. Cette russule, tachée de jaune, de bleu, de vert, de lie de vin, c'est la charbonnière ou le bleuet dans le langage populaire. Elle est, avec la chanterelle ou girole, sa contemporaine, la plus abondante et durable de nos espèces comestibles. Mais elle l'emporte en saveur sur la girole, coriace sitôt qu'elle devient adulte et qui n'a pour elle que sa couleur d'or, son abondance et sa reconnaissance aisée.

Préférons tout de même au bleuet la blanche golmotte, ou amanite rubescente. L'un des représentants d'un genre qui compte les champignons les plus vénéneux, voici de quoi la distinguer de ses sœurs meurtrières : la moindre atteinte à sa tendre chair la colore d'un rouge léger.

A côté d'elle, l'amanite vaginée ne mérite pas le mépris. Elle affecte des nuances non banales : chamois, chaudron, gris-souris. Elle est la seule amanite qui ne porte point collerette.

Nous arrivons en juillet. C'est alors, avec les giroles qui battent leur plein, un ruissellement de russules, de lactaires, de tricholomes, tous personnages dont la seule nomenclature conduirait loin.

En août, le champignon se repose. Comment, d'ailleurs, percer avec sa nuque la terre durcie? Comment subsister sans boire, sous la fournaise du soleil? Quelques individus amaigris, marasmes et clitocybes font leur apparition sitôt qu'une ondée apporte un peu de rafraîchissement, et l'impudique et nauséabond phallus s'érige.

Un mois de vacances suffit en général au cryptogame. Mais comme il vous a semblé long! Un jour, découragé, vous jurez d'attendre une semaine pour recommencer votre chasse. Vous tenez parole! A votre retour, c'est une éclosion infinie en nombre, en forme, en couleur. Le bois est plus constellé de lactaires, de russules, d'amanites, de lépiotes, de tricholoma que d'étoiles un beau ciel. Et vous courez de l'autre à l'un sans savoir à qui vous en prendre. Le clitocybe suave répand une odeur d'anis. Le clitopile langue-de-carpe sent assez la fleur de farine pour qu'on l'appelle meunier. Le cortinaire est violet comme un évêque. La girole renouvelle; et l'hydne, ou pied de mouton, s'empresse, plate et dorée, avec sa garniture de pseudo-piquants. Je ne cite que ce qui se mange; le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Cependant, les pâtures, au matin, s'égayent avec la blanche toilette des psalliotes. C'est le seul champignon que l'homme ait apprivoisé, mais convenez que dans l'herbe reverdie il fait une autre figure que sur le fumier des couches! Ses feuillets, à mesure qu'il vieillit, passent du rose le plus léger au plus marron chocolat. N'attendez pas qu'il vieillisse. Comme la rose, il n'a qu'un jour.

C'est aussi l'heure du cèpe, légèrement apparu en juillet. Chapeau charnu, pied mafflu enflé à la base et parfois plus large que le chapeau. Ses tubes tournent du blanc au jaune verdi aussi vite que du clair au brun les feuillets de la psalliote. S'il n'est point assez abondant, remplacez-le par le bolet rude, haut sur sa patte et dont une variété a la couleur de l'orange.

Orange, oronge — la belle assonance! Hélas! l'oronge est d'habitat méridional; et si elle s'égare volontiers dans le Centre, elle fuit le Nord autant que la boussole le poursuit. Elle est remplacée désavantageusement par la fausse oronge, dont nos bois, fin septembre, sont empoisonnés. Cette terrible amanite qu'il faut connaître comme ses criminelles parentes : la phalloïde, la citrine, la panthérine, est d'ailleurs, autant qu'elles, facile à démasquer.

Vite, dans les bois de conifères. Toute une série de cryptogames ne viennent que sous le pin, le sapin, l'épicéa. Au pied de ces arbres, le sol feutré par leurs aiguilles ne laisse même pas pousser l'herbe. Il faut, pour que le champignon triomphe, que les pluies d'automne aient amolli ce feutrage, y aient préparé des trous pour la lumière et pour l'air. Mais, paru tard, le champignon des conifères arrive en foule. Bientôt, tout lui appartient. Voici dix représentants du genre bolet : dont

la nonnette-voilée, avec une toile arachnéenne, et la nonnette-pleureuse, dont les tubes bien serrés suintent des goutelettes. La lactaire délicieuse étale ses corolles couleur de chair saumonée et leurs verdissantes blessures. Puis, la fin d'octobre apporte le tricholoma nudum ou pied bleu, un bleu tirant sur le lilas, glacé comme un gant.

Novembre : les dernières craterelles en touffes bizarres, vulgairement dites trompettes des morts, et qui ont l'odeur de la truffe ; les clavaires coriaces, pareilles à des coraux ; et vous ne trouverez plus rien si vous ne rencontrez point sur le sol déjà gelé l'helvelle cartilagineux comme une oreille, l'helvelle à pâleur de cire qui semble promettre, étant un peu leurs parentes, les pézizes du printemps lointain...

Vérité au-deçà des Pyrénées, erreur au delà. Ce calendrier cryptogamique (qui n'a d'ailleurs rien de complet, ni d'absolu) ne vaut, précisément, que pour les Ardennes, vous l'avez compris. Autres climats, autres mœurs chez les champignons comme chez les hommes...

§

C'est un maître que la mycologie a perdu le 5 juillet 1921 en la personne du naturaliste **Louis Matruchot**, président, outre ses titres universitaires, de la *Société mycologique de France* et auquel M. J. Costantin a consacré une substantielle notice au *Bulletin Trimestriel* de cette société, 3e fascicule de 1922.

Matruchot, né en 1863 à Verrey-sous-Salmaise (Côte-d'Or), a embrassé la mycologie toute entière depuis les champignons que l'homme mange jusqu'aux champignons par lesquels il est mangé. Et il n'a cessé de naviguer de la science la plus pure à la science la plus applicable.

Ses recherches pathologiques ont porté notamment sur les affections diverses du cuir chevelu, de la peau : les dermatomycoses, les teignes faveuses, les herpès, les sporotrichioses. Ces dernières altérations étaient prises pour des affections tuberculeuses ou syphilitiques. Grâce à Matruchot (aidé de biologistes tels que MM. Dassonville et Ramond) des malades atteints de gommes et d'altérations qu'on aurait attribuées à la syphilis ou à la tuberculose ont été guéris, « comme par enchantement » (nous dit M. Costantin), avec quelques grammes d'iodure de potassium.

La pathologie végétale lui doit aussi la découverte d'un certain *mastigocladium blochii*, parasite responsable des affections dermiques caractérisées et dénommées, depuis ses recherches, cladioses ou acaulioses.

Après la médecine, l'agriculture. Outre ses études avec M. Cos-

tantin touchant la culture de la psalliote champêtre (champignon de couche) qu'il a débarrassée de différents ennemis, Louis Matruchot a préparé l'élevage de plusieurs champignons, tels que la pleurote corne d'abondance (cornucopiœ), la lepiote élevée (procéra), vulgairement connue sous les noms de columelle ou cocherelle, et le tricholome nu (nudum), comestibles excellents... Ses investigations touchant l'infection (en 1913) de la pièce d'eau des Suisses, à Versailles, sont une des jolies applications de la méthode pasteurienne qu'on puisse citer.

Matruchot possédait à un haut degré ce « flair extraordinaire pour deviner les affinités imprévues », qui faisait dire à Linné, d'une plante qu'il voyait pour la première fois: *facies americanus*. Cette remarque faite devant Bernard de Jussieu, au cours d'une de ses démonstrations au Jardin du Roi, le fit s'écrier (dit-on) en s'adressant à l'inconnu, qu'il entendait la produire : « Tu es Linnœus ».

On pourrait croire, explique M. Costantin, que Matruchot, en exerçant cet esprit de divination qui est à la base de ses découvertes, « se laissait guider par son instinct ou par une appréciation mystérieuse des choses de la nature ; en réalité, des opérations très logiques d'une intelligence supérieure contribuaient à lui faire trouver sa voie. Les hommes chez lesquels de tels phénomènes mentaux sont susceptibles de se produire méritent d'être classés au premier rang ».

§

Notre prochaine chronique traitera des champignons vénéneux en rendant compte de tous ouvrages que MM. les auteurs et éditeurs nous feront tenir.

MARCEL COULON.

SCIENCES MÉDICALES

Dr Paul Hartenberg : *Les Psychonévroses anxieuses et leur traitement*, Félix Alcan., éd. 1922.— Dr Charles Fiessinger : *Les pronostics du praticien en clientèle*, Maloine 1923. — Dr Reine H. Louge : *Monsieur Paul Bourget, psychiatre*, Jouve 1923. — Dr Jean Durand-Saladin : *L'observation et la documentation médicales dans les romans des Goncourt*, thèse Bordeaux. — Achille Delmas et Marcel Boll : *La personnalité humaine*, Flammarion éd. — Paul Lecène : *L'évolution de la chirurgie*, Flamm. éd. — Antoine Giraud : *La légende de l'Hystérie*, G. Ficker éd — Maurice Perrin et Paul Mathieu : *L'obésité*, Flammarion. — P. Ravaut : *Les maladies vénériennes*, A. Colin éd. — Rancoule :

Connais-toi d'abord. — Henri Verger : *L'évolution des idées médicales sur la responsabilité des délinquants*, Flammarion éd. — A. Dolonne : *L'auto-guérison par l'auto-suggestion*, Victorion, éd.

Le Dr Paul Hartenberg, depuis vingt-cinq ans, a publié de nombreux travaux sur l'anxiété morbide. Dans les livres publiés par d'autres, les emprunts qu'on lui a faits ne sont pas toujours signalés... *La Névrose d'angoisse*, *Les Timides et la timidité*, *Psychologie des neurasthéniques*, *L'Attente*, etc... sont les titres de ses ouvrages précédents. Dans le dernier, les **Psychonévroses anxieuses et leur traitement**, il fait la synthèse clinique des divers accidents que détermine l'anxiété. Il distingue d'abord *le névropathe anxieux* des autres névropathes :

a) de l'*asthénique*, c'est-à-dire du déprimé, de celui qui souffre d'un état d'épuisement nerveux habituel, qui correspond à la description classique du neurasthénique et qu'on peut considérer comme essentiellement atteint d'une « névrose de fatigue » ;

b) de l'*hypersthénique*, l'agité dont le tableau clinique forme contraste avec le précédent. Alors que le neurasthénique cherche le repos, fuit l'effort, celui-ci au contraire est toujours en activité, toujours en mouvement. Il se montre vif, bruyant, souvent bavard. Son impressionnabilité est grande, mais multiple et versatile, c'est-à-dire qu'il passe aisément d'une exagération joyeuse à une exagération d'émotion pénible, exprimant au dehors ses états de conscience avec une mimique excessive. « Chacun a rencontré dans le monde, dit Hartenberg, ces sujets qu'on observe moins dans le cabinet médical. C'est qu'en effet ils viennent assez rarement consulter le spécialiste pour un état dont ils ne souffrent guère, ne se considérant pas comme des malades et se bornant à fatiguer leur entourage de leur continuelle agitation. Quelquefois seulement ils réclament nos conseils pour un symptôme isolé, insomnie, crampes musculaires, etc.., conseils que, le plus souvent, en raison de leur instabilité, ils s'imposent de ne pas suivre. »

c) des *hystériques* caractérisés par la présence d'accidents dus à l'auto-suggestion. Comme Dupré, Hartenberg considère les manifestations hystériques comme des « psychonévroses d'imagination ». Les sujets présentent une exagération de l'imagination plastique, objectivante, avec insuffisance de critique et de contrôle qui a pour effet de réaliser à l'extrême les représentations mentales, et de faire passer ainsi en acte les idées de maladie.

Les *anxieux*, auxquels est consacré l'ouvrage actuel,

sont caractérisés par l'existence d'une émotivité anxieuse exagérée, soit survenant d'une façon épisodique par accès intermittents, soit persistant comme un état durable, et qui confère aux malades qui en sont atteints une physionomie clinique particulière et des modes spéciaux de réaction. Mais de plus, à la faveur de cette hyperémotivité anxieuse, se développeront fréquemment chez eux des troubles psychiques secondaires dus à la fixation de cette émotivité sur les éléments les plus divers de la vie mentale : peurs, doutes, scrupules, maladies de la volonté, passion, obsession, véritable floraison morbide épanouie sur le terrain de l'anxiété.

L'auteur, après avoir analysé le mécanisme physiologique de l'angoisse, normale et morbide, décrit, avec nombreuses observations cliniques à l'appui, les divers types de psychonévroses anxieuses. Il insiste tout spécialement sur l'étude de l'obsession, dont il passe en revue avec soin les causes, les caractères, les conséquences, les complications. On trouvera dans le chapitre des observations cliniques une collection vraiment curieuse de cas étranges, et le lecteur profane sera surpris des exagérations singulières auxquelles parviennent les malades tyrannisés par une obsession.

La dernière partie du volume est consacrée au traitement. L'auteur y expose, d'après sa longue expérience, les règles de la thérapeutique qu'il convient d'opposer à ces accidents et les procédés les plus efficaces pour les maîtriser.

§

Le docteur Ch. Fiessinger dédie les **Pronostics du praticien en clientèle** à Paul Bourget :

En vous dédiant ce livre, vous me permettrez d'exprimer un regret. Vous n'êtes point médecin. Quel progrès vous eussiez fait faire à la psychiatrie, vous le grand anatomiste de la pensée humaine !

Que dire de ce nouveau livre de l'éminent praticien que je n'aie dit des précédents ? Intelligence, lucidité, précision et surtout utilité. Celui-ci comme les autres ne tardera pas à être traduit en plusieurs langues et ce sera tout à l'honneur de la médecine française.

§

Dans sa thèse sur **Paul Bourget psychiatre**, le Dr. R. H

Louge étudie dans l'œuvre du grand romancier la part des déséquilibres constitutionnels décrits par le docteur Dupré. C'est là une question qui m'a depuis longtemps intéressé et à laquelle j'ai consacré de nombreux articles dans les périodiques médicaux. *Le Sens de la mort*, *Lazarine*, *Anomalies*, *la Geôle* présentent une technicité de plus en plus marquée sur laquelle je n'ai pas à insister ici.

§

Les Goncourt ont déjà été l'objet de deux thèses médicales. La troisième, celle e M. Durand-Saladin, est la meilleure. Les Goncourt vécurent au contact permanent des médecins. Aux dîners Magny, aux dîners Brébant, aux dîners des Spartiates, chez Flaubert, chez Sainte-Beuve, chez la princesse Mathilde, ils purent fréquenter la plupart des médecins du temps, et même les plus notoires, Ricord, Tardieu, Blanche, Charcot, Dieulafoy, Paul Bert et surtout Charles Robin. M. Durand-Saladin insiste sur l'influence « immense » de ce dernier qui fut leur guide, leur initiateur, qui les poussa à donner tant de place à la pathologie dans leurs romans et qui, par eux, peut donc être considéré comme un père authentique du naturalisme.

Délicats, malades, ils devaient d'autant plus facilement subir l'action des médecins. On ne peut pas leur refuser l'hommage dû à leur méthode rigoureuse, sûre et patiente. Comme Bourget, ils donnent une impression d'aisance rare chez les littérateurs qui s'occupent de médecine.

Ils ne négligent aucune source d'information, regardant les malades de leur entourage avec une continuelle attention, feuilletant, suivant leurs propres termes, tous les médecins qu'ils approchaient, passant des jours et même des nuits dans les hôpitaux, suivant les services et les consultations, scrutant, interrogeant et, sitôt rentrés chez eux, écrivant dans l'impression du premier moment le récit de ces visites. C'est encore que, non satisfaits d'observer, ils puisèrent une documentation abondante chez les auteurs de leur temps.

Ils ont, en effet, longuement consulté les traités de Briquet, d'Esquirol, de Baillarger, de Bouillaud. Au prix de ces efforts, ils ont écrit de véritables nosographies esthétiques où se révèlent peu d'erreurs, et que Rodenbach appela des « cliniques tenues par un poète ». La comparaison avec Paul Bourget est intéressante.

§

L'analyse de la **Personnalité humaine** à laquelle se livrent MM. Achille Delmas et Marcel Boll est extrêmement touffue. Il est inutile d'essayer ici d'en donner un court résumé. Je tiens à souligner seulement l'importance justifiée qui y est faite à l'affectivité, au tempérament et au caractère dans l'étiologie des troubles intellectuels. Tenant compte des travaux de l'école psychiatrique contemporaine, les auteurs ont étudié, derrière chaque psychose, les « constitutions psychopathiques innées et permanentes » qui lui servent de terrain.

§

Dans l'**Evolution de la chirurgie** M. Paul Lecène cherche surtout à montrer les perfectionnements progressifs de la technique « qui reste aujourd'hui encore la partie la plus précise et la plus efficace de la thérapeutique ». Progrès continuels sans révolution depuis les Grecs jusqu'au milieu de XIX[e] siècle; révolution brusque entre 1850 et 1880, par la découverte de l'anesthésie générale d'abord, puis par l'invention de l'antisepsie listérienne qui dérive directement des travaux de Pasteur.

§

Le docteur A. Giraud a déjà publié un ouvrage remarqué : *Qu'est-ce que la névrose?* Dans la **Légende de l'hystérie**, M. Giraud n'est pas tendre pour les théories officielles. Il traite Charcot de « Barnum de l'Hystérie » et d' « escamotage » le recours à la suggestibilité de Babinski. C'est ma foi possible ! et, dans quelque vingt ans, il est à peu près certain qu'on traitera de romans les plus solides théories de notre époque qui rejoindront dans nos musées médicaux, — qui devraient être plus vastes que le Louvre, — les romans de Broussais, de Charcot et de Bouchard. La suggestibilité, dit l'auteur, est la conséquence de l'hystérie, elle n'en est pas la cause...

Mais laissons là cette histoire.

§

Il ne faut pas confondre l'embonpoint normal avec un début d'obésité.

Que de femmes ont pâti de cures d'amaigrissement faites à tort ou avec trop d'intensité! Le livre de MM. Maurice Perrin et Paul Mathieu, d'actualité après le dernier prix Goncourt sur l'**Obésité**, éclairera les lecteurs amateurs eux-mêmes, car il fait

partie de cette « bibliothèque des connaissances médicales » organisée pour les professionnels et les autres.

§

Dans cette même intention est écrit le petit volume de P. Ravaut sur les **Maladies dites vénériennes.**

§

Connais-toi d'abord, de M. Rancoule, chante l'importance du cervelet, « siège de la vie inconsciente, de la vitalité et de l'animation des organes et de tout ce qui constitue la partie matérielle du corps humain ». L'auteur expose une « méthode nouvelle de guérison des maladies par la ranimation du système nerveux de la vie organique ». Les méthodes décidément ne manquent pas à notre science médicale!

§

L'évolution des idées médicales sur la responsabilité des délinquants intéresse les milieux juridiques peut-être plus que les milieux médicaux. M. Henri Verger publie les leçons faites à un cours public. C'est dire que l'exposition et le style lui-même permettent à quiconque la lecture de cet ouvrage.

L'irresponsabilité des aliénés criminels ressort du caractère pathologique fondamental des motifs d'action. Mais ce critère se trouve en défaut dès qu'on quitte les aliénés indiscutables pour aborder l'étude des délinquants plus ou moins atteints de tares nerveuses, auxquels il est habituel d'accorder le bénéfice de la responsabilité atténuée. L'analyse des caractères de la délinquance des névropathes, dit le Dr Verger, des toximanes et des tarés qui constituent le fonds de la criminalité dite d'habitude, conduit à restreindre considérablement le champ d'application de la responsabilité atténuée. En ceci l'auteur a bien raison.

§

Il est de mode de parler de l'**Autoguérison par l'autosuggestion**, depuis que M. Coué a été reçu par les Amériques éberluées. Les clients écrivent au neurologiste des lettres interrogatives : « Que pensez-vous de ... etc... » Je leur signale le livre de M. A. Dolonne.

Rien n'est nouveau dans le monde, et le petit ouvrage, — fort bien fait d'ailleurs, — de M. Dolonne le démontre largement.

MÉMENTO. — Dr Leredde : *La syphilis et l'organisation de la lutte*

antisyphilitique, Plon-Nourrit éd. — Dr P. Goy : *De la pureté rationnelle : essai d'étude sur la question sexuelle*, Maloine éd. — L. G. Rancoule : *Monographie du système nerveux de la vie organique : sur un concept d'auto-intelligence du cervelet*, chez l'auteur à Dinard. — *Sur la réforme de l'enseignement et la refonte du statut professionnel de l'art dentaire en France*, Maloine. — Massiot et Biquard : *L'instrumentation en radiologie pratique*, Maloine 1923. — Regis et Hesnard : *Psychoanalyse des névroses et des psychoses*, 2e éd., Alcan. — Pierre Bonnier : *Défense organique et centres nerveux*, nouvelle éd., Alcan. — L. Lematte : *L'opothérapie du praticien*, Maloine, 1923. — Dr J. Pouy : *Conseils à la jeunesse sur l'éducation sexuelle*, brochure chez l'auteur à Lannemezan. — R. Molinéry : *Autour de Théophile de Bordeu*, chez l'auteur à Luchon. Le directeur des eaux de Luchon fait parfaitement revivre la figure de Th. de Bordeu, médecin philosophe, polémiste redoutable, anatomiste, neurologiste, clinicien, physiologiste précurseur des travaux de Ludwig et de Claude Bernard. — Dr Emile Adam : *Le Freudisme*, 1923 (thèse de Paris). Exposé critique très intelligent d'une méthode dont les exagérations sont véritablement maladives.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Henri Joly : *Le droit féminin*, Flammarion. — Petre Trisca : *Prolégomènes à une mécanique sociale*, 3 vol., Alcan. — Mémento.

Le livre sur **Le Droit féminin** que le grave membre de l'Institut Henri Joly publie dans la *Bibliothèque de philosophie scientifique* est une heureuse occasion de voir où nous en sommes avec nos sœurs.

Pour le droit politique, il n'y a rien de fait encore, mais tout finira certainement par se faire. La Chambre avait voté le droit électoral des femmes, et les gens qui affectent de conspuer à tout propos le Bloc national devraient bien lui savoir gré de ce geste, mais le Sénat, refuge des vieilles barbes, a craint d'ouvrir toutes les portes au mascaret clérical : *Goupillo ad portas!* Ce n'est que partie remise, et la prochaine fois, la femme décrochera enfin son bulletin de vote. En sera-t-elle beaucoup plus heureuse? ceci est une autre question.

Pour le droit professionnel, beaucoup de progrès ont été réalisés, surtout dans le domaine des syndicats féminins libres qui, pour agir sous l'influence d'idées religieuses, n'en exercent pas moins

une action travailliste très sérieuse. Un congrès tenu en mai 1920 a provoqué la naissance d'une *Confédération française des travailleurs chrétiens* qui groupait dès sa fondation 578 syndicats principalement féminins. Ceux-ci sont, paraît-il, des œuvres spontanées et libres ayant eu pour fondateurs non pas des curés ou des patrons, mais des femmes de cœur et de tête, Mlles Rochebillard, Poncet, Boissard, etc., ils ont même eu, nous dit M. Joly, à se défendre contre l'hostilité du clergé ; un cardinal-archevêque de Lyon, en prenant possession de son diocèse, n'avait rien trouvé de mieux que d'annoncer qu'il allait les dissoudre, comme si vraiment cela le regardait! Ils se sont heurtés, également, à la mauvaise volonté patronale qui, filant doux parfois devant la terrible C. G. T., retrouvait toute son énergie vis-à vis de ces pauvres femmes. Mais peu à peu, il faut l'espérer, ces syndicats qui comptent plus de 40.000 adhérentes joueront leur bout de rôle légitime. Déjà une de leurs membres fait partie du Conseil supérieur du travail. Le syndicalisme n'a pas, d'ailleurs, les mêmes inconvénients pour les ouvrières que pour les ouvriers, et la femme a un fond de sagesse pratique qui la détournera de certains excès, comme un goût de l'indépendance qui la rendra indocile à l'action de certains meneurs ; qu'on lui fasse donc largement crédit !

Mais le droit civil privé est encore plus important pour la femme que le droit public. Ici, que modifier dans nos Codes ?

Notre auteur souhaite, d'abord, que la jeune fille soit mieux protégée, et nul ne le désapprouvera. Mais est-il bien certain que nous tolérions dans nos rues, sur nos murs, etc. toutes sortes d'attentats à la moralité publique? Les jeunes filles d'aujourd'hui ne sont plus des oies blanches, et je crois que cela vaut mieux. Ceci dit, qu'on soit sévère pour le délit de séduction, oui certes, mais la matière est délicate, et M. Joly lui-même reconnaît que la recherche de la paternité ne recouvre souvent que chantages. Au surplus, et bien qu'on ne tienne pas de statistiques de ce genre de faits, je crois que les ouvrières, domestiques, dactylographes, etc., qui perdent leur fleur d'innocence ont moins souvent à s'en prendre à leur patron qu'à leurs petits camarades.

La femme mariée, elle, voudrait parfois qu'on modifie la fameuse formule du Code : « Le mari doit protection à sa femme et la femme obéissance à son mari. » Ce mot obéissance la choque. Soit! Il suffirait, en effet, de dire : « Les époux se doivent entr'-

aide; » ça comprendrait tout. Je ne sais plus qui, Hervieu je crois, avait proposé que l'article conjugal exigeât l'amour; c'eût été un joli nid à procès vaudevillesques! Que l'on demande la simple bonne humeur et la politesse élémentaire; si on l'obtient, ce sera déjà beau! Au surplus, ce vieux Code Napoléon jadis si maltraité est aujourd'hui mieux jugé, et on ne répéterait plus le mot dur de Taine qu'il a été rédigé pour un homme qui naîtrait orphelin et mourrait célibataire; sa préocupation de la famille est, au contraire, très dominante, et on le voit dans la matière du contrat de mariage où les mœurs sont restées très en deçà de ses vœux; le régime de communauté légale qu'il aurait voulu être celui de tout le monde, n'est guère adopté que par un ménage sur cent, et d'autre part il ne semble pas que les régimes de séparation de biens qui sont adoptés par les législations allemande ou anglaise soient supérieurs à notre communauté réduite aux acquêts qui est notre régime préféré (8 contrats sur 10 environ) et qui mérite cette préférence étant le plus favorable à la bonne entente conjugale et aussi le plus avantageux, de beaucoup, pour la femme. Le nouveau Code civil allemand de 1900, notamment, croyant mieux protéger la femme en séparant les administrations des biens des deux conjoints, n'a réussi, semble-t-il, qu'à créer des cas de contestation innombrables. Ici comme partout, la bonne volonté mutuelle vaut mieux que toutes les précautions légales.

§

L'ouvrage de M. Petre Trisca, **Prolégomènes à une mécanique sociale**, est un de ces monuments devant lesquels on demeure tout d'abord stupide : trois énormes volumes aussi compacts et abrupts que les pyramides d'Egypte. L'auteur de cet énorme Pourana est un non moins énorme travailleur, à en juger par ses multiples publications en toutes langues, et ses innombrables doctorats à rendre jaloux M. René Worms chez nous ; de plus très sympathique par ses malheurs, sa mauvaise santé, et ses démêlés avec ses professeurs et examinateurs, ainsi qu'avec ses compatriotes (ah ! les Roumains sont bien nos frères latins !) De cette gigantesque écriture, je ne pourrai dire, hélas, que quelques mots.

Le premier volume qui traite d'un sujet, Histoire des doctrines économiques et sociales, sur lequel nous avons déjà de bons ouvrages, Espinas, Charles Gide, Rist, etc., est moins instructif

que le second consacré aux auteurs qui se sont occupés de la Dynamique sociale; l'auteur, en dépit de son érudition, ignorait Hauriou que son président de thèse lui a indiqué au dernier moment ; il en parle d'ailleurs bien, ainsi que des autres spécialistes de la Cinématique sociale, Sp. Haret, Lester Ward, Winiarski, Portuondo, etc., etc., dont la lecture n'est pas facile. Tout cela d'ailleurs pour arriver à cette conclusion que la mécanique sociale n'est qu'un simple exercice de traduction sans efficacité et sans portée scientifique (alors était-ce bien la peine de se donner tant de mal à la « prolégoméner » ?).

Reste le troisième volume sur la Roumanie, avec épigraphe *Opus igne, auctor patibulo digne*, qui est tout à fait intéressant, mais qui vraiment n'est plus de la mécanique sociale ; c'est une étude très fouillée de l'état actuel du grand nouveau royaume danubien (la Roumanie ne veut pas être qualifiée balkanique) divisée en trois gros livres : destructions, fondements et reconstructions, et qui sera lu avec grand intérêt au moment où ce pays traverse une crise constitutionnelle d'une réelle gravité. L'auteur est personnellement républicain, ce qui le met en opposition avec la majorité de ses compatriotes : le loyalisme consiste en effet pour un Roumain à être royaliste comme pour nous à ne pas l'être ; toutefois la présence sur le trône d'une famille allemande et même hohenzollerne complique un peu le problème. Quant à suivre M. Trisca dans les innombrables questions politiques et sociales qu'il soulève à propos de son pays, il n'y faut pas songer ; et puis l'exaltation maladive du ton général vous fait demander si ce serait bien utile. Ses dernières lignes sont dures pour sa patrie, boue d'immoralité, gâchis moral, canaillerie ; mais, quelques pages plus haut, on avait appris que la Roumanie était encore un paradis terrestre en comparaison de nos pays à nous où « les maris vendent leurs femmes et les pères leurs enfants », et cette découverte a de quoi vous faire ouvrir des yeux tout ronds. Pourtant l'auteur, à d'autres endroits, ne manque ni de bon sens ni de modération ; peut-être trouverait-on des idées à prendre dans ses pages sur la question agraire, et la question juive, et la question scolaire ou administrative ; il n'y a donc qu'à souhaiter à l'auteur bonne santé, bon calme moral, et qu'il puisse alors reprendre son sujet et publier une vue d'ensemble de la Roumanie beaucoup plus brève et plus pondérée que celle qu'il a écrite.

Mémento. — Julien Nicaud : *Vers la Quatrième République*, Editions Pro Domo. L'auteur disserte avec une sagesse parfaite sur le Droit à la vie (questions d'amélioration sociale) et sur la Nécessité de la patrie (devoirs de vigoration nationale) et il oppose aux impérialismes comme celui de l'Allemagne les démocraties comme celle des Etats-Unis. Tout cela ne peut qu'être approuvé. — Lucien Gibot : *L'Humanité*. Edition de l'Ame Gauloise. D'autres considérations pleines de bon vouloir sur l'évolution des sociétés humaines. L'auteur estime que l'année 2500 inaugurera l'ouverture d'une ère nouvelle où le capitalisme et le militarisme feront place définitivement en socialisme. Espérons que, tous ces grands mots en isme mis à part, nous n'attendrons pas 577 ans pour réaliser quelques progrès sérieux ; le premier consisterait d'ailleurs à s'entendre tout de suite sur les mots social, capital et militaire. — Etienne Fournol : *Le Moderne Plutarque ou les Hommes illustres de la IIIe République*, Le Monde nouveau. Des pages spirituelles sur Clemenceau, Mandel, Briand, Loucheur, etc., avec une préface qui n'est pas seulement que spirituelle sur l'esprit public en France depuis l'armistice. Le titre est-il ironique ? Au fond nos grands dirigeants valent bien les dirigeants de Rome et d'Athènes, tout comme les guerres médiques et puniques ne furent que de la petite bière à côté de notre guerre mondiale à nous. Plutarque n'est donc pas trop fort. — Henri Michel : *Organisation et rénovation nationale*. A. Collin. Un excellent livre préfacé par le maréchal Lyautey et s'inspirant de ses idées. L'auteur, ancien commandant de groupe de chars d'assaut, n'étudie pas seulement les conditions générales de la réorganisation mondiale, mais entre dans les détails en vue d'un cours d'organisation à faire à l'Ecole de guerre ou dans une grande école civile. Ses idées peuvent se rapprocher de celles de M. Wilbois, le directeur de *l'Ecole d'administration et d'affaires* de la rue de Vaugirard, 100, qui s'est voué si louablement à l'œuvre de la formation de l'élite sociale.

HENRI MAZEL.

ÉDUCATION PHYSIQUE

Une crise morale. — Le sport traverse une crise morale particulièrement grave et qui mérite de retenir l'attention de ceux qui, avec foi et désintéressement, ont favorisé l'expansion de ce mouvement qui pousse notre jeunesse à vouloir acquérir plus de vigueur physique et morale. Quelques incidents plus particulièrement significatifs marquent les étapes de cette crise. Tout d'abord l'affaire Carpentier-Siki, dont je crois inutile de rappeler les phases, tellement elles ont subi les feux de la publicité, a fait

pénétrer dans beaucoup d'esprits un doute sur la loyauté des compétions sportives entre nos plus grandes vedettes, a marqué l'intervention d'un parlementaire dans une affaire où la politique n'avait absolument rien à voir et enfin, par la non conclusion du match revanche au seul profit des laboratoires scientifiques, a confirmé, un peu brutalement, que les professionnels du sport et leur suite entendaient en vivre très largement.

Un deuxième incident fut l'interdiction par la Fédération Française de Rugby de jouer sur le stade-vélodrome Buffalo un match entre l'Aviron Bayonnais et un team gallois. Les motifs de ce refus n'ont pas été exposés officiellement, mais il ressort de la discussion qui a précédé le vote qu'il s'agirait de faire triompher le principe que toute firme commerciale doit être exclue de l'organisation de matches amateurs. Au point de vue purement théorique, le principe est admirable et répond à la conception que nous nous faisons de l'amateurisme et du rôle moralisateur du sport. Pratiquement, cette décision ne correspond pas à la situation actuelle de nos sociétés, car l'installation des stades, piscines et terrains de jeux, de plus en plus indispensables, ne peut guère se faire sans le concours de sociétés financières. Aussi, ne nous dissimulons pas que cet incident marque surtout une des étapes de ce que nous appellerions « la lutte des stades », rivalité intéressée d'individualités ou de sociétés pour qui le sport n'est que le pavillon couvrant la marchandise...

Un troisième incident est la requalification comme amateur de l'ex-professionnel Vermeulen. Cette requalification prononcée par la Fédération Française d'Athlétisme et qui, au demeurant, paraît amplement justifiée, n'a pas été admise par la Fédération anglaise et nous a valu la désapprobation de la Fédération internationale.

A ces incidents pourraient s'en ajouter de nombreux autres élargissant le cadre du malaise. Il serait fastidieux de les citer tous. Il me suffit de résumer les symptômes de la crise : réclamations trop nombreuses à l'issue des matches, délimitation insuffisante entre le sport-amateur et le sport professionnel, importance trop grande donnée à la représentation et consécutivement à la recherche des as, indécision de dirigeants subissant des influences étrangères au sport, exagération des prix d'entrée sur les stades, rivalité entre les Fédérations et les sociétés, em-

ploi souvent peu judicieux de fonds destinés à la diffusion sportive, fatigue excessive imposée aux jeunes gens, etc...

Voilà donc résumés quelques-uns des effets. Voyons, d'une façon générale, quelles sont les causes. Le sport est comme un enfant qui a grandi trop vite. Les possibilités de son organisme ne peuvent plus faire face à tous ses besoins et particulièrement les organes de direction sont insuffisants parce qu'ils ne sont pas eux-mêmes régis par une seule volonté, capable de décider en connaissance de cause. Au développement de chaque spécialité sportive a correspondu la création d'une Fédération. Nous vivons donc sous le régime de la « Fédération par sport » avec au-dessus une Fédération des Fédérations qui a pris, il y a deux ans, la place de l'Union des Sociétés de Sports Athlétiques. Mais à côté de cet organisme principal, nous avons la Fédération des Patronages et la Fédération Sportive du Travail qui ne reconnaissent pas son autorité. Nous avons aussi des Unions de Gymnastique, d'Education physique, de tir, de Préparation Militaire qui jouissent d'une entière indépendance. Ajoutons que deux Directions Gouvernementales, aux attributions mal définies, donnent à M. Vidal la Direction des Sports scolaires et à M. Henry Paté le contrôle des sociétés agréées. Je le dis tout crûment : c'est la bouteille à l'encre ; le manque de direction est flagrant. Non pas que je méconnaisse le rôle agissant et productif des Fédérations. Elles ont à leur tête des dévouements et des compétences, ne ménagent ni leur temps, ni leur peine. Mais la bonne volonté ne suffit pas. Il est grand temps d'agir et il est regrettable que le projet de loi sur l'Office National des Sports qui dort dans les cartons du Sénat ne voit pas le jour. Rappelons d'ailleurs à ce sujet, non sans amertume, qu'en 1919 existait dans les dossiers du ministère de la Guerre un projet d'organisation des Services d'Instruction Physique, très au point, qui, appliqué avec doigté et initiative, eût assuré à toutes les branches d'éducation physique et du Sport l'unité de direction et de méthode. Pour le retrouver intégralement appliqué, il faut se rendre en Allemagne et les résultats sont tellement brillants qu'ils nous effrayent un peu !

Une autre cause de cette crise morale est la trop grande importance donnée à la partie spectacle. Ce n'est pas impunément qu'on transforme nos vedettes du sport en acteurs. Le succès de ces as

fait oublier à beaucoup de dirigeants que leur attention doit se porter indistinctement sur tous les jeunes gens faibles comme forts. Le grand public se trouve attiré vers les seules compétitions des grandes équipes et se fait ainsi une idée absolument fausse du but poursuivi par la diffusion du sport. Le succès des organisations payantes fait jouer un rôle toujours plus grand à l'argent, ce qui ne va pas sans danger puisque nous en sommes arrivés à ne plus distinguer les amateurs des professionnels. Ajoutons aussi que les succès des sportifs ont attiré l'attention des arrivistes de tous crins qui ont vu là un solide tremplin pour arriver à la réalisation de leurs ambitions politiques ou autres.

Le tableau peut paraître un peu noir ; je n'en conclus pas moins qu'il n'y a pas péril en la demeure. Pour celui qui observe, il est hors de doute que la diffusion du sport a déjà produit d'heureux effets. Je ne parle pas seulement des constatations faites par les conseils de révision qui sont nettement favorables aux régions où le sport jouit de la plus grande vogue. Le sport est devenu un moyen de lutte efficace contre l'alcoolisme et la tuberculose. Je n'ai pas besoin d'étayer cette affirmation par des statistiques. Il me suffit de constater par moi-même, dans des villes comme Rouen et le Havre où l'alcool a toujours fait de grands ravages, que nos terrains de jeux sont actuellement envahis le dimanche par des centaines de jeunes gens et que des milliers de personnes se pressent autour des balustrades pour les applaudir et les encourager au grand dam des patrons de bistros. Et je ne sais qui bénéficie le plus de cet engouement, des gens âgés et des tout petits qui font des kilomètres à pied au grand air pour venir jouir du spectacle ou des adolescents qui chaussent les pointes et passent le maillot. Au point de vue moral, la compétition sportive est créatrice de loyauté, de justice, d'énergie. Je sais bien qu'il y a encore des à coups à ce sujet, mais les brebis galeuses se font rares. Il appartient à la presse et aux dirigeants sportifs de veiller à ce que les décisions des arbitres soient respectées et à ce que le bon ton règne sur les stades. Attendons donc patiemment le moment où nous pourrons recueillir le fruit de nos efforts. Nous ne tarderons pas à nous féliciter d'avoir suivi les conseils du sage Solon : « Il ne suffit point à l'homme de rester tel qu'il est sorti des mains de la nature, son corps et son âme ont également besoin des secours de l'éducation qui seule peut améliorer les dispositions heureuses qu'il a pu

recevoir en naissant et changer ses inclinations vicieuses en de bonnes qualités. »

RENÉ BESSE.

FOLKLORE

Emile van Heurck : *Les Drapelets de Pèlerinage en Belgique et dans les Pays voisins*, in-4°, 530 pages, 160 illustrations, Anvers, J. E. Buschmam. — Mrs Rafy : *Folk-Tales of the Khasis*, in-16, 160 pages, ill., Londres, Macmillan. — Maurice de Becque : *Légendes Bretonnes*, gr. in-8° non paginé, illustrations en couleurs, Paris, l'Abeille d'Or. — Maurice de Becque : *Légendes Russes*, gr. in-8°, non paginé, Paris, L'Abeille d'Or. — Gabriel Jeanton : *Le Mâconnais traditionnaliste et populaire*, deux fascicules in-8° de 106 et 104 pages ill., Mâcon, Protat frères. — Stéphen Chauvet : *La Normandie ancestrale*, in-16 carré, 172 pages, ill.; Paris, Boivin, et « Partout en Normandie ». — M. Godefroy et G. Arnaud d'Angel : *Catalogue illustré de la Section Mobilier et Céramique d'Art provençal à l'Exposition Coloniale de Marseille*, in-8° s. l. n. d. — Sociedad de Estudios Vascos : *Ensko Folklore* (en fascicules mensuels) et *Anuario*, années 1921 et 1922, 8° Vitoria, Imprimerie del Montepio Diocesano. — Mémento.

M. Emile van Heurck, dont j'ai signalé ici plusieurs ouvrages, nous a habitués à recevoir de lui des publications de grand luxe et cependant d'une réelle valeur scientifique, alliance rare. Son beau volume sur **Les Drapelets de Pèlerinage**, imprimé sur papier de Suède, abondamment illustré de planches et de figures dans le texte, répond à nos exigences. C'est une monographie très complète (l'auteur a réuni la plus belle collection qui soit de drapelets) non pas seulement au point de vue iconographique, mais aussi au point de vue religieux, populaire et historique. Un drapelet est une image sur papier, parfois très finement gravée, parfois grossièrement enluminée, de forme triangulaire et qu'on achète aux alentours du lieu de pèlerinage. C'est une invention caractéristique de la Belgique; à peine en trouve-t-on quelques-uns dans les régions française, hollandaise et allemande frontières de la Belgique. Une description détaillée et une étude historique de chacun des types de drapelets eût été déjà un joli travail : mais Emile van Heurck a étendu sa recherche bien au delà; à propos de chaque pèlerinage à drapelet, il a fait une enquête locale sur les origines du pèlerinage, sur ses modalités rituelles, sur les pratiques populaires, accueillies et sanctionnées ou non par l'Eglise catholique. Bref, ce livre est inestimable, comme matériaux bien contrôlés et souvent inédits, pour l'historien des religions et pour le folkloriste.

La richesse de ces matériaux est telle que je ne puis même donner un résumé du contenu de l'ouvrage. Je citerai de préférence ici ce qui concerne le culte populaire de saint Léonard ou Liénard, parce que les enquêtes de M. van Heurck apportent des faits belges inédits qui complètent ceux qu'avait réunis en Bavière l'excellent folkloriste Richard Andrée, et que j'ai signalés dans un article qu'on trouvera réédité dans *Religions, Mœurs et Légendes*, tome II, pages 99-107. Ce qui caractérise le culte populaire de ce saint en Bavière et dans le Tyrol, c'est d'une part l'importance de la circumambulation autour de l'église et, quand cela est possible, autour de la statue du saint; et d'autre part, l'offrande d'ex-votos non pas en cire ou en argent comme ailleurs, mais en fer, ce qui remonte à une très haute antiquité. Il existe un lien visible entre ces ex-votos en fer et l'offrande de fers à cheval et de chaînes, l'idée étant que saint Léonard *délie* (du mal, de la prison, du malheur quel qu'il soit), peut-être par suite d'un jeu de mots populaire. Cette forme du culte de saint Léonard ne se rencontre pas en France même en Limousin, où Léonard vécut ermite, et le fait curieux est qu'il faille remonter des Alpes centrales jusqu'en Belgique pour retrouver des parallèles vraies aux faits bavarois et tyroliens.

M. van Heurck signale plusieurs localités consacrées à notre saint, notamment Huyssinghen en Brabant, à douze kilomètres sud de Bruxelles: il est le patron particulier des paralytiques, des rhumatisants, des aveugles, des infirmes, des rachitiques, des prisonniers (sept à huit cents personnes sont venues, de 1914 à 1917, le premier lundi de chaque mois, pour obtenir la prompte délivrance de soldats belges prisonniers des Allemands), des femmes en travail d'enfant; on l'invoque aussi pour la guérison des animaux... En entrant dans l'église, à droite, près des fonts baptismaux, il y a une grande caisse remplies d'ex-votos en fer forgé ou en tôle découpée, représentant des bras, des pieds, des hommes, des cochons, etc. Le pèlerin choisit parmi ces objets un bras s'il a mal au bras, etc., puis dévotement, tenant l'ex-voto dans ses mains jointes, il fait le tour de l'église en priant le saint et remet l'ex-voto en place. Les pèlerins wallons font trois fois le tour extérieur de l'église en priant et en tenant l'ex-voto de la même façon. Cependant, si le fidèle pèlerin par procuration, ou encore s'il veut mieux guérir ses animaux, il lui est

permis d'emporter l'ex-voto à domicile et de le restituer à l'église après guérison. De nombreux ex-votos ont disparu, entre autres une remarquable figurine humaine articulée, dont les membres pouvaient être détachés à volonté, suivant les besoins du moment. Beaucoup de Wallons apportent eux-mêmes leurs ex-votos de fer; tout comme en Bavière et au Tyrol, on en détruit une certaine quantité périodiquement, afin de ne pas encombrer l'église. Même usage des ex-votos en fer à Léau (Brabant). Mais à Saint-Léonard (à 26 kilomètres d'Anvers) ils ont été remplacés par des ex-votos en argent ou en cire; cependant le triple tour de l'église ou de la statue subsiste, et aux prérogatives citées du saint s'ajoute ici celle de rendre fécondes les unions stériles, par suite peut-être d'une association d'idées avec la croyance que si l'homme est stérile, c'est qu'on lui a « noué les aiguillettes »; le saint serait donc prié de les « délier ».

Tous les saints et toutes les Notre-Dame à drapelets ont été étudiés de même par Emile van Heurck; chaque section est suivie d'une bibliographie. Quant aux planches et aux reproductions dans le texte, elles sont parfaites. De bons index terminent le volume.

§

Le petit recueil de **Contes populaires des Khasi**, montagnards de l'Assam, contient surtout des légendes étiologiques, c'est-à-dire explicatives d'un phénomène naturel comme les taches de la lune, l'abondance d'une belle cascade (celle de la montagne de l'arbre Iei, située à quelques milles de Shillong), ou les mœurs des animaux : pourquoi le tigre est le plus fort, le chien et le porc, le chat, la chèvre et le bœuf sont devenus des animaux domestiques, etc.

D'autres récits mettent en scène des divinités locales ou expliquent les particularités de certains cultes et de certaines interdictions. Dans cette série rentre le curieux récit qui est intitulé *Le Livre Perdu* : A mesure que les hommes multiplièrent, ils oublièrent les règles du vrai culte, tel que l'exigeaient les divinités. Pour instaurer une réforme devenue nécessaire, un Khasi et un Etranger, *dont le nom est inconnu*, se rendirent sur une haute montagne où le Dieu Suprême vivait à ce moment. Pendant trois jours et trois nuits il leur enseigna les bonnes doctrines, puis leur remit à chacun un Livre où était inscrite toute la Loi sainte. Pendant le retour,

les initiés rencontrèrent un grand fleuve qui, presque à sec quand ils étaient venus, était devenu fougueux et torrentiel. Obligés de passer à la nage, le Khasi mit le Livre entre ses dents et l'Etranger qui avait une longue chevelure, l'entortilla dans ses cheveux et le fixa sur le sommet de sa tête. Il parvint sur l'autre rive sans que le Livre eût été mouillé et s'en fut chez lui, on ne sait au juste où. Mais le Khasi, empêché de respirer, coula à plusieurs reprises, le Livre ne fut bientôt plus qu'une bouillie ; ce que voyant, le Khasi retourna à la montagne. Mais le Dieu Suprême l'avait quittée pour aller vivre au ciel. Le Khasi revint donc dans son village les mains vides. Comme il avait une bonne mémoire, il récita au peuple assemblé les leçons du Dieu. Depuis ce temps, les Khasi exécutent leurs rites selon la tradition orale qui leur vient de leurs ancêtres, au lieu que les Etrangers se règlent tous d'après un Livre.

L'Etranger de la légende n'était pas forcément un chrétien ; et je doute qu'on doive voir dans cette légende Khasi un souvenir, ou une adaptation, du récit biblique relatif à Moïse et aux Tables de la Loi. Car tous les peuples civilisés voisins des Khasi, à savoir les Chinois, les Hindous et les Musulmans, ont leur Livre. Quoi qu'il en soit, il valait la peine de signaler cette légende à ceux qui, comme Frazer et Saintyves, s'occupent de folklore biblique.

Chacun des récits publiés par Mme Rafy est précédé d'une introduction qui le situe dans le milieu mental et social khasi : ce qui donne à ce petit livre plus d'importance que n'en ont d'ordinaire ce genre de recueils.

Les deux ouvrages publiés par l'Abeille d'or, qui inaugure ainsi une série dénommée : « Les plus belles légendes du Monde », valent surtout par la qualité de l'illustration en couleurs, due à Maurice de Becque. Il y a là une tentative vraiment curieuse et originale de rendre par la simplicité rude du bois gravé et par le plaquage de teintes contrariées, avec contrastes de blancs en réserve, le fruste et le brutal des contes populaires. Faut-il vraiment voir tant de profondeur mystique dans les **Légendes Bretonnes** choisies et commentées par Adrien de Carné ; et croire si typiques de « l'âme russe » les **Légendes Russes** présentées au lecteur par Léon Frapié ? J'en doute fort ; car des recueils publiés par les folkloristes on extrairait aisément un nombre égal de contes et de légendes qui donneraient du peuple breton ou

russe une image juste contraire. Relisez, sans chercher loin, les *Joyeuses histoires de Bretagne* recueillies par le bon Paul Sébillot! Mais ces remarques sont bien spéciales; ce qu'il faut louer dans ces deux volumes, c'est la parfaite correspondance du texte et de l'illustration, correspondance très difficile à réaliser, comme on sait, et que Maurice de Becque a souvent obtenue en reprenant dans le vieux fonds des imageries populaires des motifs qu'il a ensuite combinés à la moderne. Bref, livres à signaler autant aux amateurs d'art décoratif qu'aux folkloristes spécialisés.

§

L'Académie de Mâcon, la Société des Arts et Sciences de Tournus et le Conseil général de Saône-et-Loire méritent un *grammerci* pour avoir encouragé et subventionné Gabriel Jeanton afin qu'il entreprît et menât à bonne terminaison sa vaste enquête sur **Le Mâconnais traditionaliste et populaire**. Peu de sociétés provinciales, et moins encore de conseils généraux, daignent encourager les recherches de folklore, bien que ce soit œuvre pie que de sauver de l'oubli les mœurs et coutumes des ancêtres, et que ce soit une des formes les plus intelligentes du régionalisme, tant prôné de nouveau depuis la fin de la guerre.

Le premier fascicule est consacré à une étude générale du peuple mâconnais (à signaler une bonne discussion du problème des Sarrasins d'Uchizy, qui confirme ce que j'ai démontré pour la Savoie) et à des descriptions détaillées, bien illustrées du costume (page 56 : carte de répartition des types somptuaires) et de l'habitation. Peut-être M. Jeanton continue-t-il son enquête, conforme au *Questionnaire* de la page 104 ; dans ce cas je lui signale que pour les costumes, il importe d'avoir le patron des coupes, qui est un élément important de différenciation ; et que pour l'habitation, il faut donner le plan de la répartition des chambres, la localisation des greniers, appentis, têts à bêtes, etc., et enfin l'orientation détaillée des maisons par rapport aux rues et venelles ; on constate ainsi de curieuses différences des plans de maisons et de villages, non imputables à la nature du sol, mais dérivées sans doute de coutumes préhistoriques.

Le deuxième fascicule est consacré aux pèlerinages et aux légendes sacrées ; à signaler l'extraordinaire ex-voto en bois offert à Saint-Lazare d'Arbigny, représentant Lazare ressuscitant en présence de Marthe et Marie en costumes locaux. De nombreuses

notes comparatives situent les faits mâconnais dans leur milieu général et plusieurs bons clichés illustrent ce volume, comme le précédent. M. Jeanton dit dans sa préface que ce n'est là qu'un premier essai de groupement des faits : nous lui souhaitons bonne chance dans sa chasse aux documents, sachant par expérience que cette chasse-là exige encore plus de patience et de temps que l'autre.

Aussi intéressante, quoique moins étendue, puisque surtout y est considérée la civilisation matérielle, est la monographie du Dr Stéphen Chauvet sur **La Normandie ancestrale.** L'auteur a pris comme point de départ la région de Coutances et lui a comparé, au point de vue traditionaliste, la Basse Normandie, puis, de proche en proche, la Normandie tout entière. Ainsi son livre a pris la valeur d'une monographie générale. Qui veut connaître les difficultés de toute sorte auxquelles on se heurte dans une enquête de cet ordre doit lire la très intéressante préface ; il y apprendra notamment que les musées normands locaux ne possèdent pas de séries complètes de meubles, d'horloges, de costumes normands et je doute que maintenant, sauf à grands frais ou grâce à la générosité de quelque collectionneur patriote normand, l'un quelconque de ces musées puisse jamais combler ces lacunes.

Du moins Stephen Chauvet a-t-il sauvé ce qui pouvait l'être, grâce à des descriptions précises et à des classements à la fois chronologiques et localisateurs. Tous les chapitres sont à citer, chacun comme un modèle d'enquête bien conduite et clairement ordonnée : les coutumes, la ferme, le mobilier, la nourriture, le costume et les bijoux, enfin l'étude du patois de la région de Coutances. D'excellentes illustrations ornent ce volume, tant d'après des photos que d'après des estampes anciennes. A l'ami Paul Romans je signale, page 108, une curieuse lanterne d'écurie qui par son ornementation s'égale à celles de Provence, dont il m'a parlé il y a quelques semaines, à Aix.

Et puisque ce parallèle me rejette dans le midi, je me dois de signaler aux folkloristes un excellent **Catalogue de la section Mobilier et Céramique d'Art provençal à l'Exposition coloniale de Marseille**, catalogue formé de planches en phototypie qu'expliquent des notices de Maurice Godefroy, préfacées par G. Arnaud d'Angel. Bien que les pièces

réunies, et qui provenaient de collections privées, soient pour la plupart ce qu'on nomme des « pièces de musée », elles sont cependant populaires à la fois comme inspiration et origine, les produits des faïenceries provencales possèdent des caractères très nets de différenciation par rapport à ceux des faïenceries d'autres régions de France. A signaler aussi quelques reproductions de tableaux qui montrent d'anciens costumes de la région d'Aix.

A l'autre bout du Midi, pas du nôtre pourtant, une société s'est constituée pour étudier dans le plus grand détail, et très systématiquement, le folklore basque ; elle se nomme Eusko-Ikaskuntza ou **Sociedad de Eusko-Folklore**. Elle siège à San Sebastian et publie d'une part des fascicules mensuels auxquels don José-Miguel de Barandiaran a donné une monographie sur le culte des grottes, une autre sur les croyances relatives aux montagnes et aux forêts, une autre encore sur les légendes qui concernent les monuments (pierres brutes, pierres préhistoriques, etc.) — et d'autre part un **Annuaire**, dont deux volumes (1921 et 1922) sont parus.

Le premier contient des Instructions pratiques à l'usage des enquêteurs locaux, des notes sur le langage des enfants, des chansons (musique notée), des croyances et coutumes, des contes et légendes, et quelques notes de médecine et d'art populaires. Le second volume est une véritable monographie des fêtes populaires surtout de la période de Noël aux Rois. Le classement des documents recueillis sur place par localités est suivi d'un essai d'examen systématique, avec indication de l'extension géographique de telle pratique spéciale ou de telle autre, essai de don J. M. de Barandiaran, le véritable animateur de cette Société. Peut-être réussira-t-il, on le lui souhaite, à dresser des cartes du folklore basque d'Espagne. Il conviendrait de réveiller un peu les « basquisants » français, afin de posséder la contrepartie. Pourquoi le ministre béarnais qui dirige notre Instruction publique ne donnerait-il pas dans ce sens des instructions privées ?

Mémento. — La guerre a interrompu la publication de la plupart des revues de Folklore ; elle a tué notre *Revue des Traditions populaires*, fondée et dirigée pendant trente ans par Paul Sébillot : on a essayé de la ressusciter, mais cette tentative ne vaut pas grand'chose, en l'incorporant à la *Revue de la Société française d'Ethnographie*. Quant aux excellentes *Archives Suisses des Traditions populaires*, ses directeurs

n'ont pu la faire survivre qu'en espaçant la publication des fascicules : le tome XXII englobe les années 1918 et 1919, le tome XXIII, les années 1920 et 1921. Parmi les travaux publiés dans ces deux volumes, je citerai : dans le premier un beau mémoire, très bien illustré, de Rutimeyer sur les survivances de coutumes et d'outils, de jeux et de techniques préhistoriques dans la Suisse actuelle ; de Th. Delachaux sur l'emploi décoratif du tavillon (en Savoie, tavaillon : ce sont de petites lames de bois employées comme des ardoises) dans l'architecture du pays d'En-Haut ; de Henri Mercier, une conférence sur les sobriquets nationaux et internationaux ; un long article du Dr Odillo Ringholz sur les insignes et souvenirs de pèlerinage à N.-D. d'Einsiedlen. Et, dans le second volume, un article, avec bonnes photos, sur divers types de maisons paysannes suisses, et un autre, bien fait et intelligent, de Th. Delachaux, sur des dessins d'enfants. En outre : collectanea et mélanges, ainsi que plusieurs monographies locales. On souhaite que cette revue puisse reprendre sa périodicité annuelle.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

La réforme de notre marine de guerre et les accords de Washington. — Vers la suppression des cuirassés. — Notre marine de guerre vient de prendre, au moins sur le papier, figure nouvelle. M Raiberti, ministre de la Marine, l'a dotée d'un nouveau statut. C'est un heureux événement. Nous apportons une véritable satisfaction à le signaler, bien que certaines parties de cette charte nouvelle soient inopportunes et critiquables. Mais le progrès ne procède que par lentes étapes. Il faut savoir retrouver son optimisme dès l'apparition de la première lueur.

La partie essentielle de cette nouvelle charte de notre marine a trait à la composition de notre flotte, à son armement et à la constitution de ses stocks de guerre. Il s'agit de l'élément actif, vivant, de notre organisme naval. Notre flotte de l'avenir sera composée comme suit :

177.800	tonnes	de bâtiments de ligne,
360.000	—	de croiseurs et torpilleurs,
60.960	—	de navires porte-avions,
65.000	—	de sous-marins.

Il est à remarquer de suite que cette composition de notre flotte de guerre n'est rien d'autre que le programme de Washington.

Il est assez typique qu'après avoir ameuté toute notre presse, si docile, si obéissante, contre les fameux accords, notre Etat-major naval vienne à résipiscence et accepte comme base de nos forces navales le programme même qu'il dénonçait comme la dérision et la ruine de la marine française. Nous avons été les seuls, croyons-nous, à faire entendre une voix discordante à ce moment, en essayant de montrer que les accords de Washington, qui nous permettaient le développement d'une flotte de croiseurs et de sous-marins, ouvraient une ère de rénovation pour notre marine. Nous voici enfin d'accord avec notre Etat-major naval. Nous nous en félicitons. Une fois n'est pas coutume.

Mais il y a mieux; il y a une chose inespérée qui me confond, qui me rend stupide de joie. Bien que notre future flotte doive comprendre, en principe, 178,000 tonnes de bâtiments de ligne, on ne construira plus de ces derniers jusqu'à nouvel ordre. Plus de cuirassés, plus de *capital-ships*, comme disent ces messieurs de la rue Royale, en arrondissant la bouche en cul de poule. Ceci est proprement la fin du monde. Où mettra-t-on nos amiraux? qu'on se rassure. Il n'y a qu'un vice-amiral sur treize officiers généraux de ce grade, et quatre contre-amiraux sur vingt-sept dont le pavillon soit battant sur les flots de la mer azurée. Les autres accomplissent leurs hautes fonctions dans les bureaux de la rue Royale et de nos ports de guerre. Il nous reste pour ces cinq amiraux flottants une demi-douzaine de dreadnoughts, *Bretagne*, *Provence*, *Lorraine*, *Paris*, *Courbet*, *Jean-Bart*, dont la carrière a commencé de 1914 à 1916 et ne se terminera que vers 1935.

Quoi qu'il en soit, le cuirassé-mastodonte est frappé à mort. Il faut féliciter M. Raiberti de lui avoir porté ce coup. Nous tenions M. Raiberti pour un parfait galant homme; nous ne lui supposions pas cependant une pareille dose de courage. Nous le féliciterions plus vivement encore, si au lieu de baser sa décision sur nos difficultés financières et les prix prohibitifs exigés par la grosse métallurgie, le ministre de la Marine l'avait simplement fondée, comme le voulaient l'honnêteté et le bon sens, sur l'expérience de la dernière guerre, sans compter les leçons qui ont précédé. Mais nul ne s'y méprendra. Le prétexte de nos difficultés financières ne sert, en la circonstance, qu'à dissimuler les véritables raisons qui font renoncer à construire de formidables engins de guerre, dont l'expérience a consacré l'inutilité. Si

vraiment l'existence d'une flotte cuirassée était un élément de la grandeur de notre pays, on pourrait trouver que la France n'est pas assez appauvrie pour en consentir le sacrifice. On aurait, à bon droit, fait le raisonnement suivant : 100.000 tonnes de cuirassés ne coûteront pas sensiblement plus que 100.000 tonnes de croiseurs, et l'on se serait déterminé pour le parti qui eût paru le plus indispensable pour la mission que notre marine doit remplir sur la surface des mers. En réalité, il y a eu choix motivé entre des armes différentes, entre une flotte de cuirassés lourds et une flotte de croiseurs. Le choix s'est porté sur cette dernière. Nous considérons ce choix comme l'événement le plus heureux pour notre marine. Celle-ci, avec une flotte à peu près uniquement composée de croiseurs, de torpilleurs et de sous-marins, retrouvera vite, si Dieu veut, une vie active, agissante, féconde et, par-dessus tout, pleine d'attraits pour son personnel. C'en sera fini de cette existence de casernes flottantes, au fond des rades, en paix comme en guerre, où la vie monotone s'écoulait, partagée entre de menus exercices, toujours les mêmes, et d'interminables parlotes, employées à couper des cheveux en quatre. « Les galères dans la rade » a écrit un jeune officier au lendemain de la guerre.

§

Entrons maintenant dans le détail du projet présenté par M. Raiberti. Ce projet est un programme très vaste, qui prévoit la construction d'une flotte nombreuse, échelonnée sur un grand nombre d'années. Cette construction aura lieu par tranches successives. La première tranche a été votée en 1922 ; la seconde va l'être prochainement. Les autres suivront. Il est regrettable qu'aucune disposition particulière ne fixe, au moins dans ses lignes générales, le programme de chacune de ces tranches. Ce défaut constitue un grave danger. Ces constructions échelonnées dans le temps, sans principe directeur, peuvent aboutir à nous donner une fois de plus une flotte d'échantillons. Ce fut le vice de notre marine dans le passé. Nous le redoutons pour l'avenir.

Il aurait suffi, pour nous mettre à l'abri de ce danger, de prévoir dans chaque tranche, pour chaque catégorie de bâtiments, un certain nombre de constructions du même type, de manière à avoir des unités tactiques parfaitement homogènes. C'était le moyen de réaliser des divisions de croiseurs, des flottilles de torpilleurs, des escadrilles de sous-marins d'une parfaite homogé-

néité. En d'autres termes, nous admettons, nous recherchons même le progrès d'une unité tactique à la suivante; mais dans la composition de l'unité tactique, il n'y a que des avantages à avoir des bâtiments rigoureusement du même type. C'est le grand principe qui a présidé à la construction de la Flotte allemande. Bien que ce soit un principe de bon sens, il est à craindre qu'il ne soit pas rigoureusement suivi, aucune indication n'existant à ce sujet dans le projet de notre Etat-major général. Il aurait suffi pour le mettre au point de la disposition additionnelle suivante :

Chaque tranche de constructions comprend dans chaque catégorie de bâtiments un certain nombre d'unités tactiques (quatre croiseurs, six torpilleurs, six sous-marins), composées de navires d'un type unique.

§

Malheureusement, la charte nouvelle de notre marine ne concerne pas uniquement la composition de notre flotte. Elle embrasse toute une organisation nouvelle de la défense des côtes. Avant la guerre, nous possédions une organisation qui donnait à peu de chose près toute satisfaction. Les administrations de la Guerre et de la Marine y travaillaient en liaison étroite. L'entente si difficile à réaliser entre ces deux administrations rivales avait été obtenue, après une longue période de mise au point. En 1916, sous la pression des circonstances, alors que presque tous nos ouvrages de côtes se trouvaient désarmés, leurs canons envoyés sur le front de terre, le législateur confia à la marine la défense des côtes. Il n'y avait en réalité, à ce moment, plus rien d'autre à faire que de mettre celles-ci à l'abri des incursions des sous-marins. La marine pouvait y suffire, avec ses navires de défense, ses batteries légères et ses hydravions. Cette organisation rudimentaire, créée par les circonstances, aurait dû devenir le type de notre organisation de défense côtière. Mais c'eût été mal connaître la marine de la rue Royale que de compter qu'elle s'en tiendrait à une organisation aussi rationnelle. Elle est en train de s'y tailler un vaste domaine. Contre toutes les leçons de la guerre, elle a commencé par décider la construction d'une batterie de côte, armée de canons-monstres, qui coûtera une trentaine de millions. Elle comptait tirer parti du souvenir laissé par les Berthas et gagner ainsi l'opinion publique, en rappelant les ex-

ploits des grosses pièces allemandes sur Paris. Mais les Berthas ne prétendaient qu'atteindre le département de la Seine, tandis que nos marins de la rue Royale affichent la prétention de faire mouche, à vingt km., sur des cibles mobiles et aussi réduites que celles offertes par des navires. Même, avec le tir par salves, tout résultat paraît bien improbable. Les navires se déroberont dès la première salve de réglage. Certains techniciens, et non des moindres, ont combattu ce projet. Des publicistes l'ont raillé impitoyablement. Alors, la marine, pour sauver la face, a appelé ce coûteux ouvrage, une « batterie d'expériences », comme si la dernière guerre n'avait pas consacré l'inutilité des ouvrages, hérissés d'artillerie, que l'on semait autrefois sur les fronts de mer. La marine ne s'en est pas tenue là. Elle a résolu de prendre les devants, en mettant le législateur en présence du fait accompli. Par voie de décret, elle a affecté huit amiraux, pour lesquels elle n'avait plus d'emplois, à la défense des côtes. Ces officiers, entourés d'un état-major nombreux, tiennent bureaux à Marseille, au Havre, à Alger, à Saint-Nazaire, n'ayant encore pour tout outillage militaire que des écritoires et des porte-plumes. La désignation de ces officiers généraux n'a d'ailleurs pas fait supprimer les Préfets maritimes, auxquels ils sont venus se superposer. Nous ne voulons pas entrer dans le détail d'une organisation dont le luxe est simplement ridicule. Si le Parlement est vraiment désireux de trouver des économies à réaliser, il n'a qu'à exiger de la marine d'apporter plus d'honnêteté dans ses conceptions.

JEAN NOREL.

HAGIOGRAPHIE ET MYSTIQUE

Henri Brémond : *Histoire littéraire du sentiment religieux en France ;* tome VI : *la Conquête mystique*, chez Bloud et Gay. — Mémento.

Cet important ouvrage, dont la publication a commencé en 1916, comprend déjà cinq volumes intitulés : *l'Humanisme dévot*, *l'Invasion mystique*, *l'Ecole française*, *l'Ecole de Port-Royal*, *l'Ecole du Père Lallemant* ; voici le sixième portant, comme sous-titre, *Marie de l'Incarnation* et *Turba magna*. L'ensemble traite des mystiques en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'aux dernières années du XVIIe siècle.

Le premier volume parle principalement de saint François

de Sales et de plusieurs mystiques moins connus tels que Louis Richehomme, Etienne Binet, Jean-Pierre Camus, Yves de Paris. Le deuxième nous présente Marie de Valence, Madame Acarie, Benoît de Canfeld, Jean de Brétigny, Madeleine de Saint-Joseph, Jean de Saint-Samson, Marie de Beauvilliers, Marguerite d'Arbouze, sainte Jeanne de Chantal. Au troisième, voici Bérulle, Coudren, Olier, le Père Eudes, sainte Marguerite-Marie. Le quatrième étudie la mystique janséniste avec les réserves qu'elle comporte : Saint-Cyran, la mère d'Agnès, les solitaires de Port-Royal et aussi l'anti-mysticisme de Nicole. Le cinquième nous donne des mystiques appartenant à la compagnie de Jésus : Julien Maunoir, le Père Surin, célèbre par l'affaire des Possédées de Loudun, Jean Crasset, François Guilloré, etc.

Comme on le voit, ces études comprennent une grande partie de l'histoire religieuse de la France aux xvie et xviie siècle. L'œuvre de M. Brémond se marque pas une documentation d'une richesse extraordinaire. Des livres oubliés, des figures peu connues nous y sont présentés avec un art attrayant. Ce sont des thèmes féconds au sujet desquels l'auteur développe les principes de la vie contemplative d'après les méthodes de la mystique la plus orthodoxe. Ici rien d'aventuré, rien non plus d'aride, mais une grande sûreté et un grand charme dans l'analyse psychologique des caractères qui nous sont présentés. Des rapprochements ingénieux, des aperçus historiques, des anecdotes significatives ajoutent à l'intérêt du livre. Grâce à M. Brémond, nous découvrons qu'à côté des Bossuet, des Fénelon, des Massillon, il y eut au xviie siècle des séries d'intelligences et de sensibilités douées pour les grâces d'oraison et dont l'influence, pour être moins évidente que celle des grands noms que l'on vient de citer, n'en fut pas moins très forte.

Dans ce sixième volume de **la Conquête mystique**, M. Brémond a réussi à évoquer devant nous d'une façon intense la Mère Marie de l'Incarnation. Elle naquit à Tours en 1599 ; fille d'un fabricant de soieries, elle épousa, en 1617, Claude Martin dont elle eut un fils qui se fit religieux. Veuve en 1627, elle entre chez les Ursulines de Tours, et part en 1639 pour le Canada où elle meurt en 1672.

Ses lettres et ses autres écrits prouvent qu'elle fut une grande mystique. M. Brémond le démontre par des citations étendues et

par des commentaires on ne peut plus pénétrants. A certains égards, cette moniale, si expérimentée quant aux souffrances et aux splendeurs de la vie unitive, rappelle sainte Térèse par la doctrine et par l'expression. Cette ressemblance s'observe surtout par maints passages de ses relations qui font penser aux plus beaux chapitres des *Demeures de l'Ame* dans le *Château intérieur*. Ceci par exemple :

« Lorsque je vais par la maison ou que je me promène au jardin, je sens mon cœur pressé par de continuels élans d'amour et quelquefois il me semble que ce cœur doive s'élancer et comme sortir de son lieu. Mais quoique la partie inférieure pâtisse beaucoup, la supérieure se sent plus vigoureuse et plus capable d'agir dans une plus grande pureté et délicatesse parce qu'elle n'est embrouillée d'aucune chose qui l'empêche, et qu'elle n'envoie rien aux sens, mais qu'elle retient tout dans son fond... A la récréation, quoique je me récrée avec mes sœurs, mon cœur, néanmoins, n'en est pas moins attentif. Et quand je suis à notre ouvrage [de broderie], qui est la chose la plus capable de distraire, à cause de la grande attention qu'il faut y avoir, je ne sens pas cette occupation intérieure par manière d'élans forts et ardents comme quand je vais par la maison. Mais je sens mon cœur doucement attentif et aspirant à Dieu et quelquefois je prends garde que cela est plus fréquent que je ne fais de points d'aiguille... »

Jamais le sentiment d'union à Dieu qui caractérise les mystiques parvenus aux degrés les plus élevés de la vie contemplative n'a été décrit d'une façon plus précise.

Dans la seconde partie du livre, M. Brémond étudie Desmarets de Saint-Sorlin, qui fut littérateur, chancelier de l'Académie française, et de plus un mystique dont le livre : *les Délices de l'Esprit*, quoique parfois bizarre dans l'expression, constitue un traité d'oraison nullement méprisable. M. Bremond l'analyse avec perspicacité. Les extraits qu'il nous donne sont de nature à bien faire comprendre, aux curieux de la mystique, les premières touches de la grâce illuminante.

M. Bremond a l'intention de poursuivre son travail jusqu'aux mystiques contemporains. D'après les livres qu'il a déjà donnés, on peut être assuré qu'il ne réussira pas moins à nous les rendre *vivants*. La façon dont il ressuscita les mystiques du passé nous en est un gage.

MÉMENTO. — Chanoine H. Hornaert : *La montée du Carmel*, de saint Jean de la Croix (première partie, livres I et II), chez Desclée. — Excellente traduction, précédée d'une introduction explicative d'un des livres les plus substantiels de ce maître de la vie mystique : saint Jean de la Croix.

René Aigrain : *Pour qu'on lise les Pères*, chez Bloud et Gay. — Premier volume d'un commentaire des Pères de l'Eglise. Présentées avec beaucoup de simplicité et de clarté, ces pages vieilles de dix-huit siècles, mais qui n'ont rien perdu de leur puissance sur la formation chrétienne, sont une des lectures les plus utiles que l'on puisse conseiller aux âmes éprises de vie intérieure. Ce volume traite de la doctrine des douze apôtres, de saint Clément-de-Rome, de saint Ignace d'Antioche et de saint Polycarpe. D'autres suivront.

Gabriel Mourey : *Sainte Douceline, béguine de Provence*, aux éditions du Monde nouveau. — Biographie agréable d'une religieuse du moyen âge très vénérée dans le midi.

Chanoine Hornaert : *Sainte Thérèse écrivain*, chez Desclée. — Il sera parlé en détail de ce beau livre dans une prochaine chronique.

J. Bricout : *L'éducation du Clergé français*, chez Bloud et Gay. — Sujet aussi grave que délicat. L'auteur en dit ce qu'il nous importe de savoir et il le fait avec non moins de compétence que de fermeté dans la doctrine.

Olga Rodjestvensky : *Le culte de saint Michel au moyen age latin*, chez Picard. — Travail historique fort bien documenté.

Emile Colas : *La mystique et la raison*, chez Alcan. — L'auteur prédit dans sa préface que, « dans vingt ans, la France sera complètement perdue » pour l'Eglise. Nous parlerons de ce livre aussitôt que cette prophétie se sera réalisée.

La Vie spirituelle (ascétique et mystique), numéro de mars. Un bel article de M. Maritain : *Question sur la vie mystique et la contemplation.*

Revue d'ascétique et de mystique, numéro trimestriel de janvier. — Substantiel article de G. Picard : *La saisie immédiate de Dieu dans les états mystiques.*

ROBERT ABRY.

GRAPHOLOGIE

Portrait graphologique de Mata Hari.

DOMINANTES

Signes Graphologiques (1)	*Significations psychologiques*
1. *Discordante* (signes contraires) :	1. Complexité, oppositions de tendances :

(1) N. B. — Les chiffres servent ici, uniquement, de repères entre les indications des deux colonnes en regard.

a) mots grossissants	*a*) emballement, exagération
mots diminuants	retenue, sens critique
b) barres de t en avant de la hampe	*b*) résolution, entreprise
barres de t en arrière de la hampe.	hésitation, crainte
c) « longues	*c*) impulsivité
« courtes	retenue
d) écriture légère	*d*) délicatesse
« pesante, massuée	matérialité, brutalité, violence
e) « serrée	*e*) contrainte, économie
« espacée	extériorisation, faste
f) « ouverte (ovales o, a, g, d, q. ouverts)	*f*) expansivité
« jointoyée (ovales o, a, g, q. bouclé)	dissimulation
g) « lancée	*g*) emportement, violence, audace
« contenue	maîtrise de soi, prudence
h) « régressive	*h*) égoïsme
« progressive	altruisme.
2. *surélevée*	2. orgueil
3. *accélérée*	3. activité
4. *ferme*	4. énergie
5. *distinguée*	5. dignité, goût.
6. *très inégale* de dimension	6. grande sensibilité
7. *saccadée*	7. nervosité
8. *claire*	8. clarté d'esprit

SECONDAIRES

9. *en arcades*	9. recherche de l'effet
10. *rigide*	10. inflexibilité
11. *inclinée*	11. passion.
12. *liée*	12. raisonnement.
13. *descendante*	13. dépression
14. *barres de t:*	14. volonté
irrégulières	énergie inconstante
longues	impulsivité
hautes	despotisme
anguleuses	ténacité, entêtement,
en avant	initiative
en arrière	hésitation
15. *Ponctuation et accentuation*	15.
inconstante	négligences

en avant de la lettre	esprit chercheur
en arrière —	indécisions
haute	idéalisme
16. *marges*	16.
de gauche inégale	nervosité
droite —	goût
17. *Signature.*	17.
près du texte	abord facile
soulignée	confiance en soi
paraphe lancé (formé par le point d'i)	violence

RÉSULTANTES

Sensibilité, passion	Susceptibilité
Orgueil, nervosité	—
Exagération, initiative	témérité
Orgueil, énergie, résolution	courage
Orgueil, maîtrise de soi	sang-froid
Exagération, violence	colères brutales
Orgueil, exagération, témérité	aveuglement
Exagération, expansivité	paroles blessantes
Exagération, orgueil, dissimulation	mensonge
Passion, extériorisation	mouvements altruistes
Egoïsme, intérêt	calcul
Egoïsme, inflexibilité	sûreté
Initiative, courage	audace
Initiative, aveuglement	imprudence
Goût, sensibilité, idéalisme	séduction, art
Egoïsme, matérialité	besoin de jouissances
Orgueil, faste, égoïsme	besoin de luxe

Ce qui frappe dans cette écriture, c'est l'excessive force impulsive des mouvements et leurs contrastes. L'écriture est comme lancée en avant avec brusquerie, les barres de *t* sont épaisses, les finales longues; puis, elle apparaît contenue, les barres de *t* sont en arrière de la hampe, les finales arrêtées; tandis que, dans certains mots, les lettres grandissent, au contraire, à mesure que la plume les trace. Les espacements, les jambages des *m*, *n*, *u*, s'élargissent et se resserent tour à tour.

Toutes ces impulsions contradictoires donnent à la vie intérieure quelque chose de tumultueux, de chaotique, et la valeur de l'activité s'en trouve grandement affectée.

On ne saurait accorder sa confiance à une nature aussi versatile, agitée, trépidante, toujours prête à des déterminations extrêmes.

Le frein, qui agit constamment sur cette force impétueuse, ne parvient pas à la régler. Elle « s'emballe » : c'est un caractère téméraire, qui mesure mal l'obstacle, obscurément confiante en son destin.

L'exagération est un des traits les plus marqués de ce caractère, c'est une tendance dangereuse, car elle fausse le jugement, entraîne l'imprévoyance, excite la nervosité, produit la colère injustifiée, les résolutions hâtives, ne permettant pas d'envisager les conséquences d'un acte précipité.

Mata-Hari ne se trouble de rien : au milieu de ses passions véhémentes et très diverses, elle garde son sang-froid et montre une effrayante résolution faite de courage et d'aveuglement.

Si nous cherchons à connaître le mobile de ses actes, nous voyons que l'égoïsme, le calcul et l'orgueil sont les trois maîtres principaux qui tirent parti de ces forces impétueuses que nous venons de reconnaître.

L'écriture s'étale, se hausse, manifeste de plusieurs façons l'impérieux besoin de plaire, de paraître, et la confiance absolue en soi-même, de nombreux mouvements « régressifs » surtout à la tête des *c* minuscules, dénotent la tyrannie du « moi » qui exige sa part, avidement, toujours plus grande. Le goût du faste entraîne celui de la dépense sans mesure, provoque le besoin d'acquérir, âpre, inflexible.

L'orgueil, l'égoïsme, le besoin de jouissance, servis par une énergie téméraire, peuvent amener les pires résolutions : ces trois passions, aidées par l'exagération qui aveugle, livrent l'âme à toutes les tentations.

Quelles que soient les qualités de l'intelligence, et elles sont réelles, ces forces nocives dominent tout. Et cependant, ce n'est pas une nature vulgaire, bien au contraire ! Elle a un goût très fin, original, une perception avertie des harmonies du beau, un esprit remarquablement vif, compréhensif, qui est cultivé et séduisant.

Sa nature très exaltée, exagérée, l'oblige à bâillonner la vérité ; elle réalise le mensonge dans l'impulsion. Elle est continuellement en défiance contre elle-même, faisant succéder, avec la même

fougue, l'expression de la vérité la plus imprudente au mensonge le plus monstrueux, manifestant toujours son caractère excessif.

C'est une nature extrêmement complexe, d'une vigueur peu commune et qui peut réserver les plus grandes surprises, par suite de l'intensité de ses passions, de sa nature exagérée qui l'aveugle.

ÉDOUARD DE ROUGEMONT.

ART

Exposition de cartons modernes pour la Tapisserie de basse lisse, **Musée** Galliera. — Exposition de l'Araignée, galerie Devambez. — Exposition d'eaux-fortes et pointes-sèches de Joseph Hecht, Nouvel Essor.

Les murs du **musée Galliera** chatoient de couleurs éclatantes. Continuant les essais, jusqu'ici heureux, d'expositions spéciales qui puissent mettre en rapport direct l'artiste avec l'artisan et l'industriel, M. Clouzot a demandé à certains artistes des cartons pour des tapisseries de basse lisse. Son appel a été écouté, et son choix judicieux a réuni un nombre intéressant d'œuvres de valeur, dont certaines ajoutent au charme du faire l'intérêt d'une bonne appropriation technique.

Certes un certain nombre des artistes invités se sont bornés à lui prêter quelque tableau, quelque esquisse qui leur semble ornée des plus belles qualités décoratives et qu'on peut sans dommage traduire par les moyens de la tapisserie. Le carton de la grande tapisserie murale n'a guère d'autre loi de destination que d'être clair et ordonné, très lisible et procédant par contrastes accentués, pas trop sommaires, le travail du tapissier devant par lui-même supprimer nombre de modulations. Les convenances qui passaient pour lois dans l'établissement des cartons ont été singulièrement bousculées par l'entrée avec Jules Chéret, J.-F. Raffaelli, Odilon Redon (par ordre de dates), du modernisme à la manufacture des Gobelins. Depuis que le bon artisan Gauzy, un des tapissiers de la manufacture, vint soumettre à Chéret le panneau exécuté d'après l'affiche de la *saxoléine* et que les Gobelins exécutèrent la très belle décoration conçue par Jules Chéret pour M. Fenaille, depuis l'admirable triptyque de Raffaelli, la *Bretagne*, la preuve est faite que la tapisserie peut rendre ce qu'il y a de plus délicatement nuancé dans la peinture la plus analytique des modernes. Sous l'influence des impres-

sionnistes le style de la décoration murale par la tapisserie a évolué ; ce goût monotone où des Toudouze ou des Maignan croyaient rejoindre Lebrun a cédé la plan à un art plus vivant, et la tapisserie n'hésite plus à rendre le mouvement de la vie familière ni la gaîté colorées dans un clair paysage.

On retrouve, à Galliera, le grand panneau (pour tenture) d'Hélène, Dufau, avec sa joliesse un peu précieuse. La tapisserie à personnages est aussi représentée par Jeanès avec sa *Suzanne*, Hermann-Paul avec un panneau de vie rurale, Deltombe qui garnit de mille détails pittoresques la surface touffue de son *Offrande* (tenture), Dorignac avec sa Jeanne d'Arc écoutant les voix, méticuleuse addition de détails ornementaux autour d'une figure, Lévy Dhurmer qui pour représenter «la Marseillaise entraîna les Chansons de la France,» entoure une figure classique de déesse guerrière d'images prises au souvenir des rondes d'enfants et les retrace comme des illustrations d'un livre d'étrennes soigneux et pittoresque. Les défauts de Mme Marval qui sont de quelque raideur mêlée à une subtilité légère contribueraient plutôt à la grâce du mouvement de sa « Madelon » et de sa libre allure sur fond clair. L.-C. Breslau expose deux de ses dessus de porte, arrangements de fruits ou de fleurs, ou d'instruments de musique, dont la belle couleur et la disposition ornementale se prêtent à la transcription du tapissier. Charmaison construit bien des décors de jardins du soir. Mme Lewitzka, dans une clairière, dirige l'élan chimérique des licornes. Cappiello fait descendre sur le rêve d'un Pierrot jonquille de blanches fées chargées de belles aubergines, et de poireaux délibérément introduits dans l'art décoratif. Gaston Prunier expose de bien jolies notations, mais son *Dimanche Parisien* remplit-il techniquement le but proposé et ne se complique-t-il pas d'un jeu trop menu et divers d'épisodes et de nuances.

Quelques artistes, tout en proposant de véritables tableaux, fortifient leur destination à la tapisserie, la formulant par l'adoption d'une large bordure ornementale. Marret a eu le souci de varier la forme de cette bordure qui épouse ainsi les contours de son paysage d'une élégante arabesque, aux rapports de ton bien choisis en accord de ceux du panneau central. Peské figure une cueillette joliment ensoleillée, et l'encadre d'un jeu rectiligne de pommes et de fleurs. Dufresne a pris pour thème de la

décoration d'un canapé trois épisodes de Paul et Virginie. Il n'évite point l'aspect tableau, au contraire, et multiplie les personnages et atteint à une sorte de somptuosité sombre, intéressante. Cette décoration a été réalisée.

Cette exposition de Galliera offre surtout un intérêt par les œuvres exposées qui, tout en étant fortement marquées d'un caractère d'art, sont conçues précisément dans le sens désiré par l'organisateur et peuvent être immédiatement l'occasion d'un labeur d'artisan, qui trouverait sa place dans le mobilier. Dans ce sens, Anna Bass apporte le décor d'un fauteuil, dossier et siège, très heureusement composés. Sur un fond bleu, dans la délicate vibration d'un bouquet de pois de senteur, qui fournit comme une orchestration printanière du motif, c'est un médaillon ovale où dans la lumière d'une scène de ballet des hautes frondaisons d'un parc classique, s'élance, sur la blanche allée, la forme diaprée et rosée d'une danseuse. C'est très preste et d'harmonie juste. A ce dossier correspond le décor du siège où se répète sans personnages et sans une arabesque différente le bouquet versicolore. C'est, dans la ligne traditionnelle, une jolie trouvaille, et la maquette est picturalement fort intéressante. Mlle Lanoa transcrit cursivement, avec des tons comme d'aquarelle, des moments d'animation des jardins parisiens et c'est d'une finesse élégante. Silva Bruhns compose très harmonieusement ses projets de tapis. Dans des constructions rectilignes aux beaux accords rares, il lance sur le bleu pâle des cieux les bleus hardis des vols d'oiseaux d'allure rapide et stylisée.

Les tableaux de fleurs de Valtat n'ont peut-être point été créés pour cette exposition, mais Mme Deltombe a déjà démontré quel parti éclatant la tapisserie pouvait tirer de ces excellents modèles, dans leur harmonie de directions, à la fois nombreuse, variée et logique. Gaudissard évoque parmi la nuit sur l'oasis de Biskra, dans un silence confus de verdure, les formes d'Ouled Naïls et, en face cet Eden africain, dispose une jolie figuration païenne de la jeunesse en peplum blanc. Le *triomphe d'Orphée* de Paul Véra est une très heureuse page décorative. Un souvenir encore persistant du cubisme décide l'artiste à souligner, d'un trait trop net et trop massif, les arêtes de quelques musculatures. Sa *Toilette de Flore*, qu'il présente exécutée en tapisserie, est une œuvre de haut intérêt et d'excellente appropriation.

Hémard et aussi Siméon introduisent l'humour dans la tapisserie. C'est une route assez dangereuse, encore que Natoire et Goya y aient pénétré avec plein succès. Les cartons d'Hémard ont vraiment du style et Siméon écrit les siens avec esprit.

Notons encore l'aptitude décorative très sérieuse de Baldoui, le panneau un peu cubisant de Louis Bouquet, la jolie cueillette de Mme Dartey, l'*Annonciation* aux nobles lignes et aux beaux tons comme hiératiques de Mme Lucien Simon, le *Printemps* de M. Deluermoz, les *Anémones* de Mme Jaulmes, le joli carton de Pierre Noury, où le cavalier de la légende voit se dorer devant lui le château de la Belle au bois dormant, projet de tapisserie très heureux de sujet et de disposition, les projets de Mme Ory-Robin sommairement présentés ; mais on sait quel parti en saura tirer cette prestigieuse exécutante ! la Méridienne très bien comprise de Mme Savreux, les consciencieux décors de M. Rapin. Citons parmi les professionnels des écoles d'art M. Faureau, M. Maingonnat, Mlle Rampont qui a l'honneur de collaborer avec Victor Prouvé, un des maître et des créateurs de notre art décoratif que représentent à cette exposition une belle esquisse, *Floréal*, et un carton, le *Tourbillon*, excellemment compris.

§

A l'**Araignée**, de nombreux humoristes, dont certains sont gais. M. Cocteau s'est joint à eux et le divertissement de ses dessins peut n'être point sans agrément, si l'on songe à sa qualité de lettré. Ce n'est pas par leurs lignes qu'ils font penser à Ingres. Nous trouvons là Gus Bofa incisif et artiste. André Foy, un des meilleurs humoristes dont la page offre toujours de jolies qualités de coloration et d'équilibre, non sans, parfois, sous la coquetterie de cet art, une jolie âpreté. Chas Laborde et Dignimont traitent d'un accent particulier des sujets à la Guys ; les grouillements parisiens si colorés et mouvementés de Galtier-Boissière sont toujours intéressants à regarder. Saluons au passage Laboureur, Pascin dessine très librement et empreint d'une jolie distinction de tons ses aspects de Tunisie où contrastent ingénieusement le vieil Orient et la colonisation, toujours un peu familière. Il y a des dessins de Sem, et des poupées pour grands enfants de Marie Wassilief, d'un art léger, art tout de même, appuyé assez solidement sur la tradition de l'imagerie populaire.

§

Joseph Hecht a donné, au Nouvel Essor une très intéressante exposition de pointes-sèches et d'eaux-fortes. Tout une série de pointes-sèches consacrée aux oiseaux du Jardin des Plantes, à ceux surtout dont l'allure captive est à la fois un peu douloureuse et un peu comique, aux bêtes dont les grands vols sont enchaînés, est d'un très intéressant relief et d'une belle qualité d'observation.

Les eaux-fortes traduisent heureusement des coins du Luxembourg, luttent avec les clartés d'un parterre méridional. M. Hecht est certainement un artiste très doué : il en faut noter les débuts.

GUSTAVE KAHN.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

L'exactitude de citer. — C'est la mention (1) d'une maxime d'un doyen anglais (2) : « *Always control your references !* » qui m'a fait songer à écrire ces quelques remarques au sujet de « l'exactitude de citer ». D'abord, pour mettre cette maxime en pratique, rectifions la première citation qui devrait être « *Always verify* [et non pas « *control* »] *your references* ». (S'il s'agissait de traduire cette maxime en français, on dirait très bien « contrôler, » mais en anglais, non.)

Un peu plus loin on cite deux vers de Byron (*Don Juan*, chant Ier, strophe XCVIII).

I....... think no man
Should rashly quote, for fear of a mistake (3).

C'est fort bien, ça. Quand on se mêle de citer on devrait au moins citer correctement, n'est-ce pas ? En d'autres termes, c'est le cas de le dire, *Always verify your references !*

A part « l'exactitude de citer (4) », qui est un devoir envers ou ses auditeurs ou ses lecteurs, suivant le cas, il faut reconnaître que tout le monde cite plus ou moins, et tout en admettant

(1) Dans le *Mercure* du 1er août 1922.

(2) Dr Martin Joseph Routh (1755-1854), président de Magdalen College, Oxford. Un conseil donné par lui au Révérend J. W. Burgon en 1747 (J. W. Burgon, *Lives of twelve Good Men*, 1891, p. 38).

(3) Je pense que nul homme ne devrait citer inconsidérément, de peur de faire une faute.

(4) C'est un talent beaucoup plus rare qu'on ne pense. P. Bayle, *Dict. hist. et critique* ; art. Sanchez (Thomas).

qu'il y a un peu de vrai dans la phrase de Bayle : « Il n'y a pas moins d'invention à bien appliquer une pensée que l'on trouve dans un livre qu'à être le premier auteur de cette pensée (1) », il faut avouer aussi que trop souvent on en abuse. (L'auteur américain Emerson, *Quotation and Originality*, dit : *Next to the originator of a good sentence is the first quoter of it* ; ce qui n'est qu'une traduction anglaise, ce me semble, de la remarque de Bayle.) Nous n'envisageons point les gens qui ont l'habitude de « contrôler leurs références » : il est très rare que ces gens-là fassent cette faute, car la vérification des citations prend du temps.

L'ouvrage déjà mentionné, *L'esprit des autres* (E. Fournier), dont le but est de rendre à César ce qui appartient à César (*Matthieu*, ch. XXII, v. 21) et qui, du reste, pétille d'esprit — des autres — n'est pas sans bien des « inexactitudes ». En voici quelques-unes :

Elle fuit, mais en Parthe, en lui perçant le cœur (2).

Pour « lui », lire « nous ».

L'épigraphe sur le titre de cet ouvrage excellent est ainsi conçue :

Il n'appartient qu'à ceux qui n'espèrent jamais être cités de ne citer personne. — Gabriel Naudé.

tandis que la phrase (citée par Bayle : art. *Epicure*) exacte est :

Il me semble qu'il n'appartient qu'à ceux-là, qui n'espèrent jamais d'être cités, de ne citer personne.

(Gabriel Naudé, *Apologie des Grands Hommes*). Il n'y a pas grand'chose à dire, mais la citation est un peu inexacte.

Fournier (p. 169) cite une phrase de Regnard (*le Joueur*, acte IV, sc. I) de la façon suivante :

Je vois le bon parti, mais je suis le contraire.

Pour « suis », lire « prends. »

En page 162, Fournier cite une citation que fait Voltaire et ici c'est Voltaire qui cite mal. Voltaire dans une lettre à M. de Belloy

(1) Citée par Fournier, *L'Esprit des Autres*, p. 6, éd. 1886, sans en donner une indication précise de la source.

(2) P. Corneille, *Rodogune*, acte III, sc. V (*Antiochus*).

écrit (en citant un vers de la tragédie de celui-ci, *Le Siège de Calais*, acte, II, sc. III. Harcourt) :

Plus je vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie.

Pour « l'étranger » lire : « d'Etrangers ». Voici le texte original :

Ah ! de ses fils absens la France est plus chérie :
Plus je vis d'Etrangers, plus j'aimai ma Patrie.

C'est différent !

Fournier cite Voltaire correctement : cependant, ici, c'est le cas de dire vérifier la source des citations des citateurs, si possible, de peur d'une faute. (La date de la lettre de Voltaire est le 31 mars « 1765 » et non comme dit Fournier « 1761 »)

A la page 69 du même ouvrage au lieu de :

Chacun est artisan de sa propre fortune (1),

lire :

Chacun est artisan de sa bonne fortune.

Il y a une nuance !

Dans le vers d'*Athalie* (acte II, sc. VII, Joas) cité à la p. 80,

Aux petits des oiseaux il donne la pâture.

pour « la » lire « leur ». Encore une citation tant soit peu inexacte.

Il n'est pas toujours facile, — parfois c'est impossible, — de contrôler ses références ou bien d'en trouver la source précise. Dans le cas suivant, nous l'avons trouvée avec grande difficulté. Il s'agit de la phrase bien connue, mais souvent mal citée, attribuée à Buffon. « Le génie n'est qu'une plus grande aptitude à la patience. » Le dictionnaire de Littré renvoie ses lecteurs au *Discours de réception* (de Buffon) *à l'Académie*, mais, en l'y cherchant pour la vérifier, on ne l'y trouvera point. Il est vrai qu'on cite la phrase dans une notice qui précède une édition du *Discours* parue chez Hachette en 1886 (p. 6) ; cependant nous ne sommes pas plus avancés pour cela. C'est d'une façon providentielle que la source exacte de la fameuse phrase, qui est bien de Buffon après tout, nous est tombée sous les yeux.

Nous trouvant un jour dans la salle de travail au *British Mu-*

(1) Régnier, le 110e vers de sa XIIIe satire.

seum et étant en train de lire rapidement un ouvrage en anglais par Bolton Corney qui y critique *The Curiosities of Literature* d'Isaac Disraeli (le père de Lord Beaconsfield), tout d'un coup, — il s'agissait de quelques remarques qu'avait faites Disraeli concernant le grand naturaliste, — la phrase dont nous cherchions depuis si longtemps la source nous sauta aux yeux ; et, qui plus est, il y avait aussi un renvoi à la p. 15 d'un ouvrage intitulé *Voyage à Montbar* par feu Hérault de Séchelles, M.-J. Chercher ce volume dans le catalogue ne fut que l'affaire de quelques minutes et, le livre en mains, nous vîmes qu'on avait bien raison de mettre la phrase au compte du grand homme, mais qu'il l'a *dite* seulement. Elle ne se trouve point, que nous sachions, dans ses *œuvres*. C'est, selon toute apparence, à M. de Séchelles qu'appartient l'honneur de l'avoir enregistrée : sans cela elle aurait été perdue à tout jamais.

Le voyage de M. de Séchelles se fit en 1785 ; on sait que Buffon mourut en 1788.

Sans vouloir nous étendre sur la signification de la phrase, nos lecteurs nous sauront peut-être gré de citer quelques remarques qui la précèdent :

Son exemple et ses discours m'ont confirmé que qui veut la gloire passionnément finit par l'obtenir, ou du moins en approche de bien près. Mais il faut vouloir, et non pas une fois ; il faut vouloir tous les jours. J'ai ouï dire qu'un homme qui a été Maréchal de France et grand général se promenait tous les matins un quart d'heure dans sa chambre, et qu'il employait ce temps à se dire à lui-même : « Je veux être Maréchal de France et grand général (1). »

M. de Buffon me dit à ce sujet un mot bien frappant, un de ces mots capables de produire un homme tout entier : « Le génie n'est qu'une plus grande aptitude à la patience. » Il suffit en effet d'avoir vu cette qualité de la nature : avec elle on regarde longtemps les objets et l'on parvient à les pénétrer.

Une autre phrase de Buffon, citée aussi incorrectement la plupart du temps, c'est : « Le style est l'homme même (2). » Et cependant dans un article de *The Times Literary Supplement* (3) l'auteur demande (nous traduisons) :

(1) Une note dit : « Ne serait-ce pas M. de Belle-Isle ? ».
(2) *Discours sur le Style*.
(3) 29 juillet 1920, p. 478.

Est-ce que Buffon a jamais dit : « Le style, c'est l'homme (1) ! » Nous avons consulté son fameux *Discours* de 1753 en vain dans le but d'y trouver quelque chose qui ressemble à ce mot en quelque façon. On soutient maintenant que la phrase fameuse fut omise du rapport imprimé (2), mais que ce qu'a dit Buffon en réalité, c'est que les « objets traités » sont « hors de l'homme ». — « Le style est l'homme même ». Mais ici il y a trop de *m* (3), et l'euphonie (4) a converti l'antithèse en ce que nous savons (5).

Byron dit, à propos des citations, dans *English Bards and Scotch Reviewers* (l. 66).

With just enough of learning to misquote (6).

Le poète Young (*Love of Fame*, sat. I, ll. 89-90) a écrit :

Some, for renown, on scraps of learning dote.
And think they grow immortal as they quote (7).

Maintenant, à part la vérification des citations, voici quelques mots sur l'habitude de citer, de trop citer.

L'inexactitude de citer peut à la rigueur se manifester de diverses façons, abstraction faite de l'inexactitude verbale. On peut donner une idée fausse de la signification d'une phrase en l'arrachant de la terre où elle est née, en y laissant sa racine pour ainsi dire. Par exemple on cite très souvent ces mots du docteur Johnson :

Who drives fat oxen should himself be fat.

comme si c'était une idée du célèbre lexicographe, tandis qu'avec le contexte on aurait une idée tout à fait différente. Il paraît qu'on lisait une tragédie (H. Brooke, *The Tarl of Essex,* acte I) en la présence du docteur :

... for righteous monarchs,
Justly to judge, with their own eyes should see ;
To rule over freemen, should themselves be free (8).

(1) Non, certes.
(2) Ce n'était probablement pas l'édition définitive.
(3) Pourquoi ?
(4) Plutôt l'inexactitude de citer.
(5) C'est-à-dire « Le style, c'est l'homme ».
(6) Avec juste assez d'érudition pour mal citer.
(7) D'aucuns, pour la renommée, raffolent des bribes d'érudition, et pensent s'immortaliser en faisant des citations.
(8) .... car des monarques droits,
Pour juger juste, devraient voir de leurs propres yeux.
Pour gouverner des hommes libres, devraient être libres eux-mêmes ».

La compagnie l'admirait beaucoup, mais « je ne suis pas d'accord avec vous » (*I cannot agree with you*), disait le docteur. Autant dire : « Qui conduit des bœufs gras devrait lui-même être gras ». (*it might as well be said, Who drives*, etc.)

Le cas d'attribution fausse est bien plus rare que l'inexactitude dans les citations mêmes. D'après Fournier, quand on sous-entend à son profit le nom de l'auteur dont on cite une pensée, il y a plagiat, il y a vol. Dans l'autre [cas], il y a faux en écriture littéraire.

Autre cas d'inexactitude, c'est intervertir l'ordre des phrases, (quand il s'agit de plus d'une, bien entendu).

Fournier cite (p. 250) deux lignes de *Phèdre* (acte IV, sc. 2) ainsi :

> Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur...
> Quelque crime (1) toujours précède les grands crimes.

mais la seconde ligne vient en premier. De plus, ces deux vers n'ont rien à faire l'un avec l'autre et se trouvent dans le texte à une distance assez respectable (ils sont séparés par 18 autres lignes).

Peut-être bien que tout le monde ne sait pas que la première moitié du vers de Saurin mis au bas du buste de Molière :

> Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre.

n'est qu'une citation non avouée (est-ce un plagiat ?) de l'*Andromaque* (acte III, sc: 3).

> Intrépide, et partout suivi de la victoire
> Charmant, fidèle, enfin rien ne manque à sa gloire.

Mais, me dirait-on, peut-être, avec J. de Lille (chant Ier de *La Conversation*).

> L'art d'être exact est l'art d'être ennuyeux.

Remarquons, cependant, que l'auteur ici fait allusion, non pas aux citations, mais aux événements de peu d'importance, ce qui est assez différent.

EDWARD LATHAM.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Une interview de Montgolfier et les vraies raisons de la mort de Pilâtre de Rozier et Romain en 1785. — Le centenaire de la mort du physicien Jacques-Alexan-

(1) Lire « quelques crimes... précèdent. »

dre-César Charles a été cause, cette année, — outre l'article du *Mercure* du 1er mai, — de notes parues dans les journaux et rappelant, — en même temps que le souvenir d' « Elvire », — que le mari de Julie-Françoise Bouchaud des Hérettes avait de plus sérieuses raisons à l'immortalité que celle d'avoir possédé pour femme l'inspiratrice de la sentimentalité féminine de Lamartine. A cette occasion, l'on n'a pas manqué de redire quels titres possédait Charles à la reconnaissance des fervents de la navigation aérienne. Nous n'y reviendrons pas, la chose étant entendue. Nous voudrions simplement attirer ici l'attention sur un incident tragique de l'aérostation française, auquel le nom de Charles est resté attaché : à quel titre, on va, pour la première fois, pouvoir en juger avec exactitude, en en entendant le récit, resté inédit en notre langue, de la propre bouche du grand Montgolfier.

Quand Charles se décida à s'occuper du problème des ballons, son originalité était en fonctions de celle des deux frères ardéchois exactement comme, dans ses précédentes expériences, elle s'était avérée sous la dépendance de Franklin, de Volta et d'autres encore. Mais si, dès l'origine, il se séparait du pur imitateur par un heureux souci de perfectionnement des données premières des inventeurs légitimes, dans cette question des aérostats, il se distingua aussitôt des Montgolfier par des idées personnelles, sur lesquelles il serait superflu de s'étendre et qui firent de lui, on le sait, le véritable créateur du ballon à l'hydrogène, sans compter d'autres innovations et applications pratiques, connues de tous. Les Montgolfier, ennemis résolus du procédé de gonflement imaginé par Charles, soutenaient que le seul ballon viable était celui à air raréfié et se refusaient à admettre que Charles eût transformé leur périlleuse nef aérienne en appareil pratique de locomotion. Et l'on admettait généralement, un peu partout, que si, le 15 juin 1785, les deux infortunés savants français qui avaient tenté la traversée de la Manche, avaient trouvé la mort dans cette entreprise, ç'avait été uniquement parce qu'ils avaient cru devoir combiner le procédé des Montgolfier avec celui de Charles, en plaçant l'un au-dessus de l'autre un ballon à gaz et une montgolfière à air chaud. L'on répétait, à ce propos, un mot attribué à Charles, touchant le « réchaud mis sous un baril de poudre » et le récit de l'ignition spontanée du ballon à gaz suffisait à expliquer la catastrophe de Boulogne...

Nous sommes à même, cependant, de produire une autre version, dont on ne niera pas qu'elle réunisse tous les caractères désirables de crédibilité, puisque émanant de l'enquêteur officiel sur les causes de l'accident, lequel fut Joseph-Michel Montgolfier en personne, seul survivant, à l'époque où il accorda l'interview qu'on va lire, et qui devait lui-même disparaître à six années de là. Le livre d'où nous extrayons son témoignage est assez rare pour que l'auteur de l'article consacré à son auteur dans l'*Allgemeine Deutsche Biographie* en ait ignoré l'existence. Il a paru en 1805 à Dortmund chez les frères Mallinckrodt en deux tomes ornés de 13 gravures sur cuivre, sous le titre : *Briefe geschrieben auf einer Reise nach Paris im Jahr 1804*. Il émane d'un personnage bien connu, en son temps, comme astronome et qui fit même aussi, à un moment de sa vie, parler de lui comme écrivain politique : Johann-Friedrich Benzenberg, né en 1777 à Schœller, près Elberfeld, d'un père pasteur, mort à Bilk, près Düsseldorf, le 8 juin 1846. Benzenberg avait commencé par étudier, à l'Université de Marburg, la théologie, qu'il ne tarda pas cependant à délaisser, à Gœttingen, pour la physique et les mathématiques. Quand, à Hambourg, en 1804 (1), il entreprit, du haut de la tour de la « *Michaeliskirche* », ses premières expériences sur la chute des corps, il était déjà autre chose qu'un inconnu dans le monde savant d'Allemagne, à la suite de ses études sur les étoiles filantes. Son livre, extrêmement précieux : *Versuche über das Gesetz des Falls, etc.*, paru à Dortmund, également chez les frères Mallinckrodt, grand in-8° de près de 550 pages, 8 cuivres et une vignette, nous le révèle esprit doué de qualités véritablement scientifiques et quand, dans les derniers jours de mai 1804, il quittera Düsseldorf pour se rendre à Paris par la Belgique, ses trois mois de séjour dans la capitale française lui permettront d'écrire sur elle l'un des plus curieux ouvrages qui soient sur l'époque et que nul historien de la période napoléonienne n'a songé à exploiter encore. Il eut, en effet, l'occasion, recommandé qu'il était par d'illustres savants, d'entrer en relations à Paris avec les personnalités du monde scientifique d'alors et de consigner sur elles des observations de première main tout à fait intéressantes. C'est ainsi qu'il

(1) Sur Hambourg en 1804 et à l'époque de la domination napoléonienne, voir notre travail : *Hambourg sous la domination napoléonienne*, au tome XVI de la *Revue des Etudes Napoléoniennes*, p. 1-39.

fut amené à aller visiter Montgolfier dans l'appartement que le Directeur, ou Administrateur, du Conservatoire des Arts et Métiers occupait alors rue des Juifs, nº 18, le 30 juillet 1804 et qu'il nous a laissé, à la 21e lettre de son ouvrage, le récit détaillé de cette entrevue, en des termes d'une ingénuité frappante et aimable, comme, d'ailleurs, tout le reste des épîtres qui emplissent ses deux tomes.

Il trouva à l'entrée de la demeure un menuisier au travail. C'était le propre fils de Montgolfier. Reçu sans cérémonie par le père, — un homme amical, dit-il, et vêtu avec assez de négligence et que je n'aurais pas pris pour Montgolfier, n'eût été le ruban rouge de la Légion d'honneur à sa boutonnière, — il rencontra chez lui le jeune physicien Desormes, qui avait récemment attiré l'attention du monde savant parisien par ses expériences avec le briquet pneumatique, dit « pompe de Mollet », au sujet desquelles il y a un article dans le tome de 1916 des *Geschichtsblaetter fuer Technik und Industrie*, p. 9 et suivantes, organe que dirige, à Munich, le nostradamiste Comte Klinckowstroem, notre vieux correspondant d'avant-guerre et dont l'affreuse tuerie de 1914-1918 ne nous a pas empêché de rester le correspondant. Montgolfier parla d'abord de ses entretiens avec Lalande à propos de l'attraction terrestre et des expériences de Coulomb à ce sujet. Puis la conversation en vint aux ballons et, ici, nous céderons la parole à Benzenberg, nous contentant d'être son traducteur fidèle.

Alors Montgolfier narra encore quelques faits précis touchant le sort infortuné des deux aéronautes Pilâtre de Rozier et Romain. Je vous en reproduirai la teneur littérale, en me servant de ses propres expressions.

Je fus, — me dit-il, — envoyé par le Gouvernement à Boulogne, immédiatement après que le malheureux accident se fut produit, pour m'y livrer à l'enquête qui s'imposait. Près de vingt ans se sont écoulés depuis, mais les détails en sont restés aussi nets dans ma mémoire que si la chose datait d'hier. Ainsi, je noterai que, dès ma première soirée, je commis là-bas une impolitesse. J'avais, en effet, fort bien été reçu du Président, qui avait même donné un grand dîner en mon honneur. Mais le voyage m'avait tellement ouvert l'appétit que je dévorai tout le premier service et me vis dans l'impossibilité de toucher à aucun des suivants, ce dont fut offensée ma belle hôtesse. Ceci soit dit en passant et simplement pour vous convaincre que je n'ai rien oublié.

Pilâtre et Romain s'étaient servis, pour leur ascension, de deux bal-

lons : la nef supérieure, qui était la plus volumineuse, remplie de gaz inflammable et celle inférieure, plus petite, chauffée au feu. Le ballon inférieur n'eut aucun mal. Seul le plus grand fut endommagé. Il portait, à son sommet, un roussissement de six pieds de diamètre, au centre duquel s'ouvrait, dans le taffetas, un trou d'un pied. Ce ballon avait soigneusement été conservé et j'en découpai une parcelle pour que l'on constatât bien la transition de la soie brûlée à celle simplement roussie. Plusieurs personnes, qui suivaient des yeux le ballon lorsque l'accident se produisit et qui étaient suffisamment éloignées les unes des autres, m'ayant indiqué les endroits où elles se trouvaient, j'en relevai les angles, en mesurai la base et calculai que l'aérostat était alors à une hauteur variant de 12.000 à 14.000 pieds, soit donc à peu près l'altitude du Mont-Blanc.

On avait vu un petit nuage blanc, — tel qu'il en flotte sous les nues d'orage, — et ce nuage se trouvait proche du ballon. Il est très vraisemblable que c'est de ce nuage que se dégagea une étincelle électrique, qui, frappant le ballon, mit le feu à son gaz inflammable. Car peut-être y avait-il dans la soie une légère fissure, d'où se dégageait un mince filet de gaz. Mais, une fois celui-ci enflammé, le feu brûla à la surface du ballon, entretenu par le gaz inflammable qui s'en dégageait, jusqu'à ce que le trou fût devenu assez grand pour permettre une évacuation rapide du gaz, ce qui entraîna la chute prompte de l'aérostat. D'autre part, à la suite du violent courant d'air et du refroidissement consécutif, il était fatal que le feu s'éteignît.

Nous nous rendîmes à l'endroit où l'on avait retrouvé le ballon, à environ 8 milles de Boulogne. Nous reconnûmes immédiatement la place, à quelques débris qui y étaient restés. Un pâtre, qui y gardait son troupeau, nous dit : « *Vous cherchez certainement le lieu où les deux malheureux Messieurs sont tombés ? Le voici. J'étais, alors, déjà ici avec mes moutons. Je courus d'abord vers celui qui était tombé ici,* — et il nous montrait une croix, érigée en la place. — *Il s'était assis par terre et me tendit la main, mais sans proférer une seule parole*; (C'était Romain). *Puis je courus vers l'autre. Mais il était mort, les os brisés. Quand je vis qu'il n'y avait plus rien à lui faire, je me précipitai auprès du second. Mais, dans l'intervalle, il s'était étendu sur le sol et avait expiré.*

Tel fut le récit de Montgolfier.

C'est alors que Desormes raconta, à son tour, que Paris comptait dans ses murs quelqu'un qui s'occupait « très activement » de la direction des ballons. Le nom de ce personnage n'est pas donné, mais nous ne croyons pas nous tromper en disant que ce ne pouvait être que le physicien et aéronaute belge E.-G. Robert,

dit Robertson, dont l'ascension, à Hambourg, en juillet 1803, à plus de 8.000 mètres, avait fait tant de bruit et qui, cette année 1804, avait repris à son compte l'utopique projet de l'anglais J. Wallis à Londres en 1784, en le baptisant *Minerva*, comme on pourra s'en convaincre en se reportant à l'*Histoire aéronautique par les monuments* de Bruel (Paris, 1909), p. 93; à la *Conquête de l'air vue par l'image* (Paris, 1910), de J. Grand-Carteret et Léo Delteil, p. 151-153 et au *Katalog der historischen Abteilung der I. Internationalen Luftschiffahrts-Ausstellung zu Frankfurt am Main* (Frankfurt, 1912), de L. Liebmann et G. Wahl, p. 140 et suivantes. Mais Montgolfier se déclara sceptique sur la question de la direction des aérostats. *C'est une bêtise* » telle fut, au témoignage de Benzenberg, sa laconinique réponse. Puis il expliqua que la seule façon de conduire un ballon serait d'en construire un d'au moins 100 toises de diamètre, afin de pouvoir emporter suffisamment de charbon pour le chauffage, ainsi qu'une petite nacelle, au cas ou l'on viendrait à tomber sur l'eau. Comme les vents, — raisonnait-il, — à des hauteurs différentes soufflent dans des sens différents, il suffirait de s'élever jusqu'à rencontre du courant ayant à peu près la direction de la route choisie. Quand on l'aurait suivi un certain temps, on en prendrait un autre, soit plus haut, soit plus bas et l'on continuerait de la sorte, en louvoyant. Desormes ayant objecté le danger de tomber, avec une nef si volumineuse, dans les régions où les vents se croisent et où le haut du ballon pourrait alors être pris par un courant en opposition avec celui du bas, Montgolfier fit observer que le point de croisement des divers courants aériens devait être, en somme, assez calme. Benzenberg admira la rare sûreté de jugement de cet homme illustre. A tout ce qu'il disait, — note-t-il, — on reconnaissait le penseur, qui ne se décide que par lui-même et jamais par commission. Tout en lui était clair et précis. Il faisait mentalement les plus difficiles calculs et savait par cœur les quantités les plus compliquées. Il se déclara partisan irréductible des ballons à air raréfié, les tenant, — parce que laissant au choix de l'aéronaute la montée et la descente, — pour supérieurs à ceux à gaz inflammable.

La fin de l'entretien qu'eut avec lui Benzenberg roule sur son fameux bélier hydraulique, qu'il avait inventé en 1796 et dont il m'expliqua longuement le mécanisme. Montgolfier en avait

fait construire un très beau modèle en laiton, dans la propre cour de sa demeure. Ce modèle est aujourd'hui au Conservatoire des Arts et Métiers. La machine originale fonctionnait depuis 8 ans, à la manufacture de papier de la famille, dans l'Ardèche. Benzenberg en a reproduit un graphique, s'en déclarant le parfait admirateur.

CAMILLE PITOLLET.

RÉGIONALISME

BRETAGNE-ARMORIQUE. — Mort d'Emile Masson. — Pour la langue bretonne. — *Barzaz Taldir*, Editions de l' « Ouest-Eclair », Rennes. — Journaux et Revues. — Les Monuments aux Morts. — Mémento.

La cause celtique et bretonne a perdu une grande âme depuis que s'en est allée celle d'**Emile Masson**. Ce Celte roux, au clair regard d'apôtre, avait gravi de hautes cimes spirituelles pour tenter de saisir son idéal.

Sa race avait en lui versé l'âme profonde
Des chercheurs d'infini, pèlerins de la Mer (1)...

Dans sa jeunesse, il avait traversé une crise spirituelle analogue à celle qui fit Renan. Il professait que l'individu doit affiner sans cesse sa conscience raciale, perfectionner en soi tendances et vertus ancestrales, afin de s'élever davantage dans l'Humanité. « Etre Breton pour être un homme... », aimait-il à répéter. Pour son compte, il poussa fort avant ses études de littératures étrangères, tâchant surtout d'y découvrir les caractères profonds des peuples, afin de posséder plus clairement les traits essentiels de l'âme celte.

Dans son livre *les Rebelles*, la plus puissamment originale des œuvres de cet écrivain dont la personnalité fut si véhémente, il tâchait « de représenter tout ce qui reste encore aujourd'hui, — après tant d'épreuves et de séculaires tentatives de latinisation et de francisation, — d'étrange, d'unique, d'inanalysable, d'irréductible et d'indomptable à jamais dans l'âme des Bretons d'Armorique (2). »

Il collabora à la plupart des journaux régionalistes et nationalistes de Bretagne : *Ar Bobl*, *le Pays Breton*, *Breiz Dishual*, *Brittia*, *Mouëz ar Vro*, *Buhez Breiz*, voire même à la *Pensée*

(1) Anatole Le Braz.

(2) Camille Lemercier d'Erm : *Les Bardes et Poètes nationaux de la Bretagne-Armorique*.

Bretonne ; écrivit de curieux articles sur le mouvement breton et développa ses idées pacifistes et humanitaires dans les *Cahiers de la Quinzaine*, *Pages Libres*, *les Temps nouveaux*, *La Guerre Sociale*, etc...

Au *Mercure de France*, il tint la présente rubrique avec une périodicité que les fervents de la cause bretonne auraient souhaitée plus fréquente et il avait donné à cette revue divers articles de littératures étrangères.

En outre des *Rebelles*, contes parus à la librairie de « Pages Libres » en 1908, il publia *Yves Madec*, roman, (« Cahiers de la Quinzaine », 1905) ; *Antée... Les Bretons et le Socialisme* (Toullec et Geffroy, Guingamp, 1912) ; *Le Livre des Hommes et leurs Paroles inouïes* (Ollendorf, 1918) ; enfin une sorte de roman de philosophie sociale : *L'Utopie des Iles Bienheureuses* (F. Rieder, 1921). De 1912 à 1914, avec son ami Jean-Julien Lemordant, en compagnie duquel il mena un véritable apostolat en pays breton, il fit paraître une ardente petite revue d'action bretonne et sociale : *Brug* (Bruyères) presque entièrement rédigée en breton et destinée à répandre et vulgariser ses idées jusqu'au fond des campagnes. Il écrivait la plupart du temps sous le nom de Ewan Gueznou. Professeur au Lycée de Pontivy, Emile Masson était, depuis 1912, vice-président de la Section de Littérature et d'Histoire à la Fédération Régionaliste de Bretagne (*Unvaniez Arvor*).

§

Les Régionalistes bretons ne trouvent pas dans la presse française la même sympathie qui se donne volontiers au mouvement provençal, par exemple, qui sait se faire aimer, il faut en convenir, par sa bonne humeur et sa latinité tambourinante.

Depuis que les Celtes d'Irlande ont produit le « Sinn-Féin » et ce qui s'en est suivi, les Celtes de partout sont tenus en quelque méfiance. Dans plusieurs organes de Paris, on collige avec soin, parmi ce qui se dit et s'écrit en Bretagne, les phrases qui peuvent laisser percer les moindres irrespects ou infidélités envers la France. Et l'on impute généreusement aux Régionalistes ce qui n'est qu'incartades ou boutades de jeunes gens pour qui le nationalisme intégral ne sera jamais qu'une initiation au régionalisme sain, loyal et pratique.

Ils sont loin du « Sinn-Féin », d'ailleurs, ceux qui, pour revendication essentielle, réclament simplement le droit à la vie pour

la langue bretonne, la dernière langue celtique du Continent...

Les faveurs qu'ils veulent pour leur langue sont bien moindres que celles que l'Angleterre elle-même n'a jamais marchandées aux Irlandais, aux Ecossais et aux Gallois. Dans les Iles Britanniques, les idiomes celtiques sont obligatoirement enseignés dans les écoles primaires.

Le Gouvernement français qui a restauré en Alsace-Lorraine le droit de parler, de savoir et d'enseigner les langages régionaux, qui permet des cours de Provençal dans les lycées de Marseille et d'Aix, continue impitoyablement à proscrire le Breton de toute salle d'enseignement public primaire ou secondaire. Pourquoi ?

On a compté, en France, en 1914, un Breton sur onze mobilisés. Le bilan des Bretons tués à la guerre s'exprime par le total de deux cent cinquante mille. Eprouve-t-on réellement le besoin, après cela, en imposant l'usage exclusif et obligatoire de la langue française, d'intensifier la « francisation » de la Bretagne?

En Algérie, où, depuis quatre-vingt-douze ans, on essaie de faire de l' « assimilation », on a trouvé que la bonne méthode était d'enseigner à profusion la langue des races vaincues. On oblige les fonctionnaires à connaître l'arabe. Dans le moindre prétoire siègent en permanence des interprètes pour l'arabe et le berbère.

C'est en Algérie et c'est en Angleterre qu'on a raison, de même qu'en Provence et en Alsace. « Un homme qui parle deux langues vaut deux hommes », répète infatigablement notre vénéré G. Dottin, Doyen de la Faculté des Lettres de Rennes... qui n'est pas un « réactionnaire »! Et la faillite de la méthode directe est liquidée depuis longtemps. N'empêche que c'est au nom du progrès que l'on paralyse, à l'école primaire, en Bretagne, l'enseignement du français au lieu de lui donner le secours du breton.

Les présidents de la République, des ministres et jusqu'aux moindres parlementaires célèbrent les « parlers ancestraux » dans les « semaines touristiques » et autres fêtes régionales où la couleur locale assure aux bardes une considération distinguée. Mais on s'efforce froidement, à coups de décrets et de règlements, d'assommer l'antique et vivace langage, quand il s'appelle le breton.

Le bloc d'inertie, d'indifférence et d'hostilité qui leur est sans cesse opposé ne décourage pas les têtus bretonnants. S'ils n'ont

pas un bloc de volontés à pousser à leur tour (car l'unité de front et la discipline combative ne sont pas qualités habituelles et spontanées en pays celtique), du moins, dans le domaine pratique, tous les groupements, tous les organes, quels que soient par ailleurs leurs inspirations ou leurs attaches s'efforcent, d'un cœur également obstiné, à sauver la vieille langue et à la fortifier.

Les mainteneurs du Breton trouvent au surplus des signes parfois touchants et tantôt amusants pour vérifier que leur propagande ne reste pas stérile.

Deux ministres français, natifs de Bretagne, ont osé prononcer maints discours en *brezoneg* en inaugurant des monuments aux morts dans leur petite patrie. Et ils ont récidivé en dépit de la protestation qu'éleva je ne sais plus quel représentant d'une circonscription d'Ile-de-France.

Si, durant la législature, les députés et sénateurs, pour la plupart, ne s'émeuvent guère aux appels des groupes régionalistes, il est curieux de voir fleurir, en période électorale, d'abondantes proses bretonnes dans les grands et petits journaux où, le reste du temps, les rédacteurs ignorent totalement l'art de s'exprimer en celtique.

§

Après tout, la meilleure façon de défendre la langue est encore de l'illustrer. Ainsi pense et fait Jaffrennou, dont le nom bardique et mémorable désormais est Taldir.

Reprenant la harpe que ses doigts las et désabusés avaient un moment déposée et que le pauvre et sublime Bleimor, J.-P. Calloc'h, mort pour la France, avait laissée choir pour jamais, Taldir, qui nous apparaît, au frontispice de son nouveau livre, sous l'aspect d'un guerrier vêtu de l'uniforme de la « Republik Bro-C'hall » (1), vient de nous donner le tome III de ses **Barzaz.** (Précédé d'une substantielle préface de Jean des Cognets.)

Il faut d'abord saluer le geste de cet animateur du mouvement breton actuel. Jaffrennou-Taldir, cela signifie une vie consacrée tout entière et de bonne heure, — une vie, Dieu merci, encore vaillante et jeune, — à la cause bretonne. Jaffrennou-Taldir, cela signifie cette imprimerie de Carhaix, d'où s'envolèrent, durant bien des années, ces feuilles d'espoir et de lutte : *Ar Bobl* et *Ar Vro*, ces tracts de propagande, ces *gwerz* et ces *kanaouennou* que,

(1) République française.

selon la mode ancienne, chantaient et distribuaient au peuple de Bretagne, dans les assemblées, les derniers bardes errants et les marchandes d'images ; tant de livres enfin qui ne quitteront plus les bibliothèques familiales chez ceux qui sont fidèles...

L'Imprimerie du Peuple n'est plus. Mais il nous reste Taldir. Et voici, avec la saveur âpre et délicieuse de la vieille langue, des poèmes de guerre, des lais charmants où persiste, sous des accents nouveaux, l'inspiration des vieux barzaz, leur simplicité poignante, des chants où la langue sonne, tour à tour fougueuse et plaintive, toujours vivante et invaincue.

... Cependant la hantise de ceux qui ne sont plus angoisse le cœur du barde amoricain. Avec une sorte d'effroi, il convoque au réveil les morts qui furent ses frères dans la défense bretonne avant de devenir ses frères d'armes et de tomber afin de sauver la France.

Savet, savet aman dirag hon daoulagad
C'houi hag a oa mignon da Even hegarad,
Deut gant ho sellou dous, ha nan gand min c'haro
Evel zo kustumanz da zipign Re-Varo,
Deut da zigas d'emp holl, ha d'ar varzed a Vreiz,
Eur fulen euz an tan a flamme en ho kreiz.
Savet en dro d'an Dol : Nouel a Gerangoue
Diouz Tredarzek, lac'het gant ar Brusianed goue,
Deus gant da c'hoarz sklentin da skuill al levenez!
Deus, Efflam Henoret, eveuz Plistin-an-Trez,
Ha te, ar Braz Dirlem, kalz re iaouank torret :
Ha te, mab an enez, Gwenedour imoret,
Calloc'h, hanvet Bleimor, barz meurbet ankenius...
...Diredet d'an Eureud demeuz ho kwele pri
Toullet eun tu bennag dreg al linen-vrezel ! (1)...

(1) Levez-vous, levez-vous ici, devant nos yeux, vous qui étiez les amis d'Even l'affectueux. Venez avec vos doux regards et non avec cet air horrifiant comme on a coutume d'en prêter aux morts, venez nous apporter à tous et aux Bardes de Bretagne une étincelle du feu qui flambait dans votre sein. Levez-vous autour de la table : Nouël de Kerangué, de Trézardec, tué par les Prussiens sauvages, viens par ton rire joyeux répandre la joie! Viens, Efflam Henoret, de Plestin-les-Grèves et toi Le Bras (Dirlem), trop jeune brisé, et toi, fils de l'île, Vannetais plein d'humour, Calloc'h surnommé Loup de Mer, barde si mélancolique... Accourez à ces noces de vos lits creusés quelque part derrière le front de combat...

Et sa maison lui paraît être un sanctuaire où se revêtent d'ombre les souvenirs des heures ardentes d'autrefois :

O bered ma leoriou ! Piou ken a zeuï d'o lenne ?
Piou a viro ho koun, Barzed, Skrivanierien
Ho peuz silet aze mel hoc'h ene klouar,
Daoust hag ho poan ve bet kollet war an douar ?

Daoust hag ar Materi a drec'ho ar Spered ?
Daoust ha trouz ar C'hanol a vougo da vepred
Son dudius ha flour an Delen o tinsal
Ha mouez ar Biniou o c'hervel da zansal (1) ?...

... Mais, Saô, Breiz-Izel !... et debout de nouveau, Taldir ! puisque

Keid a chomo er c'harz ar gwriou euz ar gwez
E kresko c'hoaz warnê bodou karget a frouez (2) !

§

Si les meilleurs et les plus chers ont disparu, si *Kroaz ar Vretoned* est tombée elle aussi des mains de F. Vallée, après avoir réconforté tant de soldats bretons, si personne n'a pu ressusciter l'*Hermine* enterrée avec Tiercelin, si *Ar Bobl* n'est plus, ni le *Clocher breton*, du moins Mellac et Herrieu, au prix de quel labeur, ont réussi à réveiller *Dihunamb !*

Buhez Breiz, grâce à Mocaër et J. Ollivier mène le bon combat, fournit autant de texte breton que français, prouvant qu'une revue bretonne et bretonnante peut durer, attestant qu'il est encore des cerveaux bretons capables de penser fortement et sainement et d'exprimer en l'une et l'autre langue de substantielles et saines idées.

Le Réveil Breton, Bulletin de la Fédération Régionaliste de Bretagne, donne tous les trois mois cinquante pages serrées d'études économiques, d'articles sur les lettres et sur l'art celtiques et bretons, des poèmes en breton et en français, etc.

Breiz Atao paraît à Rennes, organe hardi d'un groupe de

(1) O nécropole de mes livres ! Qui vous lira plus ? Qui gardera votre souvenir, Poètes, Ecrivains, qui distillâtes là le miel de votre âme tiède, votre travail sera-t-il perdu pour le monde ?
Est-ce que la matière triomphera de l'esprit ? Est-ce que le bruit du canon étouffera toujours le son mélodieux et suave de la harpe qui vibre, et la voix du biniou appelant à la danse ?

(2) Tant que resteront dans le talus les racines des arbres, des rejetons chargés de fruits croîtront encore sur elles.

jeunes dont le moindre mérite est qu'ils ont prouvé dans leur audace une constance bien celtique.

Dans son *Union agricole et maritime*, à Quimperlé, Léon Le Berre, le barde Abalor, enregistre fidèlement, avec une belle lucidité, un bon sens solide et réaliste, toutes les manifestations du mouvement, les actes et les gestes des Bretons et des nations celtiques.

Feiz ha Breiz et *Arvorig* poursuivent en commun et vaillamment leur destinée. Cependant que le courageux barde Gourvil, en sa librairie de *Ti-Breiz*, à Morlaix, en même temps qu'il répand avec une ardeur que le succès récompense le livre breton et la musique celtique, donne à la *Dépêche de Brest* des chroniques régionalistes et bretonnantes profondément pensées et écrites dans un langage nerveux et clair.

Si elle n'appartient pas en propre au mouvement régionaliste (elle lui est du reste sympathique et largement accueillante), il faut pourtant faire une place particulière à la belle entreprise réalisée par O.-L. Aubert dans sa *Bretagne Touristique*. Ce titre exprime insuffisamment le mérite et la portée de cette revue qui ne ressemble en rien à ces innombrables illustrés qui se bornent à entourer par des textes indigents de fins clichés photographiques sur beau papier couché. *La Bretagne Touristique* est l'œuvre d'un artiste et d'un lettré. Depuis un an, elle a offert sur la Bretagne une documentation unique, tant par le soin avec lequel son illustration est composée que par la matière littéraire qu'elle fournit. Ses photographes ont su comprendre que leurs clichés pouvaient avoir une signification intellectuelle et se distinguer de la carte postale. Dans le numéro de janvier, une série de vues de Kerjean offre une vision fouillée du Versailles breton. Des dessins à la plume et des bois intéressants achèvent d'enlever ce que l'illustration photographique, même spirituellement comprise, peut garder de monotone ou de figé.

Le texte est pareillement scrupuleux. Les meilleurs écrivains bretons, en toute indépendance, y donnent des pages fort convenables, en vérité, à révéler l'âme bretonne et faire aimer le pays breton. Le numéro de février, consacré à Renan, contient les signatures de Ch. Le Goffic, Ch. Chassé, Auguste Dupouy, Fr. Le Guyader, O.-L. Aubert, etc...

§

Les monuments aux Morts ont été par toute la France et ses colonies, hélas ! des occasions de pénibles erreurs et d'irréparables hérésies. La Bretagne n'a pas été exempte des coqs gaulois dorés ni des poilus en toc, ni des bizarres allégories de gloire et de victoire. Mais il est juste et réconfortant de reconnaître que la Bretagne est peut-être la région de France où l'art a été admis le plus librement et le plus heureusement à commémorer les Morts. C'est pourquoi, en pays breton, les monuments aux morts ne sont pas exceptionnels qui ont la signification pieuse, simple et noble que l'on devrait trouver toujours en des œuvres pareilles.

Dans des réalisations absolument diverses, Armel Beaufils a réussi des œuvres parfaitement significatives et tout en harmonie avec les caractères locaux. Son monument de Rosporden, son menhir de Fougères, non moins que son beau porche de Ploaré, irréprochables de lignes, concentrent et retiennent la contemplation émotive.

Le plus souvent, les artistes n'ont fait que reproduire en la stylisant la figure d'une femme vêtue du costume local. C'est une tentative doublement pieuse. Car elle exprime la douleur et la fidélité aux morts en même temps qu'elle fixe l'aspect des mères, des veuves et des sœurs, aspect qu'auront perdu peut-être celles des prochaines générations. Nicot, à Guémené-Penfao et à Pleurtuit, Guérin, à Saint-Gilles et à Chartres-de-Bretagne, Lenoir, à Penmarc'h et plusieurs autres dont je m'excuse de n'avoir pas retenu les noms ont dressé des statues de femmes armoricaines qui son dignes de durer et d'être regardées.

Il est un artiste breton à qui cette représentation de la douleur et du souvenir devait fournir de superbes occasions de manifester son art exceptionnellement original, poussé à la perfection par le travail d'une intelligence obstinée. C'est René Quillivic.

Ce sculpteur, fouilleur acharné de l'art breton et celtique, et qui est allé, étudiant, comparant, se critiquant soi-même, à travers l'Europe et l'Afrique, a réussi, par une méthode tendue vers la simplification et la synthèse, à douer ses statues de la plus intense spiritualité. Dans l'attitude de ses figures nettes et dépouillées, dans leurs gestes et dans le moindre de leurs traits, il tâche d'inscrire un état d'âme, la suggestion directe d'une pensée. C'est

pourquoi, par un effort patiemment médité, par une discipline sévère de son inspiration, Quillivic, au milieu de son siècle et d'accord avec lui, parvient à rejoindre les primitifs par la force expressive qu'il imprime au relief minéral.

Dans la recherche et dans l'étude de ses modèles, il met autant de soin et de scrupule à pénétrer leur pensée intérieure et leurs secrètes émotions qu'à utiliser les ressources plastiques de leur aspect. Il dégage les caractères essentiels et distinctifs d'une race ou d'un clan et atteint par là à l'extrême et synthétique vérité. Ainsi sa Bretonne de Plouhinec, entre autres, et, à Plozevel, son « père de quatre enfants tué à la guerre » sont les parents directs des Christ, des Madeleine et des Saints de granit et sont dignes de succéder, dans les villages d'Armor, aux figures dolentes et sacrées des Calvaires.

Mémento. — Un lec'h commémoratif sera dressé, en août prochain, à Fouesnant, sur la tombe du barde et peintre breton Jos Parker. Une souscription est ouverte. (Trésorier : A. Mellac, rue du Gaz, 10, Lorient).

Gourvil (*Ti-Breiz*, Morlaix) vient de donner une belle édition des quatre chants les plus populaires de Taldir, dont le *Bro gôz*, harmonisés par M. Duhamel.

J'espère pouvoir une autre fois rendre compte de l'*Histoire de notre Bretagne*, de M. C. Danio, éditée par Lemercier d'Erm, à « l'enseigne de l'Hermine », Dinard, avec 72 gravures sur bois originales de Mlle J. Malivel.

Le roman régionaliste de H. Quilgars, *A Coeur battant*, mériterait aussi mieux qu'une simple citation.

ALAIN DU SCORFF.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

Paul Van Dyke : *Catherine de Médecis*, Scribner. — H. E. Chambers : *Mississipi Valley beginnings*, Putnan. — J. Dillaway Sawyer : *History of the Pilgrims and Puritans, their ancestry and descendants*, Century History Co. — H. Herbert Knibbs : *Saddle Songs*, Houghton Mifflin. — Frederick Mortimer Clapp : *Joshua Trees*, Marshall Jones, Boston. — Arthur Davison Ficke : *Sonnets of a portrait painter*, Mitchell Kennerley. — Witter Binner : *A book of plays*, Alfred A. Knoff. — Konrad Bercovici : *Ghitza*, Boni and diveright. — Mémento.

Après la découverte et l'organisation du monde matériel, les Américains se sont lancés avec la même ardeur à la découverte du monde de l'esprit. L'organisation de celui-ci est plus difficile

dans un pays aussi vaste que les Etats-Unis. La diversité y est étonnante des travaux d'érudition, d'exégèse, ou de création pure. Dans l'impossibilité où l'on est de recevoir et de lire tout ce qui se publie, contentons-nous d'exemples significatifs.

L'histoire du vieux monde d'où ils sont venus devait passionner les Américains et les travaux ne se comptent plus où la Révolution Française, les Empereurs Germaniques, les Souverains Russes sont étudiés. Voici, du bien connu Paul Van Dyke, un livre sur **Catherine de Médecis**. A le parcourir on devine une méthode stricte et objective qui laisse transparaître par instants la sympathie de l'historien pour un curieux tempérament où même le mal devient aimable. Mais, naturellement, c'est leur propre histoire qui intéresse avant toute autre les intellectuels et même les artistes des Etats-Unis. Car elle forme un décor somptueux à la vie moderne. Qui ne voudrait l'enrichir d'une touche nouvelle ? H. E. Chambers donne un livre sur les **Commencements dans la Vallée du Mississipi**, qui est aussi bien un livre d'aventures que d'histoire, avec cependant plus de vérité, avec aussi des index et des cartes où l'on peut, pour ainsi dire, toucher du doigt la merveilleuse progression humaine au long du gigantesque canal.

Et Joseph Dillaway Sawyer offre aux admirations pieuses des actuelles générations l'**Histoire des Pèlerins et des Puritains** qui ont été les ouvriers de l'Amérique. Il remonte au cinquième siècle pour étudier les origines de la lutte religieuse qui poussa un groupe d'Anglais à chercher dans un pays nouveau l'indépendance que l'Angleterre refusait. L'évolution du Puritanisme est minutieusement suivie, commentée, peut-être trop fleurie de rhétorique. Mais c'est un thème qui passionne les Américains. Nul n'en saurait discuter avec désintéressement. C'est la plus belle aventure que les enfants, les artistes, les historiens puissent aimer.

§

A la recherche d'une tradition autochtone, il était naturel que les Etats-Unis rencontrassent les Puritains, les Pionniers, les commencements merveilleux de leur pays. Ils enrichissaient leur sensibilité de modes inconnus du vieux monde. Whitman, Emerson, Hawthorne, Poe n'étaient possible que grâce à cette spiri-

tualité aventureuse que dépassait déjà un modernisme jugé inquiétant par d'aucuns.

Depuis la grande promesse de Whitman, reprise et réaffirmée en 1913 par *Poetry*, le journal de Miss Harriet Mouroe, les poètes américains oscillent entre deux formes extrêmes de vers : la forme traditionnelle, qui continue la forme du vers tel que l'écrivirent les Anglais ; la forme libérée qui emprunte à Whitman et aux verslibristes de France des éléments divers. Entre ces deux formes s'étagent mille et une nuances métriques où le critique se reconnaît mal. Nous avons rencontré au cours de ces chroniques des représentants de chaque école s'il est permis de parler d'école en la matière. Whitman, Carl Sandburg, et d'autres moins grands ont mis à la mode le genre local. Peignez des choses américaines avec des mots américains, conseil excellent, mais difficile à suivre car l'opinion générale n'était pas pour donner droit de cité à des vocables nouveaux, ignorés de Milton, ou même de Tennyson. Quant aux « choses », qui soutiendrait que le « gratte-ciel », la « prairie », la « cafeteria », le « phonographe » ... fussent du domaine de l'art ? Cependant, maint poète a rajeuni la Muse en la menant parmi cette réalité récente. Aujourd'hui écoutons les sonores **Chansons de Selle** où l'Ouest des Etats-Unis résonne avec les bruits de ses torrents répercutés dans les canyons, le halètement de ses chevaux, le cri de ses cowboys, tout un pittoresque sauvage que le film nous a habitués à associer à cette région. Je ne dis pas que Henry Herbert Knibbs soit le maître d'une forme personnelle, ni qu'il ait déjà transposé en beauté pure la réalité qu'il aime. Mais son livre est curieux et le vocabulaire en est plein d'une saveur exotique. Que dire de Harold Morling Swanson qui donne à ses vers un titre américain, *maïs*, qui est d'ailleurs la chose la plus caractérisée du volume ? A côté de ces poètes qu'une poésie locale a tentés, nous avons ceux qui, sans s'interdire de puiser aux richesses linguistiques de l'Amérique, chantent un monde moins réel.

Ils sont de la lignée d'Amy Lowell dont la polytonie prosodique a fait école.

Arbre de Judée est un exemple. Il y a dans ce livre une ivresse verbale et une acuité de sensation remarquables. On n'y sent point, comme chez H. D., dont Mortimer Clapp a quelquefois la précision aiguë ni comme chez Amy Lowell, dont il a la pas-

sion lyrique, une absolue maîtrise de soi, mais il a des rencontres heureuses de mots, des rythmes vibrants, des images sculpturales.

Les pluies ont passé
Commes des filles nues
Qui courent, à l'aube...

Il y a un goût marqué pour le mot technique dont il aime l'exceptionnelle musique. Il dira par exemple « the clarity of ozone », ou bien il aimera la définition philosophique sans pédanterie,

La réalité est un moment furtivement lucide
entre deux rêves

Les termes géométriques ont pour lui un attrait constant. C'est que son imagination peuplée des formes multiples du monde en abstrait la ligne pure, la courbe, l'ellipse, la parabole. Par une démarche analogue ses yeux nourris des innombrables nuances de la lumière préfèrent « la réalité introublée d'un miroir ». Ce poète qui nous confie

Sa peur du calme sardonique
Des étoiles éternelles

s'est lentement délivrée d'une réalité frémissante pour se perdre, se retrouver plutôt dans la « tranquillité sainte » de la pensée, et la « pure jouissance » des choses. Réussira-t-il à dire adieu aux chatoiements du monde qui doivent se fondre à ses yeux dans une blancheur immaculée, et n'aimera-t-il que la claire simplicité des « fleurs de coing » ? Si c'est vers une vision de beauté abstraite que va Mortimer Clapp, la démarche sera lente, car il s'attarde encore beaucoup aux « mots magiques », aux mots « enchantés ». Il est encore loin de Keats, et cependant c'est encore dans un sanctuaire bien encombré que Keats adore Psyché. C'est dire que Martimer Clapp devra laisser s'éteindre dans l'ombre, comme des fusées, encore beaucoup d'enthousiasmes verbaux.

Arthur Davison Ficke, lui, a choisi le sonnet pour atteindre plus sûrement à la plasticité et à la précision que Mortimer Clapp cherche à travers le dédale des mots somptueux. Pour lui le monde des sens et des idées n'est pas moins riche. C'est un trait commun à tous les artistes d'Amérique que l'univers spirituel est, à l'instar de l'univers matériel, une infinie possibilité. Davison Ficke ajoute à ses **Sonnets de portraitiste** quelques *Son-*

nets à Don Quichotte, quelques *Sonnets de l'âge mûr* et une série dédiée à la « Beauté intellectuelle ». La passion contenue du roman d'amour que racontent les premiers s'épure, s'idéalise et le poète finit par se demander si,

loin des confusions de la terre,

il n'a cherché

que l'aurore d'une nuit arctique.

Il voudrait dépouiller les mots de leur sens terrestre pour chanter comme il convient cette nouvelle amante :

La beauté — qu'est-ce donc ? un parfum innomé :
Un silence soudain où fut une rumeur.

Cependant Davison Ficke n'a pas dédaigné le réel et ne manque pas d'humour comme le prouvent les poèmes « spectriques » qu'il publia pour plaisanter en collaboration avec Witter Bynner. Comme le prouvent aussi maintes touches réalistes des Sonnets dont le faste traditionnel est parfois assaisonné de prosaïsme. Le Sonnet XXXVI me semble par trop prosaïque. Le parti pris y est évident d'éviter le jargon pseudo-poétique ; mais il n'offre pas comme d'autres, les plus nombreux d'ailleurs, cet heureux mélange de diction familière et de tenue littéraire qui est l'originalité de Davison Ficke.

Donc le sens du réel avec le désir de s'en échapper toujours davantage jusqu'à croire

que la vie n'est rien, et les rêves sont tout,

voilà l'attitude de ce lettré qui représente aux Etats-Unis le groupe opposé aux descendants directs de Whitman, Carl Sandburg par exemple pour qui le rêve ne saurait se séparer du réel, ou plus exactement pour qui le réel est le plus beau des rêves.

Davison Ficke est un lettré et, en dernière analyse, à travers les souvenirs littéraires, il va vers une beauté hellénique, car si ses « Sonnets » à l'amie perdue sont une moderne « Vita nuova » les images les mieux venues sont celles dont la ligne a la pureté d'une Vénus ou la grâce d'un Faune.

§

Witter Binner est aussi un lettré, mais qui a beaucoup voyagé et beaucoup retenu. Sa traduction d'*Iphigénie en Tauride* que

vient de rééditer Alfred A. Knopf, avec d'autres pièces, conserve une saveur qu'un hellénisant ne trouverait pas indigne d'Euripide. Les autres pièces de ce volume prouvent que Witter Binner a plusieurs cordes à son arc : il sait bâtir une intrigue, la mener jusqu'à une fin mélodramatique où se laisse prendre le lecteur. *Le Petit roi* est la mise en scène du fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette. *Tigresse* a dû encourir la désapprobation d'une catégorie d'Américains, car le sujet en est délicat. Il s'agit en effet d'une jeune fille qui se laisse duper par un homme et conduire par lui dans un lieu où celle qu'on surnomme « Tigresse » trafiquera de son amour. Un fêtard survient, riche et qui cherche un corps vierge. La « tigresse » l'introduit dans la chambre où pleure la brebis égarée. Le fêtard est son père. *Cycle* est un drame qui éclate dans un ménage allemand pendant la guerre. La femme tue son mari, officier de l'armée impériale, parce qu'il avoue avoir maltraité des femmes et des jeunes filles en Syrie.

Cette violence, qui étonne chez le délicat et tendre poète, est quelque peu atténuée par l'élégance du vers. Nulle recherche de truculence ou même de pittoresque; la langue est littéraire sans recherche, parfois familière jusqu'au prosaïsme.

§

Comme livres de prose, je n'ai le temps que de signaler *L'énorme Salle* du jeune écrivain E. E. Cummings, qui me paraît être un des plus remarquables produits de la guerre et sur lequel je me propose de revenir dans ma prochaine chronique. Enfin je recommande aux amateurs de beaux contes les histoires bohémiennes que Konrad Bercovici nous dit en termes vibrants et parfumés dans son recueil **Ghitza**. Ce sont les mœurs héroïques des tribus qui parcourent la Dobroudja et abritent sous leurs tentes des passions excessives d'amour et de haine.

Peut-on parler d'exotisme en cette Amérique où toutes les races sont chez elles, chez elles les fines stylisations de l'Imagisme et les sonores et nostalgiques musiques de Borodine ?

Mémento. — A paru *A concise bibliography of the works of Walt Whitman with a supplement of 50 books about Whitman*, édité par Houghton Mifflin.

De Mercedes de Acosta, disciple de Whitman, a paru *Streets and Shadows*; de G. H. Conkling *Afternoons of april*.

Revues toujours abondantes. « *Broom* » est édité, en Allemagne, lu-

xueusement. Le numéro de février publie des dessins de George Grosz (Charité bourgeoise; Samedi soir; Faubourg, etc...) d'un mordant qui rappelle Daumier avec la technique de Picasso.

The Dial, éclectique et solide. Le numéro du 6 octobre 22 donne un article sur Jean Marchand par Roger Fry qui vante à juste titre la grande beauté de sa « Maternité » reproduite en hors-texte. Ce journal continue les « Mémoires » de Yeats où les anglicisants trouveront de très curieux détails sur les personnalités de l'époque victorienne. A signaler dans le numéro de novembre un très intéressant poème de T. S. Eliot. *The Outlook* du 17 janvier donne un article de Witter Binner contre le Bill Bursum qui tendrait à déposséder les Indiens des terres qu'ils possèdent dans le Nouveau-Mexique. Sa protestation est éclairée et généreuse : « des Indiens ne sont pas une race en voie de disparition... Ils osent être différents; ils osent ignorer notre mécanisme; ils osent être simples, naturels, sincères, religieux... »

Les revues de vers sont copieuses. *Rythmus* est la dernière née (éditeur Oscar Williams). *Poetry* reste très vivante et très diverse. Le numéro de janvier contient deux poèmes curieux par Harriet Monroe : 1823-1923 où se marque la différence des deux siècles tant par la forme classique du premier et le vers libre du second que par les allusions aux habitudes de vie caractéristiques des deux époques. Dans ce même numéro un article de la même sur « Mathew Arnold » à propos de son centenaire. Miss Harriet Monroe lui reproche son « parfum de bibliothèque ». Dans le numéro de février de délicieux vers libres de Malcolm Cowley qui manie très adroitement et très élégamment le vers libre. Et avec esprit ! Le numéro de mars offre des vers passionnés de Marion Strobel (Kaléïdoscope). Le même numéro publie des vers colorés de Lola Ridge, une des meilleures poétesses des Etats-Unis.

Le *Century* de février donne un article sur Robert Frost de Carl Van Doren : « Le tempérament de la Nouvelle Angleterre a cru qu'il valait mieux prêcher que créer... même Thoreau... » Mais Frost est un « créateur ».

Le *Bookman* reste à la fois une revue littéraire et d'information, à recommander. Voir les portraits de quelques littérateurs dans le somptueux numéro de décembre 1922. Dans le numéro de janvier gros éloge de « La Dépêche » de Toulouse — un seul reproche : elle arrive mal ficelée. « Si la France égalait l'Allemagne... » dans l'art d'expédier ses journaux! Dans le numéro d'avril un court article de M. Cowley sur Duhamel. « C'est la pitié qui l'a fait écrivain... » Il m'a dit : « J'aime l'Amérique à cause de Whitman et d'Emerson ». Dans le même numéro des lignes enthousiastes de Joseph Collins sur Proust.

Une *Revue Franco-Américaine* paraîtra dans le courant de cette an-

née à Paris. Parmi les noms des fondateurs les anglicisants bien connus : Emile Legouis, Charles Cestre, Louis Cazamian...

JEAN CATEL.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Le Problème du Nouveau Monde Latin. — Carlos Vicuna : *La Libertad de Opinar y el problema de Tacna y Arica*, Imprimerie Selecta, Santiago (Chili). — José Ingenieros : *Por la Union Latino-Americana*, Rosso et Cie, Buenos-Aires. — Manuel Ugarte : *Mi Campaña Hispano-americana*, éditions « Cervantes », Barcelone. — Isidro Fabela : *Los Estados Unidos contra la Libertad*, Typographie « Lux », Barcelone. — Max Henriquez Urena : *Los Estados Unidos y la Republica Dominicana*, Imprimerie « El Siglo XX », La Havane. — J. Garcia-Godoy : *El Plan Peynado*, Typographie « El Progreso », La Vega (Republique Dominicaine). — Jacinto Lopez : *La Traicion en Guatemala*, Editions « La Reforma », New-York. — Mémento.

Les conditions dans lesquelles doit s'effectuer le développement des peuples latins d'Amérique, les relations que ceux-ci doivent cultiver entre eux, l'attitude qu'ils devront adopter vis-à-vis des grands pays étrangers et particulièrement des Etats-Unis, toutes les questions, en somme, qui constituent le **Problème du Nouveau Monde Latin** ont toujours été l'objet de la considération et de l'étude de la part de nos plus grands écrivains. José Enrique Rodo a traité ces sujets avec prédilection et avec clairvoyance, ce qui contribua grandement à son prestige sur le continent. Ruben Dario lui-même, qui fut seulement un lyrique, donna une note élevée dans le débat avec sa fameuse ode « A Roosevelt ». Aujourd'hui, nos meilleurs auteurs s'occupent de ces questions si intéressantes chaque fois que l'actualité de la vie nationale leur en donne l'occasion. Un écrivain de l'Amérique Centrale, M. Vicenzi, vient d'ouvrir une enquête dans le *Repertorio Américano* de San José de Costa-Rica, traitant du Problème du Nouveau Monde Latin sous ses aspects les plus divers. Mais cette enquête se fonde sur certaines questions, comme l'existence d'une race commune, la réalité du péril yankee, etc., sur lesquelles tous les Hispano-Américains ne sont pas d'accord. Il est évident qu'il faut commencer, au contraire, par élucider ces importantes questions pour étudier convenablement le problème transcendantal.

L'isolement dans lequel vivent les pays d'Amérique Espagnole est la cause sans doute de ce que certains de leurs enfants doutent de l'existence d'une race commune. Mais si nous prenons ce mot au sens unique qu'il peut avoir lorsqu'on parle des peu-

ples occidentaux, c'est-à-dire celui de l'unité d'origine, de tradition, de langue, de culture, de religion, il est hors de doute qu'il existe une race hispano-américaine. Il est certain que l'immigration étrangère dans quelques républiques agrège jour à jour à la personnalité nationale des éléments nouveaux, mais il est également certain que celle-ci assimile complètement ces éléments au point de la rendre presque imperceptibles à la première génération. On sait que les fils d'étrangers, en Argentine, se font gloire d'avoir l'air de « criollos » par le parler et les manières. Telle est la meilleure preuve, non seulement de l'existence, mais aussi de la vigueur de notre race. Si donc notre Continent est peuplé par une race commune, nous devons travailler pour que celle-ci se conserve et se développe selon ses normes, en unifiant autant que possible l'instruction ou plutôt l'éducation, selon de clairs desseins racials. Ouvrons notre porte à l'humanité, et même stimulons l'immigration vers notre terre, mais conservons le culte de la véritable tradition, c'est-à-dire de *tout ce qu'il y a dans le passé d'excellent et de caractéristique*. La question, nous l'avons déjà dit, n'est pas seulement de devenir un peuple grand et riche, mais, en outre, un peuple avec un esprit, une culture et un caractère propres. Les héros de notre Indépendance, et, en général, tous nos grands hommes, ont cru en la race, et, pour ce motif, se sont préoccupés de l'unité continentale. L'initiative de Bolivar tendant à la confédération de nos peuples, est bien connue : un tel grand homme devait être le promoteur d'une pareille grande idée. Mais il y a eu depuis bien d'autres tentatives du même sens réalisées par certaines de nos républiques. Ainsi, par exemple, le traité de Confédération que signèrent en 1848 le Chili, la Bolivie, l'Equateur, le Pérou et la Colombie devant la menace d'une expédition de reconquête espagnole. La confédération hispano-américaine est donc un idéal qui date du moment de notre émancipation et qui a toujours été présent à l'esprit de nos grands hommes dirigeants. Sans doute, sa réalisation n'est pas possible encore. Il ne nous est pas donné actuellement d'unifier les constitutions de nos républiques. Mais nous devons faire tout le possible pour maintenir la paix et renforcer les liens fraternels entre nos peuples, préparant ainsi l'union politique désirée. L'intellectualité de nos Républiques doit être, certainement, l'expression de ces idées et de ces projets. Il est nécessaire que tous nos écri-

vains placent l'intérêt général de l'Amérique Latine au-dessus des intérêts particuliers du *gouvernement* de leurs pays respectifs. Nous devons nous rendre compte, enfin, que nos querelles sont des dissensions fraternelles, rivalités de villages *qui ne peuvent durer*, puisque tout tend à nous unir et rien à nous séparer. Ainsi doit le penser le professeur chilien Carlos Vicuña, qui a consacré une longue étude à la question pendante entre le Chili et le Pérou : **La Libertad de Opinar y el Problema de Tacna y Arica**, dans laquelle il n'hésite pas à soutenir, avec ou sans raison, des idées contraires à celles du gouvernement de son pays, par désir de conciliation, de paix et d'oubli de tout ressentiment. Mais beaucoup de nos intellectuels sont diplomates, c'est-à-dire des serviteurs de la politique de leurs gouvernements, et pour cela, certains s'adonnent à la néfaste besogne de diffamer à l'étranger des peuples frères, tantôt de manière indirecte, tantôt directement et même en envahissant le domaine de la littérature. Il conviendrait que notre critique distinguât et signalât parmi les écrivains ceux qui se montrent d'esprit large, continental, et ceux qui ne travaillent que pour des intérêts particuliers. La critique, la véritable critique (non le « pamphlet » ni « l'éloge » de mode aujourd'hui parmi nous) pourrait former ainsi une conscience littéraire hispano-américaine. Dans un discours adressé au ministre mexicain José Vasconcelos, publié en plaquette sous le titre de **Por la Union Latino-Americana**, M. José Ingenieros, publiciste et homme de science argentin, traitant du problème que nos peuples doivent résoudre, fait un appel aux forces morales du continent, à la conscience des intellectuels, les incitant à « agir dans le sens d'une compénétration progressive des peuples latino-américains qui serve de prémisses à une future confédération politique et économique, capable de résister par son ensemble aux co-actions de tout impérialisme étranger ».

Le principal devoir de nos peuples est, assurément, la défense de l'autonomie et de l'intégrité territoriale. Or, depuis un certain temps, la grande république anglo-américaine, prétextant l'application de la doctrine de Monroe, ou simplement des droits de créancier, s'est mise à intervenir dans nos affaires d'une façon alarmante. L'écrivain argentin Manuel Ugarte, pénétré de la gravité d'un tel fait, a consacré une grande part de son activité littéraire à le commenter, et à dénoncer chez nous le péril qui nous

menace. Après avoir fait à travers le continent une tournée de conférences en faveur de la cause du Nouveau Monde Latin, il nous offre aujourd'hui en un volume: **Mi Campaña Hispano-americana**, quelques-unes de ces conférences, remplies de clairvoyance et imprégnées du patriotisme le plus licite. Dans un livre très documenté : **Los Estados Unidos contra la Libertad**, le publiciste mexicain Isidro Fabela étudie l'intervention de la république anglo-américaine dans les affaires de Cuba, de Panama, de Nicaragua, de Saint-Domingue, dont le résultat a été le protectorat plus ou moins déguisé ou l'occupation militaire. L'écrivain dominicain Max Henriquez Uréna nous fait connaître en détail par un livre non moins documenté et rédigé avec une grande modération la question de **Los Estados Unidos y la Republica Dominicana**, qui a occasionné l'occupation de cette république par les troupes anglo-américaines. De son côté, F. Garcia Godoy commente dans une brochure, **El Plan Peynado**, le traité qui mettra fin à une pareille mesure contraire au droit international. Mais les Etats-Unis sont-ils les seuls facteurs de ce mouvement d'invasion? Non. Ce sont également quelques hommes de nos propres pays : les signataires de tels iniques traités au détriment des intérêts nationaux, les caudillos qui demandent aide ou protection au gouvernement de Washington, les tyrans ou les mauvais gouvernants qui ruinent et discréditent leurs peuples. En nous parlant de la dernière révolution qui s'est faite en Amé-que Centrale, **La Traicion en Guatamala**, le publiciste colombien Jacinto Lopez, directeur de l'importante revue *La Réforme Sociale*, met en évidence ces funestes facteurs de notre propre race dans le malheur qui nous guette. De là vient que certains hommes illustres des républiques du sud, pris de honte, dégoûtés, ne veulent plus croire à la race et se renferment en un patriotisme qui ne dépasse pas leurs frontières. Que faire devant la catastrophe ? En premier lieu châtier les frères coupables, de la justice du peuple si possible, en les lynchant sur la place publique. Ensuite, ne pas contracter de nouveaux engagements avec une nation qui croit que le fait de ne pas être payée ponctuellement donne le droit d'envahir une république souveraine. Puis, nous rapprocher des Etats-Unis. Oui, nous en rapprocher. Car il ne faut pas confondre le gouvernement de Washington et les banquiers de New-York avec le peuple anglo-américain. Etablir en ce même

pays une propagande tendant à faire connaître non seulement nos ressources naturelles, mais aussi et surtout notre culture, notre langue, notre histoire, notre progrès, notre littérature : il est nécessaire de convaincre ce peuple que nous ne sommes pas des « Espagnols descendants d'Africains ». Apprendre de la grande république ce qu'il y a en elle de puissant, de vivant et de convenable pour nous : son activité, ses formes de progrès matériel, son sain optimisme. Mais non pas ses traits caractéristiques en discordance avec notre idiosyncrasie, comme son amour démesuré de l'or, son mécanisme intellectuel, son hypocrisie protestante. Le Pan-américanisme est illogique, et par cela même irréalisable. Il serait aujourd'hui désastreux, car l'union d'un fort et d'un faible ne peut devenir équitable ; José Ingenieros nous démontre, dans la brochure nommée, que la doctrine de Monroe n'a servi jusqu'aujourd'hui rien d'autre que les intérêts des Etats-Unis. Demain il ne pourra plus en être question. La raison géographique, le fait de la proximité, ne parviendra jamais à fondre l'Amérique Saxonne et l'Amérique Latine au point de former ce monde ideal qui engendrerait une civilisation commune, selon le rêve des panaméricanisants, de même qu'elle n'est pas parvenue à amalgamer les divers Etats de l'Europe, que dis-je? ni deux États limitrophes, tels que la France et l'Allemagne. Sans doute, nous arriverons à nous entendre, à nous estimer, à nous aider, et nous devons travailler dans ce sens sans répugnance, avec ardeur. Mais quand bien même le socialisme triompherait universellement, deux mondes aussi différents que l'anglo-américain et le latino-américain conserveraient leur esprit propre, de même que sous le régime le plus égalitaire deux hommes de caractère conservent leur individualité. Si nos destins s'accomplissent, l'Amérique sera demain la patrie de deux *grands peuples*, deux grands peuples amis, mais différents.

Nous devons être et continuer d'être nous-mêmes. Et cela d'abord en littérature. Après avoir étudié, appris, imité l'art européen, il nous est indispensable de *créer avec notre âme propre*, de *construire avec nos propres matériaux*. Même sans être clairement définies, de telles idées entraînent les nouvelles générations. Le mouvement moderniste nous a appris à être artistes et c'est déjà beaucoup. Mais Ruben Dario lui-même ne nous a-t-il pas indiqué la nouvelle orientation en cer-

tains poèmes de *Cantos de Vida y Esperanza?* Actuellement nos plus vigoureux écrivains travaillent à créer un art autonome représentatif de notre esprit et de notre terre. Cet art ne doit pas être néanmoins le vieux « criollisme » qui pourtant lance encore de nouveaux jets : la simple peinture des mœurs constitue une modalité subalterne. Il devra être *l'interprétation de la vie et de l'homme selon les suggestions de la race et du milieu, dans la forme essentielle et intégrale de l'art moderne*. Certains ont dénommé pareil mouvement Américanisme, je l'ai appelé Mondonovisme parce que ce premier terme comprend l'idée de l'activité yankee, et parce qu'avec celui-ci je désire signifier à la fois art de notre Nouveau Monde et art du Monde nouveau, car tout cela doit être notre art. Et ce n'est pas l'aspect le moins important du problème hispano- américain, car la littérature est l'affirmation la plus évidente de la personnalité d'un peuple, et, par conséquent, de son droit à la vie libre et souveraine.

Mémento. — La section d'Editions de l'Université de Mexico, créée en 1921 par J. Vasconcelos, alors recteur, publie une série de livres de culture générale, parmi lesquels on compte les classiques de toutes les littératures. Nous avons reçu plusieurs volumes de classiques grecs traduits spécialement ou bien reproduisant la meilleure traduction corrigée, très bien imprimés et cartonnés. L'*Iliade* (deux tomes) avec une notice préliminaire de Vasconcelos et deux études sur Homère, l'une de A. Lang, l'autre de Binning Monro ; L'*Odyssée*, avec un fragment de l'étude sur Homère de M. Croizet ; *Tragédies* d'Euripide (choix) avec un fragment de l' « Histoire de la Littérature grecque » de Croiset ; *Tragédies* d'Eschyle (choix) traduites du grec par F. S. Brieva Salvatierra. C'est peut-être la meilleure édition de ces œuvres qui soit en espagnol. Sous le titre de *Estudios*, a commencé de paraître à Panama une revue de lettres et sciences, organe de l'Institut National de cette ville. Elle est dirigée par Octavio Mendez Periera, critique et historien de mérite, qui a publié dernièrement un livre : *Justo Arosemena*, dont nous nous occuperons dans notre prochaine chronique sur les ouvrages historiques. Dans le premier numéro, on remarque une étude synthétique sur « le canal de Panama » de Mendez Peireira, qui a été gravée sur dix grandes pierres du monument érigé aux Français initiateurs du canal. Le « Centre Intellectuel Editeur » de San José de Costa-Rica publie une revue de culture générale, très vivante et très bien orientée : *Sparti*, dirigée par l'écrivain connu Marco Zumbado. Dans les derniers numéros que nous avons reçus nous remarquons un petit article sur les poèmes inédits d'Arevalos Martinez et une intéressante page

éditoriale : *Orientation*. A Mexico, sous le titre *El Libro del Pueblo*, paraît un excellent périodique de bibliographie et de diffusion littéraire, destiné à « orienter le public dans le choix et la lecture des livres ». Organe de la section de Bibliothèques du ministère de l'Instruction Publique, ce périodique est dirigé par R. Heliodoro Valle, délicat écrivain et poète de l'Amérique Centrale. On remarque dans le dernier numéro un bon exposé sur la « Bibliographie Mexicaine »,de F. Gomez de Orozco et un intéressant article sur « l'Interchange hispano-américain des Livres », de S. Jimenez.

FRANÇISCO CONTRERAS.

LETTRES CHINOISES

Voyage du marchand arabe Sulayman en Inde et en Chine, redigé en 851, éd. Bossard, 1922. — Jean Rodes : *Les Chinois*, Félix Alcan, 1923. – *La Mandchourie et le Japon*, Pierre Roger et Cie, 1922. — Ed. Chavannes : *L'expression des vœux dans l'art populaire chinois*, éd. Bossard, 1922. — La revue *La Chine*, de septembre à novembre 1922.

L'esprit humain est vraiment lassant par ses éternels contradictions : les récits sur les peuples lointains nous intéressent d'autant plus que les faits cités sont plus étranges; mais pendant que notre incrédulité croît avec l'étrangeté des histoires, notre plaisir diminue en proportion. Nous admirons chez d'autres peuples des mœurs que nous méprisons chez nous, ou le contraire. Toujours, nos sentiments sont balancés entre nos élans naturels secrets et la soumission à l'opinion publique ; nos jugements hésitent entre nos préjugés et ceux d'autrui. A des époques bien différentes, trois études qui me sont parvenues sont frappantes sur ce point.

Le voyage du marchand arabe Sulayman en Inde et en Chine, redigé en 851, intéressera vivement tous ceux qui ne possèdent pas déjà une des traductions déjà faites, soit en 1718 par Renaudot, soit en 1845 par Reinaud, éditions devenues d'ailleurs fort rares. M. Gabriel Ferrand, dans sa nouvelle traduction, a redressé quelques erreurs géographiques assez graves commises par ses devanciers. Mais il eût été bon d'ajouter sur le titre que le Livre Ier seul est dû à Sulayman, et que le Livre II a été rédigé par Abou Zayd Hassan en 916. Et, puisqu'un petit glossaire est ajouté au volume, je m'étonne que mon ami Pelliot chargé, m'a-t-on dit, de contrôler ce qui concerne la Chine chez Bossard, et remercié d'ailleurs dans la pré-

face pour « ses indications utiles », n'ait pas, avec sa compétence habituelle, donné l'explication des titres mentionnés (p. 56) pour les fonctionnaires chinois et qui sont aisés à transcrire. Le terme « tukam », par exemple, employé pour les eunuques n'est-il pas évidemment « tou-kièan », surveillant général, terme encore employé ?

Enfin, puisque les « Classiques de l'Orient » ne sont pas uniquement destinés à l'enseignement ésotérique, mais s'adressent au public, pourquoi ne pas adopter une transcription franchement phonétique des termes étrangers, au lieu d'inventer des signes bizarres ? Espère-t-on, par ce petit moyen, garder un peu du manteau pompeux de la fausse science ? L'index (pourquoi, encore, séparer le glossaire de l'index ?) pourrait contenir toutes les inventions alphabétiques voulues en l'absence de lettres orientales.

A ce propos, d'ailleurs, faudra-t-il une révolution pour secouer la torpeur de nos autorités scientifiques et universitaires et obtenir que l'on ajoute à notre alphabet officiel des lettres nouvelles pour représenter les sons n'existant pas dans notre langue (tels la spirante vélaire sourde, jota espagnole, ch allemand, la sifflante du th anglais, etc.) Mais on craint peut-être d'attirer l'attention sur notre alphabet absurde où le même son est représenté par plusieurs lettres différentes, où la même lettre se prononce, sans rime ni raison, de plusieurs manières. Et de là, ô horreur ! on en viendrait peut-être à s'apercevoir que notre orthographe, qui est en principe purement phonétique, est encore encombrée d'innombrables lambeaux corrompus de représentation étymologique ; et que ces illogismes traditionnels, pareils à des morceaux de placenta restés sur le corps d'un enfant vigoureux, entravent lourdement l'essor de notre langue.

Ce maillot du traditionalisme, que notre époque voudrait tant déchirer, est fortement attaqué aussi en Chine, dont la civilisation nous a été si souvent prônée comme parfaite. M. Rodes, dans son ouvrage intitulé **Les Chinois, essai de psychologie ethnographique**, s'élève avec violence contre cette conception bienveillante : je suis sûr de ne pas le froisser en le considérant comme sinophobe. Car, pour l'Extrême-Orient, il n'y a pas de milieu : l'on est sinophile ou sinophobe. Un intellectuel de profession me disait un jour : « Je n'aime pas les étrangers. » Tout

en s'en défendant un peu, M. Rodes met ainsi tous les Chinois dans le même sac. C'est dire que Renan et le dernier terrassier ivre ont même corps, même esprit et même âme parce qu'ils sont Français tous deux ; qu'un Breton et un Marseillais ont mêmes réactions et mêmes pensées.

D'après cet ouvrage, les actes les plus héroïques, là-bas, ne sont accomplis que par gloriole (ce qui est vrai trop souvent, alors qu'en Occident l'honneur seul les provoque. Mais quand nous voyons de part et d'autre (le fait est rare en Occident autant qu'en Asie) les mêmes principes hautement moraux noblement exprimés par des êtres d'une vie sans tache, et quand ces principes, en face du danger, s'affirment et sont défendus jusqu'à la mort, sommes-nous en droit de faire des distinctions et d'appeler l'un honneur et l'autre gloriole ?

La religion n'existerait pas en Chine, où la superstition régnerait seule, à en juger par les processions populaires. N'avons-nous pas aussi nos processions pour la pluie, pour les récoltes ? Et que dire des médailles de Saint-Christophe et des Nénette et Rintintin ? Nous avons même la tartufferie religieuse qui est fort rare là-bas où la doctrine confucianiste domine la formation cérébrale et a pour premier enseignement : « ce que l'on sait, savoir qu'on le sait. Ce qu'on ignore, savoir qu'on l'ignore ; tel est le vrai savoir (Loun-Yu, chap. I, par. 16). » Pour les choses de l'au-delà, il n'y a point de preuves. Admettre ou nier sans preuves est également antiscientifique. Alors, que de fois des fonctionnaires instruits me l'ont-ils dit, au nom de quoi interdire au peuple ces processions qui l'amusent quand on ignore leur effet réel ? M. Rodes traite ce doute philosophique de rachitisme intellectuel. Il reconnaît cependant que Lao-tse a tenté des hypothèses sur l'origine des êtres. Mais il ajoute qu'il « n'a aucun écho dans la suite de la pensée chinoise», balayant d'un seul trait toute la philosophie que les missionnaires appellent hétérodoxe, et qui est, il faut le reconnaître, inconnue en Europe.

Le mensonge asiatique irrite l'âme de l'auteur. Peut-il y avoir ruse sans tromperie ? La force n'a pas besoin du mensonge : elle brise tout. Mais, quand elle se heurte à la ruse, l'on voit David vaincre Goliath, et le renard avoir raison de l'ours. La ruse est l'arme du doux et du faible, la force est l'arme de la brute.

Notre civilisation matérielle nous enorgueillit à juste titre.

Mais Berthas, gothas et gaz empoisonnés compensent lourdement un Pasteur, et du haut en bas de l'échelle sociale, en Occident, le mécontentement et la haine grondent. Comment ne pas admirer la gaieté, l'air heureux des plus humbles parmi les travailleurs chinois, et ne pas chercher à pénétrer le secret de leur insouciance et de leur joie? Relisons à ce propos la page pleine de couleur que M. Rodes écrit sur le contentement mystérieux des coulis déchargeant les navires en rade de Takou.

En résumé, ce livre est une attaque brusquée sur l'admiration béate devenue de mode à l'égard de la Chine. Il vient à son heure pour briser des formules qui risquaient de se cristalliser. Il faut féliciter l'auteur de son courage.

La Mandchourie et le Japon nous offre l'exemple, peut-être unique en notre temps de publicité à outrance, d'un livre ne portant aucun nom d'auteur. Je soupçonnerais volontiers un de mes camarades des Affaires Etrangères qui résida longtemps en Mandchourie: mais je respecte l'anonymat de l'économiste. Cet ouvrage met en valeur avec précision, en citant chiffres et statistiques, l'importance de la Mandchourie et de la Mongolie orientale dans la politique extrême-orientale, et la situation singulière du Japon obligé d'y garder une situation privilégiée et des droits spéciaux, puisque tous les pays blancs sont fermés à ses nationaux, que la Chine du centre et du Sud est déjà surpeuplée, et que les vastes étendues du Nord presque désert sont en réalité sans maître. La menace d'une attaque russe, enfin, peu probable maintenant, peut être plus grave dans un avenir prochain. Le Japon se refuse à laisser d'autres nations s'installer sur ce glacis de son Empire. La nécessité secrète d'entraver la formation d'une Chine moderne qui serait alors dangereuse, lui rend aussi bien utile d'occuper cette position avancée d'où l'on domine les plaines du Nord et Péking. L'intervention des Etats-Unis, qui préconisent l'internationalisation des chemins de fer mandchouriens en raison de l'importance du commerce américain, donne à ce drame extrême-oriental un intérêt qui nous semble bien lointain, mais qu'il ne faudrait pas trop oublier, au moment où le Japon négocie avec la Russie la reconnaissance de son installation à Sakhaline et à l'embouchure du fleuve Amour.

L'expression des vœux dans l'art populaire chinois, par le regretté Ed. Chavannes, nous ramène dans le char-

mant symbolisme de l'Art Céleste. Nous voyons ainsi tous les souhaits de bonheur, de longévité, d'abondante postérité, de richesse, d'honneur, que la gravure ou le décor de porcelaine le plus simplement décoratif en apparence contiennent en réalité. De fines gravures et quelques photogravures illustrent le texte de cet ouvrage qui prendra place dans la bibliothèque de tout collectionneur extrême-oriental.

La Revue **La Chine**, publiée à Péking, est en évident progrès. Ses renseignements politiques sont très intéressants ; ses études commerciales, peut-être trop techniques, lui vaudront certainement desabonnés parmi les occidentaux de langue française que la politique et la littérature n'intéressent pas. Les faits de la quinzaine, plus développés, seraient indispensablesà tous ceux que l'histoire actuelle de l'Extrême-Orient préoccupe. Je recommande spécialement l'article *A propos des négociations russo-japonaises*, par H. Bourrier, dans le numéro du 15 septembre 1922 : la rivalité du Japon et de la Russie, malgré la situation de celle-ci, reste aussi grave qu'avant la guerre et présage sans doute bien des difficultés futures.

Des études comme celle sur *le Confucéïsme* (pourquoi ce néologisme au lieu de confucianisme ?) *sous la République* par le P. Doré, dans les numéros du 15 octobre et 1er novembre, sont à la fois savoureuses et nouvelles. Pourquoi ne pas leur donner une place plus grande ? Au moment où les mœurs et les coutumes de la Chine antique se transforment de manière si rapide et si profonde, quelle série d'observations piquantes et quel parallèle intéressant avec notre propre révolution de mœurs ne pourrait-on pas faire !

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Alfred de Tarde et Robert de Jouvenel : *La Politique d'aujourd'hui*, Renaissance du Livre. — Mme Juliette Adam : *L'Angleterre et l'Egypte*, Imprimerie du Centre, 1922. — *The Memoirs of Ismail Kemal Bey*, édited by Sommerville Story, with a preface by W. Morton Fullerton, Londres, Constable. — Joseph Stürgkh : *Politische und militærische Erinnerungen*, Leipzig, P. List.

Quand on se tient en marge de la politique politiquante, ce qui est souvent notre cas ici, auteurs et lecteurs, on est enchanté de

trouver un guide irréprochable comme **La Politique d'aujourd'hui**. Ses deux auteurs après avoir établi « comment les problèmes se posent » ont élucidé, l'un, Alfred de Tarde, la politique du Bloc national, l'autre, Robert de Jouvenel, la politique du Bloc des gauches et se sont de nouveau réunis pour confronter les thèses et permettre le choix entre elles. Mais vraiment pour nous profanes les deux thèses sont si peu différenciées que le choix n'en prend pas un caractère angoissant. S'il s'agissait de décider entre le bloc de ces blocs et les deux oppositions enragées d'extrême gauche et d'extrême droite, on comprendrait le mot final pathétique de nos auteurs : Il faut choisir ! mais entre les deux fractions du même parti républicain, démocrate et libéral, il ne peut plus s'agir que, comme disait Diderot, de peser des œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée.

Essayons pourtant de voir, à la suite de nos guides, « où le dissentiment apparaît et se précise ». C'est d'abord à propos du problème extérieur. Un des deux Blocs pensait qu'on n'obtiendrait rien de l'Allemagne tant qu'on ne ferait pas pression directe sur elle, tandis que l'autre estimait qu'avec un certain nombre de Conférences de Gênes on finirait par triompher de son mauvais vouloir. Eh bien, comme le disent nos auteurs, les résultats que donnera l'occupation de la Ruhr permettront de les départager. Attendons donc. Il y a encore le problème économique, à propos duquel les uns tiennent pour l'étatisme et les autres contre, mais ici non plus on ne voit pas de raisons de se prendre aux cheveux ; il n'y a qu'à noter les résultats qu'a donnés jusqu'ici cet étatisme industriel et commercial, et à s'efforcer, si on veut néammoins tenter une expérience de plus, de ne pas la faire de façon trop imprudente. Et enfin il y a le problème financier, au sujet duquel les uns sont optimistes, déclarant que le pays à force d'économie et de travail finira par amortir sa dette, tandis que les autres, prédisant la banqueroute inévitable, voudraient l'organiser dès maintenant, et cette politique de Gribouille rappelle un peu fâcheusement le défaitisme du temps de guerre, mais enfin on peut discuter posément sur cette question, tandis qu'on ne le peut pas, encore une fois, avec les prôneurs de coups de force d'extrême droite et d'extrême gauche. Donc, conclusion, ce conflit des politiques des deux Blocs est tout à fait bénin, et on souhaiterait à tous les pays de n'en pas connaître de pires. J'ai idée que le public le voit, et que tout le monde

ayant plus d'esprit que Voltaire, la Chambre dont nous gratifiera le suffrage universel, l'an prochain, sera très semblable à celle-ci, avec seulement, espérons-le, quelques énergumènes de moins.

HENRI MAZEL.

§

Il y aurait vraiment mauvaise grâce à insister sur les imperfections d'un « volume » dont l'auteur elle-même reconnaît qu'il « n'a de valeur que par la preuve de son dévouement à une grande cause nationale ». Cette cause est celle de l'Egypte et l'ouvrage où Mme Juliette Adam l'expose, l'**Angleterre en Egypte**. Au juste, c'est moins un réquisitoire qu'un dossier, où l'on a éparpillé des lambeaux usés d'histoire contemporaine, des statistiques, des discours, des interviews, des articles de journaux et de revues, enfin, dans une « annexe », des « documents », dont le dernier daté du 27 février 1922, qui complètent le recueil publié il y a deux ans par l'Association égyptienne de Paris. Et voilà pour le livre de Mme Adam, serait-on tenté de conclure à la manière candide des conteurs dont le bon Dr Mardrus donna, pour nos délices, la traduction « littérale et complète », si l'on n'y découvrait ce qu'en vain l'on cherche ailleurs, soixante pages (1) sur Moustafa Kamel (2), démiurge du nationalisme égyptien. Moustafa appartenait à cette classe sociale que les Anglais, quand il s'agit de races sujettes ou de second ordre, appellent, non sans une nuance de dérision, *intelligenzia*. Et c'était en effet un intellectuel. La grâce patriotique le toucha à Toulouse, au temps où il s'initiait à la culture franque en étudiant vaguement les « principes » du droit international public, code sans obligations ni sanctions; la lecture des journaux, tout pleins de la polémique des gouvernements et des partis, fit le reste en lui suggérant les moyens de rendre concrètes son improvisation de la patrie égyptienne. Pour un enfant de la vallée du Nil, il se montra singulièrement actif. A 21 ans il avait décroché à Toulouse une licence

(1) Pp. 144-213, qui, je dois faire observer, sont le résumé des *Lettres égyptiennes-françaises* (ou correspondance de Moustafa Kamel avec Mme Adam, publiées au Caire en 1908 et préfacées, on n'a jamais su à quel titre, par M. C. Mauclair).

(2) Loti dédia sa *Mort de Philæ* « à la mémoire de son Noble et Cher Ami Moustafa Kamel Pacha qui succomba le 10 février 1908 à l'admirable tâche de relever en Egypte la dignité de la Patrie et de l'Islam ». M. Louis Bertrand, dans son *Mirage Oriental*, pp. 188-200, a tracé un excellent portrait du chef nationaliste.

en droit,et publié une plaquette-manifeste sur le *Péril égyptien*. Et déjà, dévoré par sa passion qui devait demeurer celle de toute sa vie, il envisageait fougueusement la lutte contre l'apathie des Egyptiens et la rapace obstination des Anglais.

Je suis petit, mais j'ai des ambitions hautes, écrivait-il dès sa première lettre à Mme Adam (22 septembre 1895). Je veux dans la vieille Egypte réveiller la jeune...

Je veux écrire, parler, répandre l'enthousiasme et le dévouement que je sens en moi pour mon pays...

Par haine de la « perfide Albion », Mme Adam se fit son alliée et, de 1895 à 1908, l'agressif Moustafa écrivit, discourut, s'agita de mille façons, en Europe et en Egypte, et là, en dépit du proconsul Cromer, que la bruyante propagande de l'Egyptien inquiétait fort, quoiqu'il affectât de la mépriser. Il ignorait complètement cet adversaire dans ses annuels *reports* (1), ou tout au moins dans ce que le gouvernement de S. M. B. jugeait convenable d'en divulguer, mais dans la réalité immédiate il le tenait pour un dangereux roquet, tabou par de puissantes relations politiques en France et même en Angleterre, et capable de faire comme il avait dit : de réveiller, au détriment de l'Occupation, dans la vieille Egypte la jeune. Trop passionné pour faire jamais un bon chef de gouvernement, à lui tout seul cependant il avait suscité et il menait, avec un indéniable talent, l'opposition absente du pseudo-parlement égyptien et d'une larvaire opinion publique. C'était des fautes britanniques un critique pénétrant et frondeur. L'audace ne lui manquait pas, et il mettait dans sa courageuse ardeur une constance rare, trop rare chez ses compatriotes. Il savait, aussi, parler aux foules — à celles-là surtout qui coiffent le *tarbouch* de l'effendi ; ce don de la parole en public est, du reste, commun aux Orientaux. Dominant un meeting, leurs « hommes politiques » improvisent avec la même facilité, le même succès que naguère, au seuil des cafés, les conteurs accroupis. Arabi eut ce don, et Zaghloul le possède ; mais conduire les foules à l'assaut de la Bastille qu'on proposa à leur fureur, est

(1) Ce fut dans *Abbas II* (préface, XV) que pour la première fois Lord Cromer fit allusion à son adversaire et pour le dénigrer. Bien que le Proconsul n'ait même pas daigné le désigner par son nom, on reconnaît sans peine Moustafa dans le « *bêlant et très incapable démagogue nationaliste dont le patriotisme se manifestait par d'incessantes vitupérations à l'adresse des bienfaiteurs de son pays* [les Anglais] *et rien que par cela* ».

autrement difficile que de les prêcher. Arabi y faillit, Zaghloul aussi et l'on peut douter que Moustafa Kemal, si la circonstance s'en fût offerte, se fût montré plus heureux. En 1904, par sa surprise et son dépit de l'accord anglo-français, il prouva que son sens politique était plutôt médiocre. Depuis cette date, espaçant ses patriotiques tournées dans les capitales d'Europe, il se consacra plus profondément à l'Égypte, à *El-Lewa*, le journal de son parti, et à une École Nationale, qu'il venait de fonder. Il était encore debout sur la brèche, décochant invectives et sarcasmes, quand, le 10 février 1908, la phtisie le foudroya. Après lui, derrière lui, ce fut jusqu'en 1919, néant.

... Maigre, nerveuse et chagrine, se détachant du fond cholérique d'une méchante chromo enguirlandée de feuilles, lors des « incidents » de février 1919, son effigie flottait au-dessus de la houle des turbans, tarbouches et *takiéhs* de la jeune Égypte enfin réveillée.

D'une lecture combien plus attachante n'eussent pas été ces **Memoirs of Ismaïl Kemal Bey**, si M. Sommerville Story avait su leur donner la forme, le ton, la couleur d'un épisode des *Mille et une nuits* ! Tels qu'il nous les a servis, à l'anglaise, et dans une traduction qu'on dirait châtrée, vertueuse et puritaine, leur médiocrité devient irritante. Pour être tout à fait juste, il faut s'en prendre au bey presque autant qu'à celui qui a recueilli ses confidences. Ancien fonctionnaire du gouvernement ottoman, même loin de la Turquie et bien des années après la mort d'Abdul Hamid, son maître, Ismaïl Kemal demeure, rétrospectivement, secret et opportuniste. En se remémorant son passé, il se découvre aussi timoré et irrésolu que du temps où il le vivait Ses fanfaronnades mêmes ont je ne sais quoi de mesuré et de timide qui empêche de les prendre au sérieux. Il est douteux que le bey ait jamais eu le front de parler à Abdul Hamid comme il s'en vante, qu'il ait osé soumettre à ce sultan les memoranda dont il se glorifie, ni que l'honneur lui soit jamais échu d'approcher le Padichah, si ce n'est d'invisible façon et d'une distante antichambre; à propos de la manière dont Abdul Hamid communiquait avec les fonctionnaires de son ordre, Ismaïl Kemal nous fournit de curieux détails. Sur les mobiles qui poussaient ce satrape Osmanli à massacrer les Arméniens, il fait aussi une remarque qui a son prix et qui, s'appliquant aussi bien aux *rayahs*

grecs, expliquerait encore les hécatombes récentes d'Asie Mineure.

La grande masse de la population musulmane, turque, arabe, albanaise ou autre, stagnante qu'elle était devenue par la faute du régime auquel elle était soumise, et condamnée, pour son développement intellectuel, à suivre les vœux et l'instruction qu'il [Abdul Hamid] lui imposait, ne donnait point à ce sultan sujet d'alarme. Mais il en allait différemment avec les Chrétiens qui fréquentaient les écoles étrangères de l'Empire, qui voyageaient et entretenaient de constantes relations avec l'Europe et l'Amérique, et il se sentait impuissant à arrêter leur évolution. Dans l'esprit d'Abdul Hamid, disséminés qu'ils se trouvaient par tout l'Empire, et en relations étroites avec leurs voisins musulmans à qui ils ressemblaient par les coutumes et les mœurs et dont ils parlaient la langue, les Arméniens étaient le seul peuple de l'Empire capable de propager des idées libérales et, à son point de vue, pernicieuses.

Les Arméniens étaient un peu les Bolcheviks d'Abdul Hamid. Des passages de cette qualité sont plutôt rares dans le livre de Kemal Bey. On espérait y puiser des révélations sur la Porte, les sérails d'Abdul Aziz et d'Abdul Hamid, les grand-vizirs et les ministres de ces monarques, aussi bien que sur les troublants jeunes Turcs (ceux de 1860) ; des précisions circonstanciées sur la guerre russo-turque de 1878 et la campagne de Thessalie (1897), un tableau de la situation intérieure de la Turquie et de ses provinces : l'Albanie où Ismaïl Kemal est né (1844), la Bulgarie où il enquêta sur des massacres, l'Asie Mineure qu'il parcourut, où il passa sept années d'exil, la Syrie où il fut gouverneur général de Beyrouth... tout cela, et bien d'autres choses, se trouvent à la vérité, mais superficiellement traités dans les 386 pages des souvenirs du bey, diffus et d'un intérêt contestable, à peine anecdotique. De cette période mouvementée de l'histoire turque qui s'étend de 1867 à 1910, il ne nous présente qu'une vue fragmentaire et incomplète. Il manque à son livre des chapitres essentiels : les relations d'Abdul Hamid avec Arabi, et les raisons de son attitude passive devant l'occupation de l'Egypte par l'Angleterre, l'activité panislamique du Sultan Rouge en Asie Centrale, aux Indes et ailleurs... Là-dessus Ismaïl Kemal Bey n'a rien, ou presque rien, à nous confier et c'est regrettable. Cependant plus on approche de la fin et plus on prend goût à ses mémoires. Quelques pages fort bien venues sur les manœuvres jeunes-turques et les débuts de la dictature « Union et Progrès » sont d'un témoin qui possède des Turcs en général

et de l'Empire Ottoman une connaissance intime et beaucoup plus précieuse qu'il n'apparaît dans sa dictée à M. Sommerville Story. Un chapitre spécial sur l'Albanie et les Albanais la scelle avantageusement. C'est, au total, une personnalité peu banale que celle de cet Albanais au service de trois Padichahs Osmanlis. Il est à la fois vieux turc et jeune turc, de l'école de ce Midhat Pacha à la mémoire de qui il a voué un culte. Il est encore teinté d'Occident (s'étant frotté à des Européens d'élite, Ambassadeurs et Consuls-Généraux), mais il n'en reste pas moins oriental, bien qu'il se pique de s'intéresser à des sciences comme l'archéologie vers lesquelles ni Turcs, ni Albanais ne se sont jamais sentis portés.

AURIANT.

Le général autrichien Stürgkh, qui avait déjà en 1921 publié ses *Souvenirs sur le grand quartier-général allemand* pendant la guerre mondiale, nous raconte maintenant, dans ses **Souvenirs politiques et militaires**, le reste de sa carrière.

Elevé sur le bien que sa famille possédait en Basse-Styrie, Stürgkh ne conçut l'idée de devenir officier de carrière qu'après avoir fait son volontariat d'un an. Nommé alors lieutenant de réserve au 27e bataillon de chasseurs, il profita de l'insurrection bosniaque et dalmate de 1881 pour passer dans l'armée active. Il tint ensuite pendant de nombreuses annéès garnison en Bosnie-Herzégovine et en Dalmatie. Il était à Mostar quand vers 1888, Alexandre de Battenberg, l'ancien prince de Bulgarie, qui venait d'échanger son titre princier contre celui de comte de Hartenau et de se marier, arriva excursionner dans cette ville avec sa jeune femme. Les officiers les invitèrent à leur casino :

Je n'ai jamais vu, dit Stürgkh, un homme plus beau et plus imposant que le comte. En grand uniforme, il doit avoir exercé une action vraiment fascinante sur ses hommes. La comtesse, fort jolie et pleine de charme féminin, paraissait presque insignifiante à côté de lui. Il nous raconta surtout ses souvenirs de la dernière campagne. « Pendant la bataille de Pirot, dit-il, une pause se produisit dans le combat des deux lignes qui se faisaient face. Les Serbes se bornaient à la défensive et moi je devais attendre l'arrivée des réserves pour l'attaque décisive. La chose capitale pour moi était de maintenir l'adversaire dans sa position jusqu'à ce moment-là. J'en cherchais anxieusement le moyen quand je vis à quelque distance une musique qui se reposait. « Que

pouvez-vous jouer », demandai-je à son chef. Il me nomma plusieurs morceaux de musique et parmi eux la marche de Aïda : « Bien, lui dis-je, allez à ce point situé entre les deux lignes et jouez-la jusqu'à ce que je vous fasse dire de cesser. » Cet ordre fut exécuté, quoique avec étonnement. Pendant un temps assez long, les Serbes d'un côté, les Bulgares de l'autre, écoutèrent cette musique. Finalement, ma réserve arriva, attaqua et décida la bataille en notre faveur.

Entre temps, aiguillonné par l'exemple d'un camarade, Stürgkh s'était fait recevoir à l'Ecole de guerre et en était sorti au bout de deux ans avec des notes brillantes. Devenu officier d'état major, il fut nommé attaché militaire à Bukarest, en 1895. La légation austro-hongroise y était alors celle qui avait le plus d'éclat. Son chef était le comte Goluchowski, marié avec une princesse Murat.

Goluchowski, dit Stürgkh, montrait de la prédilection pour tout ce qui était français. Sa manière d'être et la tenue de sa maison étaient insuffisamment autrichiennes... Quand on entrait chez lui, soit à Bucarest, soit plus tard au Ballplatz, on ne pouvait avoir l'impression d'entrer dans la demeure d'un Autrichien. La maîtresse de maison, Française de naissance, resta telle, je puis le dire, jusqu'au bout des doigts, et ne s'assimila jamais avec son entourage autrichien. Goluchowski, grand seigneur polonais, parlait et écrivait l'allemand certainement mieux que beaucoup des gens de sa classe en Autriche, mais il n'avait rien de leurs façons typiques. Le caractère de la maison Goluchowski lui avait valu à Bucarest le sobriquet de *légation franco-polonaise.*

Goluchowski fut d'ailleurs remplacé par Welsersheimb, puis celui-ci par Aehrenthal. « Ce dernier, dit Stürgkh, me fit nettement l'impression d'être le plus capable des trois. »

Stürgkh parle avec respect et sympathie du roi Carol dont l'alliance *secrète* avec l'Autriche fut soulignée à cette époque par la visite de François Joseph en Roumanie. Carol avait cette alliance à cœur et Stürgkh rapporte qu'il dit à une dame, quand la Roumanie eut refusé d'aider l'Autriche dans la guerre mondiale : « C'est maintenant, quand je suis près de la mort, que je vois anéantir l'œuvre de ma vie et je n'ai pas la puissance pour m'y opposer. »

Carol, dit Stürgkh, était de taille moyenne, simple et naturel dans ses manières, mais son attitude noble et digne n'avait rien d'éblouissant ou d'imposant au premier abord. Son extérieur n'était nullement celui d'un « roi-soldat ». Ennemi du faux éclat

et du faste, il se contentait d'agir par sa personnalité, ce qui faisait qu'il était moins apprécié de la masse que de ceux qui étaient en relations directes avec lui. Il était toujours calme, sérieux et plein de mesure. Quand il parlait français ou roumain, son accent souabe trahissait aussitôt son origine. Sa nature réservée l'empêcha d'ailleurs de devenir vraiment populaire.

Il en était tout autrement de la reine « qui avait su indiscutablement acquérir une grande popularité. Grâce à ce grand talent d'assimilation propre aux femmes, elle avait su trouver comment les Roumains se laissaient prendre, s'était approchée d'eux intellectuellement plus que le roi et les avait surtout conquis par sa parole et ses écrits où elle intervint si activement pour la conscience nationale roumaine... Dans son extérieur, deux particularités frappaient: son visage rouge congestionné et son épaisse chevelure blanche. »

Stürgkh laisse voir sa haine pour le prince Ferdinand coupable de ne point avoir aidé l'Autriche:

Il n'était qu'un remplaçant de prince héritier. Quoique ayant près de 30 ans, il paraissait beaucoup plus jeune. Son extérieur, sa façon de parler, son rire l' eussent fait qualifier d' « aspirant » dans l'armée allemande. On ne vantait chez lui aucun don intellectuel remarquable. Son extérieur peu avantageux souffrait de plus de la laideur de son uniforme de chasseur qui le faisait ressembler à un conducteur de wagons-lits. Son oncle lui imposait beaucoup et en sa présence, il semblait toujours intimidé. A vrai dire, le roi le dépassait de plusieurs étages. Ferdinand avait réparé par un mariage brillant sa folle équipée avec Hélène Vacarescu et épousé une petite-fille du tsar Alexandre II et de la reine Victoria, riche, jeune et d'une beauté ravissante. Mais elle avait un défaut, qu'une autre aurait eu peut-être aussi: elle était un caractère, et comme intelligence bien mieux douée que son mari... Sa passion pour l'équitation faisait organiser des chasses à courre où les officiers de cavalerie de la garnison fournissaient leur contingent. Elles furent naturellement l'objet des conversations de la société et le commerce de la princesse avec les officiers fut critiqué avec malveillance. Sa réputation devint alors l'objet de blâmes incessants et toujours plus sévères...

Vers 1899, Stürgkh fut nommé attaché militaire à Berlin, ce qui lui permit de voir de près le Kaiser.

Ce qui me frappa le plus en lui fut sa voix stridente et nasillarde, et son rire... En l'entendant on se rappelait involontairement le hennissement

du cheval...Notre uniforme, qu'il portait ce jour-là, l'avantageait peu, car il inclinait à l'obésité et ses hanches étaient très larges en comparaison de ses épaules... Ses jambes, aussi, n'étaient pas irréprochables... La conversation, générale et sans raideur à sa table, la différenciait fort de la gravité et du silence des repas de cour de chez nous. L'absence d'étiquette dans les rapports de l'empereur avec les personnes de son entourage ne m'étonna pas moins : je lui vis saisir le secrétaire d'Etat du trésor impérial et l'emmener sur une terrasse où il lui causa longuement... Si la démarche et l'expression du visage de l'empereur donnaient l'impression de majesté et de puissance, ses familiarités (comme celle que je viens de raconter), ses façons de parler comiques et ses plaisanteries (en général aux dépens des autres) éveillaient l'impression inverse... [Le Kaiser avait, il est vrai, du talent comme orateur, et sa conversation était éblouissante, mais] la façon dont ses sujets (et même les officiers et les généraux de son entourage) le critiquaient fut ce qui m'étonna le plus.

J'entendis un jour le général inspecteur de la cavalerie dire devant de nombreux officiers (et parmi eux tous les attachés militaires), au commencement d'une manœuvre où l'empereur était à la tête d'un gros corps de cavalerie : « Il va nous montrer aujourd'hui comment il ne faut pas commander.... » J'ai entendu souvent les officiers de son entourage me dire : « Notre empereur pourrait encore beaucoup apprendre du vôtre. »

Stürgkh vit les commencements de l'amitié de Guillaume et de François Ferdinand. Le second avait d'abord montré peu d'inclination pour le premier : « Il ne peut me souffrir », dit un jour le Kaiser à l'ambassadeur d'Autriche. Aux manœuvres de 1900, Stürgkh entendit l'archiduc dire des Allemands : « Aujourd'hui, mon cœur d'Autrichien a eu un vrai plaisir : Ces gaillards-là ont manœuvré trois jours à la même place et se sont encore trompés aujourd'hui. Ça n'aurait pu arriver chez nous. »

Si François-Ferdinand, dit Stürgkh, avait cru utile pour l'Autriche de se détacher de l'Allemagne et de son empereur, cela ne lui aurait coûté aucun combat intérieur.

Stürgkh était plus allemand que l'archiduc. Attaché au quartier général allemand au commencement de la guerre mondiale, il fut rappelé par Conrad en juin 1915 pour n'avoir pas exigé assez énergiquement l'égalité entre l'Allemagne et l'Autriche : « Il était cependant clair comme le jour, dit-il, que nos demandes incessantes de secours et le fait que nous ne pouvions suffire

à notre tâche sans l'aide allemande devait nous faire tomber dans une certaine dépendance du quartier général allemand et détruire l'égalité primitive. »

Sa mauvaise vue empêcha Stürgkh de servir activement pendant le reste de la guerre. Après l'armistice, il se fixa en Tchécoslovaquie, mais celle-ci l'expulsa.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Capitaine de Mazenod : *Les Etapes du sacrifice*, Plon. — Leune : *L'éternel Ulysse*, ib..

Avec le volume sur **les Etapes du sacrifice**, souvenirs d'un commandant de batterie, par le capitaine de Mazenod, nous avons un récit concernant la campagne et les aventures de guerre de 1915 à 1917. C'est d'abord l'histoire de ce qui se passa en Woëvre, en contre-bas et à l'Ouest de Verdun ; des attaques dans la boue d'où les troupes reviennent après plusieurs jours d'efforts inutiles avec des cuirasses de terre séchée. Cependant, des Eparges, où il a pris position, le groupe est ramené du côté de Saint-Mihiel, au plateau de la Mort et à la tranchée de Caloane, positions plutôt exposées, — surtout la première où le capitaine de Mazenod se trouve décoré. Il doit bientôt se remettre en route pour arriver devant Saint-Mihiel même qui devait rester si longtemps au pouvoir de l'ennemi et qui lui rappelle de nombreux souvenirs de sa vie de garnison.

Il n'y reste d'ailleurs que quelques jours et doit passer en Alsace. L'impression est délicieuse dès qu'on arrive du côté des Vosges et enthousiasme les troupes. La batterie gagne des positions qui lui sont assignées, mais qu'il lui faut quitter sur un nouvel ordre et, après des marches pénibles dans la grosse chaleur de l'été, fait partie d'un contingent qui passe la frontière alsacienne en escaladant les montagnes et se trouve du côté du Linge et des positions allemandes. On se bat de ce côté durant deux mois environ, avec des péripéties diverses, mais les crêtes et sommets finissent par nous demeurer, s'ils ont demandé de lourds sacrifices.

La batterie est relevée, l'officier envoyé au repos durant quelques jours, et lorsqu'il reprend son service, c'est pour être dirigé sur Châlons et prendre part à des opérations en Champagne.

Arrivé après la bataille, du côté de Souain, l'auteur visite le champ de carnage évacué par les Boches et trouve dans les abris jusqu'à des cartes obscènes et un cadavre de femme.

La bataille dure plusieurs jours, puis de nouveau le groupe est déplacé (12 oct.). Un moment, il croit partir pour Salonique, mais se trouve ramené dans les Vosges, — à Corcieux où il prend ses quartiers d'hiver, — mais pour être envoyé bientôt au Vieil-Armand (3 décembre). De là, l'officier passe en Lorraine, à Verdun (20 juin 1916), pour revenir encore à Saint-Mihiel, — sous un déluge de gaz asphyxiants. C'est enfin le Bois Le Prêtre, la Somme, Saint-Dié, le Chemin des Dames, qui terminent cette longue nomenclature. Le capitaine de Mazenod finit par passer à l'état-major et doit dire adieu à ses hommes. Son livre, écrit avec soin et dont les décors restent dans la mémoire, fourmille d'épisodes et reste d'un intérêt toujours soutenu. Il a de l'émotion comme de l'enthousiasme, — ce qui ne l'empêche nullement de noter les drôleries de la route. Il a écrit en somme un bon livre, — et je dirai même un des meilleurs et des plus poignants qui nous aient été donnés sur les heures tragiques de la Grande Guerre de 1914. — Mais une des choses qui frappent dans ce récit, — d'ailleurs le fait avait été souvent indiqué déjà, — c'est le continuel besoin de déplacement des « unités », des groupes, que semble toujours éprouver l'Etat-Major.

La batterie du Capitaine de Mazenod n'est pas arrivée à sa destination qu'elle reçoit contre-ordre ; elle doit continuellement aller et venir, plier bagage, s'embarquer, aller ailleurs. C'est à peu près ce qu'on nomme la « bougeotte », — simple travers sans doute, mais dont l'exagération a bien dû contribuer aux frais de la guerre, — à l'usure des hommes comme du matériel, — et peut expliquer le succès de la dernière ruée allemande, qui emporta Montdidier et Château-Thierry.

Venu après diverses relations des événements de Grèce au cours des hostilités générales, le volume de M. Jean Leune : **L'éternel Ulysse** *ou la vie aventureuse d'un Grec d'aujourd'hui*. M. Jean Leune, qui avait connu nombre d'étudiants grecs, ou se disant tels, au Quartier Latin, — peut-être les mêmes qu'on retrouvait au Restaurant Oriental de la rue des Ecoles, où l'on mangeait des brochettes de viande de mouton saupoudrée

de thym, et de si délicieux gâteaux de miel, — fit le voyage de Grèce en 1911, fut reçu dans la société d'Athènes, à Constantinople déjà au pouvoir des Jeunes Turcs, etc... Revenu à Paris, il se trouve de nouveau en Orient lors de la guerre balkanique, sur laquelle il s'étend assez longuement ainsi que sur l'effet produit en France par la victoire des Alliés.

C'est le moment où se trouve amené en scène, et même au premier plan, le bizarre personnage du roi Constantin, flanqué de la reine Sophie, sœur du Kaiser, qui n'a que mépris pour la société et l'armée grecques, — pour des troupes qu'elle voit défiler en campagne, poussiéreuses et fatiguées, — sans qu'on songe à leur faire prendre comme chez les Boches le pas de parade traditionnel. Mais le personnage de Constantin apparaît plus sympathique, — sans doute parce qu'on n'était qu'au début d'un règne où il devait bientôt montrer ses préférences.

M. Jean Leune parle du séjour de Guillaume II à Corfou en 1913 et du luxe de précautions policières, militaires et même navales qui avaient été prises. A Corfou on a noté que l'empereur, dans ses promenades, distribuait volontiers des savons et des menus objets d'utilité. Les commis-voyageurs allemands passèrent ensuite en sollicitant des commandes. Il ne faut jamais oublier « la petite gommerce ».

Nous arrivons cependant aux faits de la guerre de 1914; à l'embarquement du corps expéditionnaire des Dardanelles. On croyait d'abord n'avoir à faire qu'une simple démonstration devant Constantinople, les Anglais « ayant préparé les voies », mais il fallut déchanter ensuite. L'auteur arriva devant les Dardanelles après les premiers combats. Les Turcs avaient fermé le passage et reçu les Alliés à coups de canon. M. Jean Leune fut chargé d'organiser un corps de volontaires grecs, mais n'aboutit pas à grand chose. On sait du reste que l'expédition avorta piteusement. Elle avait été mal préparée, même au point de vue pratique, et l'auteur cite ce fait qu'on retrouva le matériel de couchage d'une ambulance à fond de cale d'un transport. Il fallut refaire l'arrimage dans une des îles qui servit d'escale. — L'expédition passa enfin à Salonique où elle eut diverses aventures, mais put prendre part à la fin de la guerre. – L'auteur, qui parle souvent du roi Constantin, indique également quelle était son extraordinaire popularité en Grèce. La relation de M. Jean Leune s'étend

sur le long séjour des nôtres à Salonique, la trahison grecque, le guet-apens d'Athènes, la constitution du gouvernement provisoire, les difficultés qu'eut le général Sarrail dans cette grande pétaudière qu'était la ville occupée. On arrive à l'immense incendie qui la dévasta et dont il donne en quelques lignes un tableau poignant. Et à travers des anecdotes et commentaires peu favorables à la mentalité grecque, le volume s'achève par des considérations qui n'ont rien de flatteur pour elle. Abondant et même prolixe, l'ouvrage qui nous parle, surtout à côté, de la question d'Orient, vaut d'être cité après ces vieux *Mémoires* qui ne furent jamais que des relations personnelles constituant cependant la trame sur laquelle nous arrivons à broder l'Histoire.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Orient.

LE RETOUR A LAUSANNE. — Après plus de deux mois de *Kief* notre Pacha Ismet, flanqué de son fidèle Riza Nour, escorté d'une quarantaine de scribes, a repris le chemin de Lausanne. Non point, on s'en doute bien, dans le dessein d'en finir avec les discussions de la Conférence, d'avaliser, pour ce qui concerne la Turquie, les « textes de l'acte final du Traité et des Conventions, à la date du 4 février 1923, 18 heures » (1), où naguère son brusque départ laissa des lignes en blanc, et des pages imprimées nettes de signatures comme les pages d'un formulaire à l'usage d'apprentis diplomates. Les marchandages jusqu'ici lui ont trop bien réussi pour qu'Ismet éprouve le besoin de changer de tactique. Toutefois, ses vacances à Angora, il ne les a pas seulement employées à se rengorger devant « l'opinion publique », il s'est sérieusement appliqué à nouer de nouvelles intrigues. Il a carrément lâché les anciens alliés de la Turquie: les Bolcheviks et les Français de la trempe de M. Franklin-Bouillon qui, tablant, en dépit du bon sens, sur la reconnaissance des Turcs, secondèrent leurs « aspirations ». De son premier séjour à Lausanne, Ismet a tiré cette conclusion, que les uns ne possèdent réellement nulle chance d'imposer leurs bravades, et que les autres, se prenant soudainement à douter de la bonne foi des Osmanlis, serraient désormais les rangs avec les Anglais

(1) Voyez: Documents Diplomatiques. Conférence de Lausanne. t. II, p. 27 et suiv.

et Lord Curzon. Se représenter devant la Conférence avec les arguments déjà ressassés, et les devises ronflantes et mensongères empruntées aux radicaux (1), c'était une faute qu'Ismet Pacha s'arrangea pour ne pas commettre. Il n'eut pas à chercher longtemps pour sa cause douteuse l'appui d'un champion solide et intéressé. L'extraordinaire Chester, homme d'affaires sous l'uniforme d'Amiral Américain, lui proposa rondement, avec une forte prime de dollars, et moyennant certain marché, les bons offices de Washington. La Grande Assemblée consultée se laissa tenter. Elle ratifia la « concession Chester », et ce faisant elle a dissipé le rêve caressé par l'Italie d'hégémonie en Asie Mineure. Mais elle a dépouillé aussi la France de droits identiques à ceux consentis à l' « Amiral », et par elle chèrement payés en 1914 de 500.000.000 de francs que les Jeunes-Turcs d'alors s'empressèrent d'empocher sous forme de prêt. Le vote des députés d'Angora trahit clairement la perfide arrière-pensée de pousser à une rivalité qui tôt ou tard pourrait être tournée à l'avantage des Turcs en Syrie. Durant ces dernières années, les missions d'outre-mer y avaient déployé une propagande prodigieuse et plutôt anormale, dressant contre les établissements français une insolente concurrence (2). Le conflit s'aggraverait certainement au fur et à mesure que les réseaux du Trust Chester, de Samsoun à Sivas, de Sivas à Angora, de Diarbekir à Yamourtalik, de Césarée à Askhali-Trébizonde, rapprocheraient de la Syrie la « sphère d'influence » américaine. Or, le Ghazi et ses amis se sont laissé persuader que le règne des Puissances du Frankistan touche à son déclin et que l'avenir appartient aux États-Unis d'Amérique; et du moment qu'eux-mêmes s'éveillaient à la civilisation, autant valait se placer à l'école et au service du soleil levant. Ces raisons ne furent nullement goûtées en France. La presse répéta en écho les alarmes des sociétés de crédit supplantées avec tant de désinvolture, et le Quai d'Orsay lui-même éleva ses protestations contre une manœuvre qui selon le triomphant *New York Times* « détruit d'un seul coup l'espoir de la France d'obtenir une sphère d'influence en Anatolie et permet au capital américain de do-

(1) Voyez les correspondances de M. Pierre Benoit au *Journal*.

(2) Au cours d'une interview, M. Charles Cran, qui fut en 1919 Haut-Commissaire des Etats-Unis à Constantinople pour les mandats, a fourni à un rédacteur du *Times* (10 mars 1923) d'intéressants détails sur l'expansion de la « culture » américaine en Turquie.

miner la Turquie », résultat qui est en flagrante contradiction avec les protestations d'Ismet à Ouchy contre le servage économique du peuple turc. Ainsi ces mêmes Osmanlis, qui n'ont pas assez d'indignation pour repousser toute survivance des capitulations, même relachées, tendent le cou à des obligations nouvelles au profit d'une seule Puissance. Mais avec le Turc on n'est jamais à une fourberie près. Et tandis que d'un côté les « hommes nouveaux » jurent qu'ils n'ont rien tant à cœur que l'avènement d'une ère de paix, de l'autre ils se préparent déjà à miner ce traité qu'un jour ou l'autre, conforme ou non au « Pacte National », ils se décideront enfin à signer; ils massent des troupes à dix milles de la frontière nord de la Syrie et ne cessent d'attiser le fanatisme de cette ancienne province de leur Empire où ils comptent encore des partisans. Ceux d'Antioche n'ont-ils pas envoyé au Ghazi une vierge syrienne parée de couleurs kémalistes, les mains enchaînées, une écharpe enroulée autour du sein avec cette supplique brodée: « Accours nous délivrer du joug de l'Étranger » ? Ces agissements, qu'Ismet Pacha dément nonchalamment, inquiètent à juste titre les ministères des Affaires Étrangères et de la Guerre. Afin de prévenir quelque mésaventure rappelant celle de Cilicie, ils dépêchent en Syrie le général Weygand. Ainsi, avant même que d'être résolue, se corse la Question d'Orient, et ce n'est point se montrer prophète que de n'attendre rien de stable de la deuxième partie de la Conférence de Lausanne. Il paraît bien certain, aujourd'hui, qu'après l'armistice de Moudros, les Anglais tenaient le seul bon moyen de trancher cette question-là. On ne saurait trop déplorer que leur attitude ait éveillé les soupçons qui ont fait par la suite échec au plan hardi tramé avec la collaboration d'hommes aussi remarquables que le Colonel Lawrence, feu sir Mark Sykes, Mr. J. B. Philby et quelques autres, et il est assurément fâcheux qu'au lieu de songer à la part du lion, le gouvernement de M. Lloyd-George ne se soit pas concerté avec ses alliés pour porter un coup fatal à l'hydre osmanlie.

AURIANT.

§

Tchécoslovaquie.

LE SCHISME ACTUEL. — La Tchécoslovaquie compte 13.612.349

habitants. Sa population, elle, ne comptait pas moins de dix religions ou sectes différentes, lorsqu'un novateur, le Dr Karel Farsky, (1) s'avisa d'en fonder une onzième. Il venait de découvrir, ce sont ses propres expressions, « que l'homme cultivé ou même simplement instruit ne peut vivre en continuel désaccord entre l'école et l'église, entre la chaire et le pupître, entre son cerveau et Dieu ».

Ces découvertes-là avaient déjà été faites, croyons-nous, par les fondateurs des différentes sectes, dont nous donnons le tableau ci-dessous (2) ; ni les idées, ni surtout les instincts de ces gens avisés n'avaient pu se plier à la doctrine catholique :

	Pays Tchèque	Slovaquie	Russie Sub-carpathienne
	—	—	—
Catholiques	8.200.000	2.125.000	55.000
Catholiques grecs	9.000	200.000	333.000
Frères moraves	230.000		
Protestants	100.000		
Calvinistes	40.000	380.000	2.000
Eglise Grecque réformée		150.000	60.000
Sectes Protestantes diverses	15.000		
Vieux catholiques	20.000		
Orthodoxes	10.000	3.000	60.000
Israélites	125.000	135.000	93.000
Sans Confession	715.000	7.000	1.000
EGLISE TCHÉCOSLOVAQUE	**525.000**		

Il convient avant tout de remarquer que le schisme, originaire de Bohême, qui se produit actuellement en Tchécoslovaquie, a un *caractère beaucoup plus politique que religieux*.

Pour les Tchèques opprimés durement par l'Autriche, l'Eglise Romaine se confondit bien souvent au cours des siècles avec le gouvernement de Vienne.

Sur les sièges épiscopaux de Bohême, des prélats grands seigneurs, appartenant à la haute aristocratie allemande ou hon-

(1) Nous lui laissons son titre de docteur, selon l'usage de plusieurs pays de l'Europe Centrale chez lesquels le doctorat en théologie, comme le doctorat en droit ou ès-lettres, ou ès-sciences, confère le titre qui, en France, est réservé aux seuls docteurs en médecine.

(2) Tableau qui nous a été communiqué avec tant de bonne grâce par M. Jelinek, directeur du Bureau de la Presse Tchécoslovaque.

groise, étaient invariablement placés (1) tandis que les curés de campagne et les dignitaires subalternes de l'Eglise étaient recrutés presque exclusivement dans les classes pauvres, — la bourgeoisie se destinant rarement à la prêtrise. — Il s'ensuivit des froissements constants entre deux catégories de prêtres, appartenant non seulement à des races hostiles, mais encore émanant de milieux sociaux absolument différents.

Pour le peuple, attaché cependant à son humble clergé, très dévoué, l'épée du gouvernement détesté se confondit souvent avec le goupillon des hauts dignitaires ecclésiastiques, qui maintenaient sévèrement les traditions allemandes de l'empire.

Déjà, au commencement du xve siècle, Jean Huss prétendait « rendre démocratique la vie religieuse ». — Nous comprenons mal en quoi elle est aristocratique : les apôtres étant des pêcheurs et le catholicisme ayant appelé à lui les humbles, bien avant les puissants de ce monde. — La guerre des hussites, qui s'ensuivit, passionna la Bohême pour les questions religieuses dissidentes.

Quand la dynastie des Habsbourg parvint au trône de la nation tchèque, c'est à la politique papale que beaucoup de Tchèques attribuèrent cette intrusion.

La guerre de Trente Ans envenima les choses.

Au xviiie siècle, quand l'union des Frères Moraves fut constituée, de nombreux Tchèques quittèrent l'Eglise romaine pour faire partie de cette nouvelle confession.

Outre le facteur politique, un second motif poussa une partie du clergé tchèque à adhérer au schisme actuel : c'est le désir de *s'affranchir du célibat*. De cela, bien entendu, ils ne conviennent pas, encore moins qu'ils attribuent à la rancune contre la tyrannie autrichienne la séparation avec l'église de Rome. Ils laissent soigneusement de côté ces deux motifs, les seuls vrais, en réalité, pour donner d'amples raisons de leur scission. Ces raisons nous seront expliquées par le Dr Farsky (2) lui-même ; nous nous basons sur ses données, sinon sur ses appréciations.

(1) Il me souvient d'en avoir rencontré un dans un château de Silésie : allié à la famille, il venait confirmer trois jeunes princes ou princesses. Le matin, la cérémonie s'effectua rapidement : l'après-midi, Monseigneur alla courir le cerf en nombreuse compagnie.

(2) Le Dr Farsky, principal fondateur de l'Eglise Nationale Tchécoslovaque est l'évêque élu, non consacré du diocèse de Prague.

Pour lui, il y a une vingtaine d'années qu'ont commencé à se manifester les premiers signes d'une scission religieuse. La guerre mondiale lui a donné l'impulsion définitive. La nouvelle église comptant actuellement *un demi-million* d'adeptes, ce mouvement nous a semblé assez important pour être signalé.

Au début, le clergé tchécoslovaque dissident, réuni en *Union* réclama des réformes disciplinaires. Il commence par demander *l'usage de la langue nationale dans la liturgie*. Puis vint la *revendication du droit d'élire les évêques*, l'autonomie du patriarcat, enfin il *refuse le célibat des prêtres*. Le Vatican ne pouvait consentir à ces revendications, contraires au dogme et à la discipline catholiques : il fit donc dissoudre une première fois, en 1906, l'Union du Clergé dissident par l'archevêque de Prague, puis, en 1918, lorsque le pays eut obtenu l'indépendance politique et que l'Union se reconstitua, le Saint-Siège fit entendre clairement à plusieurs reprises au clergé tchèque qu'il ne devait pas se faire d'illusion sur la possibilité de réaliser de telles réformes. Ainsi, cette seconde Union fut dissoute comme la première par l'ordre de Rome, en 1920, et ses membres, qui refusèrent l'obéissance, suspendus *a divinis* et excommuniés. Ce qui ne les empêcha pas, par un illogisme inattendu, de se dire respectueux de la puissance papale.

C'est alors qu'une partie du clergé tchécoslovaque décida, dans la réunion du *Club réformiste du Clergé*, tenue le 8 janvier 1920, à Praga Smichov, de constituer et de proclamer une *Eglise Tchécoslovaque indépendante*. Cette Eglise fut, non sans difficultés, reconnue par l'Etat le 15 septembre 1920 ; un an plus tard, il reconnaissait également le statut, en 49 articles, de la nouvelle Eglise. Le premier article disait :

Les chrétiens qui professent l'enseignement de Jésus-Christ, comme il a été établi dans les sept premiers conciles œcuméniques, et dans la profession de foi du concile de Nicée et de celui de Constantinople, qui suivent les traditions du mouvement hussite en se conformant aux conditions actuelles de la culture moderne, forment l'Eglise Tchécoslovaque.

« L'idée primordiale de la nouvelle Eglise, c'est l'harmonie avec le Christ dans l'accord, la conciliation, l'équilibre et l'unité de l'homme moderne avec Dieu, avec lui-même, avec la société, avec les autres confessions, avec l'humanité et avant tout avec

la science », ainsi s'exprime le Dr Farsky (1) qui trouve que l'homme instruit ne peut vivre dans le continuel désaccord où le met l'Eglise romaine entre son cerveau et Dieu.

Comme suite au principe cher aux novateurs : « Ne forcer personne à quoi que ce soit », toutes les cérémonies religieuses sont volontaires. Il n'y a pas obligation d'assister à la messe, de participer aux sacrements.

La base de tout enseignement religieux est *la Bible*. On sait que la lecture de ce livre était très répandue autrefois parmi le peuple tchèque, si bien que Pie II pouvait dire que beaucoup de vieilles paysannes tchèques connaissaient mieux la Bible que certains évêques, et cela, au milieu du xve siècle.

Les membres de la Nouvelle église lisent donc la Bible, mais non plus avec routine, paraît-il ; l'esprit critique est hautement recommandé, les lecteurs y cherchent « la pure et forte semence de la simple vérité divine pour s'élever moralement et se rapprocher de Dieu ».

Les sacrements sont tous maintenus; mais les réformateurs en ont expurgé, disent-ils encore, les pensées qui les accompagnaient et avaient conservé les superstitions médiévales.

La confession n'est obligatoire pour personne; une profession collective et publique a été instituée à sa place, sans que la fréquence ait été imposée ; néanmoins, régulièrement, toute l'assistance de l'église y prend part.

La communion est donnée sous les deux espèces.

La consécration des prêtres a été conservée ; jusqu'à présent la nouvelle Eglise en a consacré dix, choisis parmi les laïcs intelligents ; les évêques, élus au nombre de trois, ne représentent aucune hiérarchie, mais sont les dépositaires de la tradition apostolique de l'Eglise. Un seul a été consacré jusqu'ici pour les trois diocèses de Bohême, Moravie et Silésie; les autres remplissent déjà leur office de présidents du Conseil des diocèses.

A l'égard du mariage, l'Eglise Tchécoslovaque admet *la possibilité du divorce*, « selon l'interprétation qu'elle en fait de l'Evangile de Saint-Matthieu 5,32 (2) » et même la possibilité d'un nouveau mariage des divorcés.

La messe, *dite dans la langue maternelle du peuple*, est

(1) *L'Europe Orientale*. Roma. Via Nazionale 89.
(2) C'est le Dr Farsky qui parle.

toujours accompagnée par l'assistance, de chants religieux soit anciens, soit composés récemment : les deux dernières années en ont produit quinze.

La nouvelle Eglise a conservé l'office des morts, mais la *crémation* est d'usage avant l'inhumation ; si bien que, catholiques ou non croyants qui désirent être incinérés, se font ensevelir selon le rite funéraire tchécoslovaque.

Le Dr Farsky trouve que les prêtres catholiques qui passent à la nouvelle confession doivent accomplir un véritable effort pour satisfaire, dans leurs prédications, aux exigences des croyants, dont la majorité est cultivée.

A l'intérieur des églises, la disposition de l'édifice a été gardée intacte : rien n'a été changé. Les tableaux et les statues qu'il n'était plus possible d'admettre ont été simplement voilés. Tel Saint Jean Népomucène, le saint le plus populaire de Bohême, mais dont le culte portait ombrage à Jean Huss.

Il est évident que les principes et les tendances de l'Eglise Tchécoslovaque ne peuvent coexister avec la discipline et le dogme romain ; donc, il était impossible à l'État, qui subventionnait l'Eglise Catholique, de continuer ses subsides aux ministres qui avaient fait schisme. Ceux qui voulurent rester dans leurs anciennes paroisses en furent logiquement chassés avec défense de célébrer, selon le nouveau rite, dans leurs anciennes églises. Leur entretien retomba à la charge des adeptes de la nouvelle religion.

Se basant sur le traité de Saint-Germain, les schismatiques demandent à l'Etat d'être traités sur le même pied que les catholiques romains placés dans tous les postes dont il dispose, tant dans les écoles que dans l'administration religieuse.

Sous prétexte qu'il y a 300 ans les neuf dixièmes du peuple tchécoslovaque suivaient la religion de Jean Huss et y occupaient, par conséquent, les neuf dixièmes des églises, les dissidents prétendent exercer leur culte dans les églises catholiques, et ils le font dans tous les cantons où ils se trouvent en majorité, jugeant logique d'user ainsi d'un droit, tout pacifique, disent-ils, à l'usage des édifices, disposés à laisser aux catholiques la liberté d'y célébrer eux aussi leurs cérémonies après un accord préalable sur les heures réservées à chacun. — Et ils s'étonnent que les catho-

liques, refusant le partage, ne fréquentent presque plus leurs églises !

La constitution de l'Église tchécoslovaque a un caractère nettement *presbytérien*. Elle est basée sur la communauté religieuse, administrée par un *Conseil des anciens*, hommes et femmes, dont le nombre varie entre 9 et 18. Les décisions fondamentales sont prises par l'*Assemblée générale*, composée de tous les membres qui ont 21 ans accomplis, au moyen d'élections et de votes. Les communautés se réunissent en diocèses, dont l'administration est exercée par un conseil de diocèse, composé de 12 membres, dont l'évêque est le président. Le nombre des prêtres, membres du conseil, ne doit pas dépasser la moitié. Les affaires centrales de l'Eglise sont confiées à un *Conseil central* qui se compose des présidents des Conseils diocésains. Les questions importantes, qui regardent les diocèses, sont réservées à l'assemblée diocésaine, formée par les délégués des communautés religieuses, à raison de un délégué pour 2000 membres. Pour ce qui regarde l'Eglise en général, il y a une Chambre religieuse de délégués qui représente aussi la plus grande autorité législative.

Actuellement, l'Église tchécoslovaque compte environ 120 communautés religieuses comprenant un grand nombre de membres, que le manque de prêtres empêche de fractionner. La majorité compte plus de 5000 membres ; il y en a qui atteignent 10.000, certaines vont jusqu'à 17.000 membres.

La communauté pourvoit elle-même à ses besoins financiers. Les prêtres ont un traitement semblable aux fonctionnaires de l'État et il leur est interdit de demander des subsides aux fidèles.

Outre les prêtres, quelques centaines de maîtres aident à la diffusion de l'Église en enseignant la religion nouvelle dans les écoles élémentaires et privées.

La jeunesse scolaire ayant participé au schisme était évaluée à 150.000 âmes (1) durant l'année 1921-1922. A peu d'exceptions près, elle recevait une instruction religieuse suffisante ; il en était de même pour les étudiants. On avait compté que, pour pourvoir à cet enseignement, les prêtres devaient fournir jusqu'à 25 et 30 heures d'instruction religieuse scolaire par semaine. D'où

(1) Chiffre du Dr Farsky, difficile à contrôler. Nous ne pouvons que signaler la tendance du novateur à exagérer le nombre de ses adeptes.

le Dr Farsky conclut que le labeur de ces prêtres est vraiment héroïque.

Les divers gouvernements de la République tchécoslovaque, toujours d'après le même auteur, ont été contraints, par la pression exercée sur eux par le clergé catholique, à une attitude passive envers la nouvelle Eglise. Jamais elle n'a été aidée par eux ; durant l'année 1921, c'est plutôt le contraire qui se produisit.

Si, selon les prévisions des cercles catholiques, l'Eglise tchécoslovaque finit d'elle-même en s'éteignant, périssant par ses discordes intérieures introduites, disent ses adeptes, par leurs ennemis, les mêmes adeptes constatent que ces prévisions ne sont guère sur le point de se réaliser.

Ils pensent également que, d'après le nouveau système des relations entre l'Etat et les diverses Eglises, l'égalité devra s'étendre à toutes les religions professées par la nation ; ils envisagent, non pas une séparation entre l'Eglise et l'Etat, mais seulement une reconnaissance législative de l'égalité des diverses Eglises dans leurs rapports avec l'Etat.

Les schismatiques de Tchécoslovaquie font remarquer avec orgueil que leur Eglise ne réclame en aucune sorte de patrimoine religieux.

Dans les partis politiques, il n'y a pas unité de vues sur la séparation avec l'Eglise romaine : il reste donc à résoudre la question par un compromis, mais, en attendant, le passage de l'Eglise de Rome à l'Eglise tchécoslovaque continue.

C'est cet exode, peu connu en France, que nous avons cru opportun de signaler.

MADELEINE BARRÉ.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

C. Leroux Cesbron : *Le château de Neuilly.* Avec des gravures ; Perrin. 10 »

Art

Georges Linze : *Auguste Mambour.* Préface de Fiérens-Gevaert. Avec 14 reprod. ; s. n. d'édit. 5 »

Aviation

Maurice Carrouy : *Le ballon et l'avion, la route aérienne* ; Colin. 5 »

Gastronomie

Ali-Bab : *Gastronomie pratique, études culinaires suivies du traitement de l'obésité des gourmands* ; Flammarion. 90 »

Histoire

James M. Beck : *La constitution des Etats-Unis*. Traduction de M. John Charpentier. Avant-propos de M. F. Larnaude. Préface de Lord Balfour et Sir John Simon ; Colin. 8 »

P. de Crousaz-Crétet : *Paris sous Louis XV. II : La vie paroissiale et la vie charitable. La vie administrative et la vie politique* ; Plon. 15 »

Lieut. de Vaisseau G. Douin : *La campagne de Bruix en Méditerranée, mars-août 1799* ; Challamel. 20 »

Verner de Heidenstam : *Les Carolins*, chronique de Charles XII, traduit du suédois avec une introduction par Jacques de Coussange ; Perrin. 7 »

Jean Jaurès : *Histoire socialiste de la Révolution française*. Edition revue par A. Mathiez. Tome IV : *La République* ; Libr. de l'Humanité. 15 »

Littérature

Gus Bofa : *Synthèses littéraires et extra-littéraires*, présentées par Roland Dorgelès ; Mornay. » »

Franc-Nohain : *Le cabinet de lecture* ; Renaissance du livre. 7 »

William Makepeace Thackeray : *Le livre des snobs (par l'un d'eux)*. Traduit de l'anglais par Constantin Weyer ; Renaissance du livre. 10 »

Les questions de Milinda (Milinda-Panha), traduit du pali avec introduction et notes par Louis Finot. Bois dessinés et gravés par Andrée Karpelès ; Bossard. 24 »

Vérine : *Derrière le sourire*, pensées et réflexions ; Chiberre. 3 »

Oscar Wilde : *Intentions*, traduction française de Hugues Rebell et Charles Grolleau. Avec un portrait de l'auteur ; Libr. des Bibliophiles parisiens. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Général Liman von Sanders : *Cinq ans de Turquie*. Avec 16 cartes ; Payot. 10 »

Philosophie

Léon Chestov : *Les révélations de la mort : Dostoievski, Tolstoï*. Préface et traduction de Boris de Schloezer. Avec un portrait de l'auteur d'après le dessin de M. Sorme ; Plon. 7 »

Edouard Jung : *Le principe constitutif de la nature organique* ; Alcan. 30 »

Poésie

Claire Michel Claude : *Petites affiches* ; Melzer. » »

Charles Cousin : *Galathée* ; La Connaissance. 4 50

Mme Alphonse Daudet : *Rome et quelques poèmes* ; Lemerre. 5 »

Eric de Haulleville : *Dénoûment* ; Le Disque vert, Bruxelles » »

Johannès : *Cendres* ; La Phalange. » »

Henri Keller : *Marées* ; Libr. de France. » »

G.-G. Lanza : *Ballades libres aux dames du temps présent* ; Editions Fast. 4 »

Georges Linze : *L'Ame double* ; Imp. du Sud, Liége. » »

Georges Linze : *Les forces comparées*. Avec un portrait par Luc Lafnet ; Imp. du Sud, Liége. » »

Albert de Monsaraz : *La muse intrépide* ; Edit. Fast. » »

Henri Pairault : *Feuillets épars* ; Berger-Levrault. 4 »

Pierre Rossillion : *Andante* ; Le Divan. 5 »

Paul de Stoecklin : *Au jardin d'Aphrodite*. Avec des bois originaux par H. Amédée Wetter ; La Pensée française. » »

Politique

Colonel House et Charles Seymour : *Ce qui se passa réellement à Paris en 1918-1919* ; Payot. 15 »

Firmin Roz : *L'Amérique nouvelle. Les Etats-Unis et la guerre, Les Etats-Unis et la paix* ; Flammarion. 7 50

L. Trotsky : *1905*, traduction de Parijanine ; Libr. de l'Humanité. 15 »

Léon Trotsky : *La nouvelle politique économique des Soviets et la révolution mondiale* ; Libr. de l'Humanité. 1 25

Questions médicales

S. Courgey : *Milieux de misères*; Maloine. 6 »

Dr P. Le Damany : *La luxation congénitale de la hanche*. Avec 149 fig; Flammarion. 10 »

Roman

André Armandy : *Rapa-Nui* ; Calmann-Lévy. 6 75

Tristan Bernard : *Corinne et Corentin*; Flammarion. 6 50

Ambrose Bierce : *Aux lisières de la mort*, traduit de l'anglais par M. Llona ; Renaissance du livre. 6 »

Alfred Chaumel : *Aminata, femme noire* ; Presses françaises. 3 »

B. Dangennes : *Les demi-garçons* ; Nilsson. 3 50

Aimé Dupuy : *La cantine* ; La Pensée française. 6 50

André Foucault : *Aveux et amours d'après-guerre* ; Flammarion. 7 »

Annette Godin : *L'erreur de Nedjma*. Préface de Michel Corday ; Lemerre. 6 75

Comtesse E. de Grivel : *Le cœur de Béatrix* ; Messein. 6 75

Maximilienne Heller : *La mer rouge* ; Grasset. 6 75

Edouard de Keyser : *Les passionnés* ; Albin Michel. 6 75

Etienne Le Gal : *L'oasis bleue* ; Messein. 6 75

Maurice Le Glay : *Itto, récit marocain d'amour et de bataille* ; Plon. 7 »

Pierre Lelong : *Les contes de la Gobine* ; Jouve. 7 »

Paul Lévy : *L'Idole* ; Aux Ecoutes. 5 »

Marcel Edmond Naegelen : *La conversion de Georges Burckardt, instituteur alsacien*. Préface par Georges Delahache ; Albin Michel 6 75

Julien Ochsé : *Le berceau sans fées* : Albin Michel. 6 75

Paul Odinot : *Le caïd Abdallah* ; Renaissance du livre. 7 »

Gaston Riou : *Ellen et Jean* ; Grasset. 6 75

Dominique Sévriat : *L'antarctique* ; Plon. 7 »

Professeur X... : *La guerre microbienne*; Tallandier. 6 50

Paul Yram : *A fleur de peau* ; La Pensée française. 6 50

Sciences

Ernest Coustet : *L'électricité*. Avec 107 illustrations ; Hachette. 6 »

Darwin : *Essai sur l'origine des espèces*. Notice et traduction de Aug. Lameere ; Renaissance du livre. 4 »

Albert Mary : *Les horizons du physicisme*; Maloine. » »

Sociologie

Arundel Cotter : *La corporation de l'acier aux Etats-Unis*, traduit de l'anglais et adapté et commenté par André Aude ; Vuibert. 10 »

Georges Guilhermet : *Le milieu criminel* ; Costes. 10 »

Théâtre

Robert de La Villehervé : *Maria-Magdalena*, poème dramatique ; Sansot. 5 »

Voyages

Odette Keun : *Au pays de la Toison d'or. (En Géorgie menchéviste indépendante)* ; Flammarion. 7 »

Lucy Kufferath : *Vision d'ombre et de lumière : sous le ciel de Suisse, 1914-1918* ; Luyckx, Bruxelles. 6 »

Joseph de Pesquidoux : *Chez nous, travaux et jeux rustiques*, 2e série ; Plon. 7 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Société anonyme du « Mercure de France »: Assemblée générale ordinaire.— A propos de Shakespeare.— Les tavernes de Londres. — Les Universités et les étudiants étrangers.— Manuel Murguia.— Sterne et Eliza Draper.—A propos de la réédition du poète Antoine Bigot. — La Casa ibéro-americana de Berlin. — Travail intellectuel et alimentation. — Mort d'Alexandre Boutique. — Floralies Gantoises. — La mort des héros de romans. — Projets oubliés, projets abandonnés.

Société anonyme du « Mercure de France » : Assemblée générale ordinaire. — Les actionnaires de la Société anonyme du *Mercure de France* sont convoqués en assemblée générale ordinaire le jeudi 24 mai prochain, à 18 heures, au siège social.

§

A propos de Shakespeare. — Il ne sera peut-être pas inopportun de suivre l'exemple de M. Vielé-Griffin lorsqu'il a heureusement publié, pour les lecteurs français, le poème de Ben Jonson composé à la mémoire de Shakespeare. J'essaierai donc la traduction du poème consacré par Milton à la gloire de son contemporain. Quelques personnes l'ignorent probablement encore.

Qu'a-t-il besoin, mon Shakespeare, pour ses restes vénérés
Du travail d'un siècle en pierres entassées ?
Ou que ses chères reliques soient cachées
Sous une pyramide montrant les étoiles ?
Fils aimé du souvenir, grand héritier de la gloire,
Qu'as-tu besoin d'un aussi faible témoignage de ton nom?
Tu as, dans notre admiration et notre émerveillement,
Construit toi-même un monument éternel,
Car, à la honte d'un art qui édifie lentement,
Tes vers se répandent avec facilité, et chaque mémoire
A, des feuillets de ton livre inestimable,
Reçu l'impression profonde des vers Delphiques.
Tu vas donc, notre imagination de soi-même évanouie,
Nous apparaître en marbre dans une puissante image;
Ainsi enseveli, avec tant d'éclat tu reposeras
Que les rois, pour un tel tombeau, voudraient mourir.

Nous rappellerons que cette épitaphe, insérée dans l'édition *second in folio* de 1632, est le premier poème de Milton qui fut publié. Il le composa en 1630 à l'âge de vingt et un ans; il y avait quatorze ans seulement que Shakespeare était mort.

On voit, par ces vers, que Shakespeare comme poète était assez avantageusement connu du public. Ce n'est pas la seule fois où Milton parle de son contemporain. Il nota que Charles Ier en faisait sa lecture favorite, mais dans une œuvre l'*Allegro*, qui serait une production de jeu-

nesse, il cite le nom de Shakespeare en compagnie de son rival, le savant Ben Jonson. Milton qualifie le poète de

Sweetest Shakespeare, Fancy's child
Warble his native wood-notes wild.

Nous ignorons si les contemporains de Bacon ont exprimé autant de sympathie pour le fameux chancelier dont il serait utile, pour l'histoire de la philosophie et de la science, que l'on dénombrât les plagiats. On rechercherait ensuite ce que d'autres peuvent bien lui devoir. Il faudrait inviter pour collaborer à ce travail, puisqu'il s'agit du « Rénovateur des Sciences », notamment les astronomes et les chimistes. Les premiers examineraient s'il est exact que Copernic fut un « charlatan » ; et les seconds expliqueraient pour quel motif on n'a pas « expérimenté » la recette que donna, pour faire de l'or, le « génie de la Science moderne ». — PAUL VULLIAUD.

§

Les tavernes de Londres.

Londres, 18 mars.

C'est par erreur que votre correspondant A. C.C. parle, dans le *Mercure* du 15 février, de Ben Johnson (*sic*) comme habitué du « Cheshire Cheese ». Il a sans doute voulu dire Samuel Johnson, le grand lexicographe anglais dont la biographie par Boswell nous donne un tableau si mouvementé et pittoresque de la vie littéraire et des mœurs à Londres au dix-huitième siècle. Le « Cheshire Cheese » était une des tavernes où se réunissaient le D Samuel Johnson et ses amis. Ben Jonson (sans *h*, s. v. p.) (1), l'érudit poète du dix-septième siècle, tenait ses assises et devisait avec Beaumont, Fletcher, Selden, Cotton et Shakespeare à la « Mermaid » (la Sirène). Notre Fleats a fait un poème sur ce sujet, qui mérite d'être rappelé ici aux lecteurs du « Mercure de France » :

THE MERMAID TAVERN

Souls of poets dead and gone,
What Elysium have ye known,
Happy field or mossy cavern,
Choicer than the Mermaid Tavern?
Have ye tippled drink more fine
Than mine host's Canary wine?
Or are fruits of Paradise
Sweeter than those dainty pies
Of venison? O generous food!
Drest as though bold Robin Hood
Would, with his Maid Marian,
Sup « bowse from horn » can.

(1) Les dictionnaires — du moins les dictionnaires français — donnent : BEN JONSON ou BEN JOHNSON. — N. D L R.

I have heard that on a day
Mine host's signboard flew away
Nobody knew whither, till
An astrologer's old quill
To a sheepskin gave the story-
Said he saw you in your glory
Underneath a new-old Sign
Sipping beverage divine,
And pledging with contented smack
The Mermaid in the Zodiac.

Souls of Poets dead and gone
What Elysium have ye Known
Happy field or mossy cavern
Choicer than the Mermaid Tavern?

Dr G. P.

§

Les Universités et les étudiants étrangers.

Grenoble, le 20 avril 1923.

Le Doyen de la Faculté des Lettres,
à Monsieur le Rédacteur en chef du *Mercure de France*.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Lecteur assidu de votre excellente Revue (à laquelle j'ai même une fois modestement collaboré), j'ai relevé, p. 487 du dernier numéro, les lignes suivantes de votre collaborateur des Estoilles :

Il vaut mieux que nous ayons en France quelques grandes Universités dotées d'un enseignement complet que ces dix-huit Universités qui sont quelque peu en concurrence, et dans lesquelles certaines Facultés des Lettres ne vivent que par l'apport des étudiants étrangers. Il est naturel de concentrer ses efforts sur les établissements qui en valent la peine.

Nous ne sommes pas nominativement désignés dans ces lignes et, par conséquent, aucun de nous ne peut songer à vous demander rien qui ressemble à une rectification. Mais, comme notre Faculté est celle qui, en province, est de beaucoup la plus fréquentée par les étudiants étrangers tant au cours de l'année scolaire que durant les vacances, et qu'elle est particulièrement connue à ce titre, je tiens à vous faire connaître les statistiques suivantes qui peuvent être de nature à vous intéresser :

Année scolaire 1921-22.

Effectif total des étudiants (abstraction faite de nos Instituts d'Italie)........	430
Etudiants français........	256
— étrangers........	174

Année scolaire présente, non encore achevée :

Etudiants français et étrangers résidant à Grenoble : ensemble....	426
Français seuls..	276
Etrangers seuls..,	160

Ces dernières statistiques sont arrêtées au 15 avril, et il est à peu près certain, d'après l'expérience des années précédentes, que le chiffre des étrangers dépassera celui de l'an dernier. Mais, quand il s'élèverait à 200, vous voyez que l'effectif des étrangers à Grenoble serait encore très inférieur à celui des Français et qu'il serait encore fort inexact de dire que notre Faculté des Lettres « ne vit que par cet apport ». Jugez, à fortiori, puisque, je le répète, nous sommes la Faculté la plus fréquentée par les étrangers, si les autres, même les plus modestes, doivent en être réduites à ce moyen d'existence !

Ce qui est exact, c'est que nos effectifs d'étudiants français se sont élevés en proportion de la vie et des facilités (surtout en fait de Langues Vivantes) qu'apportait à Grenoble une affluence relativement forte d'étudiants étrangers ; à ce point de vue-là surtout leur présence nous est une très grande force et contribue à la prospérité, d'abord paradoxale, d'une Université installée dans une ville de population inférieure à 100.000 habitants. Mais l'examen de ces causes de notre succès m'entraînerait, aujourd'hui, beaucoup trop loin du sujet qui a été l'occasion de cette lettre déjà trop longue, et dont vous ferez l'usage qu'il vous plaira.

Agréez, etc. S. CHABERT.

§

Manuel Murguia. — Poète de l'histoire à la façon romantique des Augustin Thierry et des Michelet, Manuel Murguia occupait une place unique et bien à part dans les lettres de la péninsule ibérique. Il s'était voué corps et âme au peuple de Galice auquel il appartenait et, par l'étude attentive de la tradition locale, de l'ethnographie, du langage, du sol, s'était appliqué à former les bases d'une résurrection linguistique, littéraire, artistique et même politique de l'ancienne Suévie, dont il affirmait les origines celtiques. Il fut le grand précurseur du mouvement actuel de décentralisation. Il vient de s'éteindre à La Corogne dans un âge avancé, et sa mort a retenti profondément à travers tout le pays de Galice. Son œuvre maîtresse, *Histoire de Galice*, parue pour la première fois en 1865, rééditée en 1901, ne saurait tomber en oubli. C'est la charte d'une race. — PH. LEBESGUE.

§

Sterne et Eliza Draper. — Récemment — à Hoddington Hall — une des plus belles demeures d'Angleterre — a été trouvé un paquet de lettres adressées à Sterne, par Eliza Draper, pendant un séjour aux Indes.

Comment Sterne avait-il connu Eliza ?

Le printemps de l'année 1767 avait trouvé l'auteur du *Voyage sentimental* installé à Londres, au n° 41 de Old Bond Street.

Il fréquentait souvent alors chez un officier en retraite sir William James. Vers la fin de décembre de l'année précédente, Sterne avait rencontré, chez sir William James, Eliza Draper, venue de Bombay où son mari, Daniel Draper, était fonctionnaire. Elle avait 15 ans seulement quand elle avait épousé Daniel Draper qui en avait alors 40. Deux enfants leur étaient nés, et c'est le souci de leur éducation qui les avait amenés à Londres, d'où Daniel Draper était reparti pour les Indes, laissant derrière lui sa femme qui devait venir le rejoindre plus tard.

Quand Sterne fit la connaissance de cette dernière, elle n'était qu'une écolière coquette, qui avait lu beaucoup et était un tantinet bas bleu.

L'union qu'elle avait contractée, trop disproportionnée, la prédisposait à accueillir favorablement les attentions que Sterne lui marquait. Une correspondance s'engagea entre eux. Sterne l'appelant « ma Brahmine » et tous deux maudissant la destinée qui les avait fait se rencontrer alors que l'un et l'autre étaient déjà mariés.

Deux mois plus, Daniel Draper rappelait sa femme et, le 3 avril 1767, Eliza partait pour Bombay. Jamais elle ne devait revoir Sterne.

En se quittant, ils s'étaient promis d'écrire chacun leur journal. Sterne écrivit le sien sous le titre *Journal de la Brahmine* (*Recueil des sentiments misérables d'une personne séparée d'une dame pour la société de qui il languit*).

Sur la poitrine, il porta à partir de ce moment une miniature représentant Eliza. Pour elle, entourée de nouvelles amours, elle oublia quelque peu son adorateur.

Quand il mourut — le 18 mars 1768 — on trouva dans sa chambre de nombreuses lettres de femme qu'on brûla. Eliza Draper ayant appris que la femme de Sterne et sa fille Lydia étaient dans une situation embarrassée, s'offrit à les nourrir. Elles refusèrent, mais peu après, par une inconséquence bien féminine, elles menaçaient de publier sa correspondance avec Sterne.

Le 28 avril 1772, à Albi, Lydia Sterne épousait, après avoir abjuré le protestantisme, Alexandre Anne de Medalle, mariage « forcé et urgent », disent les registres de l'état civil ; — en effet quelques mois après un enfant leur naissait aux Indes à Tellichery, « le Montpellier des Indes », comme l'appelait Eliza Draper. Celle-ci menait une vie agréable. Pourtant ne pouvant plus supporter son mari, le 12 janvier 1773 elle s'enfuit, aidée d'un officier, sir John Clark, dont elle gagna le vaisseau en passant par une fenêtre et s'aidant d'une corde. Un an plus tard, elle revenait à Londres, se mêlait à la société des gens de lettres et se glorifiait de ses relations avec Sterne.

Le 3 août 1778, elle mourut à Bristol, à l'âge de 35 ans et fut inhu-

mée dans le cloître de la cathédrale. Trois ans plus tôt elle avait autorisé la publication d'une dizaine de lettres que Sterne lui avait adressées. — A. C. G.

§

A propos de la réédition du poète Antoine Bigot. — Dans ses dernières *Notes Méridionales* (*Mercure* du 15 avril, p. 500), M. P. Souchon se félicite du redressement de la graphie inorthodoxe de Bigot — ce poète du terroir nîmois si bien célébré naguère par M.M. Coulon dans la défunte *Revue du Midi* — par le poète du Caillar, M. S.-André Peyre, dont le petit périodique mensuel *Marsyas* nous donne parfois des vers « patois » avec traduction « franchimande » en regard, selon la méthode de Mistral, dès *Mireille*. Si notre mémoire nous est fidèle, nous avions déjà lu, sous la signature P. S., dans le *Provençal de Paris* du 18 mars dernier, d'analogues félicitations. Mais pourquoi donc taire, au *Mercure*, que ce système de redressement, s'il peut plaire à certains « félibres », est loin d'emporter les suffrages de tous les méridionaux ? En effet, n'est-ce pas M. Alfred Longuet, Président des Enfants du Gard à Paris, qui, huit jours après qu'y avait paru l'article de M. P. S., faisait entendre, dans le *Provençal de Paris*, une protestation indignée? Voici un passage de cet écrit:

Comment peut-on se permettre de transformer, de mutiler l'œuvre d'un auteur, d'un maître parfaitement conscient de ce qu'il écrivait et de la manière dont il orthographiait sa langue ? D'autant plus que le premier résultat de cette transformation serait de rendre les écrits de Bigot à peu près incompréhensibles pour ceux à qui ils étaient destinés — c'est-à-dire pour les Nîmois et surtout pour la population nîmoise: «*li rachalan* » et « *lisenfant de la Placetto* ».

A son tour, M. H. Bauquier écrit dans l'édition de Nîmes du *Petit Méridional* de Montpellier, le 1er avril dernier:

Si nous avions un conseil à donner à de jeunes écrivains hésitant entre la forme classique de Mistral et le tour familier de Bigot, nous n'hésiterions pas une seconde à lui conseiller leur forme classique, la seule qui sera retenue dans l'avenir, mais nous pensons, néanmoins, comme M. Longuet, que l'on n'a pas le droit de transformer et de mutiler une œuvre faite dans un sens déterminé, dans un dessein voulu. Bigot n'a pas écrit en nîmois parce qu'il ignorait le provençal classique, mais parce qu'il estimait plus rationnel de parler — même avec ses défauts — le langage précis de ses contemporains, de ses amis. En enlevant ce caractère aux œuvres de Bigot, on leur ferait perdre une valeur documentaire de premier ordre.

Il ne faut pas, en effet, oublier que la langue de Bigot est un monument du nîmois d'il y a un demi-siècle et que si, aujourd'hui, à Nîmes tout le monde a abandonné pour le français ce dialecte languedocien, à l'époque précitée l'on y parlait — et, souvent, l'on y écrivait — comme

parle et écrit Bigot. Que ce ne soit pas là le parler artificiel de Mistral — et l'on sait, au surplus, que pas une paysanne de Maillane n'eût été à même de lire *Mireille* — d'accord. Mais il suffit que ce soit celui de ces « *tafetaïres* » qui portèrent si loin le renom de la cité du tissage des soies, à l'époque, pour qu'aux yeux de tout bon Nîmois, il paraisse intangible. Que l'on réimprime Bigot avec la traduction en provençal classique en regard du texte original parfait. Mais qu'on ne mutile pas, sous prétexte d'unification parfaitement en désaccord avec la théorie « décentralisatrice » et « locale » de ces Messieurs, le seul aède patois véritable qu'ait, avec Reboul — dont nous publierons prochainement maintes pièces patoises inédites—compté, au siècle dernier.—car Louis Roumieux ne fut qu'un temps « *poeta in gergo* » (*poète en jargon*), ainsi que s'exprime stupidement E. Portal dans sa *Letteratura Provenzale,* Milano, 1907, p. 136 — la cité de Nemausus.— C. P.

§

La Casa ibéro-americana de Berlin. — Les relations intellectuelles ou commerciales entre l'Allemagne et l'Amérique du Sud se font de plus en plus étroites, ou du moins les Allemands essaient-ils de les resserrer, et par tous les moyens. L'un de ces moyens, et non des moindres, est la fondation d'une « Maison ibéro-américaine », qui, subventionnée officiellement par l'Espagne, le Portugal et les anciennes colonies ibériques de l'Amérique du Sud, va bientôt s'élever à Berlin.— S'élever est le mot propre, cet immeuble n'aura pas moins de quatorze étages ; il comprendra : 1° une exposition permanente des produits naturels de la Péninsule et des Amériques centrale et méridionale ; 2° des bureaux de renseignements commerciaux, avec catologues des maisons d'importation ; 3° une bibliothèque scientifique, industrielle, littéraire, artistique ; 4° une section relative aux voyages et au tourisme ; 5° une section de presse et de propagande.

Le gratte-ciel berlinois contiendra, indépendamment de tous ces services, une salle de fêtes et de conférences, et une chapelle. Ce sera le lieu de rendez-vous de tous les Américains du Centre et du Sud, qui devront y trouver, soit comme commerçants, soit comme touristes, tous les renseignements pouvant les intéresser pendant leur séjour en Europe centrale. De même, les Allemands désirant se mettre en relation avec les pays ibériques d'Europe ou d'Amérique trouveront tous les renseignements utiles.

Les frais d'installation de la Casa ibéro-americana ont été faits par tous ces pays. La première assemblée générale s'est tenue à la fin de l'année dernière.

§

Travail intellectuel et alimentation. — Nous trouvons dans la *Klinische Wochenschrift* un intéressant article, dont il nous semble

utile de résumer les résultats à l'usage des lecteurs de ces « échos ». Il s'agit, comme l'indique notre titre de l'alimentation des intellectuels. Depuis assez longtemps, relativement, l'on a calculé les dépenses d'énergie qui s'opèrent chez des travailleurs matériels : bicyclistes, menuisiers et autres. Il manquait encore une échelle des déperditions d'intellectuels. Or, à Hambourg, les docteurs Kestner et Knipping auraient réussi à mesurer, sur des étudiants et des étudiantes, les échanges exacts d'oxygène et d'acide carbonique lors du travail intellectuel, ce qui leur permit de calculer la quantité nécessaire de matières alimentaires que nécessitent les dits intellectuels.

Pour exclure toute dépense musculaire au cours de leurs expériences, Kestner et Knipping firent se coucher leurs patients de la façon la plus confortable possible sur un lit de repos. On leur lut alors un livre difficile, dont ils avaient à répéter le contenu. Pendant ce temps, un appareil respiratoire enregistrait la consommation d'oxygène. Calculée en calories, elle ne comportait que de 7 à 8 calories par heure, alors que, pour écrire, il en faut dépenser 20 et pour scier du bois — ô Kaiser ! — l'on en consomme jusqu'à 420 !

Mais il importe de ne pas s'illusionner et de se garder de conclure trop précipitamment. La chose, en effet, est moins simple qu'elle n'en a l'air. Car le dégagement d'acide carbonique n'étant pas proportionnel à l'introduction de l'oxygène, il fallait que le cerveau produisît une autre substance et, en fait, les expérimentateurs constatèrent que le pourcentage du sang en acide phosphorique avait, en moyenne, doublé au cours de l'épreuve. D'où il suit que le travailleur mental a moins besoin d'une nourriture qui produise le plus possible de calories, que de matières alimentaires arrêtant une trop grande acidité du sang. Or, la meilleure manière d'y parer, c'est de manger de la viande. Et voilà une constatation qui va à l'encontre des prescriptions de maints Diafoirus et qui, au surplus, ne contribuera pas à mieux équilibrer le budget des malheureux « *Kopfarbeiter* ». — C. P.

§

Mort d'Alexandre Boutique. — Alexandre Boutique est mort le 3 mai. Il était né à Paris le 14 mars 1851. Fils d'ouvriers, il ne reçut d'autre instruction que celle de l'Ecole Primaire dont il sortit à treize ans pour devenir apprenti ébéniste. Ayant joué un rôle, assez effacé d'ailleurs, lors de la Commune, il fut condamné à trois ans de prison. A sa sortie il reprit son métier et fit quelques essais littéraires qui, présentés à Catulle Mendès, furent appréciés par lui et valurent à Boutique les encouragements et l'amitié de Mendès.

La première œuvre remarquée d'Alexandre Boutique fut *l'Amour Cynique* (189[illegible]), puis les *Malthusiennes* (1894), *L'Ange du Village*. Mais, dès 1900, il tombe dans le roman feuilleton avec le *Colonel Dorfer*,

récit héroïque de la Guerre du Tonkin. Il continue ce genre et, un peu avant la guerre, il occupe assez fréquemment le rez-de-chaussée du *Petit Journal*, sous le pseudonyme d'Alix Dalmont.

La qualité des premières œuvres réellement littéraires d'Alexandre Boutique était la vue exacte des choses qu'il savait rendre intéressantes, avec émotion, et dans lesquelles il mêlait un brin de sensualité qui le fit, comme nous le disions plus haut, apprécier par Catulle Mendès.—R.

§

Floralies Gantoises. — Ce sont, depuis le début du XIXe siècle, d'admirables fêtes de la fleur qui se célèbrent, à Gand, tous les cinq ans. L'association horticole de Gand est la plus ancienne société de ce genre qui ait été créée sur le continent. Elle s'attache, en particulier, comme l'on sait, à la culture et au développement de l'azalée, dont la vogue, par tous les pays de l'Europe, date des Floralies de 1878. Mais la production des plantes les plus diverses, des palmiers en serre, des orchidées, des bégonias, des glaïeuls ne stimule pas moins l'émulation des horticulteurs flamands, belges ou étrangers qui, en nombre de plus en plus considérable, prennent part aux expositions quinquennales de Gand : la Déesse-Mère, légère et souriante, la chevelure mêlée de fleurs, portant des gerbes dans ses bras, déverse alors sur le monde sa corne d'abondance.

Jamais ces fêtes n'avaient subi d'interruption jusqu'en 1913. La tradition renouée, non sans difficulté, cette année, ne sera plus abandonnée, désormais, les Gantois y comptent bien, et nous l'espérons pour eux comme pour la tranquillité et la joie de l'Univers.

Une belle publication mensuelle, *Gand Artistique*, qui précédemment a publié des numéros documentés et abondamment illustrés en l'honneur de ses fils illustres, les poètes Van Lerberghe, Maeterlinck, le peintre Claus, le sculpteur George Minne, ou pour mieux faire connaître les splendeurs insoupçonnées de la vieille ville, de ses monuments, de ses rues et de ses maisons, de son art si curieux, retrace l'histoire de ses Floralies, et décrit, avec un élan d'enthousiasme très réfléchi, la grâce et la richesse harmonieuse de ses fêtes embaumées, évocation trop éphémère des Iles Fortunées, où la Déesse chère à Zéphyre aimait faire son séjour.

§

La mort des Héros de romans. — Il y a plus d'un quart de siècle que Sir Rider Haggard présenta pour la première fois Ayesha à ses lecteurs. Depuis la publication de ce premier roman, *She*, il a conté dans deux autres volumes les aventures de cette héroïne mystérieuse. Il n'avait pu jusqu'ici se résoudre à mettre fin à ses exploits, en la faisant mourir.

Il vient, dit-on, de s'y déterminer. Dans quelques mois paraîtra un nouveau roman de sir Rider Haggard — ce sera le quatrième consacré à Ayeska. On verra celle-ci, fille d'un chef arabe et d'une grande beauté, mais très froide et en quête de la science plutôt que de l'amour. Et c'est dans cette recherche de la vérité qu'elle trouvera une fin définitive à sa carrière.

Ce n'est pas sans de longues hésitations et sans un certain chagrin, que sir Rider Haggard a résolu de sa séparer de celle en compagnie de qui il a vécu si longtemps. Il n'est guère d'exemple, d'ailleurs, que des romanciers tuent leurs héros sans verser sur eux quelques larmes d'adieu.

M. Henry Céard, étant allé à Médan, y voir Emile Zola, trouva celui-ci les yeux rouges et témoignant d'une grande émotion.

— Je viens de tuer Angélique, expliqua simplement l'auteur du *Rêve*.

Alexandre Dumas, au moment de tuer Porthos, vécut des heures douloureuses.

Une après-midi son fils le voyant soucieux, triste, abattu, lui demanda :

— Qu'est-ce qui t'arrive. Serais-tu malade ?

— Non.

— Alors, qu'est-ce que tu as ?

— Je suis malheureux.

— Pourquoi ?

— Ce matin, j'ai tué Porthos, pauvre Porthos. Oh ! le mal que j'ai eu à m'y décider ! Mais tout doit avoir une fin. Et pourtant, quand je l'ai vu disparaître en criant : « C'est trop lourd, trop lourd pour moi », je te jure que j'ai pleuré.

Et il essuya une larme avec la manche de sa robe de chambre.

Georges Eliot, ayant fait mourir Tito, de *Romola*, nota simplement dans son *Journal*.

— Fini le troisième chapitre. Tué Tito avec une grande émotion.

Charles Dickens, écrivant à lord Hougthon, après la mort de Little Nel, du *Magasin d'Antiquités*, confessait : « Cette nellicide a été le fait du Ciel... Si vous saviez le chagrin que j'en ai eu ! »

Et que d'exemples on pourrait ajouter encore à ceux-ci !...

§

Projets oubliés, projets abandonnés.— Il fut question à la fin de l'année 1901 d'élever sur le haut-plateau de Saint-Cloud, à l'endroit où était autrefois la fameuse lanterne de Diogène détruite en 1871, une tour *en porcelaine de Sèvres*. !!!

M. Sandier, directeur des travaux d'art à la manufacture de Sèvres, avait dessiné les plans de cette tour et *le Temps* du 25 décembre 1901 exposait ainsi le projet :

Cette tour sera beaucoup plus grande que sa devancière, qui ne mesurait pas plus de 17 mètres. Elle aura 8 mètres de diamètre et 45 mètres de hauteur. Elle ne comportera pas moins de sept étages desservis par un escalier à double évolution copié sur celui du château de Chambord.

Toutes ses parties seront en grès-cérame ou porcelaine et elle sera décorée à l'extérieur de tons bleu turquoise, vert émeraude, bruns, rose corail sur les fonds blancs de la porcelaine. Ces couleurs polychromeront du bas au faîte de la tour tout un véritable poème en bas-relief inspiré de la faune, de la flore et des légendes de la forêt de Saint-Cloud.

La cuisson des 30,000 pièces dont se composera cette tour exigera cent fournées, qui auront lieu à raison de vingt fournées par an à partir de 1902.

D'où il ressort que la tour en porcelaine aurait dû être inaugurée en 1907. — L. DX.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

BULLETIN FINANCIER

La tenue des changes est la résultante de facteurs souvent contradictoires, aussi est-il difficile de se livrer à des pronostics à leur sujet. Dans ces conditions, le marché a eu une attitude plus réservée en ce qui concerne les valeurs libellées en monnaie étrangère, mais a progressé notablement sur un grand nombre de titres français bien classés parce que de premier ordre.

Fonds d'Etat. — Nos rentes se présentent en nouvelle amélioration ainsi que les obligations du crédit national ; 3 o/o Perpétuel 57,65 ; 6 o/o 89,45. Fléchissement des fonds russes, portugais, chinois et ottomans. Extérieure espagnole négligée. Par contre, notables plus values sur les fonds mexicains, leur situation étant à la veille d'être régularisée, le 4 o/o 1904 est à 113, le 4 o/o 1910 dont les coupons semestriels seront payés intégralement cote 126.

Etablissements de Crédit continuent à progresser avec prudence et clôturent généralement en hausse de quelques points : Crédit Lyonnais 1530, Comptoir d'Escompte 975, Société Générale 730, Banque de Paris 1421.

Comptoir National d'Escompte. L'assemblée générale ordinaire a eu lieu le 26 avril sous la présidence de M. Boyer, président du conseil d'administration ; la répartition pour l'exercice 1922 est fixée à 50 fr. par action. Un acompte de 15 francs ayant été distribué le 31 janvier dernier, le solde soit 35 francs par action, sera payé à partir du 31 juillet prochain, sous déduction des impôts résultant des lois de finances. Après adoption des résolutions, le président remercie l'assemblée de l'unanimité de son vote, qui est pour le conseil un précieux encouragement.

Banque Nationale de Crédit. Les deux types d'actions de la B. N. C. se sont maintenus vers 615 et 618 fr.; l'assemblée générale de cet établissement s'est tenue le 26 avril sous la présidence de M. R. Boudon ; le dividende a été fixé à 20 fr. par action non libérée et 42.50 par action libérée, comme pour 1921. Ces dividendes seront payables immédiatement sous déduction des impôts et sous déduction également des acomptes mis en paiement le 11 janvier dernier.

Crédit Lyonnais. Sous la présidence de M. le baron Brincard, l'assemblée générale s'est tenue le 27 avril ; après déduction de tous frais généraux, charges, provisions, amortissements, dépenses de premier établissement et attributions statutaires, les bénéfices de l'exercice écoulé s'élèvent à 40.490.161,61. Un dividende de 70 fr. par action a été voté, laissant une somme de 5.490.161,61 qui ajoutée au solde des exercices antérieurs soit 19.096.356,85 formera un total de 24.583.518,43 qui sera reporté à nouveau. Un acompte de 30 francs ayant été mis à la disposition des actionnaires le 25 mars dernier, le solde de 40 francs sera mis en paiement le 25 septembre prochain.

Le marché des actions de charbonnages et de nos grandes compagnies de chemin de fer ne suscite pas cette quinzaine d'observations bien intéressantes ; disons simplement que la tendance est soutenue dans l'ensemble. En valeurs sidérurgiques, les aciéries de Longwy sont résistantes à 981, la Basse-Loire (usines) se maintient à 161. A Schneider à 2125. Les métallurgiques russes sont mieux défendues, la Briansk à 100 fr. la Dniéprovienne à 610. Bonne tenue des valeurs d'électricité, notamment de l'action privilégiée Forces motrices de la Vienne à 344 et des Forces motrices du Haut-Rhin qui s'établissent à 707. Dans le compartiment Eaux et Gaz, nouvelle avance des Eaux et Electricité d'Indo-Chine qui progressent de 1498 à 1780 et de la Cie d'éclairage par le gaz Lebon à 326 contre 275.

Aux valeurs diverses, nouveaux progrès des Etablissements Debray à 1549, de la Distillerie Cusenier à 5895, de la Brasserie Quilmès à 2880, des Tabacs du Maroc à 3335. La Cie Générale Industrielle gagne de nouveau une quinzaine de points vers 283.

Au marché en banque, on s'est montré assez calme au compartiment des valeurs de pétrole ; la Royal Dutch se traite entre 23000 et 22500 ; la Shell Transport est plus soutenue vers 295 en attendant que l'on soit fixé sur le prochain dividende que l'on continue à évaluer à 27 1/2 o/o net. Les caoutchoutières après un début plus faible se sont ranimées par la suite, mais n'en terminent pas moins en abandonnant un peu de terrain. La Financière du caoutchouc se tasse à 163 sur le bruit qu'aucun dividende ne serait distribué pour le dernier exercice. En sociétés de transformation de la matière, Bergougnan est ferme à 1470 et Hutchinson poursuit sa reprise sur l'avis que le dividende sera porté de 75 à 90 francs.

Le compartiment sud-africain reste lourd, mal influencé par l'indécision des changes. Aux diamantifères, la De Beers est calme à 1047. Aux mines diverses, la Dos Estrellas est mieux à 152 à la suite de la publication des résultats de son dernier exercice. Fermeté des valeurs d'étain et tout particulièrement des actions et parts Tekkah qui s'avancent respectivement à 615 et 1050 fr.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE			ÉTRANGER		
Un an	60	fr.	Un an	75	fr.
Six mois	32	»	Six mois	40	»
Trois mois	17	»	Trois mois	21	»

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr. 50 ; tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259.31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 15 centimes, s'abonner au moyen d'un chèque postal modèle 1418 B, dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259.31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.